



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

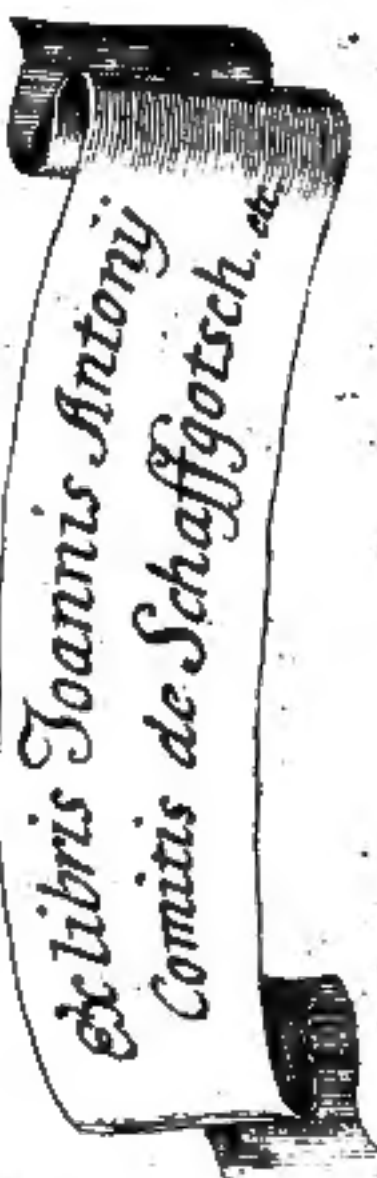
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



**AL242**

**A 1634**

AP

25

B6









BIBLIOTHEQUE  
UNIVERSELLE  
ET  
HISTORIQUE  
DE L'ANNEE  
MDCXCII

TOME VINT-DEUXIEME.

*Premiere Partie.*

Seconde Edition revue & corrigée.

A AMSTERDAM,  
Chez les Héritiers  
D'ANTOINE SCHELTE.  

---

M. DC XCVIII.



## AVERTISSEMENT.

**O**N croit devoir avertir le Lecteur de deux choses : la premiere, c'est que les incommoditez de l'Auteur sont la cause du retardement de ce Volume. Il tâchera de regagner le tems qu'il a perdu, afin de donner les suivans précisément à la fin de chaque troisieme mois. La seconde chose dont on a crû devoir avertir, c'est qu'afin que les Extraits soient un peu longs & exacts, & que l'Ouvrage soit neanmoins diversifié, on donnera onze ou douze feuilles tous les trois mois, tant que la guerre durera. On a repris dans la Table la methode qu'on avoit cessé de suivre depuis quelque tems, c'est à dire, qu'elle contient de trois sortes de Livres. Les premiers dont le premier mot est en lettres capitales, sont ceux dont on donne les Extraits. Les seconds précédés de ce signe †, sont ceux dont on parlera dans le Volume suivant ; & les derniers qui ne sont marquez ni de ce signe †, ni par des lettres capitales, sont ceux dont on se contente de donner le titre.

CHAPITRE PREMIER.

DES PRINCIPES.

DES PRINCIPES DE LA TA-



Comp. Sels  
N. H.  
2. 8. 33  
27223

# T A B L E

des

# L I V R E S

Contenus dans cette Premiere Partie du  
Tome XXII, & de quelques autres  
imprimez depuis peu.

A.

**A**RNAUD ( *Antoine* ) Difficultez  
proposées à M. Steyaert. V. Par-  
tie. in 12. pag. 211. VI. Partie. 218  
VII. Partie. 224. VIII. Partie. 242

-- Sa DISSERTATION Critique tou-  
chant les Exemplaires Grecs sur les-  
quels M. Simon prétend que l'An-  
cienne Vulgate a été faite, & du juge-  
ment que l'on doit faire du fameux  
Manuscrit de Beze. in 12. 232

L'Art de vivre heureux, formé sur les  
idées les plus claires de la Raison &  
du bon sens ; & sur de très-belles ma-  
ximes de M. Descartes. Divisé en trois  
parties. La I. traite du Bonheur na-  
turel de l'Homme en cette vie. La II.  
des moyens de l'acquiescer. La III. de  
l'Application & du droit usage de  
ces moyens. Nouvelle Edition. A  
*Amsterdam*, Chez les Huguetan. 1692.  
in 12. pagg. 305.

A V I S importants à Mr. Arnaud sur le  
projet d'une Nouvelle Bibliothèque  
d'Auteurs Jansenistes in 12. 250

2

d'Au-

# T A B L E

d'Aunoy (*M la Marquise*) Memoires des Avantures singulieres de la Cour de France. Dedié à Mad. la Duchesse de la Ferté. *A la Haye, chez Alberts, in 12. 1692.*

--- Histoire de Jean de Bourbon Prince de Carency *A la Haye, chez Moe-tjens. in 12. 1692.*

B.

+ **B** *Asnagius (Flotemanvillens)* de rebus Sacris & Ecclesiasticis Exercitationes Historico-Criticæ. In quibus Cardinalis Baronii Annales ab anno Christi 35. in quo Casaubonus desinit, expenduntur: tum & multa adversus Bellarminum, Lightfootium, Pagium, & alios discutiuntur: plurimique Historiæ & Chronologiæ errores emendantur. *Ultrajecti. Ex Officina Guilielmi Vande Water. 1692. in 4. pagg. 700.*

BOUHOURS (*Jesuite*) Pensées Ingenieuses des Anciens & des Modernes. *in 12. 94*

BOYER (*P. Ministre*) Abrégé de l'Histoire des Vaudois. *in 12. 56*

---- Sa Condamnation de Babylone, ou Réponse au Livre de M. de Meaux sur l'Apocalypse. *in 12. 57*

C.

**C**AMDENI (*Guilielmi*) & Illustrum Virorum ad Guilielmum Camde-num

# T A B L E.

num Epistolæ. in 4.	57
le CAMUS ( <i>Cardinal</i> ) ses Ordonnances Synodales du Diocèse de Grenoble. in 12.	99
CHAUVIN ( <i>Stephani</i> ) Lexicon Rationale, sive Thesaurus Philosophicus ordine alphabetico digestus, in quo vocabula omnia philosophica, variasque illorum acceptiones, &c. explicare conatur. in fol.	149
CLERICI ( <i>Johannis</i> ) Logica sive Ars ratiocinandi. in 8.	159
† --- Eiusdem Ontologia & Pneumatologia. in 2.	
De COUTURES ( <i>le Baron de</i> ) Les Oeuvres de Lucrèce, contenant sa Philosophie sur la Physique ou l'Origine de toutes choses. Traduites en François. in 12.	184
D.	
DACIER ( <i>André</i> ) Les Oeuvres d'Horace traduites en François, avec des Notes & des Remarques Critiques sur tout l'Ouvrage. Tom. VIII. IX & X. in 12.	176
DIFFICULTEZ proposées à M. Steyaert. Voyez Arnaud.	
F.	
FLEURY ( <i>Cl.</i> ) Histoire Ecclesiastique in 12.	104
G	
GROTIUS ( <i>Hugues</i> ) Traité de la Re-	3

# T A B L E.

Religion Chrétienne. *Voyez* , le Jeune.  
H.

**H**ISTOIRE Abregée de la Naissance  
& du progrès du Kouakerisme in 12. 53

t-- des Conciles Généraux commençant par le premier Concile de Nicée, avec des Notes d'éclaircissement & de Critique sur les endroits difficiles qui se rencontrent dans l'Histoire, dans les Actes & dans les Canons de ce premier Synode Oecumenique. *A Amsterdam, Chez les Huguetan. 1692. in 4. pagg. 351.*

HORACE. *Voyez* Dacier.

I.

le **J**EUNE (P.) Sa Version du Traité de la Religion Chrétienne de Grotius. in 8. 71

LEIDEKKERI (*Melchioris*) Dissertatio Historico-Theologica, de Vulgato nuper Cl. Bekkeri Volumine, & Scripturarum Auctoritate ac veritate, pro Christiana Religione Apologetica. in 8. 187

2. **L**E T T R E S touchant la nécessité & l'autorité prétendue de la Tradition, nouvellement écrites à un Ami, au sujet de l'Histoire Critique du Vieux & du Nouveau Testament, composée par le P. Simon. in 4. 237

LUCRECE. *Voyez*, de Coutures.

d'OR.

# T A B L E.

O.

d' **O**RLEANS ( *Jesuite* ) Histoire des Revolutions d'Angleterre depuis le Commencement de la Monarchie. in 12. 28.

---- Histoire de M. Constance-Premier Ministre du Roi de Siam, & de la dernière Révolution de cet Etat. Par le même. in 12. 50.

P.

du **P**IN ( *L. Ellies* ) Nouvelle Bibliothèque des Auteurs Ecclesiastiques, contenant l'Histoire de leur vie &c. Tom. V. des Auteurs du sixième Siècle de l'Eglise. in 8 & in 4. 19

---- Eiusdem Nova Bibliotheca Auctorum Ecclesiasticorum latinitate donata. Tomus Primus. in 4. 1692.

Q.

**Q**UESTION curieuse si M. Arnaud Docteur en Sorbonne est heretique. A Mr . . . . Conseiller de S. A. l'Evêque & Prince de Liege. in 8. 1690. R 244

de **R**AEI ( *Joannis* ) Cogitata de Interpretatione, quibus Natura humani sermonis & illius rectus usus, tum in communi vitâ & Disciplinis ad vitæ usum spectantibus, tum in Philosophia ab hujus seculi errore & confusione vindicantur &c. in 4. 42

**R**OU, sa Lêtre sur la Version de Lucrèce. 185



# T A B L E.

S.

**S** ECDENDORF (*Viti Ludovici à*).  
 Commentarius Historicus & Apo-  
 logeticus de Lutheranismò, sive de  
 Reformatione Religionis, Ductu Lu-  
 theri &c. *in fol. vol. 2. 1692.* 1

T.

† **T** Emple (*le Chevalier*) Mémoires de  
 ce qui s'est passé dans la Chrê-  
 tienté depuis le commencement de la  
 guerre en 1672. jusqu'à la paix con-  
 cluë en 1679. A la Haye, chez Moe-  
 tjens. in 12. 1692. pagg. 445.

W.

**W** HARTON Anglia Sacra; sive  
 Collectio Historiarum, partim an-  
 tiquitùs, partim recenter scriptarum,  
 de Archiepiscopis & Episcopis An-  
 gliaë. Pars prima. *in fol.* 76.



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

ET

HISTORIQUE

DE L'ANNE'E 1692.

---

JANVIER.

I.

*Viti Ludovici à SECKENDORF E-*  
*quitis Franc. Confiliarii Intim. Saxo-*  
*nici & Brandenburgici COMMENT-*  
*TARIUS Historicus & Apologeticus*  
*de LUTHERANISMO, sive de RE-*  
*FORMATIONE RELIGIONIS*  
*Ductu D. Märthini Lutheri in magna*  
*Germania parte, aliisque Regionibus,*  
*& speciatim in Saxonia recepta & sta-*  
*bilita: in qua ex Ludovici Maimburgii*  
*Jesuite Historia Lutheranismi Anno*  
*MDCLXXX Parisiis gallicè edita Li-*  
*Tome XXII. A brè*

## 2 Bibliothèque Universelle

brutres ab anno 1517. ad 1546. latine versi  
exhibentur, corriguntur, & ex Manuscri-  
ptis aliisque rarioribus libris plurimis  
supplentur; simul & aliorum quorum-  
dam scriptorum errores aut calumnia  
examinantur. Auspiciis Serenissimi &  
Potentissimi Electoris & Serenissimorum  
Ducum Saxonie, eo fine ut ad veram  
& exactiorem notitiam rei gestæ, & ad  
depulsionem calumniarum, ex fide di-  
gnis monumentis denuò via pateat pro  
honore Dei, & pace Ecclesiæ, justaque  
defensione pietatis & virtutis, à Majo-  
ribus in negotio Reformationis ostensa.  
Adjectis indicibus necessariis & locuple-  
tissimis. C'est-à-dire, Commentaire  
Historique & Apologetique du Luthé-  
ranisme contre Maimbourg. A Franc-  
fort & à Leipzig. Chez Frederic Gle-  
ditsch. 1692. in fol. Tom. I. pagg.  
538. Tom. II. pagg. 700. sans les  
Préfaces & les Tables.

que le Roi  
voit résolu  
Religion  
na les Etats,  
rivains de  
oriser cette  
exécution,  
tâchèrent de rendre odieux tous les  
Protestants par divers Ecrits qu'ils don-

donnerent au Public. Ils s'appliquèrent surtout à faire des portraits peu avantageux des premiers Réformateurs ; & sous prétexte de donner une Histoire de la Réformation , ils peignirent des plus noires couleurs & ceux qui en étoient les premiers Auteurs & tous leurs Disciples , & ne publièrent que des Satires. Celles de Mrs. *Maimbourg* & *Varrillas* furent celles qui firent le plus de bruit. Mais les Protestants n'eurent pas de peine de repousser ces attaques. Mrs. *Jurieu* , *Burnet* , *Bayle* , & autres , ont fait voir tant de fautes & tant de mauvaise foi dans les Livres de ces deux Auteurs , qu'ils ne passent plus dans le Monde , que pour des faiseurs de Romans , & ne trouvent plus de créance , même dans l'esprit de ceux de leur Religion , qui veulent bien n'être point trompez.

Mais comme les Auteurs dont nous venons de parler , en vengeance tout le Parti Protestant , se sont particulièrement attachez à justifier ceux de ce Parti , qu'on nomme *Calvinistes* : les *Luthériens* ont crû , qu'ils devoient aussi se défendre en leur particulier. M de *Seckendorf* , en a pris le soin , & c'est ce qu'il exécute dans le Livre dont on vient de donner le titre.

Il attaque principalement l'*Histoire*

*du Lutheranisme* de Maimbourg ; dont il traduit en Latin les trois premiers Livres , de peur qu'on ne l'accuse de lui imputer quelque chose ; & afin que ceux de sa Nation qui n'entendent pas la langue Françoisé , puissent mieux juger du procès , en lisant dans toute leur étendue les piéces qui le composent.

Pour bâtir sur des fondemens plus solides que son Adversaire , il a fouillé dans toutes les Archives des Princes de Saxe & a parcouru plus de quatre cens volumes imprimez ou manuscrits, qui contiennent les Actes authentiques , par lesquels on peut justifier tout ce qu'il avance. Il les rapporte quelquefois tout au long , en marquant les endroits où ils se trouvent , & en donne des Extraits fidèles , lors qu'il croit qu'ils peuvent suffire pour découvrir la vérité.

Comme on impute à Luther plusieurs sentimens , qu'il n'a point eus ; & qu'on donne un sens malin à bien des choses innocentes qu'il a avancées ; M. de Seckendorf infere partout des Extraits fort longs des Ouvrages de Luther , en suivant les tems auxquels ils ont été composez ou mis en lumière. Ainsi tous ceux qui voudront savoir les pensées de ce premier Réformateur sur plusieurs sujets qu'il a traitez , sans avoir



avoir la peine de lire de gros volumes *in folio* , pourront s'en instruire suffisamment dans l'Ouvrage de nôtre Auteur.

II. POUR en revenir à Maimbourg ; M. de Seckendorf le suit pié à pié , refutant par des Actes authentiques , sans lesquels il ne fait pas un pas , ce que son Adversaire a fausement avancé ; expliquant plus au long ce qu'il n'a touché qu'en passant ; & suppléant toutes les choses qu'il a passées sous silence , ou par malignité , ou par ignorance. Le détail dans lequel on entre ne sauroit être plus particulier. Il n'y a point d'Etat ni de Ville en Allemagne , qui se soit réformée , dont on ne fasse l'histoire ; & il y a eu peu de Docteurs ou de Pasteurs un peu considérables dans tout le tems dont on parle , desquels on ne dise quelque chose. Cependant comme tout n'est pas également important ; on a mis en forme d'additions & en plus petits Caractères diverses choses , qui pour être moins nécessaires , ne laissent pas d'avoir leur utilité.

Les trois premiers Livres de l'Histoire du Lutheranisme de Maimbourg contiennent ce qui s'est passé depuis l'année 1517. jusques en 1546 c'est-à-dire , depuis que Luther commença à

prêcher contre les Indulgences , jusques à sa mort. Il y a encore trois Livres de Maimbourg , qui conduisent l'Histoire depuis la mort de Luther jusques en 1660 ; mais M. de Seckendorf ne les a ni traduits , ni réfutez. Son âge avancé l'a dégouté d'un si pénible travail , & il l'a crû moins nécessaire ; parce que les choses qui sont contenues dans ces trois derniers Livres ne regardent le Lutheranisme qu'assez indirectement.

Au reste , bien que l'Auteur se soit proposé Maimbourg pour principal Adversaire , ce n'est pas à dire , qu'il ne réfute point les autres Ennemis de la Religion , lors qu'il les trouve en son chemin. Il y fait voir en plusieurs endroits les fautes du Cardinal *Palavicin*, dans son *Histoire du Concile de Trente* ; celles de l'Evêque de Meaux , dans son *Histoire des Variations*, & celles de M. Varillas dans son livre des *Révolutions arrivées en Europe en matiere de Religion*. Il avoit même résolu de faire un Catalogue de toutes les fautes de ce dernier Auteur ; mais il a craint de succomber sous le poids d'un si long travail , & d'épouvanter le Public par la grosseur de l'Ouvrage. Il se contente de lui donner sur les doigts en passant, dans plusieurs endroits de son Livre ;

&

& l'on ne peut s'empêcher , après avoir lû ce qu'il en dit , de regarder M. Varrillas comme l'Auteur le plus fabuleux qui ait paru dans ce siècle , & de mettre ses Ouvrages au rang de ceux de *Scuder* ; & de la *Calprenede*.

M. de Seckendorf avoit déjà publié ses remarques , sur le premier Livre de l'Histoire du Lutheranisme de Maimbourg en 1688 , dans un Volume *in 4.* mais il l'a fait reimprimer à la tête de cét Ouvrage avec des Additions si considérables , qu'il est grossi de la moitié. On peut dire de tout le Livre , que c'est à proprement parler l'instruction du Procès de Luther & des Lutheriens contre le Pape & ses sectateurs , avec toutes les pieces nécessaires pour en bien juger.

III. APRE'S avoir donné une idée générale de ce Livre , le Lecteur ne s'attend pas , sans doute , que nous le suivions pié à pié. La matiere ne le permet point , & nous ne saurions le faire , sans nous jeter dans une longueur presque infinie ; à moins que de se contenter du gros de l'Histoire , qui est ignoré de peu de gens. Il suffira d'ajouter ici quelques remarques détachées qu'on a faites en parcourant le Livre.

1. Bien que M. de Seckendorf , justifie Luther de toutes les accusations dont

ses Ennemis l'ont chargé , il ne croit pas pourtant qu'il ait esté infailible. On doit confesser qu'il y avoit quelque chose de fort dur dans les manieres, & qu'il lui échappoit quelquefois de dire des injures à ses Adversaires, qu'on auroit de la peine à pardonner à un Auteur, dans un siècle aussi poli que celui-ci. Sa réponse au Livre qu'*Henri VIII.* écrivit contre lui, étoit conçue en des termes peu respectueux pour un Prince souverain. Aussi en fut-il blâmé, par des personnes même de son parti, & il en fit des excuses au Roi d'Angleterre, dans une Lettre qu'il lui en écrivit. Il avoit accoustumé de dire, que le Pape & ses Partisans étoient si endurcis dans le mal, qu'il n'étoit plus possible de les corriger par la douceur, qu'*Erasme* gâtoit tout en voulant suivre cette voye, & qu'il falloit les réveiller par des paroles de fer & de feu.

Il ne se contentoit pas de maltraiter ceux de l'Eglise Romaine, il n'épargnoit pas même ceux qui travailloient à la Réformation de l'Eglise, comme lui; mais qui n'étoient pas tout-à-fait dans ses sentimens. Il dit de *Zuingle* dans une de ses \* lettres qu'il est si ignorant dans la *Dialectique*, même dans celle qu'on sait naturellement, qu'on peut fort bien

\* *Lib. II. Epistolar. p. 374. b.*

bien le comparer à un duc : & lors que ce Réformateur de la Suisse & *Oecolampade* furent morts , il forma un jugement peu avantageux de leur mort.

Il paroît par les endroits que M. de Seckendorf cite de ses Ecrits , qu'il attribuoit beaucoup de puissance au Démon. On diroit qu'il le regardoit comme l'Auteur de tout le mal qui arrivoit dans le Monde , & de toutes les difficultez qu'il trouvoit dans l'exécution de ses desseins. Il fait venir presque par tout cet Esprit malin sur la scène. Il semble aussi qu'il ait parlé un peu trop fortement du mariage, & qu'il ait regardé ces paroles de la\* Genes. *Croissez & multipliez*, comme un commandement précis & exprès fait à tous les Hommes , & non comme une simple permission, ou plutôt comme une espèce de bénédiction.

Ses expressions étoient quelquefois si dures , qu'on en auroit pû tirer de fâcheuses conséquences , si l'on avoit voulu les prendre toujours à la rigueur. Dans une † Lettre qu'il écrivoit à *Spalatin* du lieu de sa retraite ; il lui dit qu'il ne fait pas aux dépens de qui il est entretenu dans ce lieu-là , qu'il croit que c'est aux dépens de l'Electeur de Saxe , & non à ceux du particulier chez qui il est , ce qu'il ne souffriroit pas. Mais, „ que, s'il faut dissiper les richesses de

A ; quel-  
\* Genes. Chap. I. † Lib I. Epist. 241.



quelcun, ce sont les richesses des Princes; parce qu'il est ou impossible ou très-difficile d'être Prince & de n'être pas en quelque sorte brigand; & qu'on l'est d'autant plus, qu'on est plus grand Prince. *Si cujuspiam opes perdenda sunt, Principum perdenda sunt: quod Principem esse, & non aliquâ parte latronem esse, aut non, aut vix possibile est, eoque majorem, quò major Princeps fuerit.* On peut excuser tout cela, par la raison, que c'étoit les manières de son siècle, infiniment moins poli que le nôtre.

2. Quand on saura jusques à quel excès on avoit porté la matière des Indulgences, on pardonnera, sans doute, les emportemens de Luther, contre ceux qui les prêchoient. Voici les termes de celles qu'accordoit Arcimbold Protonotaire & Referendaire Apostolique. \* *Je t'absous prémicrement de toutes les Censures ecclesiastiques, que tu peus avoir encourues en quelque maniere que ce soit. Ensuite de tous pechez, fautes, & excès que tu as commis jusques ici, quelques énormes qu'ils puissent être; même de ceux qui sont réservés au S. Siege, autant que peuvent s'étendre les Clefs de la sainte Mere Eglise; te pardonnant par une indulgence, plenièrre toutes les peines que tu as méritées.*

\* Livre I. de notre Auteur pag. 14.

*Et Historique de l'Année 1692. 11*

*ritées de souffrir dans le Purgatoire pour tous les péchez susdits. Je te retablis dans les Saints Sacremens de l'Eglise, dans l'innocence, Et dans la pureté que tu avois, après avoir été baptisé; en sorte que les portes des peines te soient fermées, si tu viens à mourir, Et les portes du Paradis des délices ouvertes: que si tu ne meurs pas, tu conserveras cette grace jusques à ce que dans un autre tems tu sois à l'article de la mort.*

Ces erreurs étoient trop grossières, pour n'être pas aperçues des personnes, qui avoient tant soit peu de sens commun. M. de Seckendorf rapporte à ce sujet une aventure arrivée à Tetzel Souc commis d'Areimbold, qu'il dit avoir tirée d'un \* Manuscrit, mais qu'il me semble avoir luë encore ailleurs. Voici ce que c'est. Tetzel étoit à Leipzig, où il avoit amassé de grosses sommes, en distribuant des Indulgences. Un Gentilhomme à qui toutes ces pratiques paroissent fort suspectes, lui demanda s'il pourroit lui accorder des Indulgences pour un crime qu'il avoit résolu de commettre. Tetzel lui répondit qu'oui, pourvu qu'on lui donnât de l'argent. Le marché fut fait, l'argent compté, & les lettres d'absolution expédiées en bonne forme. Peu de tems

A. 6.

après

après, le Gentilhomme ayant su, que Tetzel partoit de Leipsic chargé d'argent, l'alla attendre sur le chemin, lui enleva tout ce qu'il avoit, & le chargea de coups de bâton, lui disant que c'éroit là le crime dont il avoit demandé l'absolution. George Duc de Saxe, grand partisan de la Cour de Rome, parut d'abord fort irrité contre celui qui avoit fait le coup; mais ayant appris les circonstances de l'Histoire, il lui pardonna, & n'en fit que rire.

3. Bellarmin a voulu rendre Luther suspect d'Arianisme, & depuis peu l'Abbé Richard a renouvelé la même accusation dans sa Réponse au Livre des Préjugés contre le Papisme de M. Jurieu. Voici l'endroit de Luther sur lequel se fondent ses Accusateurs: *Nec est, quod mihi HOMONSION illud obiectes adversus Arianos receptum. Non fuit receptum à multis iisque præclarissimis, quod & Hieronymus optavit aboleri, adeoque non effugerunt periculum, hoc invento vocabulo, ut Hieronymus queratur, nescire quid veneni lateat in syllabis & literis; adeo ut illud Ariani, magis quam scripturas etiam, exagitabant... Quod si odit anima mea vocem HOMONSION, & nolim ea uti, non ero Hæreticus. Quis enim cogit me uti, modo rem teneam, quæ in Concilio per Scripturas definita est?* Et si

*Et si Ariani malè senserunt in fide, hoc tamen optimè, sive bono, sive malo animo exegerunt, ne vocem prophanam in rebus sacri statui liceret. Scriptura enim sinceritas custodienda est, nec præsumat homo suo ore eloqui, aut clariùs aut sincerius, quàm Deus elocutus est ore suo.*

„ Il ne faut pas m'objecter l'*Homousion*  
 „ reçu contre les Ariens. Ce mot que  
 „ S. Jérôme souhaitoit qu'on abolit a  
 „ été rejeté de plusieurs personnes  
 „ très-célèbres, & l'on a bien vu  
 „ le peril par l'invention de ce terme,  
 „ que S. Jérôme se plaint de ce que  
 „ comme s'il y avoit quelque venin der-  
 „ caché sous les syllabes & sous les let-  
 „ tres, les Ariens s'attachoient plus à  
 „ faire voir les inconveniens de ce mot  
 „ qu'à répondre aux Écritures. Que  
 „ si je lais le mot d'*Homousion*, & que  
 „ je ne veuille pas m'en servir, je ne  
 „ serai pas pour cela hérétique; car  
 „ qui m'obligera de m'en servir, pour-  
 „ vû que je retienne la chose même,  
 „ qui a été définie dans le Concile,  
 „ par les Écritures? Bien que les Ari-  
 „ ens aient erré dans la foi, ils ont  
 „ pourtant eu raison de demander, soit  
 „ dans un bon, soit dans un mauvais  
 „ dessein, qu'on n'introduisît point un  
 „ mot profane dans les matières de la  
 „ Foi. Car il faut conserver la pureté

„ de l'Écriture , & faire en sorte , que  
 „ l'homme ne pense pas de pouvoir par-  
 „ ler plus clairement & plus purement,  
 „ que Dieu même.

M. de Seckendorf répond à cette accusation , que Luther ne parle que conditionnellement , lors qu'il dit qu'il hait l'*Homousion* , & qu'il n'y a rien que de raisonnable dans la pensée de ce Docteur , qui prétend qu'on ne doit pas disputer des mots , quand on convient de la chose même. On pourroit ajouter , qu'il paroît par tous les Écrits de Luther , qu'il n'a pas eu d'autres sentimens sur la dispute des Ariens , que ceux de toute l'Eglise. Si l'on examine avec quelque soin le passage qu'on vient de citer, on conviendra sans doute, qu'il n'y a rien de plus sage ni de plus sensé.

4. Ce n'est pas dans ce seul endroit , que Luther a donné des marques de la solidité de son jugement. Il n'est rien de si raisonnable , que ce qu'il dit sur les explications allegoriques de l'Écriture , dans ses Notes sur le Deuteronomie. Il avertit qu'en lisant ce Saint Livre, il faut s'attacher principalement au sens literal , qui contient seul toute la moëlle de la Foi & de la Theologie. Il soutient que l'allegorie est ordinairement incertaine , dépendant des conjectures & des opinions de l'homme ;  
 qu'elle

qu'elle n'est point propre à produire la foi dans le cœur d'un Infidèle ; que c'est un foible roseau , sur lequel il n'est point sûr de s'appuyer. C'est pour cette raison , qu'il veut qu'on lise avec une grande précaution S. Jérôme , *Origène* , & beaucoup d'autres Pères. Il se plaint , que plusieurs ayant voulu les imiter , ont tourné l'Écriture comme il leur a plu , & y ont trouvé de quoi soutenir toutes les folles imaginations de leur esprit. Il dit dans son Commentaire sur Zacharie , \* que ces Théologiens *Al-légoristes* ne donnent pas moins d'occasion aux Athées de se moquer de l'Écriture , qu'en donnerent autrefois quelques Docteurs à *Porphyre*. Il reprend pour cet effet , ceux qui commentent l'Apocalypse , & surtout ceux qui proposent leurs explications au Peuple. Il met ces Docteurs au même rang que ceux , qui avant lui , expliquoient *Aristote* dans leurs sermons , & il ne croit pas qu'ils produisent plus de fruit. Il prétend , que quand on s'appliqueroit toute une année à expliquer l'Apocalypse au Peuple , il n'en sera au bout de ce temps , ni mieux instruit dans la foi , ni plus informé de ses devoirs , ni plus porté à la piété & à la prière.

5. Le plus grand crime dont on charge  
\* Voyez notre Auteur. Liv. II. pag. 113.

ge Luther & tout son parti, c'est d'avoir permis à *Philippe Landgrave* de Hesse d'épouser une seconde femme, du vivant de la première. *Maimbourg* & *M. Varillas* n'ont pas manqué de relever cette faute, & d'en faire voir toute la turpitude. Notre Auteur dit plusieurs choses pour justifier les Réformateurs. (1.) Il remarque d'abord, que ce n'étoit point aux Historiens François à remuer cette affaire; puis qu'ils ont chez eux des Histoires qu'on peut leur objecter, qui leur doivent faire autant de peine pour le moins qu'en peut faire aux Lutheriens la bigamie du Landgrave. (2.) Pour ce qui regarde les Catholiques Romains en général, les dispenses accordées par leurs Papes & par leurs Prêtres, sur une infinité de sujets beaucoup plus graves, que celui dont il s'agit, doivent suffire pour leur fermer la bouche. (3.) *M. Varillas* & les autres ont tort d'accuser les Lutheriens de n'avoir pas exhorté le Landgrave à la mortification & à la pénitence; puis qu'outre qu'il avoit lui-même, que c'étoit là la voie qu'il devoit suivre, il paroît par plusieurs pièces authentiques, & par celle-là même que *M. Varillas* cite, qu'on l'avertit qu'il ne devoit rien négliger pour éteindre ce feu illégitime.

Il paroît d'ailleurs que Luther & ses Collègues, depuis qu'ils avoient commencé de prêcher, avoient exhorté les hommes à la temperance & à la chasteté beaucoup plus fortement, que tous les Prédicateurs de l'Eglise Romaine. Que s'ils ne conseillèrent pas la haire, le cilice, le jeûne, & les autres mortifications extérieures au Landgrave, pour éteindre l'ardeur de ses feux; c'est que ce qui se passe dans les endroits où ces fortes de pénitences sont le plus en usage, ne leur prouvoit que trop, que ce sont de foibles moyens pour éteindre les aiguillons de la chair; puis qu'il n'y a pas de lieu, où l'on en voye de plus funestes effets.

(4.) M. Varillas se trompe, quand il dit que le Landgrave ne chercha une seconde femme, qu'après qu'il en eut la permission. La vérité est, que ce Prince étoit devenu amoureux de *Marguerite de Saal*, qu'il avoit veüe dans la chambre de sa sœur *Elizabeth*; il confessa la chose à Luther & à plusieurs autres; & sur ce qu'on lui voulut représenter sa faute, il avoua sa foiblesse, & protesta avec beaucoup de sermens, qu'il avoit de si grandes raisons de prendre une seconde femme, quand même il ne seroit pas amoureux de *Marguerite de Saal*, qu'il étoit persuadé,



dé, qu'elles pouvoient être approuvées de Dieu & de son Eglise. Il expliqua quelques unes de ces raisons à Luther & à Melancton ; mais il en allegua encore de plus considérables à *Bucer*, qu'il lui ordonna de leur rapporter ; & il en retint par devers soi, dont il protesta qu'il laissoit le jugement à Dieu. Il n'est pas vrai que celles, dont le Prince fit confiance à *Bucer*, ayent été rapportées publiquement dans une Assemblée convoquée exprès. On ne dit cela que pour charger tout le Parti d'une faute, dont en tout cas, il n'y a eu que deux ou trois particuliers qui ayent été coupables. Il est sûr que le Landgrave ne permit à *Bucer* de les communiquer à Luther & à Melancton, que sous le seau de la confession.

( 5 . ) Luther ne donna son consentement à ce second mariage, qu'à condition qu'il seroit secret. On raporte de ses lettres, par lesquelles il paroît qu'il aimoit mieux confesser qu'il avoit fait une folie en consentant au mariage, que de déclarer les raisons, que le Landgrave leur avoit alleguées pour le leur faire approuver ; parce qu'elles ne pouvoient tourner qu'à la honte de ce Prince. Il proteste qu'on ne peut défendre publiquement cette cause ; qu'il ne la défendra point ; & qu'il se résou-

dra.

ira plutôt à nier, que lui & Melanchton aient donné leur consentement; parce qu'ils ne l'ont donné, que sous le sceau du secret, & qu'étant publié il devient nul; ou que si cela ne se peut, il avouera qu'il a erré & demandera pardon de sa faute; parce que le scandale que produira la connoissance de ce mariage est insupportable. Il déclare pourtant qu'il peut défendre cette cause devant Dieu, par la confession du Landgrave; mais qu'il ne le peut devant les hommes, & selon le droit reçu.

( 6 ) Quoi qu'il en soit; quand Luther & trois ou quatre autres Docteurs seroient coupables, on ne sauroit imputer la faute à tout le Corps. L'Electeur de Saxe, qui étoit l'appui & le soutien du Parti, fut consterné quand il aprit cette affaire: il fit tout ce qu'il pût, pour détourner le Landgrave de son dessein, prévoyant bien que ce mariage chargeroit d'un opprobre éternel & ce Prince, & les Theologiens, & toutes les Eglises Lutheriennes. Il ajouta, que si on ne pouvoit lui faire changer de dessein; il falloit nécessairement que la chose demeurât secrète; étant plus à propos que le Monde crût qu'il avoit un commerce criminel avec la personne qu'il vouloit épouser, défaut qui lui seroit commun avec bien d'autres.

tres Princes d'Allemagne, que de savoir qu'il se fût marié avec elle. Mais

*\* Un secret est mal sûr dans les mains d'une femme.*

La nouvelle Princesse enflée du rang auquel elle avoit été élevée, & sa Mere, qui n'en tiroit pas moins de vanité, éventerent le secret : & lors que la chose fut publique, la plûpart des Theologiens Lutheriens condamnerent la permission qu'on avoit donnée.

(7) Enfin, si Luther a manqué dans cette occasion, il paroît par plusieurs autres endroits de ses Ecrits qu'il a absolument condamné la bigamie. On imprima de son tems un Livre pour la défendre, & voici le jugement qu'il en fit. *Que le Diable prépare un bain dans les Enfers à quiconque prendra plus d'une femme; Et soit tiendra qu'il a raison, en s'appuyant de l'autorité de ce Livre.* Il proteste qu'il n'approuvera jamais la bigamie, ni même le divorce, si ce n'est pour cause d'adultere.

6. Le second mariage du Landgrave n'est pas le seul cas de conscience difficile, dont on ait demandé la solution à Luther. Un certain Pasteur nommé *Michel Cramer* avoit eu deux femmes. La première s'étoit retirée à Lei-

*\* Corneille, dans sa Tragedie de Darius*  
*† Voyez notre Auteur Liv. II. pag. 31.*

## *Ô Historique de l'Année 1692. 21*

ofic, où les Moines l'attérèrent, lui persuadant que son mariage étoit illégitime. L'autre l'avoit aussi quitté, pour vivre dans le dérèglement, & elles étoient toutes deux vivantes. Le Pasteur en écrivit à Luther, lui déclarant qu'il ne pouvoit point vivre dans le célibat. Luther lui répondit par ces paroles de S. Paul, *que si l'Infidèle se sépare, qu'il se sépare, car en ce cas le frere & la sœur ne sont plus assujettis.* Cramer profitant de cét avis, épousa une troisième femme; mais trois ans après il fut accusé de Polygamie, devant ceux qui faisoient la visite de son Eglise. Il produisit pour sa défense la réponse de Luther, ce qui suffit pour l'absoudre.

On consulta encore ce Réformateur sur le divorce d'Henri VIII. Il répondit qu'il condamnoit la dissolution d'un mariage consommé avec la Veuve de son frere; parce que ce mariage n'étoit pas défendu par la loi de la nature; mais seulement par celle de Moyse: *Si le Roi a péché, dit-il, en épousant la femme de son frere mort, il a péché contre la loi humaine ou civile; & s'il la répudie, il pechera contre la loi divine ou suprême, qui défend de dissoudre un mariage consommé.* Il vouloit aussi qu'on eut égard à la réputation, & au droit de la femme vivante & de ses enfans.

7. Au reste , avant que de finir cette matière , on rapportera un passage considerable , que M. de Seckendorf a tiré d'une Histoire d'Espagne écrite avant Luther , par un Evêque de Gironne ; par où il paroît combien les Ecclésiastiques étoient corrompus avant la Réformation. Ceux qui ont traité cette matière en ont allegué plusieurs preuves tirées des Ecrits de ceux de la Communion Romaine ; mais je n'ai pas vû qu'ils se soient servis de ce témoignage , qui est d'autant plus fort , qu'il est tiré d'une Histoire , où l'on ne donne point ordinairement dans la déclamation & dans l'excès. Voici les paroles de l'Auteur sur la fin du Livre II. de ses *Paralipomènes*. Strabon rapporte , \* que le Peuples de Galice en Espagne n'avoient autrefois point de Dieu ; ce qui est vrai encore aujourd'hui de la Biscaye partie de la Galice ; car bien que les Habitans de ce Pays se disent Chrétiens , il est pourtant certain qu'ils n'honorent & ne servent aucun Dieu. On n'y reçoit point de Prêtre , qui n'ait sa Concubine ; estimant que personne ne se peut abstenir des plaisirs de la chair , & que par conséquent il faut ou que les Prêtres ayent des femmes particulières , ou qu'ils se tournent vers les femmes de leurs Paroissiens.

IV.

• *Lib. III. de Orbis situ.*

IV. ON a dit que M. de Seckendorf relevoit en passant plusieurs fautes de M. Varillas. Il ne sera pas inutile d'en marquer ici quelques unes.

1. M. Varillas dit, (a) qu'en 1518. *Spalatin* Conseiller de l'Electeur de Saxe étoit pauvre & chargé d'enfans, & il est vrai qu'il étoit alors Ecclésiastique, & qu'il n'eut des enfans que treize ans après. Il ne connoit pas mieux l'Electeur de Saxe, que son Ministre; puis qu'il le dépeint avec (b) *une taille mal-aisée, nullement proportionnée, & tout-à-fait incapable d'une longue action*; au lieu qu'il étoit bien fait & fort agile: mais M. Varillas a confondu l'Electeur avec un autre *Frideric* son Neveu, à qui ce portait ressembler assez bien. Ce qu'il dit de (c) *Melanchton* est encore plus surprenant. Il assure qu'il étoit *Secrétaire de Luther*, qu'il avoit étudié jour & nuit avec lui, & que l'un & l'autre avoient eu même logis, & même lit, durant sept ans; & par malheur, de tout cela il n'en est rien. *Melanchton* arriva à Wittemberg en 1519, *Luther* étant dans le Couvent des Augustins, où il demeura encore plusieurs années, & où il ne pouvoit recevoir dans son

lit

(a) *Liv. III. des Revolutions. pag. 254. Edit. de Hollande.* (b) *Là-même, p. 230.* (c) *Livre VII. pag. 140.*

lit & à sa table Melancton , qui n'étoit pas Moine. L'année suivante Melancton se maria , cinq ans avant Luther.

\* Ailleurs il fait tenir à Mersbourg une conférence , qui s'est tenue à Leipzig. Il y fait assister le Duc George de Saxe & le Senat de Leipzig , qui exhorte Luther à la moderation , en présence de ce Prince qui moderait l'Assemblée , & de tous ses Conseillers. Il † dit qu'après la Diète de Wormes l'Electeur de Saxe aposta des gens armez , qui feignirent d'enlever Luther dans le Monastere des Augustins de Wittemberg, où il se tenoit enfermé ; & qu'il donna des ordres secrets à des Gentilhommes affidés de le conduire sûrement dans la Citadelle d'Astât. La verité est qu'il fut pris dans la Thuringe , à près de six journées de Wittemberg. Le lieu où il fut conduit étoit *Waltburg* & non *Alstet* ou *Astât* , qui en est à plus de deux journées.

2. Voila de grosses fautes ; mais en voici une moins pardonnable. Dans le Sixième \* Livre du même Ouvrage M. Varillas prend la Ville de *Leipsic* pour celle de *Leisnic* , & parle assez au long de sa Réformation ; ne se souvenant pas, que *Leipsic* appartenait alors

au

\* *Liv. III. pag. 260. & 264. † Liv. IV. pag. 317. \* pag. 10.*

au Prince George de Saxe ennemi juré des Réformateurs & de leur doctrine, qui les punissoit sans miséricorde, & qui ne mourut que seize ans après la prétendue histoire qu'en rapporte M. Varillas.

Dans le même (a) Livre il parle d'une petite Ville nommée *Vimigue*, qu'il dit être à deux lieues de Wittemberg, d'où il sortit neuf Religieuses : mais le Monastère d'où ces Religieuses sortirent est situé sur la Multaw près de Grim à deux journées de Wittemberg. Ce qu'il dit d'une de ces Religieuses, nommée *Catherine de Bore*, qu'elle étoit la mieux faite, & qu'on l'avoit destinée à Luther, n'est bon que pour embellir le Roman. On prouve par des pièces authentiques, que Luther ne pensoit point alors au mariage. On (b) rapporte plusieurs autres fautes, & des contradictions même de cet Auteur, au sujet de ce mariage.

3. Mais ce que dit M. Varillas d'*Albert* de Brandebourg Grand Maître de l'Ordre Teutonique est plus réjouissant, que tout ce que nous avons rapporté. (c) Il le fait marier à l'âge de soixante & neuf ans accomplis, avec *Dorothée* Princesse  
Tome XXII. B celle

(a) pag 6. (b) Voyez notre Auteur. Liv. I. pag. 273. & suiv. (c) Histoire de l'Herésie. Liv. VII. pag. 89.



cesse de Holstein. Le Duc son père y consentit , parce qu'il croyoit avoir besoin d'Albert pour monter sur le Thrône de Danemarc , & la Princesse y donna les mains sans repugnance , parce qu'elle s'imaginoit d'être bientôt Veuve , & par conséquent en état de porter à un second mari jeune & bien fait l'argent comptant & le riche dotaire qu'elle auroit , à cause de la disproportion de son âge avec celui d'Albert. Mais elle se trompa ; elle devint grosse , elle accoucha d'un fils , & le vieux mari vécut encore près de trente ans , c'est-à-dire , qu'il en avoit environ cent , quand il mourut.

Cette histoire est si jolie , qu'on a de la peine à pardonner à M. de Sekendorf , qui vient nous apprendre par des temoignages incontestables , qu'elle est fautive dans tous ses chefs. Au lieu de soixante & neuf ans , par malheur Albert de Brandebourg n'en avoit que trente-cinq , circonstance qui détruit toute l'histoire , & toutes les veues qu'on attribue à son Epouse. Le Duc de Holstein étoit parvenu à la Couronne de Danemarc dès l'année 1524 , c'est-à-dire , deux ans avant le mariage dont il s'agit. Le premier enfant qui en naquit deux ans après fut , non un fils , mais une fille , qui fut mariée à l'âge

l'âge de vint-trois ans à Jean Adolphe Duc de Meklembourg. Il nâquit encore après cela deux garçons & quatre autres filles de ce mariage, après quoi la Princesse mourut en 1547; & trois ans après Albert âgé de soixante ans se maria avec la Fille du Duc de Brunswic, de laquelle il eut Albert Fré-  
deric, duquel sont descendus du côté maternel les Electeurs de Saxe & de Brandebourg d'aujourd'hui. Albert mourut enfin en 1568, âgé de 78 ans. M. Varillas ne lui en donne que vingt-un de plus, ce qui n'est pas une affaire.

V. NOTRE Auteur ne remarque pas tant de fautes dans l'*Histoire des Variations* de M. de Meaux; mais il en indique assez, pour faire perdre un peu de la bonne opinion qu'on a conçue ou des lumieres ou de la bonne foi de ce Prelat. On ne parlera que de deux. 1. (a) On l'accuse d'attribuer à Luther, pour avoir lieu de déclamer contre lui, des (b) notes sur la Bulle de Leon X. contre ce Réformateur, qui sont l'ouvrage d'Ulrich Hutten, & qu'on soutient ne meriter pas toute la colere de M. de Meaux. 2. Dans

B 2

un

(a) Dans le I. Livre de Notre Auteur pag 215. (b) *Histoire des Variations* Liv. I. §. 26.

un autre (a) endroit il parle d'un Livre de Luther, qui traite de la visite des Eglises, comme s'il n'avoit été imprimé qu'en 1538. pour avoir lieu de l'accuser d'avoir laissé écouler seize années entières, depuis le commencement de sa Réforme, sans avoir pensé, qu'il étoit nécessaire de visiter les Eglises qu'il avoit fondées, Si cét Evêque eut pris la peine de lire la Préface de ce Livre, il auroit vû, qu'il avoit déjà été imprimé dix (b) ans auparavant. Nôtre Auteur est fort porté à croire ce dont quelques Réformez ont accusé ce Prelat, qu'il ne lit point lui-même les Livres dont il se sert; mais qu'il se contente des Extraits qu'on lui en fournit. On ne sauroit plus honnêtement le délivrer du soupçon de mauvaise foi.

(a) *Tom. I. Liv. V. § 9.* (b) 1528.

## I I.

*Histoire des REVOLUTIONS D'ANGLETERRE depuis le commencement de la Monarchie. Par le Pere d'ORLEANS de la Compagnie de Jesus. A Paris, chez Hortemels. in 12. 1689. pagg. 657.*

I. LE

1. **L**E Pere d'Orleans nous avertit dans une courte Préface qu'il met au devant de son Livre, qu'on doit avoir quelque indulgence pour ceux qui écrivent l'histoire d'Angleterre, parce que tous ceux qui l'ont écrite, & François & Anglois, l'ont écrite avec tant de passion, qu'il est bien difficile de démêler la vérité au travers de tous ces nuages. C'est là une plainte assez ordinaire; le mal est, que souvent les Historiens qui veulent redresser les autres, ne sont pas moins passionnez que ceux qu'ils accusent. *Quis unquam ab Historico fidem exegit?* dit Seneque, *hoc habet vitium misera mortalitas, ut veris falsa multa interdum misceantur.* Quoi qu'il en soit, le Pere d'Orleans veut que nous le regardions comme exempt des passions de ceux qui ont écrit l'Histoire d'Angleterre avant lui, & sur tout des Auteurs Anglois, qui, à ce qu'il dit, s'ôtent toute croyance, par le peu d'équité qu'ils ont pour tout ce qui regarde la Nation Françoisse.

Il nous apprend encore, qu'il a également évité la conduite de ceux qui compilent aveuglément un Auteur, & qui sans le vouloir, épousent ses erreurs & ses passions; & la vanité de

ceux, qui pour dire quelque chose de nouveau, abandonnent les Auteurs reçus & vont déterrer des faits ensevelis dans la poussière d'un manuscrit, que nos Anciens plus sages que nous, ont ou négligé par mépris, ou même supprimé par prudence. Il nous avertit qu'il n'a point marqué à la marge les Auteurs qu'il suit dans les faits contestez; parce que les Savans en connoîtront les sources, & que les ignorans ne les consulteroient pas, quand même on les leur auroit indiquées. C'est dommage que tant d'Historiens Modernes ne se soient pas avisés de cette raison; ils se seroient bien épargné de la peine, en s'abstenant de toutes ces Citations dont les marges de leurs Livres sont pleines, & qui, par la raison du Père d'Orléans, sont tout-à-fait inutiles.

II. CE n'est ici qu'un premier Volume, qui commence par la conquête que les Romains firent de l'Angleterre, & finit à la mort de *Jean sans Terre*, dont la mauvaise conduite obligea ses sujets à offrir la Couronne à *Louis* fils de *Philippe Auguste* Roi de France, qui ayant passé la mer pour s'en mettre en possession, fut couronné dans la Ville de Londres. On nous promet un second Volume, qui conduira l'Histoire jusques au couronnement d'*Henri VI.* dans la

la Ville de Paris. Comme on a donné ailleurs \* un Abregé de l'Histoire d'Angleterre , on ne s'arrêtera pas à faire un long Extrait de celle du Père d'Orléans. On se contentera d'en rapporter quelques traits considérables ; après avoir remarqué , que bien qu'il semble qu'il n'ait dessein de parler que des Révolutions arrivées en Angleterre , il en donne néanmoins une Histoire assez suivie ; parce que ce Royaume a été un Théâtre perpétuel de révolutions, & que la fin de l'une a été ordinairement la semence & le commencement d'une autre.

III. LE premier Volume de notre Auteur est divisé en trois Livres. Le premier comprend ce qui est arrivé en Angleterre depuis que les Romains s'en rendirent Maîtres , jusques à la mort d'*Edouard III.* à qui *Guillaume* Duc de Normandie , qui fut nommé le *Conquerant* , succéda.

1. Les Romains après avoir possédé quelque tems l'Angleterre , qu'on nommoit alors *Bretagne* , furent contraints d'en retirer leurs Troupes , pour les besoins de l'Empire. Les Pictes & les Ecoissois , profitant de cette absence , entrèrent sur les Terres des Bretons , & y causèrent mille ravages. Ceux-ci implorèrent le secours des Romains.

B 4

On

\* *Biblioth. Univers. Tom. XX. pag. 305.*

On leur envoya une Legion qui repoussa leurs Ennemis ; & pour empêcher qu'ils ne revinssent, quand les Troupes Romaines auroient repassé la Mer, elles leur aiderent à bâtir cette fameuse muraille, qui separoit la Bretagne de l'Ecosse, & qui alloit d'une mer jusqu'à l'autre. L'Empereur *Severe* y avoit fait faire un rempart de gazon, qui avoit été renouvelé peu de tems auparavant : mais alors on le fit de pierre de la hauteur de douze piés, & d'environ huit de largeur, dont on voit encore des restes aujourd'hui ; on y ajouta un grand nombre de Fortereffes le long de la Mer.

2. Si l'on n'étoit bien persuadé, que les Auteurs des Romans sont tout propres à nous faire perdre la véritable Histoire, ou du moins à nous la faire revoquer en doute, l'exemple du Roi *Arthus* pourroit servir à nous en convaincre. Les contes ridicules qu'on en a faits ont porté bien des gens à croire qu'il n'avoit jamais été. Cependant il est très-certain qu'il y a eu un Roi d'Angleterre de ce nom. Son Tombeau fut découvert du tems de *Henri II*. Ce Prince, sur des indices qu'en donnoient d'anciennes chansons Bretonnes, ayant eu la curiosité de le faire chercher dans le cimetière de *Glastenbury*,  
l'y

l'y trouva avec un reste d'ossements, & l'inscription qu'on y avoit mise. Arthus étoit fils du Roi *Uther* & d'*Igerne* femme de *Gortois* Comte de Cornouaille, qu'il suborna, en lui persuadant qu'il étoit son Mari.

3. En parlant du Roi *Edgar* surnommé *le Pacifique*, nôtre Auteur n'oublie pas l'Histoire de son mariage, qui paroît si romanesque, que Madame de *Villedieu* lui a donné place dans ses *Annales galantes*, sans y changer que très-peu de chose. La voici en peu de mots. *Edgar* ayant ouï parler d'*Alfrede* fille d'*Odgar* Duc de Devon, comme d'une très-belle Princesse, résolut de la faire demander en mariage. *Ethelvolde*, un de ses favoris, eut ordre d'aller s'informer si ce que la renommée publioit de la beauté d'*Alfrede* étoit vrai. Il la vit & en fut si charmé, qu'au lieu d'exécuter les ordres de son Maître, il ne pensa plus qu'à satisfaire sa passion. Il dit au Duc de Devon père de la Princesse, qu'il étoit venu pour lui demander sa fille pour lui-même. Il pouvoit y prétendre, à cause du rang où le Roi l'avoit élevé; & le Duc la lui promit. Assuré de ce côté-là, il s'en retourna à la Cour. Il fit au Roi un portrait si désavantageux de la beauté & de l'esprit de cette Princesse, qu'il l'en dé-



goûta entièrement. Il lui fit entendre en suite , que si elle n'avoit pas assez de mérite pour un grand Monarque , elle avoit des biens & des avantages , qui pouvoient faire la fortune d'un Particulier , & obtint la permission de l'épouser. Au lieu de la mener à la Cour , il la conduisit dans une maison de campagne , sous prétexte de cacher des disgraces , qu'il ne vouloit pas qu'elle fit voir au Public. Cet artifice lui réussit pendant quelque tems. Il en eut un fils , & elle ne pensoit plus qu'à l'élever sans se soucier de la Cour. Mais enfin le Roi la vit ; soit par hazard , en chassant près de la maison où elle étoit ; soit , comme disent quelques uns , de dessein prémédité , après avoir averti Ethelvolde , qu'il vouloit se reposer chez lui , & rendre visite à son Épouse. Le Favori prévoyant les fâcheuses suites de cette visite , fit comprendre à sa femme qu'elle ne devoit affecter de paroître ni belle ni spirituelle , leçon assez difficile à pratiquer aux personnes de ce sexe , Aussi n'en fit-elle rien. Elle parut devant le Roi avec tous ses charmes. Elle lui plût. Il fit assassiner le mari pour se venger de la supercherie qu'il lui avoit faite ; & comme il étoit veuf , il épousa cette Belle , dont il eut un fils nommé *Ethelrede* , qui causa bien des maux à l'Angleterre.

4. La manière dont *Cannat I.* repoussa la flatterie de ses Courtisans mérite bien d'être remarquée. Il étoit sur le bord de la Mer, lors que l'un d'eux lui donna le titre de *Roi des Rois*, de *Maître de la Mer & de la Terre*. Ce Prince sans répondre, plia son manteau & s'assit dessus; après quoi voyant venir le flux, la Terre où je suis est à moi, dit-il en s'adressant à la Mer, & toi même es soumise à ma domination. Je te commande de n'avancer pas plus loin, & de respecter les piés de ton Roi. Cét ordre n'empêcha pas que le flot ne mouillât les habits & les piés du Monarque. Vous voyez, dit-il alors à ceux qui l'accompagnoient, comment je suis maître de la Mer. Apprenez par là ce que c'est que la puissance des Rois de la Terre, & qu'à proprement parler il ne faut appeller Roi, que ce grand Dieu, par qui le Ciel, la Terre, & la Mer sont gouvernez.

IV. LE second livre de notre Auteur comprend ce qui s'est passé en Angleterre, depuis *Guillaume le Conquerant* jusques à *Henri II.* de la race des Comtes d'Anjou. i. En parlant de *Henri I.* le P. d'Orleans rejette l'opinion de *Polydore Virgile*, qui attribue à ce Prince l'institution du Parlement d'Angleterre. Il dit qu'on ne sauroit le prouver de ce que, dans une réforme qu'il entreprit

reprit, il consulta les Grands & quelques uns même du Peuple ; puis qu'il s'ensuivroit de là , qu'il faudroit attribuer cette institution aux premiers Rois , qui ont assemblé les Seigneurs , pour les consulter dans les besoins de l'Etat , ce qui a été pratiqué depuis le commencement de la Monarchie , selon que le Prince le jugeoit à propos. On soutient que Henri étoit trop bon politique , & savoit trop bien ses intérêts , pour se faire des Maîtres sans nécessité. Mais l'Auteur ne prend pas garde , que si l'on dit qu'il établit le Parlement pour se fortifier contre son frère *Robert* , qui étant l'ainé , lui disputoit la Couronne avec justice , on peut assurer qu'il ne fit rien en cela que de très-prudent , rien qui ne s'accommodât parfaitement avec ses intérêts.

2. *Mathilde* fille de Henri I. & son héritière légitime eut de grandes guerres à soutenir contre *Etienne de Blois* Comte de Boulogne, son cousin, qui s'étoit emparé de la Couronne. Après plusieurs batailles , il fut conclu que Henri II. fils de Mathilde , succéderoit à Etienne. Le Père d'Orléans remarque, qu'il y en a qui ont dit que cette Princesse avança beaucoup le traité dans une entrevue secrète qu'elle eut avec Etienne, dans laquelle elle le fit ressou-

ressouvenir, qu'ils s'étoient aimez autrefois, & que ce même Henri, qu'il persécutoit étoit son fils, & non celui de *Geofroy de Plantagenette* son Epoux; mais il rejette cette particularité comme n'ayant aucun fondement,

V. SON troisieme livre qui est aussi long que les deux autres, contient l' Histoire des Rois *Henri II, Robert I, & Jean sans terre*. I. Le premier eut de grands démêlez avec *Thomas Bequet*, homme d'une naissance fort médiocre; mais qu'il avoit fait Chancelier d'Angleterre, & ensuite Archevêque de Cantorberi. Le P. d'Orleans fait tous ses efforts pour justifier ce Prelat: bien qu'il avoit qu'il eut été à souhaiter, qu'il eut eu un esprit plus flexible, & un zele plus capable de ménagement. *Thomas Bequet* n'eut pas plutôt été fait Archevêque de Cantorberi, qu'il quitta la charge de Chancelier. Il se declara d'abord contre la coûtume des Rois d'Angleterre de ne pouvoir pas assez tôt aux Evêchez vacants, pour en retirer les revenus; il ne voulut point qu'on levât sur le Clergé une espèce de taxe, qu'ils s'étoit autrefois imposée, & qu'on regardoit comme un revenu réglé de l'épargne; mais il s'opposa surtout vigoureusement au droit que la Justice séculiere prétendoit à la punition des

mauvais Ecclesiastiques. La chose alla si loin, qu'il falut que le Roi de France se mêlât d'accorder le Roi d'Angleterre avec l'Archevêque. L'un & l'autre se rendirent devant leur arbitre, & après plusieurs conférences, l'Archevêque se jeta aux pieds de son Roi, & lui dit ; *Sire, je vous rends vous-même arbitre des différens que nous avons ensemble : sans toutes fois l'honneur de Dieu.* Ces dernières paroles piquèrent Henri ; il s'en plaignit au Roi de France, lui faisant comprendre que tout ce qui ne plairroit pas à l'Archevêque, lui paroîtroit contre l'honneur de Dieu. Il ajouta que pour faire voir combien il souhaitoit la paix, il se contentoit que l'Archevêque lui rendit les mêmes honneurs, que les plus grands Archevêques de Cantorberi avoient rendus aux moindres Rois d'Angleterre. Le Roi Mediateur fut fort content de ces avances, & tous les Assistans ne purent s'empêcher de dire, que c'étoit beaucoup s'humilier pour un Roi. L'Archevêque seul parut inflexible ; & la conférence se rompit sans rien faire. Il en coûta depuis la vie à ce Prelat ; car quelques personnes interprétant certaines paroles que le Roi avoit prononcées, comme s'il eut souhaité qu'on le défit de ce Prêtre, l'assassinèrent dans l'Eglise, dans le temps qu'il chantoit Vêpres.

1. Ce fut Henri II. qui conquît l'Irlande, profitant de la defunion de trois ou quatre petits Rois qui y avoient chacun leur Etat. Richard I. son fils lui succeda. On n'est pas de l'avis d'un Auteur Moderne, qui dit que ce Prince fut nommé *cœur de Lion*, à cause d'une férocité brutale, qui n'étoit point conduite par la raison. On dit qu'il paroît par son Histoire, que ce fut à cause de son courage intrépide, qui approchoit plus près de la vertu heroïque, que de la brutalité. On soutient qu'il étoit brave, hardi, entreprenant, décisif, méprisant le danger, quoy qu'il le connoît, & sachant pourtant l'éviter, quand il le jugeoit inutile ou à sa gloire ou à ses desseins : habile & bon Capitaine, vigilant, prompt, prenant bien son parti ; ordinairement assez heureux, & dans les malheurs qui lui arrivoient, n'ignorant pas l'art des ressources.

3. Dans l'Histoire de Jean sans terre nôtre Auteur s'étend fort au long sur les démêlez de ce Prince avec le Pape Innocent III. au sujet de *Jean Langton*, que celui-ci avoit fait élire Archevêque de Cantorberi, & que le Roi d'Angleterre ne voulut pas recevoir. Le Pape l'excommunia, mit son Pays à l'interdit, & affranchit les sujets du serment de fidélité. Jean ne pût faire sa paix, qu'à

qu'à condition que la Monarchie Angloise deviendrait tributaire de l'Eglise Romaine, soit qu'il proposât lui-même la chose, soit que le Pape lui en fît faire l'ouverture, par le Souëdiacre *Pandolphe*, qu'il lui envoya. Quoi qu'il en soit, la cérémonie s'en fit à la vuë de toute l'Angleterre le jour de l'Ascension de l'année 1213. Ce fut dans la Maison des Templiers près de Douvres, où un fort grand nombre de Prelats & de Seigneurs s'étoient assemblez. *Pandolphe* ayant pris sa place, en qualité de Legat du Pape; le Roi, qui avoit promis de recevoir *Langton* pour Archevêque de Cantorberi, de rapeller tous les Ecclesiastiques exiliez & de reparer tous les dommages qu'ils avoient soufferts à l'occasion de l'interdit, s'ôta la couronne de dessus la tête & la donna au Legat; protestant qu'à l'avenir ni lui, ni ses successeurs ne la prendroient que des mains du Pontife Romain, auquel ils en rendroient hommage, & payeroient tous les ans, pour marque de leur dépendance, outre le denier de *S. Pierre* déjà établi, mille marcs sterlin d'argent, savoir sept cens pour l'Angleterre, & trois cens pour l'Irlande; declarant de plus déchu de la Couronne celui de ses Descendans qui oseroit changer cette disposition. On dit

dit que le Legat ne rendit à Jean les marques de la Royauté que cinq jours après. Cependant le Pape ne se pressa pas d'absoudre le Roi, ni de lever l'interdit de dessus son Royaume, voulant qu'il accomplit auparavant les choses qu'il avoit promises.

Malgré cette conduite d'Innocent III. nôtre Auteur condamne *Matthieu Paris*, qui a dit, que ce Pape étoit avare & capable de toutes sortes de crimes, quand il y avoit quelque chose à gagner. Il avoue seulement, qu'il étoit extrêmement jaloux de la gloire du S. Siege, & qu'il eut été à souhaiter qu'il eut moins cherché ces avantages temporels, qui n'honorent pas le Vicaire de celui dont le Royaume n'est point de ce Monde.

4. On remarque, que dans la celebre Bataille de Bovines, l'Evêque de Beauvais qui combattoit pour le Roy de France, ayant été censuré par le Pape, pour avoir porté l'épée, s'arma d'une massue avec laquelle il donnoit des coups plus redoutables que ceux du glaive. La Victoire que Philippe Auguste remporta dans cette bataille, mit Jean sans terre dans un si grand désespoir, qu'il ne vouloit plus manger. Il disoit, que depuis qu'il s'étoit reconcilié avec Dieu & avec le Pape, il n'a-  
voit



voit eu que des disgraces. On l'accuse d'avoir nié la Résurrection; d'avoir dit, pour se moquer du service divin, qu'un Cerf dont il faisoit faire la curée, étoit devenu gras sans avoir jamais ouï de Messe; & d'avoir voulu se faire Turc, & soumettre son Royaume au *Miramolin*.

Il est bon, au reste, d'avertir, que le P. d'Orleans suit en bien des choses Polydore Virgile, Auteur dont les Anglois font très-peu de cas, & qu'ils accusent d'avoir voulu écrire l'Histoire d'une Nation qu'il ne connoissoit presque point. On peut voir ce qu'en a dit *Vossius* dans son *Livre des Historiens Latins*.

## III.

JOANNIS de RABEI *Philosophi olim Leidenfis Ordinarii* COGITATA de INTERPRETATIONE, quibus *Natura Humani sermonis, & illius rectus usus, tum in communi vita & Disciplinis ad vitam usum spectantibus, tum in Philosophia, ab hujus seculi errore & confusione vindicantur. Accedunt Notæ recentes ad partem primam generalem; cum appendice ex olim scriptis, propter cognationem*. C'est-à dire, *Traité de la Parole*. A Amsterdam, chez Wetstein. 1692. in 4. pagg. 676.

I. M.

I. **M**. de Raai, qui professe la Philosophie depuis près de cinquante ans, prétend avoir remarqué, qu'on fait un très-mauvais usage de celle qu'on nomme *Cartesienne*. Parce que les Principes en sont clairs & faciles, parce qu'elle se fait une loi de ne rien recevoir, qu'elle ne conçoive distinctement, qu'elle examine toutes choses avec la dernière précision, & que la methode qu'elle employe est fort naturelle; bien des gens se sont imaginez qu'elle étoit comme la clef & la mere de toutes les autres sciences, que celles-ci n'en étoient que comme des appendices; & que pour les traiter comme il faut, on devoit emprunter sa Methode, ses expressions, ses Principes, & ses lumieres. C'est là, selon M. de Raai, la source de toutes ces erreurs impies, qu'ont débité dans la suite, *Spinoza*, *Hobbes*, & plusieurs autres, qu'on ne nomme point.

Nôtre Auteur, qui a été un des premiers qui ait enseigné la Philosophie de Descartes, dit qu'il a prévu le mal dès le commencement; & que s'il ne s'y est pas opposé d'abord directement, c'est qu'il a crû que les suites n'en seroient pas si funestes qu'elles l'ont été, & que la verité se soutiendrait d'elle même

même & triompheroit de l'erreur sans autre secours. Mais le tems lui a appris qu'il s'étoit trompé , & les monstres d'erreurs qui sont nez de l'opinion qu'il condamne , ne lui ont que trop prouvé la nécessité qu'il y avoit de s'y opposer.

C'est là la principale raison qui lui a fait entreprendre l'Ouvrage dont on vient de donner le titre. Ce n'est pas qu'il veuille refuter l'erreur pié à pié ; mais en montrant quelle est la nature de la parole , & les differens usages qu'on en doit faire , il prétend prouver , que la Philosophie est une Science à part , qui ne doit point entreprendre sur les droits des autres. Qu'elle peut & qu'elle doit même employer la parole , dans un sens exact & métaphysique , mais que toutes les autres sciences doivent s'en servir , selon l'usage ordinaire. Il a joint à l'Ouvrage principal plusieurs Traitez particuliers composez & imprimez en divers tems ; & qui font voir , que quelque amour qu'il ait eu pour la Philosophie de Descartes , il a toujours reconnu , qu'on en pouvoit faire un très-mauvais usage. Ses amis lui ont conseillé d'en user ainsi , de peur qu'on ne croye qu'il a changé de sentiment , & que ce qu'il pense aujourd'hui est tout opposé à ce qu'il

qu'il pensoit autrefois. Mais quand cela seroit, personne ne devroit lui en faire mauvais gré, pourvu que le dernier parti qu'il prend soit préférable au premier. C'est une vertu digne d'un Philosophe, que d'avouer que l'on s'est trompé.

II. LE sujet de l'Ouvrage principal est la Parole dont les hommes se servent pour exprimer leurs passions & leurs pensées, c'est-à-dire, ce qui se passe dans l'ame; soit qu'on la regarde comme patiente, soit qu'on la regarde comme agente. Il est divisé en deux parties, dont la première considère la parole en général, & la seconde l'examine en particulier, selon les diverses choses particulières qu'elle signifie.

On remarque d'abord, que la Parole est l'objet de plusieurs Sciences toutes différentes; mais qui aussi la considèrent sous diverses idées. La Grammaire n'en regarde, s'il faut ainsi dire, que la matière & l'écorce. La Rhétorique, dont le but est de persuader, traite principalement de la clarté & de l'ornement du discours. Enfin la Logique commune ou la Dialectique, considère particulièrement la Parole à l'égard de ce qu'elle signifie dans l'usage ordinaire, & nous apprend à parler brièvement & solidement, & cette science est très-nécessaire.

Il y a une quatrième maniere de considerer la Parole qui est purement Philosophique , & à laquelle les Anciens Philosophes n'ont pas assez fait d'attention ; c'est de regarder , non ce que les paroles signifient , selon l'usage ordinaire & le sentiment commun ; mais la verité qu'elles renferment , qui est quelquefois toute differente de ce sentiment commun , ou qui n'y est renfermée que d'une maniere confuse. Les hommes ont eu dans l'esprit les paroles avant les choses , & c'est ce qu'on a aussi fait dans la plupart des Sciences. Mais il y a un autre ordre , qui est de penser premierement aux choses , & de leur donner en suite les noms qu'elles doivent avoir ; & c'est ce qui n'a point été fait , si ce n'est dans les Mathematiques.

Ceux qui ont confondu ces choses , & qui ont parlé dans leur Philosophie tantôt selon le sentiment commun , tantôt selon la verité que les paroles représentent , l'ont tout-à-fait corrompue , & se sont jettés dans des difficultez , & dans des embarras insurmontables.

Il en est , selon M. de Raci , de la Medecine , de la Jurisprudence , & de la Théologie , comme de la Philosophie commune ; ces sciences employent les

les paroles selon l'usage commun ; & il suffit , pour les rendre claires & intelligibles , de leur donner le sens ordinaire. On soutient que c'est tout confondre que de vouloir introduire dans ces sciences le langage de cette Philosophie abstraite & précise , qui n'emploie les termes , que selon la vérité qu'ils renferment. Il faut se servir dans ces sciences de certains termes généraux de *faculté* , de *force* , de *action* , de *vie* , de *âme* , &c. quoi que ces mots ne signifient rien de distinct , & vouloir employer à leur place ceux de *mouvement* , de *matière du premier élément* , de *globules célestes* de *parties striées* , &c. c'est ne point sçavoir distinguer des sciences absolument différentes.

Après ces considérations générales , M. de Raci déclare , que son principal dessein est de traiter de la parole , selon ce qu'elle renferme de vrai ; sans négliger néanmoins le sens dans lequel on la prend ordinairement , parce que ce sens renferme souvent quelque vérité. Après avoir remarqué qu'Aristote lui a donné le nom d'*Interpretation* , parce qu'elle sert à expliquer nos pensées & nos sentimens , on examine. 1. plus en détail pourquoi elle a été ainsi appelée. 2. Quelle espèce de signe est la parole. 3. Quel est le fondement de la  
signi-

signification qui lui est unie , qu'on croit être en partie naturel & en partie d'institution. On expédie ces trois articles en très-peu de mots.

III. TOUTE la seconde Partie , qui est cinq ou six fois plus longue que la première , est employée à faire voir par une discussion exacte & un examen particulier , quelle est la première & la plus simple signification des paroles. On établit d'abord pour principe , que les paroles ne sont pas les signes des choses , mais des pensées , ou de toutes les modifications de l'Ame , soit qu'on la considère comme patiente , soit qu'on la considère comme agente. Suivant cette distinction , on peut d'abord diviser toutes les paroles en deux classes. Car ou elles représentent les passions de l'ame , en prenant ce terme dans un sens de Logique , ou elles représentent ses actions. M. de Raei fait quatre ordres des unes & des autres. Il les parcourt exactement , il fait voir tout ce que ces paroles signifient , ce qu'elles contiennent de vrai , de faux , & d'obscur , & entre à cet égard dans un fort grand détail , qui est extrêmement métaphysique & dans lequel il est impossible de nous engager. On se contentera d'en donner un exemple. On met dans le troisième rang des paroles

roles qui expriment les passions de l'Ame, celles qui représentent ces passions tant qu'elles sont produites par une cause extérieure ; comme sont les mots de *chaleur* , de *froid* , de *lumière*. On fait voir que ces mots sont très-équivoques , & très-propres à nous jeter dans l'erreur , parce qu'ils signifient des choses toutes différentes , se prenant quelquefois pour la passion même de l'Ame, quelquefois pour la disposition du Corps, & quelquefois pour la qualité de la cause extérieure qui produit cette disposition.

M. de Raei entreprend de prouver sur la fin , que les règles que donne M. Descartes dans sa Methode ne peuvent être employées , ni dans la Jurisprudence , ni dans la Théologie , ni même dans la Médecine ; parce qu'on n'a pas tant d'égard dans toutes ces sciences à l'exakte vérité , qu'à la coutume , à l'exemple , à l'autorité , & à l'expérience. Il n'est pas même possible de se servir de ces règles dans la Physique, parce qu'il faut souvent donner lieu aux conjectures , aux simples apparences, & à l'expérience.

On ne s'arrêtera point à tous les différens Traitez qu'on a joints à l'Ouvrage principal , parce que la plupart ont été imprimez il y a déjà fort long-  
*Tome XXII.* C *tems*



tems, & qu'on ne sauroit le faire sans étendre extraordinairement cet Extrait.

## I V

## LIVRES d'HISTOIRE.

- I. HISTOIRE de Monsieur CONSTANCE Premier Ministre du Roi de Siam, & de la dernière Révolution de cet Etat. Par le Père d'ORLEANS de la Compagnie de Jesus, A Paris. Chez Horthemels. 1692. in 12, pagg. 192.

CETTE Histoire est toute propre à prouver les bizarreries & l'inconstance de la Fortune. On y voit un homme élevé d'une condition fort médiocre à la première charge du Royaume de Siam ; & plongé en suite tout d'un coup dans le plus grand des malheurs, finissant sa vie dans les supplices.

M. • Constance étoit né en Grèce. Son Père étoit un Noble Vénitien Gouverneur de Cephalonie. Bien des gens disent qu'il n'étoit que son fils naturel ; mais nôtre Auteur veut qu'il soit

• Son nom véritable étoit Constantin Phaul-Kon.

soit né d'un legitime mariage, que son Père avoit contracté avec une fille d'une bonne & ancienne famille de cette Ile. Quoi qu'il en soit, ses Parens ayant mal fait leurs affaires, M. Constance fut obligé d'aller chercher fortune dès l'age de dix ans. Il se donna à un Capitaine Anglois, qui le mena dans son Pays. Voyant qu'il n'y avoit rien à faire pour lui en Angleterre, il s'embarqua pour aller aux Indes dans les Vaisseaux de la Compagnie Angloise au service de laquelle il s'engagea. Des Indes il passa à Siam, où il aquit assez de bien pour négocier de son chef. Il acheta un Vaisseau, mais il fut si malheureux, qu'il fit naufrage trois fois. Après son dernier naufrage, qui arriva sur la Côte de Malabar, il ne lui resta que deux mille écus de tout ce qu'il avoit amassé. Un Ambassadeur du Roi de Siam dont le Vaisseau avoit péri à peu près au même lieu, mais qui n'avoit sauvé que sa personne, le joignit. M. Constance touché de son malheur, lui fit part de ce qu'il avoit. Ils en acheterent une barque, des vivres, & des habits; & s'embarquerent pour Siam, où ils arriverent heureusement. Le Siamois ne manqua pas de parler de son Bienfaiteur au \* Bar-

C 2

calon

\* *C'est la premiere Charge de l'Etat*

calon : il lui en dit beaucoup de bien. Le Ministre le vit , & lui ayant trouvé du mérite , il résolut de s'en servir. Il en parla ensuite au Roi de Siam , qui conçut beaucoup d'estime pour lui , & l'employa en plusieurs occasions importantes. M. Constance étoit né Catholique ; mais étant allé en Angleterre fort jeune , il avoit suivi la Religion Anglicane. Les Jesuites qui étoient à Siam le firent rentrer dans sa première Religion ; & il les favorisa depuis de tout son pouvoir. Il se maria peu de tems après à une jeune Japonnoise née de parens Chrétiens.

Enfin le Barcalon étant mort , le Roi de Siam offrit cette charge à M. Constance. Il la refusa sagement , de peur de s'attirer l'envie des Grands , mais il ne laissa pas d'en exercer toutes les fonctions. Il jouit quelque tems de la faveur ; & il se seroit aparemment maintenu dans son poste , si celui qui l'y avoit élevé eut conservé son autorité. Mais un Mandarin nommé *Pitracha* , voyant que le Roi de Siam n'avoit qu'une fille , résolut d'usurper la Couronne sur les deux Frères de ce Prince , qui en étoient fort haïs. Après avoir mis le Roi de Siam dans une espece de servitude , & s'être fait déclarer Régent du Royaume sous son autorité , il s'assura  
de

de la Personne de M. Constance & de quelques François qui étoient avec lui. On ne sait pas bien tous les maux qu'il souffrit dans la prison ; mais, enfin, il fut conduit au supplice dans une forêt, où l'Exécuteur le fendit en deux d'un revers de sabre. Tous ses trésors furent pillés, & tous ses biens confisqués. Le Roi de Siam mourut quelques jours après son Ministre, & Pitracha s'empara de la Couronne. La femme de M. Constance, après avoir beaucoup souffert, fut mise dans une des Cuisines du Palais, sans qu'on ait appris ce qu'elle est devenuë depuis. On lui enleva son fils, & l'on dit qu'on le fit mourir d'une manière assez cruelle.

2. HISTOIRE *Abregée de la Naissance & du Progrès du KOUAKERISME, avec celle de ses Dogmes.* A Cologne, Chez Pierre Marteau. 1692. in 12. pagg. 154.

I. L'AUTEUR de ce Livre n'exécute point ce que son titre semble nous promettre. Au lieu de nous donner une Histoire exacte & suivie de la naissance & du progrès du *Kouakerisme*, il s'amuse à réfuter les Catholiques Romains, M. Poiret & quelques autres Auteurs. Il combat même quel-

quelquefois ce qu'il a écrit dans d'autres Ouvrages , peut-être pour avoir le plaisir de dire le pour & le contre sur toutes sortes de sujets. On n'oseroit se fier à ce qu'il dit des *Kouakres* ; parce qu'il est très-difficile de démêler la vérité au milieu de tous les emportemens qu'il fait paroître , & de toutes les injures qu'il vomit contre une secte , qui est plus digne de pitié que de colere ; parce que tous ses égaremens semblent plutôt être l'effet d'une imagination blessée , que d'aucune erreur volontaire , ou d'une opiniâtreté condamnable.

1. ON nous apprend , que *George Fox* qui vit encore , & qui est l'Auteur de la Religion des *Kouakres* , est né en Angleterre de la lie du Peuple. Il n'a ni étude , ni connoissances , & a été porcher dans sa jeunesse. Du tems de Cromwel , il s'avisa de quitter ce vil emploi , pour prendre celui de prédicateur. Il parcourut l'Angleterre , exhortant les hommes à la pénitence , au recueillement , & au renoncement à soi-même , pour écouter la voix & la lumière intérieure de Dieu. La Veuve d'un Juge de paix persuadée de sa piété , & ne doutant point qu'il ne fut inspiré , se maria avec lui , & le rendit maître de tous ses biens , dont il se servit pour faire des Disciples. . .

Les principales de leurs erreurs sont,  
1. De croire qu'ils sont illuminés & inspirés immédiatement de Dieu. 2. De redire tout ce qui est dit dans l'Ecriture, à un certain sens spirituel & mystique, qui semble détruire entièrement la vérité de l'Histoire. 3. C'est pour cette raison qu'ils condamnent toutes sortes de cérémonies dans la Religion, & qu'ils n'administrent ni le Batême, ni l'Eucharistie. 4. Ils soutiennent, qu'il ne faut rien faire en matière de Religion, non pas même prier Dieu ou exhorter son Prochain, sans sentir que Dieu vous y pousse par une inspiration particulière & déterminée. 5. C'est pour cela, qu'au commencement ils affectoient de trembler de tout leur corps, de ne parler que d'une voix tremblante, de soupirer à tout moment, de pleurer, de pousser des cris & des Hélas! & c'est ce qui leur a fait donner le nom de *Konakres*, ou de *Trembleurs*. On dit qu'ils ne tremblent plus tant à présent, qu'ils faisoient au commencement. 6. Enfin, ils ne saluent personne, & tutoient tout le monde. Cette secte s'est beaucoup accrue en Angleterre. Il est vrai, que comme les Trembleurs ne font faire abjuration à personne, il s'est fourré au milieu d'eux bien des sortes de gens; on croit

C 3 même

même qu'il y a beaucoup de Catholiques Romains. On peut voir leur sentiment fort au long dans ce qu'en a écrit *Robert Barclay*, & qui a été imprimé en Anglois, en Latin & en Flamand.

3. *Abregé de l'Histoire des VAUDOIS*, où l'on voit leur origine, comme Dieu a conservé la Religion Chrétienne en sa pureté parmi eux, depuis le tems des Apôtres jusques à nos jours, & les merveilles qu'il a faites pour leur conservation; avec les signalées & miraculeuses victoires, qu'ils ont remportées sur leurs Ennemis. Comment ils ont été dispersés & leurs Eglises dissipées & enfin comment ils ont été rétablis contre l'esperance de tout le monde. Par P. BOYER, Ministre. A la Haye chez Meindert Uytwert. 1691. in 12. pagg. 336.

**C'**EST un Abregé de l'Histoire de M. Leger, fait en faveur de ceux qui sont épouvantés à la vue d'un Livre in folio, & qui s'imaginent facilement que,

*Un grand volume est souvent un grand mal.*

M. Boyer a ajouté à la fin, ce qui est arrivé aux Vaudois depuis que M. Leger

¶ & Historique de l'Année 1692. 57

Leger a écrit , & surtout depuis l'année 1686 , jusques à présent. Le même Auteur vient de répondre au Livre de M. de Meaux sur l'Apocalypse. Voici le titre de son Livre. *La Condamnation de Babilone , ou Réponse au Livre de Mr. l'Evêque de Meaux sur l'Apocalypse. Divisée en diverses Lettres. A la Haye , Chez Meindert Uytwerf. 1691. in 12. pagg. 560.*

---

V.

V. CL. Gulielmi CAMDENI & Illustrium Virorum ad G. Camdenum EPISTOLÆ. Cum Appendice varii Argumenti. Accesserunt Annalium Regis Jacobi I. Apparatus , & Commentarius de Antiquitate , Dignitate & Officio Comitum Marescalli Angliæ. Præmittitur G. Camdeni Vita. Scriptore Thoma SMITHO S. T. D. Ecclesiæ Anglicanæ Presbytero. C'est-à-dire , Lettres écrites à Camden ou par Camden. A Londres 1691. in 4. pagg. 117.

I. C'EST ici une espece de Monument , que M. Smith dresse à l'honneur de Camden , & où il a ramassé tout ce qui peut servir à relever la gloire



re de ce savant Homme. Il commence par nous donner l'Histoire de sa vie, & c'est aussi par là que nous commencerons cet Extrait.

*Guillaume Camden* nâquit à Londres le 2. de Mai de l'année 1551. Son Pere étoit peintre ; mais sa Mere étoit sortie d'une très-ancienne famille. Il y a apparence qu'ils le laisserent fort jeune , & peu accommodé des biens de la fortune ; puis qu'il y en a qui soutiennent , qu'il fut élevé dans la maison des Orphelins. Aussi éprouva-t-il combien il est difficile de s'établir dans le monde , quand on n'y est pas déjà en quelque sorte établi : Tous ses parens & amis n'eurent pas assez de credit , pour le faire recevoir dans le Colége de la Madeleine d'Oxford , au nombre des Eco-liers qu'on y entretient gratuitement ; & il auroit été obligé de quitter ses études , dans lesquelles il avoit déjà fait des progrès considérables , si la providence ne lui eût suscité un protecteur , qui lui fournit les moyens de les continuer. Il étudia quelque tems à Oxford ; & ayant éprouvé dans quelques occasions , que l'amour qu'il avoit pour la Religion Protestante , étoit un obstacle à son avancement , parce que plusieurs Membres de l'Université étoient encore fort attachez à la Religion

gion Romaine, bien qu'ils fissent profession de la Protestante, il se retira à Londres en 1571. Il employa encore quatre ans à l'étude, sans obtenir aucun emploi : mais enfin, en 1575. il fut fait Soumaître dans l'Ecole Royale de Westmunster fondée par la Reine Elizabeth.

Les occupations de ce pénible emploi, ne l'empêcherent pas de s'attacher à l'étude. Mais comme il est difficile de faire de grands progrès, lorsqu'on étudie plusieurs choses à la fois ; il abandonna toutes autres occupations, pour s'attacher uniquement à l'étude de l'Histoire & des Antiquitez d'Angleterre. Pour cet effet, il apprit parfaitement l'ancien Saxon, il lut tous les Auteurs grecs & latins, qui pouvoient lui fournir quelques lumières ; il consulta tous les Savans avec qui il avoit quelque commerce, & parcourut toute l'Angleterre, pour visiter les monumens d'antiquité, qui pouvoient encore s'y trouver. Après dix ans entiers de travail, on vit paroître en 1586. la *Description de la Grand' Bretagne*, qui fut reçue avec tant d'aplaudissement, qu'il s'en fit une nouvelle édition l'année suivante & plusieurs autres depuis. Cét Ouvrage ayant rendu Camden fort célèbre, l'Evêque de Salisburi lui don-

na une prebende en 1588, qu'il conserva jufques à la mort, bien qu'il n'eût point reçu les Ordres. Le Recteur de l'Ecole Royale de Westminster étant mort en 1593, Camden fut mis à fa place. Quelque \* tems après il donna au Public fa grammaire greque, dont toutes les Ecoles d'Angleterre fe font fervies dans la fuite.

Enfin, un fi habile homme n'étoit pas né, pour croupir toute fa vie dans la pouffiere de l'Ecole. La Reine *Elizabeth*, reconnoiffant fon mérite l'entira, pour l'honorer de la Charge de *Roi d'Armes du titre de Clarence*. Cét emploi, qu'il n'avoit point brigué, lui fufcita des envieux. *Radulphe Brook*, *Herault d'Armes du titre d'York*, qui s'en croyoit plus digne que Camden, s'avifa \* d'écrire contre fa *Description de la Grand Bretagne*. Camden lui répondit fur la fin de la cinquième édition de fon Livre, qui paruten 1600.

Il employa le loisir que lui donnoit fa nouvelle Charge, à rechercher tous les Auteurs, qui avoient écrit des affaires d'Angleterre, & ce fut par fes foins qu'on en imprima un affez ample recueil à Francfort en 1603. L'année suivante il donna au public un fuplement à fon

à son grand Ouvrage, sous ce Titre, *Reliquiae Britannicae*.

La Reine Elizabeth étant morte, & Jaques I. lui ayant succédé, la fameuse Conspiration des poudres fut découverte, & Camden eut chargé d'en écrire l'Histoire en Latin, qu'il nomma *Actio in Henricum Garnetum Societatis Jesuiticae in Anglia Superiorem & Ceteros &c.* La Cour de Rome en fut si choquée, qu'elle le fit mettre dans l'Indice Expurgatoire.

En 1607. il parut une nouvelle édition de la Grand' Bretagne enrichie des Cartes des lieux, & d'un très-grand nombre de figures. M. Smith nous dit que Camden se surpassa lui-même dans cette édition, & que ce fut alors qu'il mérita très-justement les noms de *Varron*, de *Strabon*, & de *Pausanias* d'Angleterre. Il se retira peu de tems après dans une Maison de campagne, à dix milles de Londres. Il y passa le reste de ses jours, y étant visité de toutes les personnes curieuses qui alloient en Angleterre, & n'allant à Londres, que lors que les devoirs de son emploi l'y appelloient. Ce fut dans cette retraite, qu'il composa ses *Annales d'Angleterre*, sous le Règne d'Elizabeth. M. Smith nous en promet une édition beaucoup plus parfaite, sur un Exemplaire où il

y a plusieurs additions de la propre main de Camden. Il fonda avant sa mort une Chaire de Professeur en Histoire dans l'Université d'Oxford, avec une pension de 140 livres Sterling.

Il mourut enfin dans la retraite le 9. de Novembre de l'année 1621. âgé d'un peu moins de 73 ans. Les Exécuteurs de son Testament le firent inhumer à Westmunster près du Tombeau d'*Isaac Casaubon*, & lui ordonnerent des funérailles magnifiques. L'Université d'Oxford fit faire son Oraison funébre, qu'on a imprimée dans ce recueil, & ordonna qu'il seroit mis au rang de ses Bienfaiteurs, & qu'on en feroit mention de même que des autres, dans toutes les sollemnitez. On donna au Public en 1624, tous les vers qui avoient été faits en son honneur, sous le nom d'*Insignia Camdensi*. M. Smith en a inseré une partie dans ce volume avec plusieurs éloges que des Savans en ont faits.

II. APRES tout cela on trouve un recueil de Létres que Camden a écrites, ou qui lui ont été écrites par plusieurs Savans. Ces dernières sont en beaucoup plus grand nombre que les autres. Il y en a de latines, de françoises, & d'angloises. Ce sont pour la plupart des complimens qu'on fait à Camden, ou sur les Ouvrages, qu'il avoit don-  
nez

nez au Public, ou sur ceux qu'il méditoit encore. Il y en a quelques unes qui contiennent les nouvelles de ce tems-là, mais où l'on n'a rien trouvé que de fort commun. Il y en a très-peu qui renferment quelque point de littérature considérable. En voici quelques uns des plus importants.

1. Dans la Lettre XLII, Camden parle d'une medaille de *Marius*, qui de forgeron ayant été fait Empereur \*, fut tué trois jours après par un Soldat qui avoit travaillé dans sa forge. Il est incroyable que dans un Règne si court, *Marius* ait pû penser à faire fraper de la monnoye en son nom. On soupçonne qu'étant en Angleterre il avoit usurpé l'Empire, & que ce fut dans ce tems-là, qu'il fit fraper cette monnoye. C'est pour cette raison qu'on ne trouve point de ses médailles ni en France, ni en Italie. On croit que c'est de lui qu'il faut entendre cette inscription d'un ancien marbre qu'on voyoit autrefois dans la Province de Cumberland. *Marii Victoriae*. Camden en a parlé dans son grand Ouvrage.

2. Casaubon réfute dans la Lettre XLIX la conjecture de Camden sur le mot de *Britannia*, qu'il fait venir du mot *Brith*, & du grec *Ταρία*, qui signifie

•Vid. *Trebellium Pollion. de 30. Tyrannis.*

fic terre ou pays. On soutient que *Tavia* n'est point un mot grec, & que l'autorité des Glossaires n'est d'aucun poids, s'ils ne citent quelques Auteurs Grecs. On fait voir que Camden s'est trompé, quand il a crû qu'il n'y avoit que quatre pays dans le Monde, dont le nom se termine en *tania*. (*Britannia, Mauritania, Lusitania, Aquitania*) puis qu'il y a encore, *Carpetania*, & *Occitania*. Les Létres LI & LII. contiennent une dispute, entre Camden & Lipse, sur la Patrie de Constantin le Grand. \* Le premier soutient qu'il étoit né en Angleterre; mais le second n'en paroît point persuadé.

3. Dans la Létre LXXX, *George Carleton*, qui en est l'Auteur, entreprend de prouver, que par le Pays des *Cimmeriens*, où *Homere* dit qu'*Ulysse* a été, il faut entendre l'Angleterre. Pour cet effet, on établit ces trois Principes. 1. Que les Scythes venant d'Asie chasserent les *Cimmeriens* ou *Cimbres* de leur Pays, & qu'il y en eut qui passèrent en Angleterre. 2. Que ces Peuples étoient fort adonnez à la Magie, 3. Que *Pline* & *Cesar* ont dit que les Anciens Bretons avoient les mêmes inclinations.

Cela

\* Plusieurs Auteurs Anglois ont soutenu depuis la même chose. Voyez *Usserius Antiq. Britann. c. VIII.*

Cela étant , Homere , qui avoit dessein de conduire son Heros dans les Enfers , ne pouvoit rien inventer de plus à propos , que de le faire aller chez des Peuples , qui par leur art magique pouvoient lui fournir les moyens de faire ce voyage . Les avis que *Circé* donne à Ulyssé sont très-propres à confirmer cette conjecture. Elle lui dit qu'il faut qu'il voyage sur l'Océan , & qu'il se serve du vent nommé *Boeias* , c'est-à-dire à peu près de celui que nous nommons *Nord-Est* , & qui est tout propre pour voguer d'*Italie* vers le Détroit de *Gibraltar*. Homere dit ensuite , qu'Ulyssé ayant navigué sur l'Océan Occidental , il arriva à une Ville des Cimbres habitée par des Anciens Peuples , & couverte de perpetuels nuages , sans que les rayons du Soleil y pénétrant jamais. Il s'agit de savoir qui il faut entendre par ces Peuples. Il est vrai que les Cimbres se sont établis en plusieurs endroits de l'Europe : Mais on ne peut entendre ni ceux d'Espagne , ni ceux des Gaules ; parce que pour aller d'Italie en Espagne ou dans les Gaules , il n'est pas nécessaire d'entrer dans l'Océan. On dira , peut-être , qu'on peut entendre par ces Cimbres , ceux qui se sont établis dans quelques endroits d'Allemagne. Mais quelle apparence qu'Ulyssé venant d'I-

ta-



talie ait passé devant les Isles Britanniques ; pour aller en Allemagne , sans s'y arrêter , puis qu'il pouvoit y trouver ce qu'il cherchoit ? D'ailleurs , il y a dans Homere deux circonstances , qui semblent prouver , que par les Cimbres dont il parle , il faut entendre ceux qui s'établirent en Angleterre. 1. Il est dit que ces Peuples habitoient à \* l'extrémité de l'Océan , ce que le Poëte dit par rapport au lieu d'où étoit parti Ulysse , & qui convient fort bien à la situation de l'Angleterre. 2. En second lieu Homere dit , que ces Peuples sont couverts de perpetuels nuages ; ce qui convient encore parfaitement à l'Angleterre , qui ne jouit que de très-peu de jours clairs & serains. C'est de là que le Savant dont nous parlons croit qu'est venu le proverbe , *Tenebræ Cimmeriæ* , pour dire des ténèbres épaisses. *Eustathe* qui accuse Homere de s'être trompé en plaçant les Cimmeriens à l'Occident , au lieu de les placer vers le Nord , se trompe lui-même , & juge des choses du tems d'Homere , par ce qui étoit de son tems.

Il y a encore une difficulté sur ce sujet dans le même Poëte. Il dit dans le Livre xi de l'Odyssée , qu'Ulysse s'en retourna sur le *Eleuve Ocean*. Herodote

n'a

\* εἰς πέρας τῶν ὠκεανῶν.

n'a pû comprendre ce que c'étoit que ce fleuve , & il avoue qu'il n'en connoit aucun de ce nom.

Voici la conjecture de nôtre Auteur sur ce sujet. Il suppose d'abord , que l'Angleterre & les Pays-Voisins n'étoient connus des Anciens , que par les Relations des Marchands Grecs , qui pour faire leur négoce, pénétoient dans l'Océan le plus avant qu'ils pouvoient, & qui ont établi des Colonies en Espagne , & dans les Gaules. C'est de ces Marchands qu'Homere & Herodote ont appris tout ce qu'ils ont écrit de ces Peuples. On fait qu'ils avoient passé les Colomnes d'Hercule , & qu'ils avoient pénétré jusques en Angleterre ; mais en côtoyant toujours le rivage , selon l'ancienne maniere de naviguer. Or ces Marchands pouvoient avoir rapporté ; qu'entre le Pays des Cimmeriens Anglois & celui des *Celtes* , l'Océan se rétrécissoit si fort , qu'à peine avoit-il la largeur d'un grand fleuve. Cela étoit vrai sur tout dans ce tems-là , puis qu'on est très-persuadé , que la Mer a depuis beaucoup gagné sur la Terre , & que le Canal d'Angleterre est beaucoup plus large aujourd'hui , qu'il ne l'étoit autrefois. C'est ce Canal , à peu près de la largeur d'un fleuve, qu'Homere appelle le *Fleuve Ocean*. Un endroit des

*Com-*

*Commentaires de Cesar* \* peut appuyer cette conjecture : Après avoir parlé d'Angleterre, il ajoute : † *Neque enim temerè præter Mercatores illò adit quifquam : neque iis ipsis quidquam, præter oram maritimam atque eas regiones, quæ sunt contra Galliam, notum est.* Il n'y va guères que des Marchands, qui ne connoissent que la Côte, & ces Pays qui sont vis à vis de la Gaule.

On remarque en passant, que les Peuples qu'Herodote nomme *Κύετας*, peuvent bien être les mêmes, que ceux de la Province de *Kent*, c'est-à-dire, ceux qui habitent sur la Manche, vis-à-vis des Côtes de France, & que Cesar nomme *Cantios*.

4. La Lettre CCXXV peut servir à prouver un fait dont les Savans ont douté, qui est que la \* seconde Partie du *Glossaire de Spelman* soit véritablement de lui. M. de Peiresc écrit à Camden, que le Fils de Spelman l'assura à Paris du vivant de son Pere, que l'Ouvrage étoit achevé, mais qu'il ne savoit pas encore s'il devoit le faire imprimer ; parce qu'il n'étoit pas assuré du succès.

5. On \* *De Bello Gallico. Lib. IV. † M. d'Abblancourt n'a exprimé que la moitié de ces paroles dans sa Traduction. \* Voy. Journal des Sçavans de 1665. 1. Journal. & Bibliot. Univers. Tom. XX. pag. 172.*

5. On a mis plusieurs Additions à la fin de ces Lettres. Il y en a une entre autres, dans laquelle on prouve par l'autorité de *S. Isidore*, d'*Hegeflippe*, de *Bede*, & de plusieurs autres Auteurs. 1. Que l'Ancienne Ecosse étoit une Isle. 2. Qu'elle étoit séparée de la Grand Bretagne. 3. Qu'elle étoit la même avec l'*Ibernie*, ou Irlande. 4. Que les *Pictes* ont habité la Bretagne avant les *Ecossois*. 5. Que les *Pictes* n'ont habité aucune partie de la Bretagne, avant l'année 446.

6. M. de Peiresc apprend à Camden dans la XVIII. Lettre des Additions, qu'il avoit un ancien Martyrologe fait du vivant du Pape *Liberius* l'année du VII. Consulat de *Constantius* & III. de *Constantinus Gallus* qui met la naissance de Jesus-Christ au 25 de Decembre, ce qui étoit aussi le sentiment de Camden.

7. Ces Additions sont suivies d'une espece de Journal du même Auteur, dans lequel il marquoit chaque jour ce qui arrivoit de considerable ou en Angleterre ou ailleurs. Il commence precisément à la mort de la Reine Elizabeth, arrivée en 1603, & finit en 1623. Il peut servir à ceux qui voudroient écrire l'Histoire d'Angleterre de ce tems-là. On remarque sur l'année 1617, que sur la  
fin

fin de Janvier de cette année-là, il regna des vents de Midi si violents, & fit une chaleur si extraordinaire, que tous les arbres fleurirent, & les grives commencerent à pondre & à couver.

Au mois de Novembre de la même année le Roi Jaques I. se plaignit à l'Université de Cambridge de ce que les sentimens des Arminiens faisoient de grands progrès parmi les Etudians. Il paroît néanmoins par le même Journal, que ce Prince ne se soucioit guères de la Religion. Tout ce qu'on pût lui dire ne fut pas capable de le détourner du dessein qu'il forma de marier son Fils avec une Princesse Espagnole. Il censura fortement ceux de la Chambre Basse du Parlement assemblé en 1622, parce qu'ils s'étoient mêlez de cette affaire. Cette Chambre lui en fit de grandes excuses, ce qui n'empêcha pas, que le Parlement ne fut dissous au commencement de Janvier de l'année suivante, comme le Roi l'enavoit menacé.

7. Ce Volume finit par un *Traité Anglois de Camden sur l'Etymologie, l'Antiquité, & l'Office de Comte Maréchal d'Angleterre*, & par quelques vers composés par le même Auteur.

V I.

*Traité de la VERITE' de la RELIGION CHRETIENNE* par H. GROTIUS. Avec les Citations & les Remarques de l'Auteur même. Traduit par P. L. J. A Utrecht. Chez van de Water. 1692. in 12. pagg. 384.

I. QUAND on ne feroit pas persuadé d'ailleurs de la bonté du *Traité de Grotius de la Religion Chrétienne*, le grand nombre de Traductions qui en ont été faites nous fourniroit un préjugé assez raisonnable en sa faveur. L'Auteur le composa d'abord en vers Flamands à l'usage des Hollandois, & particulièrement de ceux d'entre eux, qui font de longs voyages sur Mer; & qui ne sauroient mieux employer leur loisir, qu'à l'étude des preuves sur lesquelles leur Religion est établie. Il le donna ensuite en Latin, & on le vit bientôt traduit en Anglois, en Allemand, en Grec, en Arabe, & en François. M. le Jeune n'avoit pas vu cette dernière version, quand il entreprit celle qu'il nous donne présentement. Mais ayant su qu'il y en avoit un

une , il ne crût point qu'il dût changer de dessein. Il s'imagina que l'Ancien Traducteur pouvoit bien s'être un peu trop asservi à l'Original ; que voulant en conserver la force , il pouvoit en avoir gardé la dureté ; & que nôtre langue avoit assez changé depuis cette première Traduction , pour en faire désirer une seconde.

II. IL a mis au devant de l'Ouvrage un Discours, dans lequel il fait voir i. combien il est nécessaire d'étudier les fondemens de la Religion Chrétienne. 2. Il tâche de diminuer le scandale qu'on reçoit, de la voir combatuë par les Libertins. 3. Il rend raison de la conduite qu'il a tenuë dans la Traduction.

I. Pour ce qui regarde le premier Chef, il remarque d'abord, que le seul principe sur lequel est appuyée la persuasion de bien des gens, c'est que leurs Ancêtres ont été dans leur créance, & qu'ils étoient trop habiles pour se tromper. On avoüe, que ceux qui font profession du Christianisme le plus épuré, sont assez bien instruits de ce qui les distingue des autres Sectes, c'est-à-dire, qu'ils sont assez habiles dans la controverse. Mais quand il faut remonter aux premiers principes de leur foi, & qu'on leur demande, par exemple, sur quoi ils sont persuadés de la Divinité des

Livres dont ils tirent les preuves de leur Religion, ils ne savent plus que répondre. On paroît surpris avec raison, que *l'Esprit de l'Homme*, toujours inquiet, jusques dans les moindres choses, toujours curieux pour les grandes, toujours en défiance contre les nouveautez, sur tout si elles lui imposent quelque joug, demeure néanmoins dans une si grande indolence à l'égard de la vérité de la Religion. On montre, que c'est mal répondre aux soins que Dieu a pris d'établir les vérités salutaires sur toutes les preuves qu'on en pouvoit raisonnablement demander, que de ne vouloir y faire aucune attention.

Bien qu'on ne rejette pas ces preuves de la Religion, qu'on appelle de sentiment, on combat avec beaucoup de force ceux qui ne veulent que celles-là ; & on les tourne en ridicule, en introduisant un Chrétien, qui étant poussé par un Libertin sur les fondemens de sa Religion, se verroit réduit à dire : *Quoi qu'il en soit, je sens qu'il faut que cela soit ainsi. Je ne puis pas bien vous développer pourquoi ma Religion me semble vraie ; mais j'en suis pleinement convaincu.*

Tout cela tend à faire voir l'obligation dans laquelle sont tous les Chrétiens de méditer ces preuves extérieures :



de la Religion qu'on nomme de réflexion & de raisonnement, preuves qui ont autrefois établi la Religion Judaique, & fondé depuis le Christianisme dans tout l'Univers.

2. Pour diminuer le scandale qu'on peut recevoir, de ce que la Religion étant établie sur des fondemens si solides, il y a néanmoins tant de gens qui la rejettent ou qui la combattent, on tâche d'en découvrir les raisons. Pour cet effet on distingue de deux sortes d'Ennemis de la Religion les Mondains & les Philosophes. Pour les premiers, on trouve dans leur vie déréglée un moyen sûr de lever le scandale, que leur incrédulité peut produire. Plongez dans les voluptez, ils sont incommodés par les veritez qu'enseigne la Religion Chrétienne Il est bien plus surprenant de voir des gens, qui conservent quelque amour pour ces veritez, au milieu des plus grands désordres.

3. Il reste la conduite, que M. le Jeune a tenue dans sa Traduction, Il se justifie d'abord sur les libertez qu'il a prises, & qui sont à la verité assez grandes. Ces libertez sont de deux sortes, les unes concernent les paroles, & les autres les choses mêmes. A l'égard des premières, il s'en excuse sur le stile serré & concis de Grotius, qui le jette  
sou-

souvent dans des obscuritez, qui ne seroient pas suportables en nôtre langue. Pour les autres, elles consistent dans des additions qu'on a mises dans le texte, & dans quelques notes en petit nombre, qu'on a ajoutées à la marge. On auroit de la peine à pardonner les additions à M. le Jeune, si elles étoient moins solides, & s'il ne les avoit distingués par des caracteres, qui empêchent qu'on ne puisse prendre ses pensées particulieres pour celles de son Auteur. Il est vrai que, peut-être, auroit-il mieux été des les renvoyer à la marge avec les Notes, puis qu'en quelques endroits elles semblent affoiblir les raisons de Grotius, parce qu'elles les détachent les unes des autres.

Tout cela n'empêche pas, que le travail de M. le Jeune ne soit très-utile, & que son stile clair & net ne doive exciter ceux qui n'entendent que nôtre langue, à lire avec soin un Ouvrage, qui contient les fondemens les plus solides de la Religion; qui s'éloignant des raisons abstraites de la Metaphysique, que peu de gens sont capables de comprendre, ne propose rien que de clair & d'intelligible; & qui est, sans contredit, le Livre le plus parfait qui ait paru sur cette matiere.

D

BI.

• On en peut voir des exemples aux pages

90. & 92.



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

ET

HISTORIQUE

DE L'ANNEE 1692.

F E V R I E R.

VII.

ANGLIA SACRA, sive Collectio  
*Historiarum, partim antiquitus, par-*  
*tim recenter scriptarum, de ARCHI-*  
*EPISCOPIS & EPISCOPIS AN-*  
*GLIÆ, à primâ Fidei Christianæ sus-*  
*ceptione ad Annum MDXL. Nunc pri-*  
*mitum in lucem editarum. Pars Prima.*  
*De Archiepiscopis & Episcopis Ecclesia-*  
*rum Cathedralium, quas Monachi pos-*  
*sederunt. C'est-à-dire, Histoire des*  
*Archevêques & Evêques d'Angleterre*  
 A.

A Londres. Chez Richard Chiswel.  
1691. in Fol. Pars prima. page  
804.

L

*Meris à qui nous  
devons ce Recueil,  
à mis au devant une  
longue Préface,  
dans laquelle il nous  
apprend le dessein*

qu'il se propose, quels sont les Auteurs  
dont il nous donne les Ouvrages, les  
endroits où se trouvent les Manuscrits  
qu'il fait imprimer pour la première  
fois, les raisons qu'il a eues de les mé-  
re au jour, & l'ordre qu'il a suivi.

Tout l'Ouvrage est divisé en trois  
Parties, dont les deux Premières pa-  
roissent présentement, & dont la Troi-  
sième paroitra, peut-être, dans quel-  
que tems. La Première Partie contient  
l'Histoire des Archevêques & Evêques  
d'Angleterre dont les Eglises Cathédra-  
les ont été occupées par des Moines. La  
seconde comprend les Ouvrages des  
Auteurs qui n'ont pas écrit la succession  
des Evêques de certains Sieges, mais  
qui nous ont donné des Histories déta-  
chées de quelques Evêques particu-  
liers. La troisième Partie parlera des  
autres Evêques d'Angleterre. Pour n'être  
pas trop longs, nous nous contien-

D 3

te-

terons de donner présentement l'Extrait de la première Partie.

M. Wharton remarque d'abord, qu'il n'est pas si facile aux Anglois d'écrire une Histoire exacte de la Hiérarchie Angloise, qu'il l'a été aux François & aux Italiens d'écrire celle de leur Nation. Ce n'est pas que l'Angleterre n'ait été aussi fertile en Historiens, qu'aucun autre Pays de l'Europe : mais c'est que la plupart de leurs Ecrits ont péri dans le siècle précédent avec les Monastères, que l'avarice ou la superstition de ces temps-là ont détruits. On remarque à ce sujet, qu'il y a cent ans qu'un Evêque Réformé fit brûler tous les Monumens & tous les Régistres de son Eglise, pour abolir, disoit-il, tous les restes de la superstition. On se plaint fort en cet endroit des Puritains, qui en pillant les Eglises, n'y a quarante ans, brûlèrent un nombre infini de précieux monumens, de peur qu'on ne leur ôtat dans la suite les biens Ecclésiastiques qu'ils s'étoient appropriés ; s'il restoit quelque monument, qui pût servir à prouver qu'ils avoient appartenu à l'Eglise.

Mais il faut avouer, que si tous les Livres qui se sont perdus étoient de la nature de ceux que M. Wharton a fait imprimer, on auroit tout lieu de s'en

consoler. Ce sont de pauvres gens que tous ces Moines Historiens. Leur Latin est si barbare, leur style si rampant, & la plupart des faits qu'ils rapportent sont si peu considérables, qu'il faut s'armer d'une grande patience pour pouvoir supporter l'ennui d'une telle lecture. L'Histoire de tous ces Evêques se réduit à nous apprendre les disputes survenues dans leur élection, les cérémonies observées dans leur sacre, leurs querelles avec leurs Archevêques, avec les autres Evêques, & avec leurs Chapitres, les bâtimens qu'ils ont fait faire, & les ornemens qu'ils ont donnez à leurs Eglises; tout cela relevé d'un très-grand nombre de miracles, dont le ridicule prouvé la fausseté.

Notre Auteur se renferme dans l'espace de tems, qui s'est écoulé depuis que *S. Augustin* Archevêque de Cantorbéry vint en Angleterre, jusques en 1540, lorsque les Eglises Cathedrales, qui avoient été occupées jusques à ce tems-là par les Moines, furent rendues aux Chanoines Séculiers, & que la Discipline fut rétablie; c'est-à-dire, jusques à la Réformation. Il espère qu'il y aura quelqu'un qui écrira la vie des Evêques Réformez.

Comme les Auteurs dont *M. Wharton* nous donne les Ouvrages n'ont pas

toûjours conduit l'Histoire jusques au tems de la Réformation, il y supplée lui-même, en citant soigneusement à la marge les sources dans lesquelles il a puisé; & c'est, sans contredit, ce qu'il y a de meilleur: parce qu'il a eu soin d'écarter tout ce qui étoit indigne de paroître au jour, & qu'il s'énonce infiniment mieux, que tous ces Anciens Moines.

Pour ce qui regarde les Auteurs dont il nous donne les Ouvrages, il en a retranché souvent de grandes portions: soit parce qu'elles ne contenoient rien d'important, soit parce que ce n'étoit que des copies de *Bede*, de *Guillaume de Malmesbury*, ou de quelques autres Auteurs dont les Ecrits sont publics. Il y a

Notes, pour éclaircir, infirmer ou amplifier ce qu'il a écrit; & il y a quelques endroits de textes entières sur des l'Histoire Ecclesiastique. Il y en a une, par exemple si *Elfric* Arheri, qui vivoit sur siècle, est le même

qu'*Elfric* ce savant Grammairien, à qui l'on est redevable de tout ce qui nous reste de littérature Saxonne, *Baleus*, *Pit-Sers*, *Ufferius*, *M. Cave*, & presque tous les

les Auteurs Anglois sont pour l'affirmative ; mais nôtre Auteur tient pour la négative , & ses raisons paroissent extrêmement fortes.

II. M. Wharton commence par les Auteurs qui ont écrit l'Histoire des Archevêques de Cantorberi. Le premier est *Etienne de Birkington*, Moine de la même Eglise, qui a écrit la vie de ces Prélats depuis le Moine S. Augustin premier Archevêque, envoyé en Angleterre en 597. par le Pape *Gregoire le Grand*, jusques en 1368. Cette Histoire est fort succinte. Le même Auteur en avoit fait une plus ample, qu'il conduisoit jusques en 1382 ; mais M. Wharton n'en a pu trouver aucune copie. Il remarque que *Pitfeus* a fait une lourde faute en attribuant à ce Moine un Catalogue des Evêques d'Eli, qu'il ne fit jamais. Ce qui l'a trompé, c'est qu'il a lû à la marge de *Jocelin*, qu'il copie souvent sans le nommer, cette citation. *Steph. Birch. Catal. Episc. Eli.* Il a pris tout cela pour une seule citation, & c'en est deux différentes. *Vossius* a fait la même faute après *Pitfeus*.

On a joint à l'Histoire d'Etienne de Birkington diverses autres pieces, qu'il seroit trop long de rapporter. Une des principales est une Histoire des disputes des Archevêques de Cantorberi & d'Yorck,



d'Yorck, que l'Auteur a trouvé dans la Bibliothèque de Lambeth, à la fin d'un volume qui contenoit les Histoires du Moine de Birkington. On y voit comment les Papes, au lieu d'appaiser la querelle, favorisoient successivement les deux Partis, selon que cela s'accommodoit à leurs interêts. En 1172 le \*Legat du Pape en Angleterre, résolut d'assembler un Concile & convoqua le Clergé pour ce sujet. L'Assemblée étant formée, le Legat prit la place, & l'Archevêque de Cantorberi se mit à sa droite; laissant la gauche à Roger Archevêque d'Yorck. Mais celui-ci, ne voulant point céder à son Rival, entreprit de se placer entre le Nonce & lui, en sorte que peu s'en faisoit qu'il ne fut assis sur ses genoux. Les Clercs & les Laïques qui étoient présens irrités de cette conduite, le renversèrent de son Siege, le chargerent de coups de bâtons & de coups de poings, déchirèrent ses habits sacerdotaux, & l'auroient assommé, si l'Archevêque de Cantorberi, qui eut pitié de lui, ne l'eût arraché de leurs mains. Roger tout déchiré s'alla jeter aux piés du Roi, lui demandant justice, pendant qu'une foule de monde le suivoit, criant après lui; *Va va, Traître de S. Thomas, tes mains sont encore teintes*

tes de son sang. Le Roi ayant appris que l'Archevêque s'étoit attiré ce traitement par sa conduite, le renvoya sans vouloir châtier ceux qui l'avoient mal traité.

On a encore mis dans ce Recueil l'Histoire des Doyens & des Prieurs de l'Eglise de Christ de Cantorberi; qui ne contient presque que des louanges de ces Ecclesiastiques, à cause des présens qu'ils faisoient à l'Eglise. C'étoit aussi à peu près à quoi se réduisoient toutes leurs bonnes œuvres; car quant au reste, ils étoient si corrompus, sur tout dans l'onzième & le douzième Siecle, qu'il se trouva un \* Abbé en MCXCI, nommé *Roger de Norreis*, qui avoit dix-huit enfans de plusieurs de ses Concubines.

III. L'AUTEUR a mis en second lieu divers Traitez, concernant l'Eglise de Winchester. Le premier & le principal est la grande Histoire de *Thomas Rudborn* surnommé le Jeune, Moine de la même Eglise, qui traite de la fondation de l'Evêché, & de la succession des Evêques. On n'a pu recouvrer ni le commencement, ni la fin de ce grand Ouvrage: mais on y a suppléé par un Abrégé d'Histoire du même Auteur, ce qui fait une Histoire suivie

depuis 533. jusques à 1277. M. Wharton y a ajouté, comme partout ailleurs, une succession des Evêques de la même Eglise depuis 1277, jusques à la Réformation.

Rudborn est un Auteur fort diffus, qui s'étend beaucoup sur l'Histoire des Rois d'Angleterre. On en a retranché tout ce qu'on trouve facilement ailleurs, se contentant de ce qu'il dit de particulier, ou de ce qu'il raconte autrement que les autres Historiens, & s'attachant particulièrement à ce qui concerne l'Eglise de Winchester.

Je crois que ce qu'il dit du Roi *Edgar* est une de ces particularitez, qu'on ne lit point dans les autres Historiens, mais qui n'est pas plus digne de foi, que tant de miracles fabuleux, que l'on rencontre à chaque page. Il assure, que ce Prince avoit rassemblé trois mille six cents Vaisseaux pour la défense de son Royaume. En voila plus qu'en eût jamais Xerxes, à qui \* Herodote n'en donne que trois mille.

*Ethelwold*. Evêque de Winchester vivoit du tems d'Edgar. † Il chassa les Chanoines séculiers de son Eglise & y établit des Moines à leur place. Les Chanoines s'en plaignirent au Roi; mais dans le tems qu'il étoit prêt à pro-

\* *Herodotus in Polymnia.* † *Pag. 217.*

prononcer sur cette affaire, un Crucifix qui étoit près de la muraille s'écria, *Absit hoc ut fiat, absit hoc ut fiat; iudicatis benè, mutaretis non benè.* Gardez-vous de faire cela, Gardez-vous de faire cela. Vous avez bien jugé, & il ne seroit pas bien de changer ce que vous avez fait. Le mal est qu'il n'y eut que le Roi, qui pouvoit bien avoir le dessein de favoriser les Moines, & *S. Dunstan* Archevêque de *Canterberi* qui entendissent cette voix. Les Chanoines, à qui ce miracle auroit été si nécessaire, pour se soumettre sans se plaindre, n'en ouïrent rien du tout.

\* La merveille arrivée en faveur d'*Emme* mere du Roi *Edouard*, n'est pas moins surprenante. Cette Princesse fut accusée par son Fils de plusieurs crimes, & entre autres d'entretenir un commerce criminel avec *Arwyn* Evêque de *Winchester*. Il fut ordonné qu'elle s'en purgeroit en marchant sur sept focs de charruë, qu'on auroit fait rougir dans le feu. Cette Princesse aidée par les secours de *S. Swithin* à qui elle avoit adressé ses prières, & qui lui étoit apparu, résolut de subir cette épreuve. Toutes choses étant prêtes, on lui banda les yeux, sans doute pour n'être pas épouvantée à la vuë de ces fers ardents

les Evêques la prirent sous les bras & elle marcha dessus, sans s'en apercevoir. Mais le Roi, qui y étoit le plus intéressé, n'y assista point. Sa Mere fut menée en triomphe près de lui, après ce miracle. Le Roi ayant appris ce qui étoit arrivé se jeta à ses pieds, lui demanda pardon, & permit, pour pénitence, que cette Princesse & les Prélats, qui avoient été présens, lui donnassent le fouet.

On a joint à l'Histoire de Rudborn les Annales de l'Eglise de Winchester composées par un Moine dont on ne fait pas le nom. Ce qu'il raconte d'un Legat du Pape, nommé *Jean de Crema*, est fort jouissant. Dans un Concile tenu à Londres, *Radulphe* Evêque de Durham fut cité pour crime d'incontinence; mais il ne comparut point; & le Legat se vit obligé d'aller à Durham, pour informer de l'affaire. L'Evêque le reçut le mieux du monde. Il le régala magnifiquement, & le fit boire un peu plus qu'il ne falloit. Dans la chaleur de la débauche, la Nièce de l'Evêque qui étoit bienfaite, & à qui on avoit fait la leçon, entra dans la sale du festin. Le Legat la vit, elle lui plût, il lui conta douceur, & ils furent bientôt bons amis. La nuit venue, les deux Amans se retirèrent dans la même chambre,

& coucherent dans le même lit. Peu de temps après, l'Evêque entra dans la chambre avec ses Clercs, les flambeaux & les verres à la main. S'étant approchez du lit ; ils entonnèrent un *benidicite*. Le Legat étonné demanda ce qu'on vouloit. On lui répondit, que c'étoit la mode du Pais de porter la colation aux nouveaux mariéz. Qu'il falloit qu'il but à la santé de son Epouse, faite de quoi on l'obligeroit à prendre une autre boisson, après laquelle il n'auroit plus soif. Le Legat obeit. Il n'attendit pas à se lever que le jour fut venu ; il emmena avec luy sa prétenduë Epouse, & reprit le chemin de Rome le plus vite qu'il put. L'Evêque aparemment, n'ayant plus de Legat à craindre, ne s'avis pas de changer de conduite.

IV. LA troisieme Eglise dont on nous donne l'Histoire, est celle de Rochester. On voit d'abord des Collections touchant cette Eglise faites par *Erulphe* l'un de ses Evêques, qui vivoit au commencement du douzième siecle. Elles contiennent ce qui concerne la fondation de cette Eglise, les Donations qui lui ont été faites, ses Privileges, les Ordonnances de ses Evêques, & plusieurs autres choses de cette nature.

Cette piece est suivie des Annales de la

la même Eglise tirées de l'Histoire Ecclésiastique d'*Edmond de Hadenham*, l'un de ses Moines, conduites depuis 684, jusques en 1307. On y a joint l'Histoire de *Guillaume de Dene* Notaire public, qui va depuis 1314 jusques en 1350. M. Wharton a suppléé le reste.

V. L'EGLISE de Norwich est la quatrième dont on trouve l'Histoire dans ce Recueil. Elle a été écrite par *Barthelemi de Cotton* qui en étoit Moine, & c'est de cet Auteur qu'on l'a tirée. Elle commence en 1042 & finit en 1299. Un autre Moine de la même Eglise, dont on ignore le nom, l'a continuée jusques en 1446.

Le premier de ces Moines se sert d'une plaisante excuse, pour défendre un Evêque de Norwich nommé *Herbert*, qu'on accusoit de Simonie, parce qu'il avoit donné de l'argent au Roi d'Angleterre pour obtenir cet Evêché\*. Il est, dit-il, excusé par l'Apôtre, qui nous exhorte à racheter le tems parce que les jours sont mauvais, & par les Decretales qui permettent à un Clerc d'acheter d'un Laïque les droits de son Eglise, s'il ne peut les obtenir autrement.

VI. L'HISTOIRE des Evêques de Conventry & de Lichfield suit celle de Norwich. Elle a été composée en partie.

partie par *Thomas Chesterfield* & en partie par *Guillaume Whitloke* Chanoines de la même Eglise. Ces deux Auteurs sont courts ; mais M. Wharton y supplée par de longues Notes.

VII. ON voit après cela ce qui concerne l'Eglise de Worchester. Un Moine en a fait l'Histoire depuis *Jes-Christ* jusques en 1308 ; mais on n'en donne pas le commencement ; parce que ce ne sont que des fables inventées à plaisir. Ce qu'on en a de sûr commence en 680. du tems du Roi *Ethelred* & de *Basel*, premier Evêque de cette Eglise. Le Latin de cet Auteur est entièrement barbare , & ressemble beaucoup à celui des Notaires de ces tems-là.

Il nous apprend sur l'année 1209 ; que les Laïques de ce Siecle étoient extrêmement corrompus ; & qu'il y en eut un qui commit un crime si énorme & si inouï, que l'Archevêque de Sens fut obligé de lui imposer pour pénitence, la nécessité de manger de la viande tous les Vendredis , & de s'en abstenir tous les autres jours de la Semaine, pendant le reste de sa vie. Il falloit que le crime fut bien bizarre, pour l'être autant que la pénitence.

En 1297, *Jean de Baillien* qui s'étoit



emparé du Royaume d'Ecosse en fit hommage à Edouard I. Roi d'Angleterre. Voici les termes de l'hommage, que nous raportons ici, pour donner un exemple de la langue Françoisse de ce tems-là. *Mun Seignur Sire Edward Rey de Engleterre è Souvereyn Seignur du Rèaume de Escoce, jeo Johan de Baillol Rey de Escoce oue les appartenaunses, e od Kanþ Ki apont le quel jeo tenke deye dreyt e cleym pur moy e pur mes beyrs Reys de Escoce tenyr heritablement de vas e de vos beyrs Reys de Engleterre de vie e de membre e de terrien honur cowntre totes gens Ki poent vivre ou mourir: e le Reys le receit en la forme sauve seon dreyte leidreys antril. cest homage ffit fet au Nef Chastel sur Tyne en Engleterre le jour seint Estienne, le an de grace MCC nonante e deus, & du Regne le Reys Edward XXI.*

Dans le supplément, que M. Wharton a ajouté à l'Histoire de Worchester, il nous apprend, que Jean Giglis ou des Lis Italien, qui en fut fait Evêque en 1497 par autorité du Pape, en reçut en même tems le droit de pardonner toutes sortes de crimes, & de permettre de retenir les biens d'autrui, de quelque maniere qu'on les eut aquis, pourvû qu'on en donnât quelque portion aux Commissaires du Pape ou à ses Substits.

VIII.

VIII. L'HISTOIRE des Evêques de Bath & Wels suit celle de Worchester. Un Chanoine de cette Eglise en est l'Auteur. Il commence à sa fondation ; & la continue jusques en 1423. M. Wharton a ajouté le reste.

IX. ON met après cela l'Histoire de l'Evêché d'Elie. Trois ou quatre Moines y ont travaillé, & Robert Steward dernier Prieur d'Elie l'a continuée jusques en 1554. Toute cette Histoire est remplie de miracles, qui tendent tous à enrichir les Moines, & à confirmer la superstition. \* En voici un seul exemple, par lequel on jugera des autres. † Dans une bataille qui se donna entre Egfrid Roi de Northumbrie, & Ethelred Roi de Mercie, un jeune Homme nommé Ymma Ethelred, \* fut laissé pour mort sur le champ de bataille, & y demeura un jour & une nuit. Enfin ayant repris ses esprits, & bandé ses playes comme il put, il se leva & commença à marcher ; mais il fut pris & conduit à un Comte de la Cour d'Ethelred, qui ordonna d'en avoir soin. Après qu'il fut guéri de ses blessures, on voulut le lier, de peur qu'il ne s'enfuit, mais à peine celui qui l'avoit lié l'eut quitté, que les cordes se détachèrent d'elles

\* Pag. 601. † Bede en parle, Liv. IV. c. 22. \* Occisus est.

d'elles-mêmes, & il se vit en liberté. Le Comte surpris de ce miracle, voulut en savoir la raison. Le prisonnier lui répondit, qu'il avoit un frère Abbé, qui croyant qu'il avoit été tué dans le combat, ne cessoit de dire des Messes pour lui, afin de tirer son Ame du Purgatoire. Que s'il étoit mort, elles serviroient effectivement à l'en tirer; mais que n'étant que Prisonnier, elles empêchoient qu'on ne put le lier. Le Comte craignant de le perdre, le vendit à un Bourgeois de Londres, qui voulant le retenir par le même moyen, fut témoin des mêmes miracles. Il fut obligé de luy donner la liberté, à condition qu'il lui payeroit une certaine rançon dont ils convinrent. Etant de retour chez son frère, il apprit que c'étoit précisément dans le tems qu'il disoit la Messe pour lui que ses liens se rompoient. Le bruit, ajoute l'Historien, s'en répandit partout, & tous ceux qui furent informez de ces miracles, en devinrent plus dévots, & plus prompts à offrir des aumones pour les Ames des Défunts. En effet, où est l'incrédulité qui pourroit tenir contre un miracle de cette force? On en rapporte un million d'autres, qui ne sont pas moins convaincants. Les Incrédules de notre Siècle sont bien malheureux de

n'a-

n'avoir pas vécu dans des tems si féconds en œuvres miraculeuses.

X. L'EGLISE de Durham est la dernière dont on nous donne l'Histoire, dans cette première Partie. M. Wharton l'a composée lui-même jusques en 1097, sur celle de *Turgot* Prieur d'Eli, que *Simeon* Moine de Durham publia sous son nom cinquante ans après, sans y avoir fait, que deux ou trois petits changemens, & c'est sous ce nom, qu'elle a été imprimée à Londres en 1652, dans le Recueil des dix Ecrivains de l'Histoire d'Angleterre.

Un Moine de Durham anonyme a continué l'Histoire de cette Eglise jusques en 1144. *Ganfrid* sacristain du Monastere de Coldingham en Ecosse l'a conduite jusques en 1214. *Robert de Graystones* Evêque de Durham a poursuivi jusques en 1336, & *Guillaume de Chambre* l'a achevée.

Entre les Evêques de Durham, il y en a eu un nommé *Louis* de la race des Rois de France & de Sicile, qui étoit d'une si profonde ignorance, que bien loin d'entendre le Latin, ne savoit ni le prononcer, ni le lire. Lorsqu'il fut consacré, & qu'il falut prononcer le mot *Metropolitica*, il ne put jamais le faire : après s'être bien tourmenté, il se tira de ce mauvais pas par ces trois mots

mots François. *Seit pur dite.*, c'est-à-dire, *tenez-le pour dit.* Une autrefois en donnant les Ordres, il se trouva dans le même embarras quand il falut prononcer ces deux mots, *in enigmate*, & n'en pouvant sortir, il s'écria en colère, *Par seynt Louys il ne fu pas curteis, qui ceste parole icy escrit.*, Par Saint Louis celui qui écrivit ces paroles n'étoit point civil.

Voilà ce qu'on peut dire sur ce premier Volume; il est impossible d'entrer dans un plus grand détail; & cela ne paroît pas nécessaire, parce que les matières qu'il contient n'intéressent guères le Public. Il suffit d'avoir indiqué les choses, pour ceux qui peuvent en avoir besoin.

## VIII.

**PENSEES INGENIEUSES** *des Anciens & des Modernes.* A Paris, chez la Veuve Sebastien Cramoisy, 1689. in 12. pagg. 486. & depuis peu à Amsterdam, chez les Huguenot. in 12. pagg. 357.

1. **I**L en est des Livres comme des Edifices. Il faut avoir des matériaux tout prêts, avant que de les entrepren-

prendre. Mais comme il arrive souvent, qu'après qu'un bâtiment est fait on a des matériaux de reste, soit parce qu'on en avoit trop amassé, soit parce qu'ils n'ont pas été tout propres à être employés, selon le plan que l'on a suivi; il arrive aussi quelquefois, qu'un Auteur ne peut pas faire entrer dans son Ouvrage, tous les matériaux qu'il avoit préparés, à cause de la methode qu'il a suivie, parce qu'il en avoit trop.

C'est ce qui est arrivé au Pere Bonhours: il nous apprend lui-même que les *Pensées Ingenieuses*, qu'il nous donne présentement, avoient été recueillies pour avoir place dans son Livre de *la Maniere de bien penser dans les Ouvrages d'Esprit*, & qu'elles n'y ont pû entrer, à cause du tour, que les Dialogues ont pris, & des sujets qu'il y a traitez. Il a crû, que puisque la *dépense en étoit faite*, il ne devoit pas les perdre, & que c'étoit des diamans qui avoient leur prix, bien qu'ils ne fussent pas enchassés.

L'accueil favorable que fit le Public il y a plus de vint ans aux *Apophtegmes des Anciens* recueillis par M. d'Ablancourt, doit servir de préjugé en faveur de cet Ouvrage, puis que la seule raison, qui pourroit dégouter de cette

lecture  
\* On a parlé de ce Livre dans le XI. Tome de cette Biblioth. pag. 511.

lecture, tirée de ce que ce ne sont que des pensées détachées & sans suite, lui est commune avec le Livre des Apophtegmes ; & qu'il a même cet avantage par dessus l'autre, que ces pensées sont ordinairement accompagnées de courtes réflexions, qui en font remarquer la beauté ou le défaut, la force ou la faiblesse, la véritable justesse ou le faux éclat.

II. L E P. Bouhours fait sentir en plusieurs endroits, que les François sont beaucoup plus naturels dans leurs pensées, que les Espagnols ou les Italiens ; dont les figures sont souvent outrées, & les imaginations extraordinaires. *Le Tasse* tout judicieux qu'il est, ne pense pas toujours naturellement, & l'on auroit bien de la peine de pardonner à un Poëte François, ce qu'il dit des épées de deux combattans.

*Lampo nel fiammeggiar, nel romor  
tuono,*

*Fulmini nel ferir, le Spade sono.*

Elles brillent comme l'éclair, elles font du bruit comme le tonnerre, & elles frappent comme la foudre. Nôtre Auteur sentient, que *Virgile* n'auroit jamais eu l'esprit de joindre tout cela ensemble. Ces pensées d'un célèbre Poëte Espagnol ne sont pas plus suportables. Il

ima-

• *Gongora.*

imagine qu'un Rossignol , qui varie son chant de tant de manieres , & qui prend des tons si differens , a cent-mille autres Rossignols dans son gosier. Il appelle le Gyrafol , qui dure plus long-tems que les autres fleurs , le *Mathusalem des fleurs* , & il donne à la Riviere de Madrid le titre de *Duc des Ruisseaux* , & de *Vicomte des fleuves*. On n'approuve pas non plus ce que dit *Lope de Vegue* au sujet d'une Bergere affligée , qui pleure au bord de la mer ; que *la mer s'avance pour cueillir ses larmes* , & que les ayant renfermées dans des coquilles , elle en fait des perles. Les François , dit le P. Bourhours , veulent jusques dans les fictions poétiques quelque chose de plus réel , & de plus plausible.

\* *Ficta voluptatis causâ sint promissa veris.*

Les Auteurs que nôtre Jesuite aime le plus sont entre les Anciens , *Ovide* , *Tacite* , les deux *Plines* , & *Salluste* ; & entre les Modernes , *Voiture* , qu'il préfere par tout à *Balzac* , *M. Despreaux* ; mais particulièrement le Comte de *Bussy Rabutin*. Ce dernier est le favori de nôtre Auteur , & il en raporte un beaucoup plus grand nombre de pensées que d'aucun autre. Il y en a même qui sont tirées de certains Ouvrages de *Tom. XXII.* E ce

\* *Horatius de Arte Poëtica.*



ce Comte qui n'ont jamais été imprimés, & qui, par conséquent, outre leur beauté naturelle, aurent encore la grace de la nouveauté.

Comme le P. Boubours a le goût fort bon en matière d'Ouvrages d'esprit, il n'y a rien que de bien-choisi dans tout ce Livre, si l'on en excepte les pensées, qu'il ne rapporte, que pour en faire voir les défauts. Il faut avouer néanmoins, que ce qu'il allégué du Comte de Buffy Rabutin est ce qu'il y a de meilleur. Ceux qui aiment les jolies choses ne s'ennuieront pas dans cette lecture. On y trouvera même en quelques endroits des pensées de morale très-solides. En voici deux du Comte de Buffy Rabutin. *Il n'y a rien qui s'use tant que les consolations dans l'adversité. Ce n'est pas que je ne m'aide fort contre le chagrin; mais ce même esprit qui donne des moyens d'y résister, invente à toute heure de nouveaux sujets d'être triste; de sorte que c'est toujours à recommencer. On se fait sans cesse des monstres pour les combattre, & bien souvent le monstre est le plus fort. L'autre pensée est au sujet de sa prison. En vérité; dit-il, les baat & bas des Prisonniers sont incompréhensibles; quand ils esperent, ils ne comprennent plus comment ils avoient pu craindre; & quand ils craignent ils ne conçoivent pas comment ils avoient pu es-*  
pe-

peret. Les mêmes choses qui en de certains tems servent à les consoler, les deffrent en d'autres.

On cite Costar en plusieurs endroits à cause de la justesse & de la beauté de ses comparaisons. En voiei une qui a deux caracteres. Il est des productions de l'esprit comme de ces fruits délicats qui sont presque toujours trop verts on tremble, & qu'il est malaisé de cueillir & servir bien à propos. Quand l'imagination est en sa force, le jugement n'est encore qu'à demi formé; & il n'arrive gueres à sa dernière perfection, que les autres puissent de l'amener soient sur leur declin & sur le retour. A mesure que nous aquérons l'avantage de bien juger, nous perdons ce de bien inventer.

---

IX.

ORDONNANCES SYNODALES  
du Diocèse de Grenoble. Par Monseigneur l'Éminentissime & Reverendissime Cardinal LE CAMUS Evêque & Prince de Grenoble. A Bruxelles chez Fricx. 1691. in 12. pagg. 340

I. **B** I E N que ces Ordonnances n'ayent été faites que pour le Diocèse de Grenoble, elles ne laissent pas

contenit un très-grand nombre de Règles générales, qui peuvent également servir à toutes les Eglises, & c'est, sans doute, ce qui a obligé les Libraires de Bruxelles à les imprimer,

C'est un recueil de tous les Statuts Synodaux, qui ont été faits par les Evêques de Grenoble, M. le Cardinal *le Camus* en a retranché les Ordonnances qui étoient devenues inutiles, changé celles qui pourroient paroître trop severes, à cause des *retâchemens de ces derniers Siecles*, & éclairci celles qui avoient besoin d'explication. On y en a aussi ajouté quelques nouvelles, & on les a mises dans un meilleur ordre, que celui où elles étoient auparavant.

II. TOUTES ces Ordonnances sont divisées en six *Titres* ou Parties. 1. Le premier regarde la Foi Catholique. Ce qu'il y a de plus remarquable, est ce qu'on ordonne à l'égard de ceux qu'on appelle *Nouveaux Convertis*. On exhorte les Curez à les affermir dans la foy, par la douceur, par des marques d'affection, par la charité, par la patience, & le bon exemple, & par des instructions très-fréquentes. Pour les porter à ces devoirs, on leur fait considérer, que toutes ces jeunes *Plantes* sont entrées en foule dans le sein de l'Eglise, & la plupart sans beaucoup d'instruction;

*& Historique de l'Année 1692. for*

tion ; c'est-à-dire , qu'on les a fait commencer par où elles devoient finir.

On ne veut point qu'on use de paroles rudes ou de menaces , pour les porter à recevoir les sacremens , ni qu'on les leur administre , avant que de leur avoir fait faire une nouvelle profession de foi. Comme on ne doute point , qu'il n'y en ait qui sont entrez dans l'Eglise , *par crainte , par déguisement ; & par des vûes humaines*, on enjoint très-expressément aux Curez de veiller à ce que ces Nouveaux Convertis ne fassent jamais aucunes railleries, & ne parlent point avec mépris des Sacremens , des cérémonies , & des pratiques de l'Eglise , & n'affoiblissent point les anciens Catholiques par leurs discours ou par leur conduite. On veut qu'ils les obligent à rendre incessamment tous les Livres des Sectaires, qu'ils pourroient avoir, soit de dévotion ou de doctrine ; & qu'on les brûle d'abord secrètement , & sans les insulter.

- On défend aux Prédicateurs de faire dans leurs sermons des recits fabuleux & incertains de révélations ; de debiter des miracles supposés ; & d'introduire de nouveautez dans les pratiques , & dans les cérémonies , par esprit de lucre & de gain fordide ; ou d'exposer de nouvelles reliques à la

vénération des Fidèles , sans permission. Comme M. le Cardinal le Camus est fort éclairé , il reconnoit une partie des superstitions de son Eglise ; il ne tient pas à lui qu'elles ne soient abolies ; & dans la situation où il se trouve , on doit plus lui sçavoir de gré de ce qu'il en condamne quelques unes , qu'on ne doit le blâmer de ce qu'il en tolere encore plusieurs autres.

2. Le second Titre est des Ecclesiastiques & Bénéficiers. On les exhorte fortement , à ne point entretenir dans leurs maisons de filles ou de femmes pour servantes , de quelque âge ou condition qu'elles soient : que s'ils ne peuvent faire autrement , on veut qu'elles aient du moins cinquante-cinq ans , pour ôter tout lieu à la tentation & au scandale. On leur défend de s'adonner à la chasse ; de porter des armes à feu ; & de prêter à usure , de quelque manière qu'elle soit palliée. On les exhorte de s'attacher à la lecture , & on leur donne un Catalogue des principaux Livres qu'ils doivent lire.

3. Les Curés & leurs Offices font le sujet du troisième Titre. On veut qu'ils exhortent les Peuples à lire le soir dans leurs familles des Livres de piété , comme *l'Imitation de Jesus Christ* , ou *la Vie des Saints* ; mais on ne parle point

point de l'Ecriture. On seroit surpris, que M. le Camus préférât un Livre qu'il fait être plein de fables, aux Histoires veritables & sanctifiantes de la Bible, si l'on ne savoit qu'il est obligé de se ménager, & qu'il n'ose pas dire tout ce qu'il pense.

4. Le quatrième Titre est des Lieux Saints & des choses Sacrées. 5. Le cinquième est du service & du Culte Divin. On veut que les Curés enseignent souvent aux Peuples l'esprit & la maniere dont on doit honorer les Saints, & les Reliques, afin qu'ils ne commettent point d'Idolatrie sans y penser; tant il est vray, que le pas est glissant, & que le plus sûr seroit, de s'abstenir de toutes ces pratiques, qui n'ont point été commandées. On réduit les fêtes à un très-petit nombre, & on n'en trouve que vingt deux dans l'année, outre les Dimanches; où il ne soit point permis de travailler.

6. Le dernier Titre est sur la matiere des Sacremens. On y deffend une pratique assez ordinaire dans le Diocèse de Grenoble, qui est de porter les Enfans morts sans Bâtême à la chapelle d'une *N. Dame du Laur* ou ailleurs, & de les déterrer même quelquefois à cet effet, sous un prétexte *ridicule & superstitieux*, qu'ils s'y fait des miracles con-

tinuels , & que ces Enfans ressuscitent pour un instant , afin de recevoir le Bâ-tême. Il semble , que M. le Cardinal le Camus n'approuve pas trop les pénitences Ordinaires que les Confesseurs imposent à leurs Penitens. Il veut qu'elles ayent quelque rapport aux péchés qu'ils ont commis ; & qu'on leur ordonne surtout des lectures Spirituelles, des Oraisons mentales, la retraite, l'éloignement du jeu , du luxe, & des Compagnies. Il veut qu'on porte les malades à recevoir l'Extreme-Onction, pendant qu'ils ont encore l'esprit libre & le jugement sain ; afin que ce Sacrement puisse être utile pour la Santé de l'ame & du corps , suivant son institution. Il ne veut point qu'on marie les Nouveaux Convertis, avant que de leur avoir fait faire une nouvelle abjuration , & les avoir portez à se confesser & à communier ; parce qu'il n'y en a que trop qui sont entrez dans l'Eglise par hypocrisie & frauduleusement.

## X.

## HISTOIRE ECCLESIASTIQUE

*Par Mr. FLEURY Prêtre, Abbé du  
 Loc-Dieu, Sous-precepteur de Mon-  
 seigneur le Duc de Bourgogne & de  
 Mon-*

& Historique de l'Année 1692. 169

Monseigneur le Duc d'Anjou. Ton  
Premier, contenant les deux premiers  
Siècles. A Paris. in 4. & à la Haye,  
chez Moetjens. in 12. 169  
pagg. 518.

I. COMME M. Fleury n'a point mis  
de Préface au devant de ce Livre,  
pour nous avertir de son dessein  
on n'en peut juger, que par le Livre  
même. Il paroît, qu'il n'a pas en vue  
de répandre de nouvelles lumières, sur  
les faits de l'Histoire Ecclésiastique  
qui sont contestez par les Savans,  
les rapporter tout simplement, en citant  
la marge les Auteurs d'où il les a tirez  
ne manquant pas de faire remarquer  
ceux qui semblent être favorables à son  
Eglise, & répondant en deux mots  
ceux qui paroissent lui être contraires.  
Il n'a pas jugé à propos d'omettre les faits  
les plus douteux; & il se contente de les  
accompagner quelquefois d'un *On dit*  
ou de quelque autre expression semblable.  
On y trouve, par exemple, \*  
prétendu combat de S. Pierre contre  
Simon le Magicien. † On n'oublie pas  
l'histoire de S. Jaques, qui se mettoit  
si souvent à genoux dans le Temple  
de Jérusalem, pour demander pardon

E 5

\* Liv. I. pag. 51. & Liv. II. pag. 9  
† Liv. I. pag. 18.



pour le Peuple, que ses genoux s'étoient durcis comme ceux d'un chameau. On raconte \* comment l'Empereur *Ti-bere* proposa au Senat de recevoir Je-sus-Christ au nombre des Dieux , ce que le Senat lui refusa. On nous assure, † que les Apôtres composèrent le Symbole qui porte leur nom , avant que de se separer , pour prêcher l'E-vangile par tout le monde ; mais qu'ils ne l'enseignèrent que de vive voix , & que pendant plusieurs Siècles on ne permit point de l'écrire , ce qui fit que les formules en furent différentes , selon les différentes Eglises. On trouve un grand nombre de semblables faits répandus dans plusieurs endroits de cet Ouvrage , & qui ne sont appuyez , que sur une Tradition fort incertaine , ou sur le témoignage de certains Ecrivains , qui ayant vécu longtems après , n'en étoient pas mieux informez que nous.

Il semble que le principal but de M. Fleuri soit de nous donner des extraits des Ouvrages des Auteurs Ecclesiastiques qui ont écrit dans les tems dont il nous parle , & à mesure qu'il les rencontre dans la suite de son Histoire, sans en excepter les Ecrits des Apôtres. Il n'insere que très-peu de chose dans

\* *Liv. I. pag. 27.* † *Liv. I. pag. 51.*

dans ce premier Tome de l'Histoire des Empereurs & de l'Empire ; mais il s'étend assez sur celle des Juifs , parce qu'elle a eu beaucoup plus de rapport avec celle des Chrétiens , dans les deux premiers Siècles du Christianisme. Comme c'est ici un sujet assez connu , & que M. Fleuri ne dit rien de nouveau , nous le parcourrons fort vite.

II. CETTE Histoire commence à l'élection de *S. Matthias* à l'Apostolat , après l'ascension de *Jesus-Christ*.

1. Le premier Livre la conduit aussi loin que *S. Luc* dans les *Actes des Apôtres* , & le second finit l'Histoire du premier Siècle de l'Eglise. M. Fleuri ne transcrit pas tout le Livre des *Actes*. Il n'en prend que la substance ; pour avoir occasion d'y joindre les faits dont *S. Luc* n'a rien dit , & qu'on prétend avoir su d'ailleurs. Par exemple , \* en parlant de *S. Jacques* † qu'*Herode* fit décapiter , on rapporte sur la foi de *Clement d'Alexandrie* & d'*Eusebe* , que celui qui l'avoit accusé ayant vu , comme il avoit rendu témoignage à *Jesus-Christ* , en fût touché , confessa qu'il étoit aussi Chrétien , & eut la tête tranchée avec lui. Il est étonnant que *S. Luc* n'ait rien dit d'une circonstance si remarquable.

E 6

2. En  
\* Liv. I. pag. 49. † *Actes des Ap. Ch. XII.*

2. En parlant d'*Appion*, on remarque, (a) que c'est lui le premier qui a accusé les Juifs d'avoir dans leur Sanctuaire, une tête d'Ane. Il dit que comme elle étoit d'or & de grand prix, *Antiochus Epiphane* l'emporta, lors qu'il pillait le Temple. C'est ce même Appion, que Tibere appelloit le *Tambour du Monde*, parce que c'étoit un homme vain, grand parleur, & plein d'ostentation.

3. (b) On nous assure après *S. Athanase*, que *S. Matthieu*, qui prêcha en Ethiopie, observoit une rigoureuse abstinence, ne mangeant point de chair, & ne se nourrissant que d'herbes, de graines & de bourgeons. (c) *S. Matthias* alla aussi en Ethiopie. Il n'a rien laissé par écrit; mais on rapporte de lui deux paroles remarquables : l'une; *estimez les choses présentes*, c'est-à-dire, *Soyez en content* : l'autre; *Si le voisin du Fidèle pèche, le Fidèle pèche*; pour dire, qu'il devoit le convertir par son exemple seul.

4. Le canon du premier Concile de Jerusalem, qui commande aux Chrétiens de s'abstenir des viandes immolées aux Idoles, du Sang, des Bêtes suffoquées & de la Fornication, a

beau-

(a) *Liv. I. pag. 40.* (b) *Liv. I. pag. 52.*

(c) *Liv. I. pag. 53.*

beaucoup exercé les Savans ; & (a) il y en a eu dans ce siècle qui ont crû qu'il obligeoit encore aujourd'hui les Chrétiens dans toutes ses parties. Il paroît par la réponse d'une femme nommée *Biblis*, qu'ils ne mangeoient point de sang sur la fin du second siècle ; car ayant été mise à la torture, pour avouer les impietez dont on accusoit les Chrétiens, elle répondit ; comment mangerions-nous des enfans, nous à qui il n'est pas même permis de manger le sang des Bêtes ? Sur quoi M. Fleury (b), remarque, que les Chrétiens observent encore cette même défense longtemps depuis. Il paroît par une Lître attribuée à *Evantius* Evêque de Vienne, qu'il y avoit encore des Chrétiens sur la fin du sixième siècle, qui faisoient scrupule de manger du sang. Ce Prélat écrivit contre eux, & soutint que c'étoit une superstition Judaïque, que de s'en abstenir. (c) M. du Pin remarque, en parlant de cet Auteur, que l'Eglise Greque observoit encore alors le Canon du Concile de Jerusalem.

M. Fleury, qui croit avec tous les

E 7

Chrê-

(a) Voyez le *Traité d'Etienne de Courcelles de esu sanguinis*. (b) *Liv. IV. pag. 440.* (c) *Voyez Nouvelle Bibliothèque des Auteurs Ecclesiast. Tom. V. pag. 91.*

Chrétiens d'à présent, que les Fidèles ne sont plus obligez de s'abstenir du sang & des choses étouffées, explique en peu de mots les raisons de cette Ordonnance Apostolique. (a) Il remarque qu'il étoit nécessaire d'avertir les Gentils, que la fornication étoit défendue, parce que la plupart d'entr'eux la comptoient pour rien. La Religion des Payens ne les éloignoit d'aucune espèce de débauche; & les loix civiles, qui défendoient l'adultère, permettoient d'entretenir des concubines, & toléroient les femmes abandonnées au Public. De plus, chacun pouvoit user de ses esclaves, comme il lui plaisoit. Quant à la défense de manger du sang & des choses étouffées, qui venoit de plus haut que de la Loi de Moïse, puisqu'elle avoit été donnée à Noë au sortir de l'Arche; on croit que les Apôtres voulurent laisser d'abord cette seule observance légale assez facile, pour réunir les Gentils avec les Israélites, & les faire souvenir de l'Arche de Noë, figure de l'Eglise qui rassemble toutes les Nations. On peut encore croire, que les Apôtres firent cette défense, parce que (b) les Payens s'imaginoient que leurs faux Dieux se repaïssoient du sang des victimes.

§. Nô-

(a) *Liv. I. pag. 67.* (b) *Origenes contra Celsum. Lib. VIII.*

5. Nôtre Auteur a ramassé avec soin tout ce que *Philostrate*, *Pausanias*, & plusieurs autres ont écrit d'*Apollonius de Thyane*; à qui ils ont attribué beaucoup de miracles. On a dit entr'autres, qu'il entendoit le langage des oiseaux. Voici sur quoi cette fable est appuyée. (a) Apollonius étant à Ephèse, & exhortant un jour les Habitans de cette Ville à se communiquer leurs biens & à se nourrir les uns les autres; il y avoit de petits oiseaux perchez dans un bois qui étoit proche. Il en vint un autre qui vola vers eux, en criant, comme s'il leur eut apporté une nouvelle. Tous les autres commencerent aussi à crier, & s'envolerent avec lui. Apollonius, qui s'en aperçut, s'arrêta, & dit au Peuple: *Un garçon qui portoit du blé a fait un faux pas, & en a répandu une grande partie dans une telle rue. Cés oiseaux s'y est trouvé, & est venu avertir les autres de cette bonne fortune.* Plusieurs Auditeurs coururent à l'endroit qu'il avoit marqué, & trouvant que la chose étoit, comme il l'avoit dite; ils revinrent au lieu où le Peuple étoit assemblé, remplis d'étonnement & d'admiration. Apollonius continuoit cependant d'exhorter le Peuple à se communiquer leurs biens

par

par cét exemple des oyseaux. Cela suffit pour faire croire qu'il entendoit leur langage. Mais, ajoute M. Fleury, il est aisé de juger, qu'il avoit remarqué en passant ce blé répandu, & avoit inventé le reste.

6. On nous donne dans le second Livre de longs extraits du Livre du *Pasteur* attribué à un certain *Hermas*. Si cét Ouvrage est aussi ancien qu'on le croit, comme il y a de l'apparence, il est étonnant, que dans un tems si près de Jesus-Christ & des Apôtres, il y ait eu des Docteurs Chrétiens aussi entêtez de chimères, que le paroît être l'Auteur du *livre du Pasteur*; ce n'est que visions, depuis le commencement jusques à la fin. Ce qu'il dit des Apôtres, qu'après leur mort ils ont prêché aux Saints qui étoient morts auparavant, & leur ont donné le bême, sans quoi leurs bonnes œuvres auroient été inutiles, est la moindre de ses rêveries. Cependant, quelque peu judicieux que soit cét Auteur il n'a pas laissé d'en imposer à plusieurs Peres, & à l'égard de cette prétendue predication des Apôtres, & sur divers autres sujets.

III. LES deux derniers Livres de M. Fleury contiennent l'Histoire du second siècle.

1. Si l'on en croit (a) *Athenagore* dans son Apologie ; les Chrétiens de son tems ne se propofoient en se mariant, que d'avoir des enfans, & imitoient le *laboureur*, qui ayant une fois confié son grain à la terre, attend la moisson en patience. Ce que dit ce même Auteur des Chrétiens de son siècle est remarquable. Chez nous vous trouverez des ignorans, des ouvriers, de vieilles femmes, qui ne pourroient peut-être pas montrer par des raisonnemens la vérité de nôtre doctrine ; mais qui montrent par les effets l'utilité de leurs sentimens. Ils ne savent pas des discours par cœur ; mais ils font de bonnes œuvres.

2. En parlant de *Meliton* Evêque de Sardis, (b) on remarque que c'est le premier Auteur Chrétien, qui nous a donné le catalogue des Livres de l'Ancien Testament. Il est tout-à-fait conforme à celui des Juifs, excepté qu'il ômet le Livre d'Esther. Comme ce témoignage pourroit être favorable aux Protestans, M. Fleury répond, que ce Catalogue n'est pas tout-à-fait exact ; que toutes les Eglises n'étoient pas encore également instruites sur ce sujet ; que quelques unes ne connoissoient pas tous les Livres Canoniques, &

(a) Liv. III. pag. 378. & 379. (b) Liv. IV. pag. 419,...



& qu'on ne doit pas s'en étonner ; puis qu'il y en avoit qui subsistoient sans aucune Ecriture, selon le témoignage de *S. Irénée*.

3. (a) La manière dont le Gouverneur de la Gaule traita les Chrétiens, après que l'Empereur *Marc Aurele* lui eut écrit, *qu'il fit mourir ceux qui confessoient & qu'il relâchât les autres*, fait voir, qu'on ne sauroit donner à ces paroles le sens que lui donnent (b) Mr. & Madame *Dacier* dans la Vie de cet Empereur. Le Gouverneur fit mourir non seulement ceux qui confesserent les crimes atroces dont on les chargeoit, mais généralement tous ceux qui avouèrent simplement qu'ils étoient Chrétiens. Les mêmes Auteurs n'ont pas dit non plus, comme M. *Fleury*, que *Marc Aurele* étant tombé malade, se fit mourir volontairement. Comme ils en vouloient faire un Heros, il étoit nécessaire de cacher une circonstance qui ne lui fait pas honneur ; mais qui est néanmoins assez conforme aux principes qu'il a posés dans ses (c) *Reflexions morales*.

4. *Theophile* Evêque d'Antioche vivoit du tems de cet Empereur. On a remar-

(a) *Liv. IV. pag. 444.* (b) *Voyez Bibliothèque. Univers. Tom. XXI. pag. 154.*

(c) *Voyez le commencement du Liv. III.*

marqué (a) ailleurs, que c'est le premier qui se soit servi du mot de *Tris ou Trinité*, pour marquer les trois Personnes divines. & qu'il appelle la troisième la *sagesse*. M. Fleury, qui nous donne un long Extrait de l'Ouvrage de cet Evêque, n'a pas manqué de faire la même remarque. (b) Voici ses paroles. *Il dit ensuite que le Verbe de Dieu est son Fils: non comme les Poètes & les Auteurs des fables disent, que les Dieux ont des enfants; engendrez à la manière des hommes: mais comme la Vérité raconte du Verbe, qui étoit toujours dans le cœur de Dieu. Car avant que rien fût fait, il l'avoit pour Conseiller, & il étoit sa pensée & sa prudence. Mais quand Dieu voulut faire tout ce qu'il avoit résolu; il engendra ce Verbe procréé, premier né de toute creature. Non qu'il demeurât vuide de son Verbe; mais l'ayant engendré, il converse toujours avec lui. Ainsi Theophile reconnoit le Verbe coéternel au Pere. Mais il nomme génération, suivant le stile des anciens Theologiens, cette progression, par laquelle il s'est manifesté au dehors, lorsque le Pere a produit les Creatures par lui. Il ajoute; que Dieu le Verbe, né de Dieu est envoyé par le Pere, quand il veut. Il dit encore: les trois jours qui ont précédé*

(a) *Biblioth. Univers. Tom. III. pag. 61.*

(b) *Liv. IV. pagg. 457. & 458.*

dé la creation des astres , sont figures de la Trinité de Dieu , de son Verbe , & de sa sagesse : entendant par la sagesse le S. Esprit qui la donne. Theophile comp-  
toit depuis la creation du Monde , jus-  
ques à la mort de Marc Aurele , 5695.  
ans.

5. Si S. Irénée en doit être cru , les  
donsextraordinaires dont la primitive  
Eglise fut honorée , étoient encore  
fort communs sur la fin du second sie-  
cle. On a traité ailleurs (a) ce sujet ;  
mais comme on n'en a rien dit qu'en ge-  
néral , il ne sera pas inutile de rapporter  
ici le témoignage même de S. Irénée,  
tel que M. (b) Fleury nous le donne.  
„ Il oppose, dit nôtre Auteur parlant de  
„ ce Pere, aux vains prestiges des Héré-  
„ tiques les vrais miracles qui étoient  
„ encore alors frequens dans l'Eglise. Ils  
„ ne peuvent , dit-il , donner la vue  
„ aux aveugles , ni l'ouïe aux sourds ,  
„ ni chasser les Demons , si ce n'est ceux  
„ qu'ils envoient eux mêmes ; tant s'en  
„ faut qu'ils ressuscitent un mort , com-  
„ me le Seigneur a fait & ses Apôtres. Et  
„ entre les freres souvent , pour quel-  
„ que nécessité , toute l'Eglise d'un lieu  
„ l'ayant demandé avec beaucoup de  
„ jeû-

(a) Voyez *Biblioth. Univers. Tom. XVIII.*  
*pag. 262. & suiv.* (b) *Liv. IV. pag. 462.*  
& 463.

jeûnes & de prières ; l'esprit d'un mort est retourné dans son corps ; & la vie d'un homme a été accordée aux desirs des Saints. . . . Ceux qui sont véritablement Disciples de Jesus-Christ , ayant reçu de lui la grace, opèrent en son nom , pour le bien des autres hommes : chacun suivant ce qu'il leur a donné. Les uns chassent les démons, sûrement & véritablement : en sorte que souvent ceux qu'ils en ont délivrés, embrassent la foi & demeurent dans l'Eglise. D'autres ont la science des choses futures ; des visions , & des discours prophétiques. D'autres guérissent les malades , par l'imposition des mains , & leur rendent la santé parfaite. Nous avons déjà dit , que des morts sont ressuscitez & ont demeuré avec nous plusieurs années. Enfin , on ne peut dire le nombre des merveilles , que l'Eglise opere chaque jour par tout le monde , pour l'utilité des Nations , au nom de Jesus-Christ crucifié sous Ponce Pilate. Il dit encore ailleurs : nous aprenons , que plusieurs freres dans l'Eglise ont des graces prophétiques ; parlent toutes sortes de langues par la vertu du S. Esprit ; découvrent aux hommes pour leur utilité ce qu'ils ont de plus caché , & ex-

pli.

„pliquent les myſteres de Dieu.

On peut ajouter au témoignage de S. Irénée celui de *Tertullien* \* qui vivoit à peu près dans le même temps. „Choisissez, dit-il, celui de tous vos Magistrats qu'il vous plaira. Qu'il fasse venir devant son Tribunal un homme, que vous reconnoissez vous même être possédé du Démon. Appelez en suite tel Chrétien que vous voudrez. Nous soutenons que ce Chrétien ayant commandé à l'Esprit qui agit cet homme de dire ce qu'il est, il sera contraint, sans qu'il lui soit impossible de s'en empêcher, de confesser, avec autant de vérité qu'il n'est qu'un Démon, qu'il a accoutumé de se vanter faussement devant vous qu'il est un Dieu. *Ce qui suit est encore plus formel.* Faites paroître, dit-il aux mêmes Payens, ce même Chrétien devant l'autel de celui de vos Dieux, que vous honorez plus particulièrement que les autres, parce que vous croyez recevoir d'eux ou la guérison de vos maladies ou les pluyes du Ciel. Si lors que ce Chrétien lui commandera de dire qui il est, il n'est contraint, malgré qu'il en ait, de confesser publiquement qu'il est un Démon, n'étant pas assez hardi, pour  
„oser

(a) dans son Apolog. Chap. XXIII.

oser mentir devant les serviteurs du “  
vrai Dieu ; tuez ce Chrétien devant “  
vos autels , & que sa mort soit le “  
prix de son audace.

6. C'est par Tertullien & par ses E-  
crits, que M. Fleury finit son premier  
volume. On remarque, que ce Pere  
croyoit qu'il falloit rebâtifier les Héré-  
tiques , & que les Laïques pouvoient  
administrer le bâême. Il paroît que de  
son tems on se servoit déjà de parrains,  
qui répondoient pour les enfans qu'on  
bâtizoit ; que les Chrétiens s'assembloient  
la nuit ; qu'on passoit la nuit de  
la veille de Pâques dans l'Eglise ; qu'on  
faisoit le signe de la croix sur son lit &  
sur son corps ; & que les Chrétiens em-  
portoient l'Eucharistie dans leurs mai-  
sons pour communier tous les jours.

---

## XI.

**NOUVELLE BIBLIOTHE-  
QUE DES AUTEURS  
ECCLESIASTIQUES**, Con-  
*tenant l'Histoire de leur vie, le Cata-  
logue de leurs Ecrits, & la Chronolo-  
gie de leurs Ouvrages ; un sommaire de  
ce qu'ils contiennent, un Jugement sur  
leur stile, & sur leur doctrine, & le  
dénombrement des différentes éditions  
de*

*de leurs Ouvrages. Par Mre. L. EL-  
LIES DU PIN, Docteur de la Fa-  
culté de Paris, & Professeur Royal  
en Philosophie. Tome V. des Au-  
teurs du sixieme siecle de l'Eglise. A  
Paris, in 8. & à Amsterdam, Chez  
les Huguetan 104. pagg. 266.*

I. **L**E cinquieme siecle de l'Eglise a  
fourni de la matiere à M. Du Pin,  
pour deux gros volumes, & il a bien  
eu de la peine d'en trouver dans le sixie-  
me pour en faire un médiocre. Le goût  
commençoit dès lors à être dépravé.  
On s'attachoit à faire mille questions  
inutiles. On disputoit avec opiniâtreté  
sur des sujets de nulle importance; &  
l'on expliquoit les mystères les plus dif-  
ficiles de la Religion par les principes  
de la Dialectique. Les plus sages & les  
plus savans ne purent se garantir de l'es-  
prit de crédulité, qui régnoit alors; &  
l'on ne parla plus que d'apparitions & de  
miracles. On porta au delà des justes  
bornes la veneration des Saints & des  
Reliques. Les immenses richesses de  
l'Eglise en étoufferent la pieté; on  
ne s'attacha plus qu'à briguer les Bé-  
néfices, & les Conciles furent tout oc-  
cupez du soin de reigler les différens,  
qui naissoient à tout moment au sujet  
de la distribution & de la conservation  
de

de ces richesses. L'Eglise Latine, en  
dit jusques aux Soudiâces, la nécessité  
de vivre dans le célibat, & cette dure  
loi obligea d'en faire un très-grand  
nombre d'autres, pour éviter les mal-  
heureuses suites d'une ordonnance, qui  
suppose dans l'homme des dispositions  
dont il n'y en a peu qui soient capables.  
Les Eglises d'Orient & d'Occident com-  
mencerent à se brouiller; & les Evê-  
ques de Rome;

teurs, prétendi-  
prérogatives aus-  
sieurs n'avoient p

C'est là le port  
de l'Eglise du li

le il donne néanmoins la gloire d'avoir  
expliqué la doctrine de l'Eglise avec  
toute l'exactitude possible, d'avoir dé-  
fendu la Foi avec beaucoup de con-  
stance, & d'avoir fait de très-belles  
loix touchant la Discipline de l'Egli-  
se.

Il auroit été à la Preface. Si les  
promesses hardies du Pere Hardouin  
dans sa défense de la Lettre de S. Chryso-  
stome à Césaire, qu'il n'a lues qu'après  
l'impression de ce volume, ne l'avoient  
obligé de défendre la vérité de quelques  
Ouvrages des Auteurs dont il y parle.  
Ce Jesuite promet de faire voir que  
*Faxodus, Liberatus, Marius Mercu-*  
*Tous. XXII.*



tar, *Victor de Tunnone*, le *Cassiodore*, si l'on en excepte les *Formules*, le *Traité de l'Âme*, & les *Commentaires sur les Psaumes*, & enfin l'*Isidore*, qu'on tient être l'Auteur du *Livre des Ecrivains Ecclesiastiques*, sont des Auteurs nez en France, & qu'ils ne sont pas à beaucoup près si vieux qu'on les fait. Comme M. du Pin ne fait pas encore les raisons du P. Hardouin, il se contente d'établir la vérité de ces Ouvrages, par des preuves positives, & auxquelles il prétend que toutes les raisons de son Adversaire ne peuvent résister. Il défend aussi la vérité des deux Apologies de Justin Martyr, dont le P. Hardouin promet de faire voir la supposition. Il emploie, pour établir la vérité de tous ces Ecrits, des témoignages des Auteurs contemporains, ou d'autres qui pouvoient être bien instruits des choses qu'ils ont avancées.

II. LE premier Auteur dont nous parle M. du Pin est le Pape *Symmaque*, qui fut élevé sur le siege de Rome après *Anastase*, par la pluralité des suffrages, tandis que *Festus* qui en étoit Sénateur en fit élire un autre nommé *Laurent*. Ce schisme divisa la Ville & l'Eglise. Les deux partis allèrent trouver le Roi *Theodoric* à Ravenne, qui décida en faveur de celui, qui avoit été élu le

le premier, & qui avoit eu le plus de suffrages. Symmaque, qui avoit eu ces deux avantages, fut confirmé dans la possession du S. Siege. Cela n'arrêta pas les Ennemis; ils le chargerent de plusieurs crimes, qui donnerent lieu aux diverses lettres qu'il a écrites.

1. On nous dit que le stile en est dur, mais qu'il a de la force & de la véhémence. La sixième de ces Létres contient son Apologie adressée à l'Empereur *Anastase*. Il paroît par cette Létre, qu'on l'accusoit d'être Manichéen. Il accuse à son tour l'Empereur de favoriser les Eutychiens & de communiquer avec eux; il le reprend de ce qu'il méprise l'autorité du S. Siege & du successeur de S. *Pierre*. Il compare la qualité d'un Evêque avec celle d'un Empereur, & relève infiniment la première au dessus de la seconde. Il déclare à l'Empereur, que comme il lui feroit perdre sa dignité, s'il prouvoit les chefs d'accusation, qu'il a formez contre lui, il se met au hazard de perdre la sienne, s'il ne peut l'en convaincre. Il soutient, que si l'on est obligé d'obeïr aux Puissances, c'est principalement à celles qui sont spirituelles; & avance plusieurs autres choses, qui font voir que ce Pape s'en faisoit beaucoup accroire.

2. Le second Auteur, dont on nous parle, est *Avitus* Evêque de Vienne. Il travailla beaucoup à la conversion des Ariens : il convertit *Sigismond* fils de *Gondebaud* Roi des Bourguignons, & combatit avec vigueur tous les Hérétiques de son tems. Il composa des Létres, des Sermons, & des Poèmes. Mais les létres sont le principal de ses Ouvrages. Cependant, il savoit si mal l'Histoire, qu'en combattant les erreurs de *Nestorius* & d'*Eutychès*, il attribua au premier les sentimens du second, & au second ceux du premier. Dans sa troisième Létre il accuse l'Evêque de Constantinople d'avoir retranché l'année précédente, du *Trisagion* ces paroles ; *vous qui avez été crucifié pour nous, ayez pitié de nous* ; & il défend cette exprellion, comme très-ancienne. Cependant c'étoit *Pierre le Foulon*, qui avoit ajouté depuis peu ces paroles au *Trisagion*, & l'Evêque de Constantinople, bien loin de supprimer cette addition, l'avoit approuvée. L'Evêque de Rome auroit de quoi se féliciter du titre d'*Evêque de l'Eglise Universelle*, que lui donna *Avitus*, dans la Létre XXVII. s'il ne parloit à peu près de la même manière à l'Evêque de Jerusalem dans la Létre XXIII. *Votre Apostolat*, lui dit-il, *exerce la primauté, que Dieu*

lui

lui a accordée ; & veut montrer, non seulement par ses prérogatives, mais encore par ses mérites, qu'elle tient le premier lieu dans l'Eglise Universelle. M. du Pin ne sauroit approuver les pensées de cet Auteur sur l'Evêque de Rome, & il fait voir le ridicule de cette proposition de la Lître XXXI. Si l'on vouloit revoquer en doute la validité de l'Ordination d'un Pape, il sembleroit que c'est l'Episcopat & non l'Evêque, qui est en peril. *At si Papa Urbis Romæ vocatur in dubium, Episcopatus jam videtur, non Episcopus vacillare.*

De toutes les Homélies d'Avitus, il ne nous en reste qu'une entière, sur la fête des *Rogations* dont il nous apprend l'origine. La Province de Vienne étant affligée par des tremblemens de terre & par des tempêtes continuelles, & le feu ayant pris à la grande Eglise la nuit de la fête de Pâque, S. Mancert l'arrêta par ses prières, & forma dès lors le dessein d'établir les *Rogations* pour rendre grâces à Dieu, & prévenir de semblables malheurs à l'avenir. Il choisit pour cette solennité trois jours entre Pâque & l'Ascension, & fit des processions solennelles dans ces jours. Les autres Eglises des Gaules suivirent l'exemple de celle de Vienne.

Le Pere Dom Luc Dachery a donné au

Public dans son Spicilège, la conférence qu'eut Avitus avec les Evêques Ariens, en présence du Roy Gondebaud. Avitus les confondit entièrement, & ils ne purent lui répondre, que par des injures. Mais pour leur fermer entièrement la bouche, il leur proposa d'aller sur le champ au tombeau de S. Juste, d'interroger le Saint sur la créance des uns & des autres, & de s'en rapporter à ce qu'il en diroit. Les Ariens ne voulurent point accepter le parti, disant qu'ils ne vouloient pas faire comme Sathl, qui avoit eu recours à des charmes & à des Devins.

3. *Ennodius* Evêque de Pavie vivoit à peu près dans le même tems qu'Avitus. M. du Pin remarque, que les sentimens sur la grace aprochoient fort de ceux de Fauste & des Prêtres de Marseille. Il rejette, comme un blasphème, ce que quelque personne avoit avancé, que l'homme n'a de liberté, que pour choisir le mal. *Que veut dire, ce sont les paroles, ce témoignage de S. Paul, j'ai volonté de faire le bien, mais je ne trouve pas le moyen de le faire? n'est-ce pas dire, je puis choisir le bon chemin; mais je me laisserai bien-tôt, si la grace ne m'aide..... C'est la grace, qui nous conduit à la vie par des voyes secrètes, si nous ne lui resistons; mais c'est par nôtre propre choix,*

choix, que nous suivons le bien, qui nous est montré.

Ce fut Ennodius, qui écrivit l'Apologie pour le Concile, qui avoit abjuré le Pape Symmaque, contre un Ecrit composé contre ce Concile. Notre Auteur prétend, que les raisons d'Ennodius sont bien moins fortes, que celles de ses Adversaires, & il traite de paradoxe outré la proposition de cet Evêque, qu'un homme élevé à la Papauté devient saint, & que cette dignité le trouve ou le rend tel. Il a du feu & de l'imagination; mais son stile est obscur, & il ne raisonne pas juste.

4. Après avoir parlé des Ecrits du Pape Hormisdas, M. du Pin vient à ceux de S. Fulgence. Il naquit à Telepse, Ville de la Province Byzacène, environ l'an 464. Quand il fut en âge d'exercer un emploi, il fut fait Recuteur du Domaine de la Province. Mais cet emploi lui ayant déplu, il résolut de quitter le Monde, & se mit sous la direction d'un Evêque appelé Fauste qui vivoit dans un Monastere, près de son Evêché. Après divers voyages & plusieurs persécutions, il fut ordonné Evêque de \* Raspe malgré lui, en 504. ou 508.

Il fut ensuite relegué en Sardagne par

F 4

le

• En Afrique.

de *Rufin Taurinensis*, en même tems que tous les autres Evêques d'Afrique; mais ils furent rapelés en 522. par son fils *Aldéon*. S. Fulgence mourut sur la fin de l'année 532. ou 533. Il a composé plusieurs Ouvrages. Il en a fait un de la Remission des péchez, où il prouve par plusieurs raisonnemens fondez sur l'Ecriture, que l'on ne obtient la remission des péchez qu'en cette vie, & que tous ceux qui mourront en mauvais état seront damnez sans aucune miséricorde.

Les Moines de Scythie ayant consulté les Evêques d'Afrique relegatez en Sardagne, sur cette proposition; *Un de la Trinité a souffert*, qu'ils soutiennent être Catholique, & leur ayant exposé leur créance sur l'Incarnation & sur la Grâce, ceux-ci chargerent S. Fulgence de leur répondre. Ils approuvent dans leur réponse tous les points de la profession de Foy des Moines de Scythie; sans en excepter la proposition; *Un de la Trinité a souffert*. Deux peñsées, sur le Libre Arbitre & sur la Grâce, sont toutes conformes à celles de S. Augustin. Ils condamnent expressement ceux qui entendent ce passage de si Royal, que Dieu veut que tous les hommes soient sauvez, comme s'il dépendoit de l'homme de vouloir se sauver, & ils soutiennent, que

l'exemple des Enfans morts sans bâte-  
me, qui sont condamnez aux suplices é-  
ternels, sans avoir commis de faute vo-  
lontaire, les confondent.

Nous n'avons que des fragmens des  
dix Livres de Fulgence, contre un cé-  
lébre Sectateur d'*Arius*, nommé *Fa-  
bien*. Il distingue dans le quatrième Li-  
vre, le culte de *latrie* de celui de *du-  
lie*. Il dit, que le premier ne convient  
qu'à Dieu, & que le second peut con-  
venir aux Creatures. Dans le *Traité de  
la Foi* adressé à un Laïque appelé *Pier-  
re*, il soutient que personne ne peut  
parvenir au salut sans le bâteme, ex-  
cepté ceux qui versent leur sang dans  
l'Eglise pour Jesus-Christ.

Dans la réponse aux questions qui  
lui furent proposées par le Diacre *Fer-  
rand*, sur ce qu'on lui demande si l'on  
peut dire, que *la Divinité de Jesus-  
Christ a souffert*, comme on dit, *un  
Dieu a souffert*, *un homme est mort*; il  
prétend que cette expression ne peut  
être condamnée, & tâche de la justi-  
fier, par des témoignages de *S. Léon*,  
*de Gelase*, & de *S. Ambroise*.

Au sujet de *Boèce*, *M. du Pin* re-  
marque, qu'il semble être le premier  
qui ait expliqué la *Région* par la  
*Philosophie d'Aristote*, & qui se soit  
servi de la méthode, que les *Schola-*



stiques ont suivie avec tant d'ardeur , & qui a introduit tant d'épines dans la Théologie.

6. *Photius* nous a laissé d'assez longs Extraits d'un Traité du *Verbe incarné*, fait par un Moine nommé *Jobius*. M. du Pin approuve fort la réponse que fait cet Auteur à ceux qui demandent, pourquoi le Fils & le S. Esprit procédant tous deux du Pere, l'un est appelé *Fils* & l'autre *S. Esprit*, & pourquoi ils n'ont pas tous deux la qualité de *Fils*. C'est, répond *Jobius*, que tel est l'usage, & que les hommes expriment comme ils peuvent les différences des Personnes Divines, quoi qu'ils ne les comprennent pas. „ Cela est de bonne foi, „ bien sage, & bien raisonnable, dit M. du Pin.

7. On met avec raison *Justinien* au rang des Auteurs Ecclésiastiques, à cause du grand nombre de Constitutions & de Loix, qu'il a faites sur les affaires de l'Eglise. M. du Pin nous donne de longs Extraits des *Novelles* de ce Prince. La XXII. est une des plus remarquables. Elle règle les causes de la dissolution des mariages, qu'on réduit à celles-ci. 1. Quand l'un des deux qui sont conjoints fait vœu de chasteté. 2. Quand le mari est impuissant pendant trois ans. 3. Quand il est

ca-

captif ou absent pendant cinq ans, sans qu'on en ait eu des nouvelles ; & non pas quand il est esclave , ou condamné aux minieres , ou exilé & banni pour toujours. 4. Que si néanmoins on épousoit une personne , qui se trouvât être esclave , dans la suite le mariage seroit nul , à moins que ce ne fût son Maître qui l'eût mariée comme libre, auquel cas elle demeureroit libre. 5. On revoque la permission donnée par *Constantin* , par laquelle une femme dont le mari auroit été quatre ans à la guerre , sans lui écrire ou lui donner des marques de son affection pouvoit se marier à un autre. On veut qu'une femme ne puisse penser à se remarier qu'au bout de dix ans , après avoir fait solliciter son mari de revenir , & présenté sa requête à son Capitaine ou à son Colonel , en sorte qu'il soit constant , qu'il ne veut plus retourner avec sa femme.

La Nouvelle CXVII. revoque cette permission , & ne veut point qu'une femme puisse se remarier , qu'elle n'ait des preuves assurées de la mort de son mari. Dans la CXL. on rétablit l'ancienne coutume , qui permettoit aux personnes mariées de se séparer du consentement de l'un & de l'autre , sans autre formalité.

La CXLVI. est bien remarquable. Elle permet aux Juifs de lire la Bible en Hébreu, & en Latin suivant l'Hébreu; mais elle leur défend de se servir d'autre Version Grecque, que de celle des LXX. Elle ordonne aussi, qu'on ne permette point aux Saducéens, qui nient la résurrection & le dernier jugement, de tenir aucune Assemblée.

8. *Junilius* Evêque d'Afrique a composé un Traité des parties de la Loi Divine, dont M. du Pin fait beaucoup de cas. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il exclut du Canon de l'Ecriture, non seulement les deux Livres des *Macchabées* & celui de *Judith*; mais encore les deux Livres des Paralipomènes, le Livre de *Job*; les deux Livres d'*Esdra*, & le Livre d'*Esther*.

9. Le Pape S. *Gregoire* est sans contredit le plus célèbre Ecrivain Ecclesiastique du Sixième Siècle. Il étoit petit-fils du Pape *Nicolas II*. Après avoir achevé ses études à Rome avec beaucoup de succès, il fut fait Gouverneur de la Ville; mais son Père étant mort, il

*M. Spanheim*, qui n'ignore rien de tout ce qui regarde l'Histoire Ecclesiastique, n'a pas manqué de faire cette remarque, dans son excellente Dissertation sur *Job*.

Pag. 4. de la dernière Edition.

il se consacra au service Divin, & donna tout son bien pour bâtir des Monastères. Après la mort du Pape *Pelage*, il fut choisi pour remplir sa place. Mais bien loin de l'accepter avec empressement, il écrivit à l'Empereur *Maurice*, pour le prier de ne point consentir à son élection. Le Gouverneur de Rome retint la lettre, & s'assura de *Gregoire*, de peur qu'il ne s'enfuit. Cela n'empêcha pas qu'il ne se sauvât de Rome caché dans un panier, d'où il se retira dans une caverne au fond d'une forêt. Il y fut découvert, on l'en tira, & il fut consacré le 3. Septembre de l'année 1590.

Peu de tems après, il fit une profession de foi, dans laquelle il prit le titre de *Serviteur des Serviteurs de Dieu*, pour l'opposer aux titres fastueux, que les autres Patriarches prenoient. Il donna des marques d'une profonde humilité, dans toute sa conduite & dans tous ses Ecrits; & les Protestants n'ont pas manqué d'en tirer divers argumens, contre les injustes prétensions des Evêques de Rome. M. du Pin n'a pas oublié ces endroits-là, dans les Extraits qu'il nous donne des Ouvrages de ce Pape.

Le premier dont il nous parle sont ses Lettres, qui sont au nombre d'environ

840, & que nôtre Auteur a réduites à de certains chefs principaux pour nous apprendre ce qu'elles contiennent de plus considerable.

Ce Pape étoit fort pour l'indissolubilité des mariages. Il soutient que ces liens sacrez ne sont point rompus, bien que l'une des parties entre en Religion: quoi qu'il permette aux deux Parties d'entrer en Religion, pourvu que ce soit d'un consentement mutuel. Il déclare que la loi de Dieu ne permet à un mari de quitter sa femme, que pour la seule cause d'adultere. Selon la pratique, il veut qu'on refuse l'Episcopat à ceux qui le demandent, & qu'on le donne à ceux qui le fuyent, ce qui apparemment ne doit pas être entendu à la rigueur.

S. Gregoire se sert souvent dans ses lettres du mot de *Cardinal*; sur quoi l'on remarque, que ce mot dans cet Auteur; ne signifie autre chose que *Titulaire*. C'est ainsi qu'il permet à l'Evêque de Naples, de faire l'Evêque *Paul*, qui étoit leur Visiteur, *Cardinal* de leur Eglise. Il parle d'un Prêtre *Cardinal* dans un Oratoire; & il fait des Evêques d'Eglises ruinées *Cardinaux* Evêques d'autres Eglises.

Comme ce Pape ne respiroit que la douceur, il déclare qu'il abhorre les  
vices

voyes de fait pour établir la Religion. Il assure, que s'il eût voulu, il auroit pû faire perir toute la Nation des Lombards; mais que ce n'est pas là l'esprit de l'Eglise; & il se plaint de ce que Jean le Jeuneur avoit laissé maltraiter des Prêtres de Constantinople, sans se mettre en peine de les défendre. Il "est inouï, dit-il, de contraindre à "coups de bâton à avoir la foi. *Inaudita est prædicatio, quæ verberibus exigat fidem.* Il paroît par plusieurs de ses lettres, qu'il croyoit que le Jugement dernier étoit proche. Il étendoit les degrez défendus pour le mariage, jusques aux cousins germains & aux cousines germaines; & cela pour deux raisons, dont la première est visiblement fautive, à moins que les hommes ne fussent faits autrefois, tout autrement qu'aujourd'hui. 1. C'est qu'on sait par expérience qu'il ne naît point d'enfans de ces mariages. 2. Parce que la Loi divine les défend. Il ordonne ailleurs; qu'un mari n'approche point de sa femme après ses couches, que son enfant ne soit sevré, à moins que, *par abus*, elle ne le nourrisse pas.

Après les Létres, M. du Pin parle du Livre des Morales de S. Gregoire

• *Lib. II. Ind. II. Ep. 62. Lib. III. Ep. 44. Liv. VII. Ind. II. Ep. 128.*

sur Job ; dans lequel cet Auteur ne s'arrête presque point à l'explication de la lettre : mais à des Allegories & à des Moralitez , qui ne peuvent pas moins bien être appliquées à tout autre endroit de l'Ecriture Sainte , que les pensées de *S. Augustin* sur le livre des Pseaumes. L'Ouvrage de *S. Gregoire* ne laisse pas d'être utile , parce qu'on y trouve un grand nombre de principes , de regles , & d'instructions utiles à toutes sortes de personnes.

Le *Pastoral* de *S. Gregoire* a été reçu de toute l'Eglise avec beaucoup d'aplaudissement : mais ses Dialogues ne lui font pas beaucoup d'honneur , puis qu'ils sont pleins de miracles extraordinaires , & d'histoires incroyables. Ce Pape avoue ingenuement, qu'on avoit beaucoup plus découvert de choses de l'autre monde, de son tems, que dans tous les siècles précédens ; & il en allegue pour raison, que ce monde approchant de sa fin, on commence à découvrir ce qui arrive en l'autre.

Les miracles qu'il raconte ne sont pas seulement incroyables , ils sont encore ridicules ; comme , quand il dit, que le Moine *Nonnasus* ayant cassé une lampe de verre, il en ramassa les morceaux devant l'autel , & s'étant mis en prières, il trouva la lampe entière.

Que

Que S. Benoit rétablit par miracle un  
erible, que sa nourrice avoit cassé :  
c'est trop abbaissér la divinité ; & la  
mettre, s'il faut ainsi dire, à tous les  
jours, que de faire ainsi servir sa puis-  
sance à des choses de neant,

\* *Nec Deum interfit, nisi dignus vin-  
dice nodus*

*Inciderit.*

Quoi que les Dialogues de S. Gregoire  
soient pleins de fables, ils ne laissent  
pas d'être utiles pour apprendre l'hi-  
stoire des Sentimens des Chrétiens de  
ce tems là ; & c'est principalement ce  
qu'on doit chercher dans les Ouvrages  
des Peres. On voit dans le Livre IV.  
qu'il y avoit des personnes, qui sans  
se séparer de l'Eglise, doutoient que  
l'ame vécut étant séparée du corps.  
S. Gregoire réfute ce sentiment. Il dis-  
tingue, pour cet effet, trois sortes  
d'esprits. Les premiers qui ne se sont  
jamais unis à la chair, tels que sont  
les Anges. Les seconds qui sont unis à  
la chair ; mais qui ne meurent pas avec  
la chair : ce sont les âmes des hom-  
mes ; & les troisiemes, qui sont les  
âmes des bêtes, sont unis à la chair  
& meurent avec elle. A ce que dit  
l'Ecclesiaste, que les bêtes & les hom-  
mes meurent également, ce Pape ré-  
pond

\* *Horatius de Arte Poëtica.*



pônd , que c'est une question , que propose l'Auteur de ce Livre & non pas une décision. Il croit , sur l'état des Ames après la mort , que celles des Justes parfaits sont reçues dans le Ciel : celles de ceux qui ne sont pas si parfaits sont retenues dans de certaines demeures : & celles des Impies sont jettées dans le feu de l'Enfer qui , quoique corporel , ne laisse pas de les tourmenter. Il soutient qu'il y a un Purgatoire , pour expier les fautes légères de ceux qui ont mérité cette grâce par leurs bonnes œuvres. La dernière Edition des Oeuvres de S. Gregoire a été publiée à Paris en 1675.

M. du Pin finit les Auteurs du Sixieme Siecle , par quelques Grecs , dont Photius a fait mention , & qui ont apparemment vécu en ce tems-là.

III. ON assembla plusieurs Conciles en ce Siecle pour régler la Discipline. 1. Il s'en tint un à l'ome en 501 , qui condamne un statut fait par Basile Préfet du Prétoire du tems du Pape Simplicius , & qui portoit qu'on n'éliroit point de Pape de Rome , sans la participation & le consentement du Souverain. Il s'en tint un à Agde en 506. dans le second Canon duquel il est parlé de la communion des Etrangers , *communio peregrina*. M. du Pin croit  
que

que c'est le rang qu'on donnoit aux Étrangers , qui se disoient Clercs , & qui ne le pouvoient pas prouver par des *lettres formées*. On leur accordoit un rang honorable au dessus des Laïques ; mais au dessous des Clercs de l'Eglise.

2. Un Concile d'Epaone assemblé en 517 , regle ainsi les degrés de proximité dans lesquels on ne peut pas se marier. Si l'on épouse la femme de son frere , la sœur de sa femme , sa belle-mere, la sœur de son Oncle du côté du Pere & du côté de la mere , sa belle-fille , ou sa cousine germaine & issue de germaine.

3. Le second Concile d'Orange tenu en 529. condamne ceux qui soutiennent , que le peché du premier homme n'a apporté du changement qu'au corps de l'homme , sans faire aucun tort à son ame ; & ceux qui croient , que Dieu a prédestiné quelques hommes à la damnation. Le second Concile d'Orleans tenu en 533 , déclare , que les mariages ne peuvent être dissous par la volonté des personnes conjointes , quelque infirmité qu'elles allèguent.

4. Mais les plus célèbres Conciles qui se soient assemblez dans le VI Siecle sont ceux de Constantinople, bien que le

le sujet qui les fit assembler ne méritoit pas toutes les peines, que l'on se donna. Le premier se tint en 536, & en voici l'occasion. Les Conciles d'Ephèse & de Chalcedoine, en décidant de la doctrine, n'avoient pas appaisé tous les troubles, que les opinions de Nestorius & d'Eutychès avoient excitez dans l'Eglise. Celle d'Alexandrie vit successivement chasser ou déposer plusieurs de ses Evêques, selon que les partis differens prévaloi-ent les uns sur les autres. Plusieurs autres Eglises d'Orient se virent exposées aux mêmes révolutions. Enfin l'Empereur *Zenon* prétendant rétablir la paix, & rétenir ceux qui recevoient le Concile de Chalcedoine avec ceux qui le rejettoient ou tacitement ou ouvertement, fit un Decret d'union, dans lequel il exposoit la foi de l'Incarnation d'une manière Catholique, recevoit les *Capituls* de *S. Cyrille*, ne reconnoissoit d'autre reigle de la foi, que le Symbole de Nicée, & ne parloit point du Concile de Chalcedoine. Le Pape & les Eglises d'Occident, bien loin d'approuver ce Decret, le condamnerent, à cause de ce silence; & les Evêques d'Orient se diviserent en trois partis. Les uns recevoient le Concile de Chalcedoine, les autres le rejettoient.

ent formellement, & les troisièmes' entenoit à l'Edit d'Union de l'Empereur, sans parler de ce Concile. L'Empereur *Anastase*, qui succeda à *Zenon*, soutenoit ouvertement ces derniers; mais il favorisoit sous main ceux qui condamnoient le Concile.

Un Moine Egyptien nommé *Severe*, homme adroit & intrigant, eut le credit d'employer l'autorité de l'Empereur pour faire déposer les Patriarches d'Antioche & de Constantinople, & occuper la place du premier. Se voyant dans ce poste, il écrivit une lettre à tous les Evêques d'Orient dans laquelle il eut la hardiesse d'anathématiser le Concile de Chalcedoine. *Justin* ayant succédé à *Anastase* ordonna d'arrêter *Severe*, & de lui faire couper la langue, mais il se sauva à Alexandrie, où *Timothée*, qui en étoit Evêque le reçut favorablement, de même que *Julien* d'Halicarnasse, qui avoit été chassé de son Evêché pour le même sujet. Ce Parti, qui étoit assez foible par lui-même, se divisa encore sur la matière de la nature du Corps de Jesus-Christ. Les uns, qu'on nomma *Corruptibles*, soutenoient qu'il étoit corruptible, & les autres, qui furent nommez *Ephrasiens*, soutenoient le contraire.

En 127. *Justin* associa *Justinien* à l'Em-

l'empire. Ce nouvel Empereur étoit porté à soutenir le Concile de Chalcedoine, aussi bien que Justin : mais l'Impératrice étoit du parti des Phantasiastes. C'est pour cela qu'après la mort d'*Epiphane* Patriarche de Constantinople, elle fit venir *Anthime* de Trebisonde, qui étoit tout-à-fait dévoué à ses sentimens. Le Pape *Agapet* étant aussi arrivé à Constantinople refusa de recevoir *Anthime* à sa communion, lui commanda de se retirer à Trebisonde, & sur le refus qu'il en fit, il le condamna & ordonna *Mennas* à sa place. *Anthime* & ses Adherans exciterent mille troubles pour devenir les Maîtres, & après plusieurs seditions, le Concile s'assembla à Constantinople en 536, dans lequel *Mennas* présida. *Anthime* y fut condamné, & avec lui *Severe*, *Pierre d'Apamée* & *Zoaras*. Justinien fortifia les Canons du Concile par un Edit, qui défendoit à ceux qui avoient été condamnés de demeurer à Constantinople, condamnoit leurs Ecrits au feu, & les Copistes, qui les écrivoient, à avoir la main coupée.

Ce Concile sembloit avoir apaisé les troubles de l'Eglise d'Orient : mais *Pelage* Apocrisiaire de l'Eglise de Rome arriva à Constantinople avec quelques Moines de Jerusalem, qui rallumerent le

le feu qui paroïssoit être éteint. Ils s'aviserent de faire condamner *Origene*, avec plusieurs propositions, qu'ils avoient extraites de ses Livres. Ils furent soutenus par Pelage & Mennas, en haine de Theodore Evêque de Cesarée en Cappadoce, grand partisan d'*Origene*. L'Empereur Justinien, ravi de trouver l'occasion de juger des matieres Ecclesiastiques, fit d'abord dresser un Edit contre les erreurs d'*Origene*, qu'il adressa à tous les Patriarches. Les propositions condamnées étoient. 1. Sur la Trinité. 2. Sur la pluralité des Mondes. 3. Sur la préexistence des Ames. 4. Que les Cieux & les Astres sont animez. 5. Que les Corps glorieux seront d'une figure ronde. 6. Que les tourmens des Damnez finiront. Les Evêques furent obligez d'anathematizer la personne d'*Origene* & ses erreurs.

Theodore de Cesarée, qui outre le penchant qu'il avoit pour les sentimens d'*Origene*, étoit encore du parti des *Acephales*, c'est-à-dire, dans les sentimens des Eutychiens, ne trouva point de meilleur moyen de se venger, que de se servir de la methode de ses Adversaires. Il étoit appuyé de l'Impératrice *Theodore*. Ayant appris, que l'Empereur se préparoit à donner un Edit contre les *Acephales*, il lui représenta, que

que cela étoit inutile, & lui promit que les Acephales se réuniroient tous, si l'on vouloit anathématiser *Theodore de Mopsueste* & ses Ecrits, condamner les Ecrits de *Theodore* contre *S. Cyrille*, & la Lettre d'*Ibas*, qui avoit été lue dans le Concile de Chalcedoine. *Theodore* en faisant cette proposition avoit deux desseins. L'un de se venger de ceux qui avoient fait condamner *Origene*, en faisant aussi anathématiser *Theodore de Mopsueste*, qui avoit été contre lui, & qui étoit haï des *Origénistes*. Le second de donner atteinte au Concile de Chalcedoine, en faisant condamner des Auteurs & des Ecrits, qu'il sembloit avoir approuvez.

*Justinien* croyant de procurer la paix de l'Eglise, promit à *Theodore* ce qu'il demandoit, & fit publier un Edit qui condamnoit la Personne de *Theodore de Mopsueste*, les Ecrits de *Theodore*, & la lettre d'*Ibas* à *Maris Persan*, & c'est ce qu'on nomma les trois Chapitres. Non content d'avoir fait cet Edit, il voulut le faire approuver dans un Synode, & afin qu'il eût plus d'autorité, il en fit assembler un à Constantinople, lequel fit à peu près tout ce qu'il voulut.

Cet-  
En 546.

Cette Décision, qui fut faite sans consulter le Siege de Rome, déplut à ceux qui en étoient les Partisans; & Mennas qui devoit tout à ce Siege, n'y auroit pas consenti, sans l'autorité de l'Empereur; & il ne signa même qu'à condition, que le Pape aproveroit ce qu'il faisoit; & quelques Evêques plus fermes que lui, n'aprochant point cette démarche se separerent de sa communion.

Le Pape *Vigile* étant arrivé à Constantinople au commencement de l'année 547, condamna ce qui avoit été fait, & se sépara de la communion de Mennas, & des autres Evêques, qui avoient signé la condamnation des trois Chapitres. Mais quelques mois après, gagné par les prières de l'Impératrice, il se réunit avec eux, sans vouloir néanmoins aprover ce qui avoit été fait; & l'année suivante il consentit à tout ce qu'on voulut, se contentant de protester, qu'il ne prétendoit pas donner aucune atteinte au Concile de Chalcedoine.

Les Evêques d'Afrique, d'Illyrie, & de Dalmatie, ne pouvant aprover sa conduite se separerent de sa communion. *Vigile* se défendit, en soutenant, qu'il n'avoit rien fait contre le Concile de Chalcedoine. L'Empereur & Theodore

Tom. XXII. G dore



dore de Cesarée ne furent pas contents de cette Apologie. Le Pape de son côté se repentit de sa complaisance pour l'Imperatrice.

Pour terminer tous ces differens, on proposa d'assembler un nouveau Concile à Constantinople, où les Evêques d'Afrique & d'Illyrie seroient appelez, & l'on convint qu'en attendant, les affaires demeureroient au même état où elles étoient avant la contestation. Vigile seignait d'être satisfait de ce projet, retira adroitement l'Ecrit par lequel il avoit consenti à la condamnation des trois Chapitres, & les signatures des autres Evêques, & ne craignant plus de reproches de ce côté-là, il ne pensa plus, qu'à tirer en longueur la convocation du Concile. Justinien voyant qu'il avoit été trompé, fit publier au commencement de l'année 551. l'Edit qu'il avoit fait contre les trois Chapitres, & qu'il avoit tenu secret jusques alors, & le Pape, pour se venger déclara excommuniés tous ceux qui recevroient cet Edit. Tout cela fut suivi de grandes contestations, qu'il seroit long de rapporter, & enfin l'Empereur voulant les terminer, fit assembler un Concile à Constantinople le troisième Mai de l'an 553. Le Pape Vigile qui étoit dans la Ville

fût exhorté de s'y trouver ; mais il s'en excusa , sur ce que le nombre des Evêques d'Orient surpassoit de beaucoup celui des Evêques d'Occident. On lui envoya des Magistrats de la part de l'Empereur , qui n'en purent rien obtenir. On ne laissa pas de proceder à l'examen de l'affaire. On lut dans plusieurs Conferences divers endroits des Ecrits de Theodore de Mopsueste , & le Symbole qui lui est attribué , des Extraits des Livres de Theodoret , & la Lettre d'Ibas à Maris de Perse , au sujet des differens survenus entre Cyrille d'Alexandrie & les Evêques d'Orient , & plusieurs autres Ecrits ; & tout cela fut condamné par le Concile ; malgré l'avis que Vigile donna par écrit fort different du sentiment des autres Evêques. L'Empereur sans s'en mettre en peine , & pour opposer ce Pape à lui-même , fit lire plusieurs de ses Ecrits , dans lesquels il condamnoit les trois Chapitres , & enfin dans la huitième Conference , après avoir fait profession de recevoir les quatre Conciles Généraux , & d'anathematifer les erreurs & les personnes qu'ils ont condamnées , on y joignit la personne & les Ecrits de Theodore de Mopsueste , ceux de Theodoret , & la Lettre d'Ibas , & l'on anathematisa ceux qui entrepren-

droient d'écrire pour défendre ces trois Articles.

Quelques uns ont cru, que les erreurs d'Origene furent condamnées dans ce même Concile ; mais cela ne vient, selon M. du Pin, que de ce qu'on a confondu l'Edit que fit l'Empereur en 540, & le Synode qui fut tenu à Constantinople sous Menas, avec ce qui fut fait dans ce dernier Concile ; aparemment parce que les Actes de ces différentes Assemblées ont été joints ensemble.

Vigile n'ayant voulu, ni se trouver au Concile, ni approuver ce qui y avoit été fait, fut envoyé en exil, & l'Empereur ordonna, que son nom seroit ôté des Diptyques. Mais ce Pape, selon son inconstance ordinaire, se ravisa peu de tems après, blâma sa conduite, condamna les trois Chapitres, & ce qu'il avoit écrit pour les défendre.

Après nous avoir donné l'Histoire de ces disputes fort au long ; M. du Pin rapporte son jugement sur ce sujet. Il croit, que les Ecrits de Theodore de Mopsueste étoient pleins d'expressions trop dures, qui sembloient favoriser le Nestorianisme, mais on soutient, que puis qu'il avoit condamné Nestorius, on devoit lui pardonner ces expressions ; d'autant plus qu'on en trouvoit de toutes semblables dans d'autres Auteurs.

• *Historique de l'Année 1692. 149*

La Lettre d'Ibas est injurieuse à S. Cyrille & au Concile d'Ephèse ; mais il ne falloit point pour cela la condamner comme hérétique. On ne croit pas non plus qu'on dût condamner les Ecrits de Theodoret : mais on soutient pourtant, que le Concile ayant prononcé contre les trois Chapitres, & la plupart des Evêques du Monde y ayant souscrit, il falloit y consentir pour le bien de la paix.

---

## XII.

LEXICON RATIONALE sive  
THESAURUS PHILOSOPHICUS *Ordine alphabetico digestus, in quo vocabula omnia Philosophica, variâque illorum acceptiones, juxta cum Veterum, tum Recentiorum placita, explicare ; & universè quæ lumine naturali sciri possunt, non tam concludere, quam recludere conatur*  
STEPHANUS CHAUVIN,  
*Nemausensis, ab aliquot jam retrò annis Rotterodami degens. In fine Operis exhibentur figurae, quæ variis machinis, variisque etiam naturæ Phænomenis explicandis inserviunt. C'est-à-dire, Dictionnaire Philosophique. A*

Rotterdam , chez Pierre vander  
Slaart. 1692. in fol.

**L**ES nouveaux Philosophes n'ont pas seulement introduit de nouveaux sentimens dans la Philosophie, ils y ont encore apporté de nouveaux termes & un nouveau langage: C'est ce qui rend fort imparfaits tous les Dictionnaires Philosophiques, qui ont paru jusques ici, & nécessaire celui que nous donne M. Chauvin; puis qu'il y explique également les termes de la nouvelle & de l'ancienne Philosophie. Il ne se contente pas de donner des définitions des termes, il explique encore fort au long les choses mêmes, qui sont significées par ces termes; en sorte que c'est ici à parler proprement un Cours de Philosophie traité par ordre Alphabétique; puis que les matieres y sont expliquées dans une grande étendue, qu'elles sont soutenues de toutes les raisons des Philosophes; & qu'on y répond même souvent aux instances qu'on peut faire contre les sentimens qu'on y allégué, & sur tout contre ceux pour lesquels on prend parti, & qui sont ordinairement les sentimens des Cartesiens. Bien que M. Chauvin renferme la Logique, la Metaphysique, la Physique & la Morale dans son Dictionnaire,  
il

il s'attache pourtant infiniment plus à la Physique, qu'à toutes les autres parties de la Philosophie; il explique un grand nombre d'expériences & de découvertes, que les nouveaux Physiciens ont faites; & c'est pour cela qu'il a pris soin d'ajouter à la fin toutes les figures nécessaires à ce sujet.

II. NOUS donnerons un seul exemple de tout ce qui est contenu dans ce Volume, afin qu'on puisse connoître ce qu'on y doit chercher, & la maniere dont l'Auteur traite les choses. Sur le mot *Angelus*; après avoir remarqué que c'est proprement un titre d'Office, on le définit un esprit créé qui à cause de la perfection de sa nature n'est point uni à un corps; ou qui n'a point été fait pour lui être uni. On ne fait naturellement que très-peu de chose des Anges, & tout ce qu'on a dit sur ce sujet ne sont, que de pures conjectures. Si la raison & l'expérience ne nous peuvent assurer de leur existence, du moins la rendent-elles fort probable. Les actions des Energumènes, les enchantemens des Magiciens, les Oracles des Payens, ne se peuvent guères expliquer, qu'en supposant qu'il y a des Anges ou des Démons. Or on ne peut pas absolument revoquer en doute tout ce que les Histoires nous disent sur ce sujet, bien

G 4

qu'on

qu'on ne doive le recevoir qu'avec beaucoup de précaution , l'incrédulité absolue & la trop grande crédulité étant également blâmables. La raison nous dicte , que l'existence des Anges semble être fort nécessaire pour la perfection de l'Univers , nous y voyons des Êtres matériels ; nous y en voyons qui sont en même tems & matériels & immatériels ; qu'y a-t-il de plus convenable que de croire qu'il y en a aussi de purement spirituels ? Cependant on ne peut démontrer l'existence des Anges ni *à priori* , ni *à posteriori*. On ne la peut démontrer *à priori* , puis qu'on ne conçoit rien ni dans leur nature , ni dans celle du Créateur , d'où l'on puisse conclurre la nécessité de leur existence. Il n'est pas plus possible de la démontrer *à posteriori* ; puis que tous les effets qu'on peut attribuer aux Anges , n'en dépendent pas si nécessairement , qu'on ne puisse également bien les attribuer ou à quelque autre agent naturel , ou à Dieu même.

Comme un Philosophe ne cherche que la vérité , M. Chauvin ne sera pas fâché qu'on remarque ici , qu'il semble qu'on peut démontrer *à posteriori* l'existence des Anges , ou pour ne s'équivoquer point , de quelques autres esprits qui soient distinguez de l'esprit hu-

humain, supposant de certains effets qui ne peuvent procéder ni de Dieu, ni d'aucun être matériel ; supposé que ces effets soient véritables, comme M. Chauvin le suppose, en disant que les opérations des Enchanteurs peuvent procéder d'une autre cause que d'un Esprit pur. Car s'il est vrai, qu'un serpent, par exemple, ait parlé avec une femme, qu'il ait répondu précisément à ce qu'elle lui a dit & qu'il l'ait trompée, cet effet est tel qu'il ne peut procéder ni de Dieu, qu'il n'est point trompeur, ni d'aucune cause matérielle ; & il ne faut pas dire que je suppose la Révélation, car je ne regarde ici cette Histoire, que comme M. Chauvin regarde ce que les Anciens nous ont dit des Oracles des Payens, simplement comme véritable, & non comme ayant été révélée par l'Esprit de Dieu. De même si nous étions assurés de la vérité d'un fait qui nous a prît, qu'un homme a ouï une voix, qui a répondu précisément à ce qu'il lui a demandé dans un discours suivi, & qui l'a assuré qu'il y avoit d'autres Esprits que Dieu & les Ames humaines, cela suffiroit pour nous persuader du moins de l'existence de l'un de ces Esprits. Si donc on ne peut démontrer l'existence des Esprits purs par les effets, ce n'est pas

G

par-



parce qu'il n'y peut point avoir d'effets qui soient tels , qu'on doive nécessairement les attribuer à des Esprits purs créés ; mais parce que ces effets nous manquent , ou qu'ils les faut puiser dans la Révélation.

Nôtre Auteur prétend , que les connoissances des Esprits purs sont beaucoup plus grandes que celles des hommes , parce que n'étant pas unis à un Corps , ils n'en sont pas embarrassés. Il y a des Philosophes qui croient que , par la même raison , l'homme connoît bien des choses que les Esprits purs ne connoissent point , parce que ces connoissances dépendent de l'union de l'âme avec le corps.

III. AU reste il y a peu de Dictionnaires , qui ne tombent dans un certain défaut , dont celui-ci n'est pas tout-à-fait exempt : c'est que les Auteurs ne se fixent pas ordinairement des bornes assez certaines ; ce qui fait que , ou ils ne comprennent pas tout leur sujet , ou ils vont au delà du but qu'ils se sont proposé. On a fait voir ce défaut en parlant du \* Dictionnaire de *Furetiere* , puis qu'on a montré que l'Auteur y avoit inféré plusieurs mots qui n'entroient point dans son plan , ou qui l'engageoient à y en mê-

*& Historique de l'Année 1692. 155*

mètre d'autres qu'on n'y trouve point. On peut dire la même chose du Dictionnaire de *Moreri*. Les Auteurs du Supplément, qui ont voulu faire un Volume à quelque prix que ce fût, ont inséré dans cet Ouvrage quantité de noms de Charges, d'Offices, de dignitez, qui n'entroient point naturellement dans le dessein de *Moreri*, bien que cet Auteur en eût marqué quelques unes. Aussi est-il arrivé, qu'ils ne nous ont rien donné sur ce sujet, que de très-imparfait; & qu'apprenant aux François les noms des Charges & des Dignitez du Royaume de France, qu'ils connoissent assez; ils n'ont dit que très-peu de chose de celles des autres Pays, qu'ils ignorent presque absolument.

La Philosophie n'a pas de bornes bien certaines. Quelques uns prétendent que les Mathématiques en font la principale partie, & cela étant, un Dictionnaire Philosophique doit contenir les termes de ces Sciences. Il est constant qu'on ne peut expliquer la Physique, du moins d'une manière satisfaisante, sans le secours des Mécaniques & de la Chymie, & c'est de qu'on peut prouver, par ce Dictionnaire même, où l'on trouvera souvent employez des termes de Chymie & des Méchaniques.

La Morale faisant encore partie de la Philosophie , & la Politique & l'Econometique étant des parties de la Morale , il faut qu'un Dictionnaire exact contienne les termes de toutes ces Sciences. On en trouvera quelques uns dans celui dont nous parlons ; mais il s'en faut bien qu'on ne les y trouve tous. En parlant de la fermentation , on employe le terme d'*Alkali* ; mais on ne trouve point ce même mot en son rang.

M. Chauvin explique ce que c'est qu'un *Cercle* , & entre bien avant dans les Mathematiques sur cet article ; mais il ne dit point ce que c'est qu'un *Angle* , bien que l'un ne soit pas moins employé dans la Physique que l'autre. Il semble que le mot *Cercle* n'y devoit point être ; ou que par la même raison , il falloit y mettre tous les autres termes de Geometrie ; surtout ayant expliqué fort au long toutes les propriétés de cette figure. Sur quoi nous remarquerons que tout cet article auroit bien besoin d'être réformé. Le *Cercle* , dit M. Chauvin , est la premiere entre les lignes courbes , c'est-à-dire , une figure plane renfermée par une seule ligne. La ligne n'est point une figure ; s'en est le terme ; si donc le *Cercle* , est une ligne , ce ne peut être une figure.

gure , ou si c'est une figure , ce ne peut être une ligne : l'Auteur confond le Cercle avec sa Circonference. Il faisoit dire, que le Cercle est une figure plane terminée par une seule ligne courbe , d'où toutes les lignes droites conduites au centre sont égales. On ne fait pas trop bien ce que signifie cette neuvieme propriété qu'on attribue au Cercle, c'est *qu'il n'a aucune proportion ni avec soi même, ni avec les autres figures; car on n'a point pu trouver de proportion geometrique de son diametre à sa circonference.* Il est constant que tout cercle peut se mesurer par lui même, par sa moitié, par son quart, & par une infinité d'autres de ses parties aliquotes. Il n'est pas moins vrai, que tout Cercle est précisément égal à un triangle rectangle , dont une jambe est le demi-diametre , & l'autre une ligne droite égale à la circonference du cercle. M. Chauvin confond encore visiblement en cet endroit le cercle avec sa circonference : Mais tous ces petits defauts, auxquels un Lecteur peut aisément suppléer, n'empêchent pas que l'Ouvrage ne soit en lui-même & bon & nécessaire. Puis qu'il s'agit de Dictionnaire, on avertira ici qu'on en verra bientôt un d'une nouvelle invention. On y re-

leve les fautes des Auteurs, & des Dictionnaires : on ne se referme pas, comme a fait Moreri dans les Auteurs morts, on parle aussi des Vivants; & il y a un grand article au sujet du célèbre *M. Arnaud*.



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

ET

HISTORIQUE

DE L'ANNEE 1692.

M A R S.

V I I L.

LOGICA sive Ars ratiocinandi, Auth.  
 Etore JOANNE CLERICO.  
 C'est-à-dire, La Logique ou l'Art  
 de raisonner. A Amsterdam, chez  
 J. Wolters. 1692. in 8. pagg. 181.



Le nombre prodigieux de  
 Logiques, qui ont paru  
 jusqu'à présent, n'a point  
 découragé M. Le Clerc de  
 publier la sienne; dans la  
 pensée, où il est, qu'il

y

y avoit beaucoup de choses à dire sur ce sujet, que l'on ne trouvoit point dans les livres de cette nature; sans en excepter ceux que l'on estime le plus, & avec raison, comme les *Logiques de Clauberge, & de Port-Royal*. On s'étendoit au contraire beaucoup, dans les *Logiques vulgaires*, sur des questions peu utiles, ou dont l'usage est renfermé dans l'enceinte des Ecoles. L'Auteur s'est proposé de rapporter en peu de mots & historiquement les principes les plus importants de la Logique d'Aristote; parce qu'on ne les peut ignorer entièrement, sans se priver de la lecture d'une infinité de Livres, que l'on ne sauroit entendre sans cela; & parce qu'il est honteux de ne savoir rien d'une si considérable partie de l'Histoire des Sciences. Mais il s'est beaucoup étendu sur les choses, qui peuvent servir à ouvrir l'esprit à la jeunesse, & à lui former le jugement. Il y a bien des remarques nouvelles qui tendent à ce but, & l'Auteur n'a pas négligé celles qu'on trouve dans la *Logique de Port-Royal*, dans la *Recherche de la Vérité*, & dans un livre Anglois intitulé \* *Essai touchant l'Enten-*

\* On en a parlé dans les *Volum. VIII. & XVII. de cette Bibliothèque.*

*& Historique de l'Année 1692. 161*  
*tendement*, comme il le déclare lui-même dans sa Preface.

I. DANS la premiere Partie, qui regarde les idées en général ou *la simple perception*, comme l'on parle, on trouvera une division de toutes nos idées, tirée en partie du Livre Anglois dont on vient de parler. On les réduit à sept ordres. Elles sont. 1. ou *simples* ou *composées*: 2. idées de *substances* ou de *modes*: 3. idées de *relations*: 4. idées *concrètes* ou *abstraites*: 5. idées *individuelles*, *particulières* & *universelles*: 6. idées *claires* ou *obscurés*: 7. *complètes* ou *incomplètes*. Sur chacune de ces especes d'idées on fait des remarques, qui peuvent beaucoup servir à distinguer ce que nous savons de ce que nous ne savons point, & à augmenter nos connoissances, autant qu'il est possible. On en rapportera ici quelques unes.

1. On appelle *simples* les idées, dans lesquelles on ne peut pas distinguer plusieurs choses par la pensée; & telles sont nos sensations, l'idée du mouvement, & quantité d'idées *abstraites*. Nous avons beaucoup de penchant à croire, qu'il y a dans les corps qui nous environnent, & qui excitent diverses de ces idées dans nous, quelque chose de semblable à ce qu'ils y font



font naître. On croit que le feu est *chaud* de même que nous, parce qu'il est cause de la *chaleur* qui est en nous. L'Auteur montre, après les Cartésiens, la fausseté & l'origine de cette opinion. Mais il ajoute à cela une chose, qu'ils ne remarquent pas ordinairement, c'est que l'on ne peut point définir les idées simples, la définition n'étant qu'une énumération des principales propriétés de ce qu'on définit. Il soutient que l'idée du mouvement en général étant une idée simple, on ne sauroit le définir, & réfute les définitions d'*Aristote* & de *Descartes*.

2. A l'égard des *Substances*, l'Auteur remarque, qu'encore qu'on ait une idée assez claire de la Substance en général, & considérée d'une manière abstraite; les idées que nous avons des Substances particulières, sont extrêmement obscures, puis que nous ne les concevons que comme des *sujets inconnus*, dans lesquels coexistent constamment certaines propriétés. C'est ce qu'il fait voir à l'égard des *Esprits* & des *Corps*, & il soutient que les Philosophes ont confondu mal à propos ce que nous connoissons dans les substances avec ce qui nous est inconnu.

3. Pour les *relations* ou rapports, l'Auteur remarque, entre autres choses

ses, que tous les termes, qui marquent des idées susceptibles du plus & du moins sont des termes relatifs, qu'il ne faut pas entendre d'une manière absolue. Par exemple, le terme de *savant* est extraordinairement équivoque, & signifie des choses bien éloignées dans la bouche d'un Payfan ignorant, & dans celle d'un homme d'étude. Chacun entend ces sortes de mots, par rapport à soi, & à ses connoissances; & pendant que le degré des lumières d'un autre ne nous est pas connu, il est impossible de savoir ce qu'il veut dire, puis que nous ne pouvons pas expliquer ses termes, par les idées que nous y attachons, lorsque nous nous en servons. Cette matiere est de grande conséquence, pour l'intelligence de toutes sortes d'Auteurs; & il n'y a guères de choses en quoi l'on se trompe plus fréquemment.

On remarque aussi, après le P. *Malebranche*, que nos jugemens & nos raisonnemens ne sont autre chose que des perceptions de rapports, auxquelles notre esprit acquiesce.

4. En parlant des idées réelles & abstraites, on remarque diverses fautes dans lesquelles les Philosophes de l'Ecole sont tombez, pour s'être trop ac-  
cou-

coutumez aux abstractions. A force de considérer ces sortes d'idées, ils ont crû qu'elles existoient réellement telles qu'ils les concevoient, & qu'il n'y avoit autre chose dans les Êtres, qui nous ont donné occasion, de les former.

On explique à ce sujet la Doctrine des *Universaux*, & l'on montre en termes clairs comment l'esprit se représente ces idées. On remarque là-dessus que l'arrangement que les Philosophes font de tous les Êtres en certaines especes d'idées, est fondé non sur une connoissance exacte de tout ce qui est dans les sujets, dans lesquels elles se trouvent; mais sur l'amas des propriétés, que nous connoissons, & auxquelles nous avons donné de certains noms. Ainsi quand on dit qu'une chose appartient à une certaine especes, on veut dire seulement que l'on remarque dans cette chose les propriétés, auxquelles on donne le nom de cette especes.

Cependant on s'imagine souvent connoître toutes les Especes d'Êtres qui sont dans la Nature, comme font ceux qui croient que tout doit être nécessairement ou *substance étendue* ou *substance qui pense*; selon les idées que nous en avons. On croit qu'en suppo-

lant

fant ces idées, on peut expliquer tout ce que l'on voit dans tout l'Univers, sans penser qu'il peut y avoir une infinité de choses que nous ne connoissons point ; & qu'il n'est pas même possible d'expliquer en particulier ce que c'est que *le Corps*, comme l'Auteur le fait voir en plus d'un endroit.

Ce qui prouve le peu de certitude qu'il y a dans la division des Etres, selon les Especes que les Philosophes ont imaginées, c'est qu'il n'y a rien de plus facile que de les faire chanceler après qu'ils ont marqué, le plus déterminément qu'il se puisse, la différence qui forme une certaine Espece. Ils disent, par exemple, que *la Raison* distingue l'Homme de tous les autres Etres ; mais si on leur demande si un animal raisonnable, qui auroit une tête de cheval seroit un homme, ils répondent que non, que ce seroit *un monstre*. Il paroît donc par là que cette différence n'est pas bonne, & outre cela, ils ne se trouvent pas peu embarrassés à expliquer ce que c'est qu'un monstre. On verra dans l'Auteur d'autres remarques sur cette matiere.

5. Il appelle, idées *claires* celles dont toute l'étendue paroît distinctement à notre esprit, en sorte que nous ne les pouvons confondre avec aucune autre.

Ainsi

Ainsi les idées simples sont claires, parce que nôtre esprit aperçoit tout ce qu'elles renferment. On rend claires de certaines choses, lors qu'on les considère par abstraction; quoi que le sujet dans lequel est l'Original de ces idées, soit très-obscur. On sait ce que c'est que l'*humanité*, quoi qu'on ne connoisse parfaitement aucun *homme* en particulier. Souvent en confondant ces deux choses, on s'imagine d'avoir des idées bien claires de ce que l'on ne connoit que très-confusément. A l'égard des idées composées, pour dire qu'elles sont claires, il faut pouvoir marquer toutes les idées simples dont elles sont composées. Sans cela il est évident, qu'elles demeurent obscures. Cette matière est encore des plus importantes dans la Logique, comme il est aisé de le comprendre pour peu qu'on y fasse de réflexion, & comme on le verra en lisant tout ce que l'Auteur dit là dessus.

6. Les idées *completes* (*adequate*) sont celles qui représentent toutes entières les choses dont elles sont les images, & les *incomplètes* (*inadequate*) celles qui n'en représentent qu'une partie. Les idées simples, celles des manières d'être, & les idées abstraites, qui n'ont point d'Originaux hors de

de nous sont complètes, ou au moins le peuvent être. Mais les idées des substances sont toutes incomplètes, parce qu'elles ne nous représentent qu'un certain nombre de propriétés, dans lesquelles nous ne pouvons pas dire, que toute l'essence des substances soit renfermée. On doit prendre garde de ne point confondre ces deux sortes d'idées, comme on accuse ici Descartes de les avoir confondues, en ce qu'il enseigne touchant l'essence de l'Esprit & du Corps. De ce qu'il n'y voyoit qu'un certain nombre de propriétés, il a conclu qu'il n'y en avoit pas davantage, ce qui paroît une grande temerité en matière de Philosophie.

On l'accuse aussi de n'avoir pas bien compris ce qu'il vouloit dire, lors qu'il a avancé que nous avions une idée claire de Dieu; puisque nous ne saurions dire que nous connoissons distinctement toutes les propriétés de la nature Divine.

II. D'ANS la seconde Partie, où l'Auteur traite du Jugement, il commence par expliquer ce que c'est; après quoi il raporte ce qu'on dit ordinairement de plus remarquable, touchant les différentes sortes de Propositions.

En suite il traite du Faux & du Vrai,

Vrai, & fait voir après Descartes, qu'il n'y a que l'évidence, qui puisse nous déterminer nécessairement à donner nôtre consentement à une proposition, ou à la regarder comme véritable. Que si l'on demande comment nous savons que ce qui est évident est vrai? Il répond que cette question est tout-à-fait inutile entre les hommes, qui, quoi qu'on puisse dire, se rendent nécessairement à l'évidence.

2. Dans le Chapitre suivant, qui est le VIII. l'Auteur parle *des differens degrez de Clarté, & de la Vrai-semblance*; question que l'on neglige ordinairement dans la Logique, mais qui est de très-grand usage: parce qu'il y a une infinité de choses vrai-semblables, desquelles il faut juger. Il considere les fondemens de la vrai-semblance dans cet ordre. Il y a des choses vrai-semblables, principalement parce que nous les avons ouï dire, & nous jugeons de la vrai-semblance par l'apparence qu'il y a que l'on ne nous trompe pas; sur quoi il y a beaucoup de remarques à faire que l'on verra dans l'Auteur.

La seconde raison sur laquelle nous nous fondons, pour juger de quelque chose de vrai-semblable, est la nature de la chose dont il s'agit, jointe à nôtre

notre propre expérience. La troisième est la disposition où nous nous trouvons, & quelquefois nos seuls raisonnemens détachés de toute autre raison. Il y a bien des remarques utiles sur tout cela, dont on pourroit remplir cet Extrait ; mais il faudroit le faire trop long. Il suffira de rapporter une remarque générale de l'Auteur ; c'est qu'encore que quelques raisons de vrai semblance ne soient pas capables de déterminer invinciblement, lors qu'elles se trouvent toutes jointes ensemble elles font une si forte impression sur l'esprit, qu'il s'y rend aussi nécessairement qu'à l'évidence ; & en ce cas là on peut être assuré que l'on ne se trompe pas. Qui peut douter, par exemple, en France, en Espagne, ou en Allemagne, qu'il n'y ait une ville qui s'appelle Rome ?

3. Le Chapitre IX. est employé à traiter des Propositions *douteuses, suspectes de fausseté, & fausses*. On allegue les raisons qui nous portent à douter de quelque chose, quoi que nous ayons autant de penchant à la regarder comme véritable, que comme fausse. Nous tenons pour suspectes de fausseté, celles qui ont plus d'indices de fausseté que de vérité, quoi qu'elles ne soient pas évidemment fausses. Enfin les propositions contraires à quelque vérité évidente



sont fausses. A cette occasion, l'Auteur recherche les principales sources de nos erreurs, lesquelles il réduit à quatre.

1. Quelquefois nous n'avons pas les indices nécessaires pour discerner le vrai du faux, quoi que nous puissions les trouver en les cherchant; quelquefois il est impossible d'en trouver, & nous ne laissons pas néanmoins de juger.

2. Quelquefois nous ne sommes pas capables de juger de certaines choses, parce que nous avons négligé de cultiver nôtre esprit, & de l'accoutumer à bien juger.

3. On ne veut pas se servir des moyens que l'on a de reconnoître la vérité, par négligence ou autrement.

4. On prend pour règle de vrai-semblance ce qui ne l'est point, ce qui se fait en recevant des opinions douteuses comme véritables, & en en tirant des conséquences: en s'attachant, sans raison, aux opinions reçues; en s'abandonnant à de certaines passions, qui font que l'on reçoit ou que l'on rejette mille choses qui y sont conformes ou opposées, sans avoir égard à aucune autre règle: & en se hâtant, sans savoir pourquoi, à une autorité qui nous trompe. On donne des exemples de toutes ces manières de tomber dans l'erreur, lesquels on pourra lire dans l'Original. On y verra aussi des avis, pour s'empêcher d'être trompé,

pé, sur lesquels il est important de faire réflexion.

4. Le Chapitre X. est de la *Foi* ; dont on traite philosophiquement ; à peu près selon les idées qu'on peut voir dans le Tome VIII. de cette Bibliothèque, pag. 137. & suiv. ce qui fait qu'on ne s'y arrêtera pas.

5. Les trois derniers Chapitres traitent de la *Division* & de la *Définition*. On a abrégé ce qu'en dit la Logique de Port-royal, & on y a ajouté diverses choses, de sorte que ce qu'on dit ici est en même temps plus court & plus exact, comme ceux qui compareront ces deux livres pourront se reconnoître.

III. ON s'arrêtera moins à la troisième Partie qu'on n'a fait aux autres, quoi qu'elle ne soit pas la moins importante ; parce que d'autres ont traité en François ces matieres avant l'Auteur.

1. Il montre après le P. Malebranche, combien il est nécessaire d'être attentif aux choses que l'on médite, si l'on ne veut pas se tromper ; & donne les moyens de s'accoutumer à faire attention à quelque sujet, que l'on veuille examiner. Il traite aussi, après le même, de la capacité de l'esprit, & des moyens de l'augmenter.

2. Mais le principal sujet de cette Partie, sont les deux Méthodes, *Analyti-*

*lytique & Synthétique*, que l'on y explique en général & en particulier. La *Logique* de Port-royal traite de la dernière assez au long, & ne dit presque rien de la première, qui est pour le moins aussi utile que l'autre. M. Le Clerc a suppléé à ce défaut, en abrégant & en éclaircissant par de nouveaux exemples ce que l'on trouve dans le VI. Livre de la *Recherche de la Vérité*, touchant la méthode Analytique.

3. L'Auteur a joint à cela un Chapitre, où il traite une question assez curieuse; savoir, pourquoi l'on trouve si peu de choses dans les autres Sciences, qui puissent être réduites en démonstrations Mathématiques, quoi que les Géomètres n'en admettent point d'autres. Il rapporte de cela neuf raisons remarquables, qui font bien de l'honneur aux Mathématiques, aux dépens des autres Sciences, de la manière dont on les traite vulgairement. L'Auteur a si peu perdu de paroles, qu'il faudroit copier tout ce qu'il dit, pour en informer le Lecteur.

IV. LA quatrième Partie, qui est de l'*Argumentation*, & que l'Auteur regarde comme la moins utile; est aussi la plus courte. Il donne les règles ordinaires, qui apprennent plutôt l'art de chicaner, que de s'instruire de ce qu'on

ne fait pas, ou d'instruire les autres de ce qu'ils ignorent, comme il le remarque en plus d'un endroit. Ce qu'il y a ici de plus particulier sont les Chapitres V. & IX.

§. 1. Dans le Chapitre V. on donne une méthode de sonde toutes sortes d'argumens sans avoir recours aux regles; laquelle méthode est fondée sur la nature du raisonnement. Il consiste à comparer deux idées, par le moyen d'une troisième: Pour juger donc si un raisonnement est bon ou non, il faut entendre, aussi clairement qu'il est possible, les termes de la Conclusion, que les Logiciens nomment *extremes*, & le terme *moyen*; après quoi il est très-facile, en comparant ces idées, de voir si la conclusion que l'on tire de cette comparaison est juste. Sans cela, toutes les regles sont inutiles, excepté que l'on ne fit un raisonnement tout-à-fait impertinent, défaut dans lequel les personnes raisonnables & qui méritent qu'on leur réponde en forme tombent rarement. Mais avec cela, l'on n'a que faire de regles, comme l'Auteur le fait voir, par un exemple évident.

2. Comme il desapprouve la méthode ordinaire de disputer, il a tâché d'en trouver une autre, qui est celle dont *Socrate* se servoit, & dont on don-

ne les regles. Les voici. 1. Il faut se conduire en sorte, que ceux à qui l'on a à faire soient persuadez, s'il est possible, que l'on est prêt d'apprendre la verité d'eux. 2. Il leur faut faire quantité de demandes, pour les obliger d'expliquer les termes obscurs dont ils se servent. 3. Il les faut questionner sur toutes les parties de la Doctrine dont il s'agit, & sur toutes ses conséquences, non comme si l'on y trouvoit quelque chose à redire, mais comme si l'on ne cherchoit qu'à s'instruire. L'Auteur fait un petit commentaire sur chacune de ces regles, par lequel on en pourra voir l'utilité; & y joint un exemple, où il introduit un *Thomiste* & un Disciple de *Durand*, qui disputent sur le concours de Dieu dans le mal. Il donne de grandes louanges à cette maniere de disputer, & il n'est pas le premier qui l'ait estimée depuis Socrate & ses Disciples. *Epictete*, quoi que Stoïcien, en parle avec beaucoup d'éloges, dans le second Livre des discours qu'*Arrien* nous a conservez de lui, Ch. XII. „ Ne vous moquez pas, dit-il, de ce, „ lui qui dispute contre vous, pendant „ que vous ne lui avez point démontré la verité; reconnoissez plutôt votre foiblesse. Comment faisoit So-

„ cra-

crate ? Il contraignoit son Adver-  
saire de rendre témoignage contre  
lui-même, & ne vouloit point d'au-  
tre témoin que lui, &c. Les Philo-  
sophes vulgaires, lors qu'ils vien-  
nent à avoir quelque conférence,  
sont maltraitez & maltraitent, &  
se séparent enfin, après s'être bien  
dit des injures des deux côtez. So-  
crate avoit cela de particulier en dis-  
putant, de ne s'emporter jamais, &  
de ne rien dire de dur ou de cho-  
quant ; mais de supporter les injures  
& de concilier les sentimens, autant  
qu'il lui étoit possible.

Il est vrai que pour en user ainsi ;  
& observer les regles de cette métho-  
de, il faut avoir beaucoup de modéra-  
tion & de présence d'esprit ; mais aussi  
sans cela, il n'y a aucune maniere de  
disputer, qui puisse être fructueuse.

Au reste, l'Auteur a publié peu de  
semaines après sa Logique, une *Meta-  
physique* & une \* *Pneumatologie* ou traité  
des Esprits ; mais on en parlera dans  
un autre Volume.

H 4

XIV.

\* On a rimprimé ces Ouvrages en 4.  
Tomes in 12. en 1698. plus corrects &  
plus augmentez.

## XIV.

1. *Les OEUVRES D'HORACE Traduites en François , avec des Notes & des Remarques Critiques sur tout l'Ouvrage. Par M. DACIER. A Paris, & à Amsterdam , chez les Huguenots. 1691. in 12. Tome VIII. pagg. 558. Tom. IX. pagg. 536. & Tom. X. pagg. 496.*

**M** Dacier finit dans ces trois Volumes sa Version & ses Notes sur *Horace*. Les VIII. & IX. contiennent les deux Livres des *Epîtres*, & le X. l'*Art Poétique*. Afin que cét Extrait ait quelque conformité avec celui qu'on a donné des Volumes VI. & VII. de ce même Ouvrage, dans le X. Tome de cette Bibliothèque pag. 281. nous rapporterons premièrement quelques remarques de M. Dacier sur les *Epîtres* & sur l'*Art Poétique* d'*Horace* ; après quoi nous comparerons quelques endroits de sa Traduction & de ses Notes avec la paraphrase latine & les Notes de l'*Horace* du P. de Rodeille.

I. A l'égard des *Epîtres*, M. Dacier remarque , que bien qu'on ait donné ce nom aux pièces contenues dans les deux Livres qui suivent ceux des *Satires*

tires , cela n'empêche pas , qu'elles ne puissent être appellées des Satires , comme celles des deux Livres précédens. On croit que ce qui leur a donné le nom qu'elles portent aujourd'hui , est ce qui est dit dans la dernière Epître du Livre second ,

*Ne mea scvus*

*Jurgares, ad te quod epistola nulla  
veniret.*

afin que vous ne puissiez me gronder de ce que je ne vous écrivois point. Le nom de *Lettre* est un nom général , qui peut être donné à toutes sortes d'écrits qu'on adresse à quelcun , de quelque nature qu'ils soient. Ceux qui ont crû que ces Epîtres d'Horace ne pouvoient être appellées des Satires , parce que ce Poëte y louë *Mecenas* & ses autres amis , n'ont pas pris garde que les louanges ne pouvoient pas moins être la matiere de la Satire , que la raillerie , comme M. Dacier l'a fait voir dans sa Preface sur les Satires de ce Poëte. *Lucilius* , Horace , *Perse* ont loué bien des gens dans leurs Satires.

On prétend qu'il y a une autre différence bien plus essentielle entre les Satires d'Horace & ses Epitres , à laquelle on n'a pas fait attention. C'est que dans les premières ils s'attache principalement à combattre le vice & les



erreurs , & à les arracher du cœur de l'homme ; & que dans ses Epitres il est tout occupé à donner des Préceptes pour la vertu , & à allumer dans nos cœurs l'amour qu'elle mérite ; en sorte que tout cet Ouvrage peut être considéré comme un Traité de Morale complet. Ce plan est beau ; mais il n'est pas trop sûr que ce soit celui du Poëte.

Ce que *Theodore Marsile* a crû au sujet de l'*Art Poétique* ne fait pas moins d'honneur à Horace ; mais il est encore moins bien fondé. Il a crû qu'*Auguste* , à l'exemple des Grecs , avoit établi à Rome une Assemblée de gens choisis , pour examiner les Ouvrages de Poësie & d'Eloquence , à peu près semblable à ces Academies qu'on a formées dans ce Siècle dans plusieurs Villes de l'Europe. Il assure qu'elle étoit composée de vint Juges , & il les compte l'un après l'autre. Il met Horace dans ce rang , & il croit que c'est cette qualité qui lui fit naître le dessein de composer une *Poétique* , & d'assembler toutes les regles & tous les jugemens qu'on faisoit dans ce Corps. Tout cela paroît fort beau à M. Dacier , & il souhaiteroit bien qu'il fût appuyé de quelques preuves. Mais comme Marsile n'en a donné aucune , il est

est obligé de le rejeter. Il croit que ce n'est ici qu'une Épitre comme celle des Livres précédens , qu'Horace a nommée *Art Poétique* , pour la distinguer des autres où il n'a traité de cet Art que par occasion & en passant. Comme il n'y a pas travaillé de suite , il n'y a gardé d'autre ordre , que celui des matieres que le hazard lui donnoit à lire & à examiner. Il paroît même qu'il ne l'a jamais achevé , soit qu'il n'en ait pas eu le loisir , soit qu'il n'ait pas voulu s'en donner la peine. Tout cela n'empêche pas que ce ne soit une piece excellente , composée de tout ce qu'*Aristote* , *Criton* , *Zenon* , *Democrite* , & *Neoptoleme* , ont dit de plus excellent sur ce sujet.

Les Remarques de M. Dacier sur cette piece sont du même prix que celles qu'il a données sur les autres Ouvrages d'Horace. Mais il faut pourtant avouer , qu'il y en a quelquesunes dont on se seroit bien passé , & qui ressemblent plus aux froides reflexions d'un Orateur ennuyeux , qu'aux solides remarques d'un judicieux Critique. On en trouve deux de cette nature à la page 91. 1. Sur ces mots *Isti Tabula fore librum persimilem* ; on remarque qu'Horace ne se contente pas de dire qu'un Ouvrage ainsi varié sera semblable au Mon-

stre dont il a parlé ; il dit *persimilem*, qu'il sera entièrement semblable ; car il veut ôter tout sujet de doute aux Risons, & les mettre en état de ne pouvoir être seduits par ceux qui soutenoient le contraire. On ne trouve point cette importante remarque, dans le P. Rodeille. Au contraire il paraphrase le mot *persimilem*, par, quelque chose de semblable ; *simile quiddam*.

2. Sur ces mots, *velut ægri somnia* ; il ne dit pas, remarque M. Dacier, comme les songes d'un homme sain, mais comme les reveries d'un malade, qui sont toujours extravagantes & peu suivies. Où est le Lecteur, qui n'eut pas fait cette remarque ?

II. VOICI quelques différences qui se trouvent entre les pensées de M. Dacier & celles du P. Rodeille sur Horace. 1. Le premier traduit ce vers de la 1. Epître du Liv. 1.

*Ne populum extremâ toties exoret arenâ.*

Afin que le Gladiateur *Vejanus*, duquel il s'agit, ne soit pas si souvent obligé de demander grâce au Peuple au bout de l'arene, après avoir vaincu son ennemi. Sur quoi on remarque, que quand un Gladiateur, qui avoit eu son congé, se laissoit tenter ou par l'envie de combattre, ou par les recompenses qu'on lui pro-

promettoir , à revenir sur l'arene , il ne dépendoit plus de lui d'en sortir quand il vouloit. Il falloit qu'il gagnât la faveur du Peuple, & que le Peuple l'en retirât. C'est pourquoi ce Gladiateur, après avoir heureusement combattu , alloit au bout de l'arene, près le lieu où étoit le Peuple , & là il le prioit de lui procurer son congé. Le P. Rodeille paraphrase ainsi : *Vesanius s'est caché à la campagne, pour n'être pas obligé de demander si souvent la vie au Peuple à l'extrémité de l'Amphitheatre.* Pour expliquer sa pensée , il remarque , que les Gladiateurs qui avoient du pire , étant sur le point d'être tuez par leurs Adversaires, s'adressoient souvent au peuple pour lui demander la vie.

2. Dans l'Épître V. où Horace invite Manlius Torquatus à souper , il lui dit.

*Jamdudum splendet focus , & tibi  
manda supellex.*

C'est-à-dire, selon M. Dacier, dès le matin on a travaillé à mettre la maison en état de vous recevoir , & tout y est d'une propreté charmante. La raison qu'il a de traduire ainsi , c'est que cette Épître fut écrite en Été, & par conséquent Horace ne peut y parler du feu de la chambre où il devoit recevoir les Conviez. Il ne s'agit pas non plus du feu de la cuisine.

Pour un plat d'herbes qu'il lui promettoit , il ne falloit pas grand feu. *Focus* se prend là pour la maison. Le Pere Rodeille l'explique que le feu est déjà allumé , & prétend qu'il s'agit & du feu nécessaire pour cuire le soupé , & de celui dont on avoit besoin pour chauffer les bains , que la personne chez qui on soupoit fournissoit ordinairement.

3. Dans l'Épître XIV. du même livre , qu'Horace écrit à son Valet , & dans laquelle il l'introduit se plaignant d'être obligé de demeurer toujours à la campagne , M. Dacier veut que ces paroles soient une suite des plaintes du Valet.

*Et tamen urges*

*Jam pridem non tacta ligonibus arva.*  
Avec toutes ces miseres , il faut encore travailler sans relâche à des champs , qui depuis très-longtems n'ont senti la bêche. Le P. Rodeille au contraire les considere comme étant dites par Horace , & finit les plaintes du Valet immédiatement avant ces mots , *Et tamen urges.*

4. Dans l'Art Poétique , le P. Rodeille & tous les autres Interpretes , après avoir expliqué comme une objection que se fait Horace , ces paroles ;

*Pictoribus atque Poëtis*

*Quid-*

& Historique de l'Année 1692. 183

*Quidlibet audendi semper fuit æqua  
potestas.*

Les Poètes & les Peintres ont toujours eu le privilège de tout entreprendre & de tout oser ; ont regardé le suivant comme la réponse du Poète ,

*Scimus & hanc veniam petimûsque  
damûsque vicissim ;*

Nous le savons , nous demandons cette liberté & nous la donnons aussi. Mais ce n'est pas la pensée de M. Dacier. Horace ne pouvoit demander la permission d'user de cette liberté , puis qu'il ne se regardoit pas comme Poète , & qu'il ne faisoit ni Poème Epique ni Poème Dramatique , *nil scribens ipse* ; dit-il. Il croit qu'après qu'Horace a dit *scimus* , je le fai , les mechans Poètes l'interrompent en continuant & *hanc veniam petimûsque damûsque vicissim*.

5. Le P. Rodeille lit ainsi le vers  
114.

*Intererit multum Divûsne loquatur  
an Heros ;*

mais M. Dacier croit qu'il faut lire *Divûsne*. Il s'agit de la Tragedie , où les Anciens ont introduit des Dieux sur la scene ; & le Poète veut marquer la difference qu'il doit y avoir entre le caractère d'un Dieu & celui d'un Heros.

Nous ne pousserons pas plus loin ce parallele. Ce qu'on vient de dire suffit  
pour

pour faire voir 1. combien il est difficile de bien entendre Horace : 2. combien il est nécessaire que plusieurs differens Critiques travaillent sur le même sujet , sans que l'Ouvrage des uns rende inutile celui des autres.

On a mis à la fin la vie d'Horace écrite par Suetone , traduite en françois & accompagnée de Notes, avec une Chronologie des années de ce Poëte par les Consuls.

Au reste ; l'Horace de M Dacier est si estimé qu'on a résolu de le traduire en latin : mais on le menace en même tems de faire voir qu'il n'a pas toujours marqué les sources dans lesquelles il a puisé ; ce qui n'empêche pas , que son travail ne soit extrêmement utile.

2. *Les OEUVRES de LUCRECE , contenant sa Philosophie sur la Physique , ou l'Origine de toutes choses. Traduites en François , avec des Remarques sur tout l'Ouvrage. Per M. le Baron de COUTURES. Dernière Edition , avec l'Original Latin & la Vie de Lucrece. A Amsterdam , chez les Huguenots. 1692. in 12. Tom. I. pagg. 425. Tom. II. pagg. 493.*

**I**L y a près de sept ans que cette Traduction des OEuvres de Lucrece faite

te par M. le Baron de Contures paroît: & ce seroit s'y prendre un peu tard, que de vouloir en donner l'Extrait présentement. On n'en a mis ici le Titre, que pour avertir de cette nouvelle Edition, & pour avoir l'occasion d'insérer une Létre que M. Rou Secrétaire Interprète de Messieurs les Etats, si connu par ses Tables de Chronologie, nous a fait l'honneur de nous écrire sur ce sujet. Voici ce qu'elle contient.

*Je vous ai témoigné, Monsieur, que j'avois de la peine à concilier une aussi grande habileté que celle qui me paroît dans le Lucrece de M le Baron de Contures, avec quelques bévues que j'ai d'ailleurs remarquées dans son Livre.*

*S'il n'y en avoit qu'une, ou qu'y en ayant un peu davantage, elles fussent dispersées de loin à loin, j'y ferois sans doute moins d'attention; mais vous m'avouerez que c'est beaucoup que cinq mécontes en l'espace de vint lignes consécutives l'ai d'abord crû que j'en devois rejeter la faute sur les\* Libraires de Hollande qui nous ont donné cette seconde Edition, mais l'un d'eux à qui j'en ai parlé en soutient fort positivement la fidélité.* M. le

\* On est assuré par la confrontation qu'on en a faite, que toutes ces fautes sont dans l'Edition de Paris, les Libraires de Hollande qui ont fait cette nouvelle édition se disposent à corriger des fautes si grossières.



*M. le Baron de Contures dit sur la fin de la 4. page de la vie de Lucrèce, que selon le calcul d' Eusebe de Pamphile, Cicéron avoit douze ans moins que Lucrèce; Et il en donne pour preuve deux dattes de Consuls qui premierement ne sont éloignez que de dix ans l'un de l'autre Et non pas de douze; Et d'ailleurs le Consulat de la naissance de Cicéron est celui des deux qui précède Et l'autre est celui qui suit: ainsi c'est tant d'années de plus Et non pas de moins que Cicéron a d'âge au prix de Lucrèce. Il y a donc là deux grandes méprises.*

*La 3. est que l'Auteur appelle Catius l'un des deux Consuls de l'an 657 de Rome, au lieu que son veritable nom est Cassius Longinus.*

*La 4. Et qui est d'une bien autre conséquence que ces premières, est qu'il appelle 172. Olympiade la seconde année de la 171. ne se souvenant pas qu'une Olympiade est composée de 4 ans, Et qu'il y a toujours 4 années d'une Olympiade à l'autre.*

*Enfin la 5. bevue est que Zénon en la ligne 10. de la page 5. est dit avoir été l'honneur de la secte Epicurienne, au lieu qu'il est reconnu pour le Chef des Stoïciens.*

XV.

MELCHIORIS LEIDEKKERI S. S.  
*Tb. D. & Prof.* DISSERTATIO  
HISTORICO-THEOLOGICA, de  
*Vulgato nuper Cl. BEKKERI Volumi-*  
*ne, & Scripturarum Autoritate ac*  
*veritate, pro Christiana Religione A-*  
*pologetica.* C'est-à-dire, *Réponse au*  
*Livre de M. Bekker.* A Utrecht, chez  
la Veuve de Guillaume Clerck. 1692,  
in 8. pagg. 531.

**O**N a donné un long Extrait de  
l'Ouvrage auquel celui-ci sert de  
réponse dans le XXI. Volume de cet-  
te Bibliothèque pag. 122. & suiv. M.  
*Leidekker* Professeur en Theologie à  
Utrecht, commence par une longue  
Préface, dans laquelle il se plaint que  
le but des *Novateurs* est d'affujeter la  
Religion à la Philosophie, & d'intro-  
duire par ce moyen le *Libertinisme*. Il  
remarque que ce n'est pas d'aujourd'hui  
que ce mal a commencé. *Geulinx*, dont  
nous avons quelques Ouvrages, fit sou-  
tenir des Theses à Leide en 1666, des  
trois *Ennemis de la Vertu*, la *Chair*, le  
*Monde*, & le *Diable*, dans lesquelles on  
entendoit par le *Diable* l'obstination  
da n s

dans le mal , ou le penchant de suivre une certaine maniere de vivre , par la seule raison qu'on a commencé de vivre de cette maniere.

I. TOUT l'Ouvrage de nôtre Auteur est divisé en \* XXV. Sections , qu'on peut reduire à deux chefs principaux. Le premier , qui contient les XV. premieres Sections , comprend les argumens qu'on peut alleguer contre l'Opinion de M. *Bekker* ; & le second , qui contient les dix dernieres , renferme les réponses aux raisons sur lesquelles cet Auteur a appuyé son Opinion. Nous parcourrons toutes ces Sections l'une après l'autre.

1. Dans la premiere, on explique ainsi l'opinion de l'Auteur du *Monde enchanté*. 1. Il n'y a qu'un seul Ange, qui ait peché : 2. Dieu lui permit de tenter nos premiers Parens , sans qu'on sache comment cela se fit ; après quoi il fut relegué dans l'Enfer ; 3. C'est donc sans raison , qu'on lui a attribué dans tous les siècles diverses operations , auxquelles il n'a eu aucune part : 4. C'est aussi injustement , que les Payens ont attribué aux mauvais Genies , toutes les œuvres qu'ils leur ont imputées : 5. Les Juifs & les Chrétiens , ont tiré des Payens les erreurs qu'ils ont sur ce sujet : 6. *Jesus Christ,*

*Christ*, sans corriger ces erreurs, s'est accommodé à la maniere de parler des Juifs, lors qu'il a conversé avec eux; & les Apôtres en ont usé de même: 7. C'est ce qui fait que l'Ecriture dit beaucoup de choses des operations du Diable & de ses Anges, qu'il faut entendre du peché, dont le Diable est la premiere cause, ou des Seducteurs: 8. sans cette opinion on ne peut soutenir ce qu'on enseigne de la nature des Anges, ni de l'infinité difference qu'il y a entre Dieu & les Creatures; d'où il suit, qu'on ne doit non plus attribuer aucunes operations aux bons Anges: 9. Cette opinion est aussi utile pour delivrer le Genre Humain & particulièrement les Chrétiens Réformez; de la vaine frayeur du Demon dont ils sont saisis, afin qu'ils apprennent à ne craindre que Dieu seul: 10. Il semble même que l'opinion commune, qu'on a de la Puissance du Demon; en fasse une Divinité; qu'elle soit contraire au Règne de Dieu, & à la Divinité de son Fils; puis qu'on ne la peut plus prouver par les attributs du vrai Dieu, qui lui sont donnez dans l'Ecriture. On oppose d'abord à tous ces sentimens l'autorité de trois Synodes Flamands, qui les ont condamnez avec le Livre qui les contient.

2. On fait voir dans la seconde Section , que c'est principalement aux nouveaux Philosophes & aux Théologiens , qui suivent leurs principes , à réfuter les Opinions de M. Bekker; parce que c'est principalement sur ces principes qu'ils s'appuie , & que si ses sentimens en sont une suite nécessaire , c'est une grande tache pour la nouvelle Philosophie.

3. Cependant, M. Leidekker, qui est dans de tout autres principes, ne laisse pas d'ouvrir les sources dans lesquelles il croit qu'on peut puiser de quoi réfuter solidement toutes ces erreurs. ( 1 ) Il explique d'abord le sentiment des Chrétiens en général , & celui des Réformez en particulier sur la puissance des Demons. Il fait voir que ce qu'ils en pensent ne porte aucun préjudice à aucune des perfections de Dieu ; parce qu'ils enseignent que ces Esprits malins lui sont sujets , que leur puissance est limitée , & qu'il peut l'arrêter, quand bon lui semble. ( 2 ) On montre encore , que M. Bekker n'a point puisé son opinion dans l'Ecriture , puis qu'il ne cite aucun passage en sa faveur ; mais dans les principes de la nouvelle Philosophie, dans les Ecrits d'*Hobbes*, & dans ceux d'un autre Auteur qui a enseigné depuis peu l'unité d'un

d'un Diable. ( 3 ) On fait voir , qu'à moins que de nier l'efficace des causes secondes , on ne peut pas disconvenir que Dieu ne se puisse servir de ses Créatures , pour exécuter les ordres de sa Sagesse , de sa puissance , & de sa justice. C'est là le sujet de la troisième Section.

4. Dans la I V. on commence à rapporter les argumens , que nous fournit l'Ecriture contre l'opinion que l'on combat. ( 1 ) On fait voir qu'elle nous représente le Demon , comme l'instrument dont Dieu se sert pour exécuter les ordres de sa providence & de sa justice ; sans qu'aucune raison nous oblige à prendre le nom de *Diable* ou de *Satan* , dans les endroits qui établissent cette vérité , ou pour des hommes méchans , ou pour le péché , dont il est le premier auteur. Bien loin de là , il y est si bien caractérisé qu'il est impossible de le méconnoître. ( 2 ) La manière dont l'Ecriture représente l'Œuvre de la Rédemption , établit encore visiblement la puissance du Demon. Elle suppose partout , que l'Homme étoit sujet à son empire ; que Jesus-Christ est venu pour en délivrer les Elus ; & c'est ce qui a fait que *S. Augustin* a parlé de la *Cité de Dieu* , & de la *Cité du Demon*. C'est encore ce que suppose la pro-

promesse du Messie \* faite à nos premiers Parens, que la semence de la femme devoit briser la tête du Serpent. C'est ce que supposent S. Paul *Ebr. II. 14.* la Tentation de Jésus-Christ, *Matth. IV. 1.* & suiv. & une infinité d'autres endroits du Nouveau Testament, qu'on a ramassés, & dont on fait voir la force (33) mais ce sur quoi on insiste le plus, & qui paroît décisif contre l'Auteur du *Monde enchanté*, c'est que, s'il est vrai, comme il le prétend, que l'opinion qu'on a de la puissance des Esprits soit si dangereuse. si injurieuse à Dieu & à sa Religion; comment est-il possible que Jésus-Christ n'ait rien dit pour guerir les hommes d'une telle erreur, d'où vient qu'au contraire il a toujours parlé comme la supposant véritable, & d'une manière à la faire naître dans l'esprit de ceux qui n'en seroient pas imbus?

5. Dans la V. section on établit la vérité des Histoires de l'Ancien Testament, qui attribuent de la puissance aux Demons, commençant à l'Histoire de la Tentation. On prouve qu'il faut que M. Bekker abandonne absolument ce que nous dit *Moyse* sur cet article, ou qu'il rejette ses propres principes. Car selon lui, le Démon ne pouvant agir ni

sur

sur l'esprit, ni sur le corps d'Eve, il n'a pû le porter au péché ni par son exemple, ni par ses invitations. On refuse de même tout ce qu'il a dit, pour expliquer conformément à ses hypothèses les miracles des Magiciens d'Egypte, & les afflictions de *Job*. On n'oublie pas les loix Mosaïques contre les Magiciens & les Esprits de *Python*; non plus que les Oracles des Payens, par lesquels il est dit que Sathan a séduit les Nations. Apocal. XII. 9. XX. 3.

De l'Ancien Testament on passe au Nouveau. On défend la vérité de la Tentation de Jesus-Christ, & l'on fait voir qu'elle est si bien circonstanciée par les Evangelistes, qu'il est impossible de la tourner en allegorie, ou de soutenir que tout cela ne soit arrivé qu'en vision. On défend même la vérité de tout ce qui est dit dans l'Evangile des Energumenes. On montre que, selon l'opinion que l'on combat, il faudroit dire que Jesus-Christ, avoit les mêmes pensées que les Saducéens sur tous ces Possédez, étant persuadé que ce n'étoit que des maladies extraordinaires, & qu'il auroit pourtant parlé comme le commun des Juifs; ce qu'on ne peut assurer, sans faire tort à la sagesse; & à ce parfait amour qu'il a tou-

*Tome. XXII.* I      jours



jours témoigné pour la Vérité; & ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il n'a pas seulement supposé l'opinion commune de la puissance des Demons, quand il a parlé aux Juifs: il en a usé de même avec ses Disciples, dans les ordres qu'il leur a donnez, puis qu'avant & après sa resurrection, il leur communique la vertu de *jetter hors les Diables en son nom.*

5. L'Auteur continue dans la \* Section suivante d'alleguer & de défendre les passages qui établissent la puissance du Demon, & il n'oublie pas de faire voir, que si M. Bekker n'avoit eu d'autre dessein que de détruire l'Empire prétendu chimerique du Demon, il n'étoit pas nécessaire qu'il niât la puissance des bons Anges.

6. Il passe dans la Section VIII. à la Doctrine & à la pratique constante de la primitive Eglise. On fait que les premiers Chrétiens ont tiré un argument pour la Religion Chrétienne du silence des Oracles Payens, arrivé à peu près dans le tems de la manifestation de l'Evangile. La primitive Eglise jouissoit encore des dons extraordinaires de  
l'Es-

\* Elle devroit être la sixieme; mais elle est marquée la septieme & cette faute regne dans tout l'Ouvrage & dans la Table. On la suivra aussi dans cet Extrait.

l'Esprit, parmi lesquels *S. Irenee, Eusebe, Origene, S. Hilaire, &c.* mettent le don de chasser le Demon du corps des Possedez. Or si le sentiment de *M. Bekker* a lieu, il faudra dire que toutes les prétentions de ces anciens Chrétiens étoient fausses, & que tous les raisonnemens de ces grands Docteurs de l'Eglise en faveur de leur Religion, n'avoient d'autre fondement, que cette miserable erreur populaire.

7. On continue cette matiere, dans la Section suivante. On nie à *M. Bekker*, que ou les Juifs, ou les anciens Peres, aient tiré du Paganisme leur sentiment touchant la Puissance du Demon. Bien loin de là, on soutient après \* *Vossius*, que les Payens ont reçu leur opinion par tradition des Enfans de Noë d'où ils sont descendus, & que par consequent elle est originairement dans la Famille des Hébreux. On répond à l'argument qu'on pourroit tirer contre les Peres, des erreurs dans lesquelles ils étoient au sujet des Anges & des Demons; & l'on fait voir que tout cela ne peut infirmer leur témoignage, on soutient même qu'ils n'ont point puisé ces erreurs dans le Paganisme. Ils peuvent avoir tiré des Hébreux ce qu'ils ont crû d'un Ange Gardien, qu'ils

I. 2

ont

\* *De Idololat. lib. I. cap. 6.*

jours témoigné  
qu'il y a de re-  
n'a pas seulem  
commune de la:  
quand il a parle  
de même avec le  
dres qu'il leur  
vant & après  
communique la  
*Diabes en son nom*

5. L'Auteur  
ction suivante  
dre les passages  
fance du Demo  
faire voir, que  
eu d'autre deff  
pire prétendu  
il n'étoit pas  
puissance des b

6. Il passe  
la Doctrine &  
la primitive Eg  
miers Chrétie  
pour la Réligi  
des Oracles  
dans le tems  
l'Evangile. I  
soit encore de

\* *Elle devr*  
*est marquée la*  
*dans tout l'O*  
*suivra aussi d*

*L'Année 1692. 197*

té des sentimens de  
ceux de trois illigues  
*vid George, Spinoza;*  
mier \* enseignoit que  
il pas des substances  
is seulement les pen-  
mens de l'esprit ; &  
emens n'étoient que  
hair contre l'esprit.  
ficace des causes se-  
consequent la puis-  
réez. Et il paroît par  
d'Hobbes que l'on  
rien de si semblable  
de cet Impie sur ce  
uteur du *Monde en-*

& l'on réfute dans  
sentimens de l'Au-  
t on a parlé dans le  
e Bibliothèque pag,  
ir que M. Bekker est  
s loin.

montré quelles sont  
esquelles cet Auteur  
te un préjugé fort fa-  
n opinion, c'est qu'el-  
la doctrine constante  
iens, n'y ayant point  
il si généralement reçu

I 3

dana.

\* Vid.  
Capite.

*Hornbeck. In summa Controvers.*  
*de Libertinis.*

ont donné à chaque homme, quelques endroits de l'Ecriture paroissant favoriser cette opinion. La pensée qu'ils ont eüe, que les Anges étoient corporels n'est point dangereuse, parce qu'ils ont crü en même tems qu'ils n'avoient point de corps; *eos ἀσώματους; profitebantur*. Il est vrai encore qu'ils ont enseigné que les Anges avoient eu autrefois commerce avec les filles des hommes, & que les Geants en étoient nez. Mais il est visible que ce n'est pas des Gentils qu'ils ont pris ce sentiment. Ce qui est dit Genese VI. 2. leur a fait naître cette pensée. Les Juifs l'ont eüe avant eux: c'étoit le sentiment de *Philon*, de *Joseph*, & des LXX. Interprètes. Mais quand tout cela ne seroit pas, le témoignage des Peres n'en seroit pas moins digne de foi; puis qu'il ne s'enfuit pas que parce qu'ils ont erré dans un article, ils aient aussi erré dans l'autre.

8. Après les Peres des premiers Siecles, viennent les premiers Réformateurs. Il est visible qu'ils ont été sur l'article de la puissance du Démon, précisément dans la même opinion que les Anciens, comme cela paroît par leurs confessions de foi & par leurs Catechismes.

9. On fait voir dans l'onzieme Section

tion la conformité des sentimens de M. Bekker , avec ceux de trois insignes Imposteurs , *David George , Spinoza , & Hobbes.* Le premier \* enseignoit que les Anges n'étoient pas des substances incorporelles ; mais seulement les pensées & les mouvemens de l'esprit ; & que de même les Demons n'étoient que la revolte de la chair contre l'esprit. Spinoza niant l'efficace des causes secondes , nioit par conséquent la puissance des Esprits créés. Et il paroît par les longs passages d'Hobbes que l'on cite , qu'il n'y a rien de si semblable que les sentimens de cet Impie sur ce sujet & ceux de l'Auteur du *Monde enchanté.*

10 On explique & l'on réfute dans la Section XII. les sentimens de l'Auteur du Livre dont on a parlé dans le V. Tome de cette Bibliothéque pag. 471. & l'on fait voir que M. Bekker est allé beaucoup plus loin.

11. Après avoir montré quelles sont les sources dans lesquelles cet Auteur a puisé , on raporte un préjugé fort favorable contre son opinion , c'est qu'elle est contraire à la doctrine constante de tous les Chrétiens , n'y ayant point d'article , qui soit si généralement reçu

I 3

dans

\* *Vid. Harnbeck. In summa Controvers. Capite de Libertinis.*

dans toutes les Sectes du Christianisme, que celui de la puissance & de l'operation des Demons. Il n'y a pas juïques aux Sociniens , qui ne conviennent de la verité de cette Doctrine. *Smalcius* assure positivement que ceux qui nient les Demons , nient aussi la Divinité , & que c'est un degré pour conduire à l'atheïsme. Il attaque , dit-il , parlant du Demon , il attaque l'esprit de ceux dont il envie le salut. Il leur recommande la mensonge au lieu de la verité , les vices au lieu de la vertu. Il leur représente les commoditez de la vie , ou les voluptez , ou la vaine gloire , & leur inspire l'amour & le desir de toutes ces choses. Il excite ceux qui affligent & persécutent les *Sibériens* , qui leur font des injustices , qui leur causent des pertes , & qui leur ôtent la vie. Personne même ne niera , je pense , qu'il n'arrive ou qu'il ne puisse arriver , que les operations des Demons servent de châtimement aux Chrétiens , lorsqu'ils s'aquittent négligemment de leurs devoirs. Car s'il est certain que les Saints hommes sont tentez par le Diable , qu'y a-t-il de surprenant , que par la permission de Christ , les mêmes hommes soient châtiez par les Demons ? Enfin Christ se sert des Demons , pour punir & pour détruire les Impies. *Crellius* explique le même sentiment dans le Chap. VI. du Livre de Dieu & de ses Attributs. . . 12. Mais

12. Mais non seulement c'est là l'opinion de tous les Chrétiens, c'est même celle de toutes les Nations du Monde, comme M. Leidekker le prouve dans sa XIV. Section. Si on en excepte les Disciples d'*Epicure* & ceux d'*Averroës*, tous les autres hommes du Monde ont été persuadés de l'existence & de la puissance des Esprits malins. Or comme on tire un fort argument pour la puissance de Dieu du consentement de toutes les Nations; pourquoi cette même raison ne vaudroit-elle pas, pour prouver l'existence & la puissance des Demons ?

II. APRES avoir établi la vérité de l'Opinion commune contre les prétentions de M. Bekker; on attaque directement son sentiment, en renversant les fondemens sur lesquels il l'a établi.

1. On fait voir dans la XV. Section qu'il a puisé son opinion dans les Principes de la nouvelle Philosophie; & comme on prétend que cette même Philosophie a donné lieu à beaucoup d'autres erreurs, cette source si féconde en mauvaises productions, est un préjugé désavantageux pour l'opinion que l'on réfute. Peut-être pourroit-on faire voir, que si M. Bekker a prétendu établir son sentiment sur les principes de la nouvelle Philosophie, il n'est pas meilleur



leur Philosophe que Théologien.

2. Dans la Section XVI. on réfute ce qu'il dit, que l'Esprit est d'une nature si différente du corps, qu'il est impossible qu'il agisse sur lui; & qu'un esprit même ne peut agir sur un autre esprit; que l'esprit n'est que pensée, que le corps n'est qu'étendue; & que par conséquent n'ayant point de rapport, l'un ne peut agir sur l'autre. Monsieur Leidekker soutient à son Adversaire, ( 1 ) que de ce qu'on ne comprend pas comment un esprit peut agir sur un corps, on ne doit pas en conclure qu'il ne puisse pas le faire, sur tout puisque l'expérience de tous les siècles nous assure la vérité de ces opérations. ( 2 ) On nie en second lieu que l'esprit n'ait rien de commun avec le corps. Ils se ressemblent en ce qu'ils sont une substance, c'est-à-dire, une chose subsistante par soi même & que l'une & l'autre de ces substances sont finies. On fait d'ailleurs que l'esprit peut être dit présent au corps, soit par la pensée, soit par l'action; qu'il peut en avoir l'idée, soit qu'il la trouve en lui-même, soit qu'il la produise. L'esprit peut encore être uni si étroitement au Corps, qu'ils ne composeront qu'une seule personne; comme cela paroît par l'union personnelle de l'ame de l'homme.

me avec son corps. D'où il suit qu'on ne sauroit nier, que l'esprit ne puisse agir sur le corps ; puis qu'il ne faut pas pour cela une union si étroite, que celle que nous sommes assurez qu'il y a entre l'esprit & le corps de l'homme. On remarque, que le Principe de M. Bekker va trop loin, puis qu'il s'ensuivroit que l'ame humaine ne peut point agir sur le corps auquel elle est unie. On avoue cependant qu'il a bien raisonné ; s'il est vrai, comme l'a avancé le savant *Wittichius* dans sa *Theologie pacifique* §. CCXXXVII. que les Anges n'agissent qu'entant qu'à l'occasion de leur volonté il s'ensuit quelque chose dans la Creature que Dieu produit effectivement. Après cela l'Auteur explique comment il conçoit que l'esprit peut agir sur le corps. Il croit que Dieu lui a donné cette puissance ; & soutient que les Philosophes Modernes ne doivent pas trouver cela étrange ; puis qu'ils enseignent que les essences des choses dépendent de la volonté de Dieu, en sorte qu'il s'est pû faire qu'un corps fût un esprit ; d'où il n'est pas difficile de conclurre que Dieu a pû donner aux esprits la puissance qu'on leur attribue. On établit cette même puissance, par une preuve qui est forte au goût de ces mêmes Philosophes.

I. 5.

c'est

c'est la preuve de sentiment. Car pourquoi n'assurerons-nous pas que l'ame a la puissance d'agir sur le corps ; puis que nous sentons cette puissance & cette efficacité ?

3. Le second principe de M. Bekker, c'est qu'il y a une infinie différence entre Dieu & la Creature, d'où il suit qu'on ne doit attribuer aucune puissance à la Creature. On réfute ce principe dans la Section XVII. On fait voir premièrement qu'il est contraire à la pensée des nouveaux Philosophes, qui enseignent que le Monde & Dieu ont l'infinité de commun, qui disent que la Divinité & les esprits créés se ressemblent en ce que leur nature consiste également dans la pensée & dans la faculté de vouloir. 2. On tâche de prouver contre les nouveaux Philosophes, qu'il faut établir la puissance des esprits dans quelque autre chose que dans leur volonté, savoir dans une force créée avec eux, dont ils ont été honorez ; puis qu'autrement ils ne seroient pas la cause Physique de certains effets, mais seulement la cause morale. On ajoute plusieurs autres raisons, qu'il seroit trop long de rapporter.

4. Le troisième principe, pour nier la puissance du Demon, c'est que posé cette puissance, on divise l'Empire du Mon-

Monde entre Dieu & son Ennemi , & l'on renouvelle le Manichéisme. Il n'est pas difficile à nôtre Auteur de repousser cette attaque. Il le fait dans la XVIII. Section. Il montre que la puissance qu'on attribue au Demon ne fait aucun tort à celle de Dieu ; puis qu'on enseigne en même tems , que le Demon lui est assujetti , & qu'il ne peut rien faire sans la permission & sans la providence. On croit que l'argument vaudroit quelque chose , s'il étoit vrai , comme le prétendent quelques Philosophes , que produire quelque chose de positif & de réel , & exciter du mouvement fût une véritable création ; ou si l'on soutenoit que le Demon est indépendant de Dieu , ou si on lui attribuoit des effets , qui ne peuvent proceder , que d'une puissance infinie.

5. La dix-neuvième Section est employée à refuter le cinquième argument de M. Bekker , que le sentiment de la puissance du Demon renverse le fondement le plus ferme du Christianisme , qui sont les miracles de Jesus-Christ & de ses Apôtres ; puisque le Demon en peut faire de semblables & même de plus grands. Après avoir montré les fâcheuses conséquences qu'on peut tirer d'une telle objection ; on rapporte la réponse de M. de Glanville Chape-

lain du Roi *Charles II.* dans un Livre qu'il a fait sous le titre de *Sadduceismus Triumphatus*. Elle merite bien d'être traduite ici , quoi qu'un peu longue. „ Les Actions merveilleuses faites „ par un accord avec les Esprits malins, „ ne peuvent point préjudicier aux miracles indubitables de l'Auteur du „ Christianisme , comme s'ils étoient „ aussi faits par un pacte avec le Diable ; puis que les desseins & le but de „ Jesus-Christ étoient absolument opposés au but , aux intentions , & à „ l'esprit du Règne des *Ténèbres*. Après „ avoir étalé les vertus de Jesus-Christ , „ il montre que ses actions admirables „ faites pour la gloire de Dieu ont parfaitement démontré qu'il étoit le Fils „ de Dieu & le Sauveur du monde , „ comme il l'affuroit ; puis que Dieu „ qui est très-sage & très-bon n'a pu permettre que tout le Genre humain ait „ été exposé à une si grande illusion : „ Car si Dieu peut permettre que nous „ soyons trompez d'une manière si inévitable , on ne peut plus être assuré „ qu'on ne soit pas toujours trompé „ dans toutes les choses qui sont exposées à nos sens. Que si quelqu'un , qui „ se dit être envoyé de Dieu & son „ Fils , commence à abolir l'ancienne „ Religion & à en établir une nouvelle.

„ Que

Que cependant il soit honoré par une étoile qui paroît dans le ciel , & par les Anges. Qu'il nourrisse une grande multitude avec très-peu de pain , qu'il paroisse dans une gloire admirable sur une montagne , qu'il guerisse les maladies sans remèdes , qu'il ressuscite les morts , qu'il appaise les tempêtes , qu'il chasse les Diables ; qu'outre cela il prédise sa mort & sa résurrection ; si le Soleil s'obscurcit pendant qu'il est sur la Croix ; & qu'ensuite après avoir été mort & couché dans un tombeau , il mange & boive , & paroisse à tout le monde ; si , dis-je , la Providence peut permettre qu'un tel homme soit un imposteur ; comment pouvons-nous nous assurer que nous ne sommes pas toujours trompez & que même chaque faculté que nous avons en particulier ne nous trompe pas ? Et si cela est vrai , la conclusion est claire , il n'y a point de Dieu qui soit juge , ni dans le Ciel ni sur la Terre , & l'opinion qu'il y a de mauvais Genies qui gouvernent la Terre sera fort probable. Mais s'il y a une Providence divine , comme nous le croyons , qui ait soin de sa gloire , de son service , & de la vérité ; que les malins esprits fassent tout ce qu'ils voudront , il fera toujours en sorte

„ qu'ils soient enfin confondus, & qu'on  
 „ ne leur ajoûte aucune foi. C'est ce  
 „ qui arriva, quand Moyse confondit  
 „ les Mages d'Égypte, par ses miracles.

Ces paroles pourroient suffire pour réfuter l'argument de M. Bekker; mais on allégué encore les différences qui se trouvent entre les miracles produits par la vertu de Dieu, & ceux qui ne procedent que de la puissance du Demon, lesquelles on fait consister en trois choses. Ils different 1. quant à la substance même de l'action. 2. quant à la maniere de l'operation. 3. quant au but que l'on s'y propose. On soutient que les miracles produits par la vertu de Dieu surpassent les forces de la nature, au lieu que ceux que produit le Demon ne les surpassent jamais. On fait aussi remarquer que les miracles seuls ne sont pas le premier & le principal argument de la verité de la Religion, que ce sont les motifs & non les principes de la foi.

6. Pour appuyer l'argument qu'on tire des miracles en faveur de la verité de la Religion, M. Leidekker explique dans la Section XX. ce que les anciens Peres ont enseigné sur ce sujet. On remarque donc; 1. qu'ils ont accordé aux Payens, que le Demon a fait parmi eux des œuvres surprenantes.

tes. 2. Qu'ils ont soutenu que les miracles étoient nécessaires au commencement du Christianisme , avant que le monde fût converti , pour l'amener à la foy. 3. Qu'il falloit que les miracles du Christianisme confondissent ceux dont se vantoient les Payens , comme l'enseigne *Origène* contre *Celse* Liv. I. & *S. Augustin* dans la *Cité de Dieu*, Liv. XVIII. Chap. 32. Pour parvenir à ce but , ils ne regardoient pas les miracles en particulier ; mais ils faisoient considerer en même tems toutes les autres dons extraordinaires , dont Dieu avoit honoré son Eglise. Ils faisoient faire attention à la doctrine , qui portoit en elle-même des caractères de verité & de divinité : & lorsque les Hérétiques leur proposoient aussi les miracles qu'ils faisoient , ils leur objectoient qu'ils ne pouvoient prouver leur doctrine par l'Ecriture , & leur remettoient en mémoire les avis que Jesus-Christ leur avoit donnez au sujet des faux Christs , & des faux Prophetes. Ils enseignoient encore que le Fils de Dieu n'avoit pas voulu qu'on se servit de ses miracles seuls , pour le reconnoître pour le Messie promis. Les paroles de *Lactance* sont remarquables sur ce sujet. *Apprenez*, di-il à un Philosophe de Bithynie qui égaloit les mi-



miracles d'*Apollonius de Thyane* à ceux de *Jésus-Christ*, *aprenez*, si vous avez quelque esprit, que nous ne croyons pas que *Christ* est Dieu, seulement parce qu'il a fait des miracles; mais aussi parce que nous avons vu que tout ce que les *Prophètes* avoient prédit a été accompli en lui. Il a fait des miracles, nous l'eussions pris pour un *Magicien*, comme vous l'appellez, & comme les *Juifs* l'ont cru, si tous les *Prophètes* n'ont pas eu un même esprit. n'eussent prédit que le *Christ* feroit ces choses. Nous croyons donc qu'il est Dieu, autant parce qu'il a été crucifié; quoique vous vous en moquiez, comme des chiens; que par ses actions miraculeuses; parce que son supplice de la Croix a aussi été prédit.

Enfin la propagation de l'*Evangelé* a été un argument dont les *Peres* se sont servis, pour en montrer la vérité. Ainsi les miracles n'étoient ni leur seul, ni leur premier argument, ils ne s'en servoient même qu'en les joignant à la Doctrine dont ils étoient le seuil. Ils ne laissoient pas néanmoins de comparer souvent les miracles des *Chrétiens* à ceux des *Payens*, & de faire voir que ceux-là guérissent souvent des maladies, que ceux-ci avoient regardé comme incurables, comme on peut s'en assurer dans *Argobe* contre les *Gentils*.

*ils liv. I.* Ils montroient aussi , que ceux que Jesus-Christ avoit faits surpassoient de beaucoup tous ceux qu'avoit jamais fait le Demon. On s'est un peu arrêté sur ce sujet , parce qu'il est important ; on aura encore occasion d'en parler dans le volume suivant , en donnant l'Extrait d'un Ouvrage où cette matiere est discutée avec beaucoup de soin.

7. Dans la Section XXI, l'Auteur prouve que l'opinion commune de la puissance du Demon , n'empêche pas qu'on ne puisse prouver la verité de la Divinité de Jesus-Christ , de sa Résurrection , & de son Empire sur toutes les Creatures. La maniere dont Jesus-Christ a fait des miracles prouve sa Divinité : 1. parce qu'il les a fait volontairement , quand & où il a voulu : 2. Parce qu'il a fait des choses , que jamais homme n'a faites , mais le Pere seul : 3. parce qu'il les a faites de la même maniere que le Pere : 4. parce qu'il les a faites non par une puissance empruntée ; mais par sa propre vertu : 5. qu'il les a rapportées à son honneur & à la gloire de son Pere : 6. qu'il a promis & donné à ses Disciples la faculté de faire des miracles : 7. qu'il a confirmé par ses miracles qu'il étoit le Messie , le Fils de Dieu *Jean. V. 22.*

8. que les Apôtres n'ont fait des miracles que comme des causes morales & au nom de J. C. On nie à M. Bekker que jamais les Chrétiens aient avoué que les Demons peuvent ressusciter un mort.

8. Dans les Sections XXII. & XXIII, on réfute les autres prétextes de M. Bekker. Le principal est, qu'il falloit délivrer les Chrétiens de la crainte du Démon, dont ils sont tourmentez. Il n'étoit pas nécessaire pour cela d'en nier absolument les opérations; il suffisoit de renfermer cette crainte dans les justes bornes que lui donne l'Ecriture; & d'alléguer aux Fidèles les raisons qu'ils ont de ne point craindre le Démon. Dans la Section XXIV. l'Auteur fait voir combien il est nécessaire de défendre l'Autorité & la vérité de l'Ecriture. Aussi est-il constant, que s'il est permis de s'éloigner du sens literal & qui se présente d'abord à l'esprit, autant que l'ont fait beaucoup d'anciens Peres, & que le font plusieurs Theologiens Modernes, on a tort de soutenir que l'Ecriture est facile à entendre, & d'accuser de blasphème ceux qui l'ont comparée à un nez de cire. La Section XXV. est une courte conclusion de tout l'Ouvrage.

XVI.

*Livres concernant les*

**CONTROVERSES**  
**des JÉSUITES & des JANSENISTES.**

**L. DIFFICULTEZ** *proposées à M.*  
**STEYAERT. V. Partie. De la**  
*quatrième des Regles ajoutées à l'Index, touchant la Lecture de l'Écriture Sainte en Langue Vulgaire. A*  
**Cologne, chez Pierre le Grand;**  
**1691. in 12. pagg. 235.**

**O**N avoit presque résolu de ne parler plus dans cette \* Bibliothèque des Livres concernant ces Disputes : mais quelques personnes nous ont obligé à changer de dessein. Elles nous ont fait comprendre que ces sortes de Livres contenoient quelquefois des matieres importantes, quoi que confonduës parmi un grand nombre de Disputes personnelles également ennuyeuses & inutiles ; que bien des gens souhaitoient d'être informez de tous les livres qui paroissent sur ce sujet ; & que les Auteurs de cette Bibliothèque ayant parlé de ceux qui ont paru ci-devant, on ne sauroit mieux faire  
que

\* Voyez le Tom. XX. pag. 286.

que de les suivre. On va donc achever ce Volume par les Extraits de quelques-uns de ces Livres, & on continuera dans les Suivans.

Nous avons donné l'extrait des quatre premières Parties des *Difficultez proposées à M. Steyaert* dans le Tome XX. de cette Bibliothèque, pag. 280. & nous avons dit que dans la quatrième on établissoit contre ce Docteur, que jamais l'Eglise n'a condamné la Lecture de l'Ecriture Sainte en langue Vulgaire. Comme M. Steyaert, qui n'est pas de cette opinion, s'appuye principalement sur la quatrième Regle de l'*Index* qui semble condamner cette Lecture, M. Arnaud employe la V. Partie de ses *difficultez* à répondre à cette objection. Dans cette vuë, il fait d'abord l'Histoire de l'*Index*. Il est vrai qu'il fût dressé par l'autorité du Coneile de Trente, qui nomma des Députez pour cela, mais n'ayant pas le tems d'en juger, il ordonna que le tout fût remis au jugement du Pape, pour être publié par son autorité. *Pie IV.* l'ayant fait examiner le fit publier en 1564, avec les Regles qu'on y avoit ajoutées *Sixte V.* l'augmenta & ajouta des Observations sur les Regles; mais étant mort avant que cela eût été publié, ce fût *Clement VIII.* qui le fit publier avec  
les

avec les Regles & les additions de Sixte V. La quatrième Regle déclare, que l'experience faisant connoître, que si la Bible traduite en langue vulgaire étoit permise indifferemment à tout le monde, il en arriveroit plus de dommage que d'utilité, on veut qu'à cet égard on s'en raporte au jugement de l'Evêque ou de l'Inquisiteur, qui sur l'avis du Curé ou du Confesseur, pourront accorder la permission de lire la Bible traduite en langue vulgaire par des Auteurs Catholiques, à ceux à qui ils jugeront que cette lecture pourra être utile, lesquels auront cette permission par écrit. Que ceux qui entreprendront de la lire ou de la retenir, sans cette permission, ne seront point absous, qu'ils n'ayent mis leur Bible entre les mains de l'Ordinaire. Sixte V. remarque sur cette Regle, qu'elle ne donne point de nouveau aux Evêques, ou aux Inquisiteurs, ou aux Superieurs des Reguliers le pouvoir d'accorder la licence d'acheter, de lire, ou de retenir les Bibles traduites en langue vulgaire ; mais que tout pouvoir leur en est ôté.

Pour répondre à une objection qui paroît si forte, M. Arnaud fait voir, 1. qu'il est si impossible d'observer exactement les Regles de l'Index sur ce  
sujet

sujet, que M. Steyaert qui les oppose à ses Adversaires, les viole lui-même en plusieurs manieres, 2. Que la quatrième Regle de l'Index ne pouvant être attribuée au Concile de Trente, elle n'a point la même autorité que les Canons de ce Concile : qu'au contraire il est constant, comme l'a remarqué le P. *Veron*, que ce Concile n'a jamais fait de défense de lire la Bible en langue Vulgaire, ni commis aucun pour la faire. On le prouve par ce qui s'est passé sur ce sujet entre les Peres du Concile. *Pierre Paceco* Evêque de Gienne, représenta à la verité comme un abus pernicieux, la coutume qu'on avoit prise de traduire l'Ecriture en langue vulgaire, & de la faire passer par là entre les mains du peuple ignorant. Mais le Cardinal *Madruce* répondit que l'Allemagne se tiendroit fort offensée, si elle aprenoit que les Peres du Concile voulussent priver le Peuple de ces divins Oracles. *Paceco* objecta que cela avoit été défendu en Espagne, avec l'approbation de *Paul II.* mais *Madruce* repliqua, que *Paul II.* & tout autre Pape pouvoit se tromper en jugeant qu'une loi étoit ou n'étoit pas utile. Mais que S. *Paul* qui ordonnoit le contraire de ce qu'on attribuoit à *Paul II.* n'avoit pû se tromper.

per. La chose en demeura-là , & l'assemblée se leva , sans avoir rien ordonné sur ce sujet.

3. M. Arnaud fait voir qu'il n'y a point d'inconvenient à dire que les Papes se sont trompez , dans l'établissement de la Regle qui défend la lecture de l'Ecriture Sainte en langue vulgaire ; & pour le prouver , il montre que les raisons , sur lesquelles ils se sont appuyez pour faire cette défense , sont nulles. Ils se fondent , sur ce que l'experience leur a appris , qu'il arrive plus de mal que de bien de cette lecture ; or où est l'homme raisonnable qui croye que les Papes sont infailibles dans la connoissance des faits particuliers , & dans un jugement qui dépend de l'experience ?

4. On répond en quatriéme lieu que la Regle de l'Index est d'une nature à devoir être interpretée benignement , en préférant les explications qui favorisent la liberté à celles qui la resserrent ; sur quoi l'on fait bien des remarques particulieres , qui ne regardent proprement que M. Steyaert. On conclut que la Regle pouvant recevoir un sens favorable pour permétre la Lecture de l'Ecriture Sainte , on doit nécessairement lui donner ce sens.

5. M. Arnaud fait voir ensuite que



si les raisons pour lesquelles on a défendu cette lecture valent contre la lecture de la Bible en langue vulgaire, elles valent aussi contre la lecture de ce même livre en Latin; ou que si elles ne valent pas contre celle-ci, elles ne valent pas contre l'autre; étant impossible de comprendre qu'un homme qui tirera du profit de la lecture de la Bible en latin, n'en tire aussi de cette même lecture en françois, ou en flamand.

6. Il prouve après cela, que la Règle de l'Index n'a point été reçue en plusieurs Pays Catholiques, & qu'ainsi elle n'y a jamais eu force de loi; & répond à tout ce que M. *Simon*, qu'on nomme le *grand Critique de M. Steyaert*, a allégué pour refuter cette objection, & aux décisions de quelques Conciles de France, qui semblent avoir fait la même défense que l'Index. Il soutient en particulier, que cette Règle n'a jamais été ni publiée ni autorisée, par aucun Placard des Rois d'Espagne, ni par aucune Ordonnance de leurs Conseils, dans les Pays-bas Catholiques, ce qui est pourtant nécessaire, afin que toutes ces loix Romaines y aient force de loi. Le P. *Harnay* a soutenu le contraire; mais on le réfute ici, en faisant une assez longue Histoire

toire de ce qui s'est passé dans les Pays-bas sur ce sujet.

7. M. Arnaud réfute ensuite M<sup>h</sup> Steyaert sur ce qu'il a prétendu, que les raisons qui ont porté les Papes à faire la IV. Regle de l'Index subsistent encore, & il fait voir au contraire que ces raisons ne subsistant plus, la Regle ne doit plus avoir de lieu. Il établit contre le même; que si ces raisons ont cessé, il n'est pas nécessaire qu'il intervienne un consentement de l'Eglise, pour permettre la lecture de la Bible; puis qu'il n'en est point intervenu pour la défendre, comme le prétend M<sup>r</sup> Steyaert. Il fait voir encore que, selon les propres maximes de son Adversaire, cette Regle n'oblige plus, puis qu'elle n'est plus utile; qu'elle est même dommageable, & qu'on ne la sauroit observer, sans faire un grand mal à l'Eglise & à la Religion.

8. L'Auteur quitte son principal Adversaire dans la LVIII. Difficulté, pour réruter ce qu'a écrit M. Simon, dans les 4. dernières pages de son Histoire Critique des Versions du Nouveau Testament, & dont M. Steyaert s'est servi pour appuyer son opinion. Il revient à ce Docteur dans la difficulté suivante; & montre que la conduite qu'on a tenue en France à l'é-

K

gard

gard des Nouveaux Convertis auxquels on a donné des Bibles Catholiques, des Nouveaux Testamens ; des Pseaumes & des Heures Latines & Françaises, refute tout ce qu'on pourroit alleguer en faveur de la IV. Regle de l'Index.

---

2. *Sixieme Partie des DIFFICULTEZ*  
*proposées à M. STEYAERT sur*  
*le Nouveau Testament de Mons. A*  
*Cologne, Chez Pierre le Grand. 1691.*  
 in 12. pagg. 317.

**C**E n'est pas proprement M. Steyaert qu'on attaque dans cette Sixieme Partie : on en veut particulièrement à M. Simon. M. Arnaud entreprend de justifier la Version de Mons contre tout ce qu'a dit ce Critique pour la décrier ; parce que M. Steyaert s'est servi de son autorité pour appuyer le jugement desavantageux qu'il a porté de cette Version & pour la faire condamner par l'ordonnance d'un Archevêque. Mais avant que d'en venir là, il fait diverses remarques générales sur la personne & sur les Ouvrages de M. Simon ; afin que le Public étant prévenu contre lui, ne juge plus favorablement de ce qu'il a dit contre  
 la

la Version de Mons. C'est là le sujet principal de cette Sixième partie des Difficultez proposées à Monsieur Steyaert ; & ce n'est que dans la Septième dont nous parlerons dans un moment, qu'on répond en particulier aux objections de ce Critique.

1. On commence par tâcher de découvrir les raisons qui l'ont porté à parler si desavantageusement de la Version de Mons. On prétend que le P. Simon s'est imaginé que M. Arnaud avoit beaucoup contribué à faire supprimer son Histoire Critique du Vieux Testament. Cette imagination, jointe au dessein qu'il avoit formé de faire sa cour aux Jesuites, pour métre son Ouvrage à couvert sous leur protection, & même pour obtenir la permission de le dédier au Roi, excita sa passion contre M. Arnaud, & lui fit former le dessein de dire le plus de mal qu'il pourroit de la Version de Mons. M. Arnaud rapporte plusieurs marques que le P. Simon a données de cette passion & de sa partialité pour les Jesuites, en divers endroits de ses Ouvrages, & se défend en même tems contre les attaques qu'il lui a livrées.

2. On s'attache en suite plus particulièrement à bien faire connoître M.

Simon ; & l'on entreprend de prouver ces trois choses. 1. Que ce Critique est tellement dévoué aux Jesuites , qu'il condamne d'une maniere insultante les Facultez qui avoient censuré les propositions de quelques Professeurs de la Compagnie sur l'Inspiration des Livres Sacrez. 2. Qu'il est engagé dans les mêmes erreurs , & qu'il les a poussées plus loin. 3. Qu'il ne défend les égaremens des Jesuites , que d'une maniere basse , puerile & indigne du moindre Critique. Ce n'est pas qu'on examine ces trois articles l'un après l'autre , mais ce sont les conséquences qu'on prétend pouvoir tirer des réflexions que l'on fait sur divers endroits des Ecrits de M. Simon.

3. M. Arnaud attribué deux Systemes differens à cet Auteur sur l'Inspiration des Livres Sacrez. Le Premier, qui est le sentiment commun des Chrétiens ; C'est que , sans distinguer les Livres Historiques des Prophetiques , tous les Livres Sacrez ont été véritablement & immédiatement inspirez de Dieu. Il raporte plusieurs passages de *l'Histoire Critique de l'Ancien , & du Nouveau Testament* , dans lesquels cet Auteur a établi très-clairement cette opinion ; & c'est dans cette vue qu'il a réfuté *Grotius* , qui paroît avoir été d'un

d'un sentiment contraire. Mais M. Simon ne s'est pas contenté de ce Système : pour faire sa cour aux Jesuites, il soutient ailleurs fortement l'opinion de *Cornelius à Lapide*, qui n'est point différente dans le fond de celle de *Grotius* ; puis qu'il enseigne positivement, qu'il n'étoit point nécessaire que les Histoires & les exhortations de piété fussent inspirées & dictées par le S. Esprit. Notre Critique dit qu'il ne paroît que du bon sens, dans cette opinion ; au lieu que l'opinion commune a je ne sai quoi qui choque la raison & l'expérience.

4. Après avoir prouvé les contradictions de M. Simon, en opposant l'un de ses Systèmes à l'autre, on s'attache à faire voir la fausseté de celui qui établit que les Ecrivains Sacrez qui ont écrit les Histoires, n'ont pas eu besoin d'une inspiration immédiate. La principale raison dont ce sentiment est appuyé, c'est qu'il semble que ces Ecrivains n'avoient besoin que d'une bonne mémoire pour écrire fidèlement les choses qu'ils avoient ou vues ou apprises. M. Arnaud répond, que ceux qui raisonnent ainsi n'ont pas de justes idées des vues de Dieu. Que les principaux faits qu'ils écrivoient devant être le fondement de la véritable Reli-

ligion , & servir à la conversion ou à la conviction des Infidèles, & à l'affermissement des Fidèles dans la foi & dans la piété, ils devoient avoir pour les premiers une autorité humaine , aussi grande qu'elle peut être , & avoir encore pour les derniers une autorité Divine. Il est vrai que *S. Jean* & *S. Luc* remarquent qu'ils n'ont écrit que ce qu'ils ont vû ou ce dont ils ont été bien informez ; mais ce n'est pas pour nier qu'ils soient inspirés immédiatement de Dieu. Ils en ont usé ainsi , pour établir d'abord la foi humaine dans le cœur de ceux qu'ils vouloient convertir , & qui ne pouvoient encore être touchés de la raison de leur inspiration dont ils n'étoient pas encore persuadés : mais après s'être affurez de la vérité de ces faits , il étoit nécessaire qu'ils crussent , que ce qui étoit dans ces Livres Sacrez avoit été écrit par le S. Esprit , pour nourrir leur foi & leur piété , & pour les rendre plus fermes à croire tout ce qu'ils lisoient dans ces Saints Livres.

4. *M. Arnaud* réfute ensuite en particulier tout ce que *M. Simon* a écrit dans les Chapitres XXIII. & XXIV. de son Histoire Critique du Nouveau Testament , pour défendre les Jesuites de Louvain sur l'Inspiration des Livres Sacrez , contre les Censures des Facultez

tez de Louvain & de Douay. Il tourne ce Critique en ridicule , de ce qu'après avoir promis des Actes Authentiques, & des témoignages de plusieurs anciens Docteurs de l'Eglise pour soutenir les Jesuites ; le tout se reduit au seul témoignage du Jesuite Cornelius à lapide.

6. Nôtre Auteur finit cette Partie par plusieurs autres remarques sur les Ouvrages de M. Simon , qui tendent à faire connoître qu'il n'est rien moins que bon Critique. Il défend M. du Pin, contre les attaques de cet Auteur. Il l'accuse d'avoir soutenu mal-à-propos que le celebre passage de *S. Jean* touchant les *trois Témoins Celestes* a été ajoûté, & réfute toutes les raisons qu'il a alleguées pour son opinion. Il le blâme d'avoir dit qu'après toutes les preuves de M. Arnaud , il reste encore de grandes difficultez sur le sentiment des Grecs au sujet de la transubstanciation, & fait voir qu'il s'en faut infiniment, que les raisons particulieres qu'il a alleguées vailent celles de M. Arnaud. Enfin , il lui fait un grand crime d'avoir entrepris de farder la Religion Mahometane & d'en écarter toutes les ordures , pour n'en faire paroître que les beaux côtez.



3. *Septième Partie des DIFFICULTÉZ proposées à M. STEYAERT. Justification de la Version du Nouveau Testament de Mons contre les objections particulières de M. Simon. A Cologne. Chez Pierre le Grand. 1691. in 12. pagg. 213.*

**A**PRES les Réflexions générales de la Partie précédente, M. Arnaud entre dans celle-ci, dans l'examen particulier des défauts que M. Simon prétend avoir remarquez dans la Version du Nouveau Testament de Mons. Ce Critique a employé six grands Chapitres dans son *Histoire Critique des Versions du Nouveau Testament*, à faire voir les imperfections de cette Version. M. Arnaud entreprend de lui répondre; mais comme il a affaire à un Auteur tout plein de brouilleries & de redites, il y en a aussi un peu dans sa réponse, ce qui nous empêche de le suivre. On se contentera de dire que les remarques de M. Simon sur la version de Mons sont ou générales ou particulières, & d'apporter quelques exemples des unes & des autres, avec les réponses de M. Arnaud.

I. POUR ce qui regarde les remarques générales; M. Simon fait d'abord

un procès aux Traducteurs de Mons sur leur Titre. Ils promettent une Version selon l'Edition Vulgate, avec la difference du Grec, & cependant ils suivent tantôt le Latin, & tantôt le Grec. Ils promettent les differences du Grec, & en oublient un très-grand nombre. On répond qu'il suffit qu'on ait suivi beaucoup plus souvent la Vulgate que le Grec, pour justifier la verité du Titre, parce qu'on ne parle pas autrement dans les choses morales. Il suffit encore qu'on ait mis les principales differences du grec, pour avoir pû parler dans le Titre, comme on a fait.

2. Ce Critique soutient encore que ces differences du Grec ne devoient point être mises dans le Texte; mais renvoyées à la marge, afin que la Version fut uniforme. M. Arnaud répond, que c'est une vieille Objection qui a été souvent refutée. Il remarque même que ceux qui l'ont faite se sont refutés les uns les autres; & que M. Simon qui croit, que ceux qui ont allegué ce défaut avant lui, n'ont pas bien appuyé ce qu'ils disoient, raisonne encore plus pitoyablement que les autres. *Un Traducteur de la Bible, dit-il, doit se proposer seulement de donner au Peuple l'Ecriture qui est reçue & autorisée de son Eglise.* Ne diroit-on pas que l'Eglise

Romaine ne reçoit & n'autorise pas le Texte grec ? Il vouloit dire, *qui est en usage dans le service public de son Eglise*. Mais outre que c'est condamner *S. Jérôme* que de parler ainsi, M. Simon déclare ailleurs que M. Arnaud a bien prouvé qu'il est permis à un Traducteur de faire une Version du Nouveau Testament sur l'Original Grec, & c'est ce qu'on a toujours pratiqué, & qu'on pratique encore, sans qu'on le trouve mauvais. A ce que M. Simon dit que c'est la coutume ordinaire des Interprètes Catholiques de traduire entièrement sur la Vulgate, on répond que les Traductions de Louvain, du P. *Veron*, de M. *Godeau*, & du Père *Amelote*, qui ont préféré quelquefois le Grec au Latin prouvent visiblement le contraire.

3. Un défaut qui est répandu dans toute la Traduction de Mons c'est qu'elle n'est pas assez littérale, & qu'elle s'éloigne souvent trop de l'Original, sans beaucoup de nécessité : M. Simon en rapporte plusieurs exemples ; mais nous n'en marquerons qu'un seul. On trouve partout le mot de *Docteurs de la Loi* pour celui de *Scribes*, qui est pourtant celui qui répond précisément au Grec *γραμματεῖς*. On répond que sans condamner ceux qui ont retenu le mot de *Scribes*,

on a crû qu'on devoit se servir par tout du nom de *Docteurs de la Loi* ; parce qu'il est certain que les mêmes personnes qui sont appellées *γραμματεῖς* en divers endroits sont nommez *διδάσκαλοι* en d'autres , & que le mot de *Scribe* est équivoque en nôtre langue puis qu'il signifie un *Copiste* & un *Ecrivain*.

4. M. Simon prétend encore , que les Traducteurs de Mons se sont trop attachez aux pensées de S. *Augustin* & d' *Estius* dans l'explication des *Épîtres* de S. Paul. Que tout le monde ne convient pas que S. *Augustin* soit le plus éclairé de tous les Peres , principalement dans l'Écriture Sainte ; & que quoi qu' *Estius* soit habile , il étoit rempli de certains sentimens , qui lui servoient souvent de règle. M. *Arnaud* répond qu'il ne s'ensuit pas que S. *Augustin* ne soit pas un habile *Interprete* de l'Écriture , parce que M. *Simon* & quelques uns de ses Amis n'en ont pas cette opinion : & pour ce qui regarde *Estius* , il remarque , que si l'on ne pouvoit le suivre , quoi qu'habile , parce qu'il auroit certains sentimens , qui lui serviroient de Règle ; il faudroit n'en avoir point sur les matieres dont parle S. Paul . & pousser l'indifference encore plus loin , pour le bien traduire. Cependant M. *Simon* soutient ailleurs

aux Protestants , qu'il y a des préjugés selon lesquels on doit entendre & traduire l'Ecriture , puis qu'il la faut expliquer suivant l'analogie de la Foi.

5. Les Traducteurs de Mons ont reconnu que la Vulgate est autorisée par des Manuscrits Grecs fort anciens, dans la plupart des lieux où elle paroît différente du Texte Grec d'aujourd'hui ; & ils ne laissent pas de marquer dans leur Traduction un grand nombre de ces endroits où la Vulgate s'accorde avec ces anciens Manuscrits Grecs , & de dire qu'ils sont différens du Grec, cummes'il n'y avoit jamais eu d'autre Grec dans le monde , que celui qui est dans les Editions ordinaires. On répond que M. Simon *n'a pas le sens commun* de raisonner ainsi ; qu'il est clair , que comme par la Vulgate les Traducteurs de Mons ont entendu ; celle qui a été imprimée depuis la correction de *Clément VIII* ; aussi par le Grec , ils entendent le Texte Grec , tel que nous l'avons dans les éditions communes, c'est-à-dire , dans celles de ces derniers tems qui peuvent passer pour les plus correctes. Ainsi il n'y a point de contradiction de dire que la Vulgate est différente en certains endroits du Grec , bien qu'elle puisse

puisse être conforme à quelques Anciens Manuscripts Grecs differents du Grec des éditions communes.

II. EN voila assez pour les fautes générales qu'on reproche aux Traducteurs de Mons; on ne fera pas si long sur les particulieres. M. Simon s'applaudit dans sa Préface de l'Histoire Critique du Vieux Testament d'avoir remarqué l'importance d'une faute du Testament de Mons, qui paroît d'abord assez legere. C'est qu'elle a retranché la particule OR ΔΕ, du commencement du Chapitre troisiéme de l'Evangile selon S. Luc. Il accuse les Auteurs de cette Version de n'avoir pas pris garde, qu'ils favorisent par là le sentiment des Marcionites, qui prétendoient que les deux premiers Chapitres de S. Luc avoient été ajoutez, & le commençoient par ces paroles, *l'an 15 de l'Empire de Tibere.* Mais la particule *adversative* OR, sert pour confondre ces Hérétiques, puis qu'elle suppose qu'il y a quelque chose qui précède dans le Discours. M. Arnaud refute fort au long cette remarque. Voici à quoi se réduit tout ce qu'il en dit. (1) On en François n'est point une particule *adversative*; mais *conjonctive*. (2) La particule grecque ΔΕ souvent ne signifie rien, & est seulement

un ornement du langage, ce qui se prouve par plusieurs endroits de l'Ecriture. Ainsi quand on laisseroit cette particule dans l'endroit de S. Luc dont il s'agit, on n'en pourroit pas plus conclurre, que ce n'est pas là le commencement de son Evangile; qu'on peut conclurre que nous n'avons pas le commencement de la Prophetie d'Ezechiel, parce que ce que nous en avons commence par la conjonction *Et*; (*Et factum est*) (3) On ne pouvoit refuter les Marcionites par cette particule, parce qu'ils ne la lisoient pas dans leurs exemplaires, & que reprochant aux Orthodoxes d'avoir ajouté les deux premiers Chapitres de S. Luc dans les leurs ils pouvoient bien les accuser aussi d'y avoir ajouté cette particule. (4) M. Simon a dit ailleurs les raisons dont on se servoit pour réfuter les Marcionites, toutes différentes de celle qu'il prétend tirer de la particule OR. (5) La secte des Marcionites étant éteinte il y a longtems, il n'étoit pas nécessaire de prendre contre eux une précaution si chimerique. (6) Enfin c'est se moquer, de dire avec M. Simon, que les Traducteurs de Mons ont commis la faute qu'il leur attribue, pour n'avoir pas été bien instruits de l'Histoire du Texte du Nouveau Testa-

Testament , puis que les corruptions grossieres & sacrileges des Marcionites , des Manichéens , & des autres Phanatiques , n'ont jamais fait partie de l'Histoire du Texte Sacré ; c'est une imagination bourruë qui n'est née que dans l'esprit de ce Critique.

2. Au commencement de l'Épître aux Romains, les Traducteurs de Mons ont mis dans le Texte *Paul Serviteur de Jesus-Christ*, & à la marge *Autrem. Esclave*. M. Simon prétend , que la premiere explication répond exactement au Grec & au Latin de la Vulgate ; mais que la note est éloignée de la pensée de S. Paul , qui prend le nom de Serviteur de Jesus-Christ en qualité de son Ministre & de son Apôtre ; & que c'est en ce sens que Moysé & les Prophètes sont appelez Serviteurs de Dieu dans le Vieux Testament. On répond (1) que la remarque touchant Moysé & les Prophètes est prise de *Grotius* & n'est point contraire à la note. (2) que le mot de *δοῦλος* en grec , & de *Servus* en latin signifioit proprement un *Esclave* du tems de S. Paul , & que ceux que nous apellons présentement *Serviteurs*, étoient tous *Esclaves* en ce tems-là. (3) Que ce mot d'*Esclave* convient très-bien à tous les hommes à l'égard de Dieu , & que c'est pour  
cette



cette raison que Moÿse & les Prophetes ont été appelez ses Serviteurs. (4) Il n'est pas trop sûr que S. Paul n'ait voulu dire autre chose, si ce n'est qu'il étoit le Ministre de Jesus-Christ, & non son esclave: pour marquer sa qualité de Ministre il se sert des mots de *διάκονος* & de *leiturgos*, & non de celui de *δούλος*.

4. DISSERTATION Critique touchant les Exemplaires Grecs sur lesquels M. Simon prétend que l'Ancienne VULGATE a été faite, & du jugement que l'on doit faire du fameux MANUSCRIT de BEZE. A Cologne, Chez Pierre le Grand. 1691. in 12. pagg. 100.

CETTE Dissertation fait partie des *Difficultez proposées à M. Steyaert.*, c'en est la quatre-vingt neuvième. M. Arnaud ne lui a donné un nouveau Titre, que parce que contenant une matière détachée & importante, bien des Lecteurs souhaiteront de l'avoir à part. Il s'agit de réfuter le sentiment de M. Simon, qui prétendant que la Version Latine, qu'on a nommée *Italique* est très ancienne, soutient en même tems qu'elle a été faite sur des Exemplaires Grecs extrêmement fautifs & défectueux, tel qu'est le célèbre Manuscrit grec.

grec & latin de Beze, qui selon ce Critique représente dans le Latin l'ancienne Edition latine, telle qu'elle étoit, avant que S. Jérôme l'eût retouchée & que le Grec de ce même Manuscrit est le Grec même de l'Exemplaire sur lequel cette Version a été faite. Or comme ce Manuscrit est extrêmement différent de tous les autres Manuscrits du Nouveau Testament, cette pensée de M. Simon paroît être sujete à de très-fâcheuses conséquences, sur tout eu égard à la manière dont il prétend l'établir; & c'est ce qui a fait que M. Arnaud a eu le devoir examiner avec soin.

1. Pour cet effet il distingue d'abord ce qu'on fait de certain du Manuscrit de Beze, de ce qu'on ne fait que supposer sans fondement. Il est certain que ce Manuscrit a mille ans d'antiquité : 2. que quelcun l'a écrit, ou fait écrire : 3. qu'il est grec & latin ; que l'un & l'autre est écrit de la même main, & qu'ils sont conformes, c'est à-dire qu'il n'y a presque rien dans le texte grec, qui ne soit aussi dans le latin. 4. Que la Généalogie de Jesus-Christ du troisième Chapitre de S. Luc est étrangement corrompue, de même que plusieurs autres endroits, particulièrement des Evangiles 5. Qu'aucun Auteur des six premiers Siecles ne temoigne avoir vu de ces

ces Exemplaires du N. Testament Grecs & Latins, le Latin étant vis-à-vis du Grec, comme il est dans le Manuscrit de Beze; ni qui ait parlé d'aucun Exemplaire ou Grec & Latin, ou Grec seulement, ou seulement Latin qui ait été semblable au Manuscrit de Beze en ce qu'il a de singulier, & particulièrement à l'égard de la Généalogie de Jesus-Christ: 6. qu'il ne s'est trouvé qu'un seul Exemplaire de la première partie de ce Manuscrit, qui est la plus grossièrement falsifiée & deux seulement de la seconde dont les falsifications n'étoient pas si évidentes. Il est vrai que M. Simon nie le cinquième de ces faits, prétendant que *S. Jérôme* a dit des choses dans sa Préface au Pere *Damase*, qui font juger qu'il a voulu parler d'Exemplaires du N. Testament, où ces mêmes falsifications se trouvoient; mais on entreprend de lui montrer, qu'il s'est imaginé avoir vu dans cette Préface de *S. Jérôme* des choses qui n'y sont point. Ce même Critique suppose fausement; 1. qu'il n'y avoit rien de si commun en Occident dans les 4. premiers Siècles de l'Eglise, que des Exemplaires remplis de falsifications semblables à celles du Manuscrit de Beze: 2. que le Latin qui est vis-à-vis du Grec dans

ce MS. est l'ancienne Vulgate, parce qu'elle avoit été faite sur un Exemplaire Grec semblable à celui-là : 3. que c'étoit la coutume ordinaire des premiers Siecles de l'Eglise surtout en Occident d'ajouter & de reformer les Evangiles & les Ecrits des Apôtres de la même maniere dont ils se trouvent reformez dans ce MS ; qu'ils paraphrasoient même les Ecrits des Auteurs Sacrez, les abrégéoient ; substituoient d'autres mots aux leurs, & y inséroient même des histoires qui ne sont point d'eux : 4. que ces sortes d'Exemplaires étoient connus de S. Jérôme & que c'est ce qui l'a obligé de chercher des Exemplaires Grecs plus exacts pour corriger l'ancienne Version latine.

M. Arnaud ayant réfuté toutes ces fausses prétentions, & établi tous les faits dont nous avons parlé ci-dessus, il ne lui est pas difficile de renverser l'hypothese de M. Simon au sujet du Manuscrit de Beze ; & d'établir la sienne, qui consiste à croire que l'Auteur de cette Edition du N. Testament est un Latin du Sixième Siecle, qui peut avoir eu pour but d'aplanir quelques difficultez qui lui ont paru insurmontables, comme est celle de la généalogie de Jesus-Christ, & d'y faire encore quelques autres changemens dont  
on

on ne fauroit deviner la cause ; que pour ce sujet il a fait un grec & un latin qui se ressembloit , de peur qu'en comparant son latin avec les Exemplaires Grecs , on ne le rejettât. Que pour donner à son Ouvrage un air d'antiquité , il n'a pas voulu mettre dans son Latin la Version corrigée par S. Jérôme ; mais s'est arrêté davantage à celle dont on se servoit avant la reformation de ce Saint. Cette dernière Hypothese a ceci d'avantageux , qu'elle conserve au Texte de l'Écriture toute sa perfection ; au lieu que celle de M. Simon rend tout incertain , & donne une fâcheuse idée des Chrétiens des premiers Siècles. La raison la plus forte de M. Arnaud , c'est qu'aucun Auteur de ces premiers tems n'a allegué la manière dont on lit la Généalogie de Jésus-Christ écrite par S. Luc dans le Manuscrit de Beze , pour répondre à la difficulté qui se trouve dans les manières différentes dont S. Luc , & S. Matthieu racontent cette Généalogie ; ce qui seroit inconcevable , s'il y eut eu alors des Exemplaires semblables à celui-là , puis que la manière dont on y lit cette Généalogie lève toute la difficulté.

On ne doit pas oublier de remarquer après M. Arnaud que son Adversaire

n'a pas entendu la note de Beze sur le 3. chapitre de S. Luc , puis qu'il lui fait dire que les Juifs avoient corrompu la Généalogie de Jesus-Christ de la manière qu'elle l'est dans son Exemplaire , afin qu'on ne crût pas les autres hystoires qui sont raportées dans les Evangiles. Beze avoit trop de bon sens pour raisonner ainsi. Si les Juifs avoient corrompu la Généalogie de Jesus-Christ dans S. Luc ce n'auroit pas été pour le rendre conforme à celle de S. Matthieu , puis que ç'auroit été lever un obstacle à la creance des autres hystoires , bien loin de contribuer à faire qu'on ne les crût pas. Beze a crû que S. Luc pouvoit avoir écrit la Généalogie de Jesus-Christ , telle qu'elle étoit dans son Manuscrit ; que les Juifs pouvoient l'avoir alterée , & que les premiers Chrétiens trompez par cette malice , pouvoient avoir mis cette Généalogie falsifiée dans tous les Exemplaires de S. Luc si ce n'est dans son Manuscrit.

5. *Deux LETTRES touchant la nécessité & l'autorité prétendue de la TRADITION , nouvellement écrites à un Ami , au sujet de l'Histoire Critique du Vieux & du Nouveau Testament , composée par le P. SIMON : par Monsr. G. N. A. & P. en D. à M.*  
A

**C'**EST l'Ouvrage d'un Protestant qu'on ne place en cét endroit, que parce qu'il s'y agit encore de M. Simon. Ce Critique ayant donné une très-mechante idée du Texte Sacré dans ses Livres , & tâché de prouver qu'il n'y avoit rien de si douteux , ni de si incertain , a bien prévu qu'il se feroit des affaires même avec ceux de la Communion , bien qu'ils n'ayent pas des idées aussi avantageuses de l'Ecriture que les Protestants. Pour prévenir ce coup , il a tâché de couvrir tout ce qu'il a dit de defavantageux du Texte Sacré, du beau & specieux prétexte de faire valoir la Tradition.

Les Protestants n'ont pas manqué de découvrir cette finesse , & de repousser vigoureusement les attaques de M. Simon. C'est encore ce que fait l'Auteur de ces deux Létres. Il remarque d'abord que les Catholiques Romains distinguent la parole de Dieu en écrite & non écrite , & qu'ils fondent la Religion sur ces deux principes, d'où il semble qu'on peut conclurre , qu'ils conviennent avec les Protestants que la parole de Dieu est l'unique principe de la Religion : mais qu'il s'agit de savoir  
pre-

premierement, s'il y a aujourd'hui une parole de Dieu non écrite independemment des Livres sacrez, & si même ceux-ci en dépendent; & en second lieu, comment on la peut connoître & recevoir. Nôtre Auteur examine ces deux choses. A l'égard de la premiere, il remarque que la présomption est toute en faveur des Protestants. Car supposé que les Ecrivains sacrez ayent été inspirez par le S. Esprit, comme les Catholiques Romains & M. Simon en conviennent, on doit presumer que le but de Dieu a été de perpetuer par cette voye la véritable Religion à laquelle il ne manquer rien, & ce qui a été le plus nécessaire pour l'instruction du Peuple. Il est sûr de plus, qu'une Tradition constante & universelle nous a donné l'Ecriture comme la parole de Dieu; mais on ne peut montrer aucun article de foi, qui nous ait été donné par une pareille Tradition, comme la parole de Dieu, independemment de l'Ecriture. M. Simon a allegué quelques exemples de certains dogmes, qu'il faut que les Protestants tirent nécessairement de la Tradition, ne pouvant les trouver dans l'Ecriture, tel qu'est le Bâtement des petits enfans.

On lui répond que ce n'est qu'une pratique, qui quand elle ne seroit pas fon-



fondée dans les Livres sacrez, ne contient rien de contraire à la parole de Dieu, ni à l'analogie de la foi qui y est contenuë. C'est un fait dont l'usage est aussi ancien que le Christianisme. Or la Tradition, qui n'est qu'une continuation des faits est d'une grande autorité pour expliquer l'Ecriture. L'attente de la venue du Messie, dont parle M. Simon, a été un de ces faits indubitables & constants de la Tradition, qui rendent les Auteurs Sacrez plus intelligibles. Quand ceux de l'Eglise Romaine montreront une semblable Tradition pour l'adoration souveraine de l'hostie, pour la vénération religieuse des images, & pour plusieurs autres pratiques semblables on les recevra de même, que la cérémonie du Bâême. Il n'en est pas de la doctrine comme des faits, la Tradition n'en sauroit être si certaine, comme on l'a fait voir dans cette Bibliothèque Tom. XVIII. pag. 230. & suiv. On montre en suite, que quand il y auroit une Tradition pour principe de la Religion, l'Ecriture ne pourroit en dépendre, & l'on répond à toutes les raisons contraires que M. Simon a alleguées. On remarque sur tout, que si l'Ecriture ne peut être un acte authentique en fait de Religion, qu'autant qu'elle se trouve

trouve conforme à la Tradition , il n'a point été nécessaire que les Ecrivains sacrez ayent été inspirez ; puis qu'il suffit que la Tradition leur rende témoignage , & que même cette Tradition , qu'on établit comme principe infallible , peut redresser & corriger toutes les fautes , & suppléer à tous les défauts de l'Ecriture , dans les choses qui sont purement de Doctrine , ou qui s'y raportent.

Sur la seconde question , savoir comment on peut connoître & recevoir la Tradition ; l'Auteur fait voir qu'elle est beaucoup plus obscure & plus incertaine que l'Ecriture ; qu'elle varie en plusieurs choses , & que les Hérétiques ont voulu appuyer sur elle leurs sentimens de même que les Orthodoxes. Il est constant que les Traditions ont été sujettes à de très-grands changemens , auxquels ceux de l'Eglise Romaine ne font pas assez d'attention , & quand elles n'en auroient souffert que dans les choses de la Discipline , cela suffiroit pour les soupçonner de la même infidélité dans les choses les plus importantes , puis que nous n'avons pas des preuves suffisantes de la première Tradition.

L'Auteur fait plusieurs autres remarques dans sa première Lettre contre le  
*Tom. XXII. L Pe-*

Pere Simon ; mais elles sont si engagées les unes dans les autres , qu'il est impossible d'en donner un extrait exact. Nous ne dirons rien non plus de la seconde Lettre ; qui ne contient que des éclaircissemens de la premiere , & des réponses aux instances que le Pere Simon a faites contre ce que lui ont objecté l'Auteur des *Sentimens de quelques Théologiens de Hollande* , & quelques autres personnes.

6. *Huitieme Partie des DIFFICULTEZ* proposées à Mr. STEYAERT. De ses emportemens sur la lecture de l'Ecriture sainte : Et d'une nouvelle ordonnance sur ce même sujet. A Cologne chez Pierre le Grand. 1691. in 12. pagg. 72.

**M** Arnaud revient à M. Steyaert dans cette huitième Partie. Il l'accuse d'avoir porté quelques Evêques des Pays-bas à défendre la lecture de l'Ecriture sainte en langue vulgaire dans leur Diocèse ; & d'avoir , dans sa Thése du 30. Mai 1691. répondu par des injures aux raisons qu'on lui avoit alléguées en faveur de cette lecture dans la quatrième Partie de ces *Difficultez*. A l'occasion de ces paroles de Jesus-Christ , vous sondez les Ecritures, Jean V,

V. 29. M. Steyaert dit dans cette Thèse, qu'il ne s'ensuit pas de là ni d'ailleurs, qu'il soit permis communément aux Laïques de lire l'Ecriture Sainte, ou que cela leur soit utile; & qu'ainsi c'est avec raison qu'autrefois & encore tout nouvellement, cela a été défendu par les Evêques des Pays-bas; personne ne s'y opposant, que ceux qui agissent en cela par un esprit hérétique ou schismatique, & par conséquent furieux. M. Arnaud ne lui laisse pas passer une seule de ces paroles; il le relève sur tout, & l'on ne peut comprendre qu'il ne se soit point ennuyé à écrire tant de choses si ennuyantes à lire. Il repete bien des raisons, qu'il avoit déjà alleguées plus d'une fois. Il censure demême toutes les paroles de l'Ordonnance de l'Evêque de Gand, par laquelle il défend la lecture de l'Ecriture sainte en langue Vulgaire dans son Diocèse. Il oppose à la conduite de cet Evêque & de ses Confrères, celle du Cardinal Madruce, de Charles V. des Cardinaux de Richelieu, Bona, le Camus, de M. Godeau, de l'Abbé de Maroles, du P. Amelotte, & du P. Veron. Pour ce qui regarde le Cardinal le Camus, il veut dans ses nouvelles Ordonnances que chaque Communauté Reguliere s'applique entre autres à la lecture de la Parole de Dieu, qui doit être la nourriture &

*l'occupation continuelle des personnes Religieuses ; ce qui semble contraire à ce que nous avons dit en donnant \* l'Extrait de ce livre ; mais il faut remarquer que M. le Camus ne parle ici que des Monasteres ; que quand il s'agit de tout le peuple , il ne dit point qu'il faille l'exhorter à la lecture de l'Ecriture Sainte ; mais à celle du livre de l'Imitation de Jesus-Christ & de la Vie des Saints ; ce qui suffit pour justifier la Réflexion que nous avons faite.*

7. QUESTION CURIEUSE *si M. ARNAUD Docteur de Sorbonne est HERETIQUE , à Monsieur... Conseiller de son Altesse l'Evêque & Prince de Liege. A Cologne, chez Nicolas Schouten. 1690. in 8. pagg. 228.*

I. **B**IEN des gens donnent ce Livre à M. Arnaud ; mais s'ils ont raison , il faut avouer que ce Docteur s'est servi pour se cacher d'un voile sous lequel il est bien difficile de le connoître. Les louanges qu'il s'y donne à chaque page sont si outrées , que bien loin de s'imaginer qu'elles puissent partir de la plume de M. Arnaud , on a de la peine à croire qu'il pût les entendre lire sans en rougir. Mais ce n'est pas pro-

\* *Voyez ci-dessus pag. 102.*

proprement de quoi il s'agit, voici l'occasion & le but de cét Ouvrage.

M. Arnaud ayant choisi le Pays de Liege pour sa retraite, les Jesuites qui le scûrent, ne l'y laissèrent pas en repos. Ils répandirent plusieurs bruits desavantageux contre lui, & le décrierent comme un Hérétique. Quelques personnes voulurent savoir ce qui en étoit, & il y en eut une qui demanda sérieusement à un Pasteur de ce Diocèse, *s'il étoit vrai que M. Arnaud fut hérétique.* Cette question paroît fort surprenante à l'Auteur, & il ne la trouve pas moins extraordinaire, que si l'on demandoit, *cét Arnaud qui est à la tête des Vaudois, n'est-il point M. Arnaud Docteur de Sorbonne qui se soit fait Protestant?* Aussi remarque-t-il que s'il y a eu des gens assez mal instruits des sentimens de M. Arnaud pour faire la premiere question; il y en a eu d'assez mal informez des affaires du monde pour écrire sérieusement, que *c'est M. Arnaud le Docteur de Sorbonne qui s'est enfin déclaré, & qui fait merveilles en Savoye à la tête des Troupes du Parti.*

C'est pour s'opposer aux faux bruits que les Jesuites répandent de l'Herésie de M. Arnaud, que l'Auteur a entrepris cét ouvrage. Pour le mieux justifier, il fait l'histoire de sa vie, & de

tous les livres qu'il a donnez au Public & qu'il veut bien avouer. Il y joint de longs extraits de toutes les approbations des Docteurs, pour faire voir qu'ils ne contiennent rien que de très-orthodoxe, & qu'ils ont attiré à M. Arnaud plus de loüanges & de titres glorieux, qu'en'en reçût jamais aucun Auteur.

II. LL. divise toute la vie de M. Arnaud en quatre âges; que nous parcourrons brièvement. 1. Le premier est depuis sa naissance, jusques à la publication de son Livre de la *Frequente Communion*, faite en 1643. *Antoine Arnaud* nâquit le sixième de Février l'an 1612. Son Pere qui avoit le même nom se rendit célèbre dans le barreau, & particulièrement par le fameux plaidoyer, qu'il fit contre les Jésuites pour l'Université de Paris. Les Ennemis du Pere & du Fils ont publié que le Pere étoit Calviniste; mais on soutient qu'il ne le fût jamais. Les Jésuites ont accusé le Fils de s'être trouvé avec cinq autres personnes dans une Assemblée tenue à Bourg-Fontaine, dans laquelle on jeta les fondemens de la secte des Jansenistes, & forma les pernicieux desseins qu'on leur a attribuez; mais M. Arnaud n'avoit alors que neuf ans, ce qui fait voir le ridicule de l'accusation. Il étudia

dia en Theologie en Sorbonne. Ce que M. l'*Escot* son Professeur lui enseignoit sur la matiere de la Grace ne lui plût pas. Il le trouva peu conforme à l'Ecriture , & ce fut ce qui l'obligea à étudier cette question dans les Livres de S. *Augustin*. Ce fût là où il puisa ses sentimens sur la grace , & non pas dans les Livres de *Calvin* qu'il n'avoit jamais lus , ni dans celui de *Jansenius* qui n'avoit point encore paru. Cette conduite de M. Arnaud déplut à M. l'*Escot* son Professeur qui devint son ennemi , & qui lui fit ressentir dans la suite de funestes effets de sa haine. Il empêcha qu'il ne fût reçu Docteur de Sorbonne durant la vie du Cardinal de Richelieu , & ayant été reçu après sa mort , il ne contribua pas peu à l'en faire exclure dans la suite. Il soutint en 1636 une Thèse dans laquelle il établit les sentimens de S. *Augustin* touchant la Grace.

2. Le second âge de M. Arnaud comprend trois affaires importantes que ses Ennemis lui suscitèrent. La première fut au sujet du Livre de la *Fréquente Communion* , que les Jesuites soutinrent être plein d'hérésies , parce qu'il étoit écrit contre un Père de leur société , qui avoit refuté une instruction que l'Abbé de S. *Cyras* avoit dressée pour la Prin-



celle de *Guimené*. On oppose aux Déclamations des Jésuites un grand nombre d'approbations de Prelats & de Docteurs en Theologie, & l'autorité de deux Papes Urbain VIII. & Innocent X, qui n'y trouverent rien qui fut digne de Censure.

La seconde affaire qu'on suscita à M. Arnaud fut au sujet de deux Létres qu'il écrivit en 1655, & dont on a fait l'histoire ailleurs, \* de même que du jugement de la Sorbonne contre ce Docteur. On soutient que ce jugement fut fait contre toutes les formes, & contre les regles les plus communes de l'équité naturelle; que plus de LXX Docteurs aimèrent mieux être exclus de ce Corps que d'y souscrire, qu'il y en eut plusieurs qui se laisserent entraîner par foiblesse, & que tout y fut conduit par la faction des ennemis de M. Arnaud, par le credit du P. *Annat* Confesseur du Roi, & par l'autorité du Chancelier de France devoüé aux Jésuites, qui s'y trouva toujours présent. La troisième affaire qu'il eut fut au sujet des livres qu'il écrivit contre la Morale relâchée des Jésuites.

3. Le troisième âge de la vie de M. Arnaud comprend le tems qu'il demeura

\* Voyez *Biblioth. Univ. Tome XIV. pag. 327. & suiv.*

ra publiquement à Paris depuis 1668. jusques en 1679 : ce fût dans cet intervalle qu'il fit les livres de *la Perpetuité*, du *Renversement de la Morale*, & autres contre les prétendues erreurs des Reformez, qui lui attirerent, selon nôtre Auteur, l'estime & l'amitié des Papes, des Evêques, & de tous les savans de sa Communion, dont on étale ici les Approbations avec beaucoup de soin.

4. M. Arnaud jouïssoit paisiblement du fruit de ses travaux, quand les Jesuites profitant de l'accès qu'ils avoient auprès du Roi, lui firent entendre qu'il y avoit une certaine Cabale dont ce Docteur étoit le Chef; qu'il se faisoit souvent chez lui des Assemblées, & que les Jansenistes pensoient à se rallier, pour troubler de nouveau l'Eglise. Ces nouvelles affaires obligerent M. Arnaud à se retirer de Paris & ensuite du Royaume, non que le Roi le lui eût ordonné comme ses ennemis le publient, mais de son propre mouvement & par l'amour de la paix. C'est ce qu'on prouve par les Létres qu'il en écrivit à l'Archevêque de Paris & au Chancelier & dont on nous donne ici des copies. C'est dans cette nouvelle retraite qu'il a écrit tant d'Ouvrages contre les Reformez, contre le P. Mallebranche, & contre les Jesuites. On pourra voir dans ce

Livre quels sont ceux qu'il avoue , & qu'on peut lui attribuer sans se tromper. Il en a fait beaucoup depuis que celui dont nous parlons est imprimé.

8. AVIS IMPORTANTS à Monfr. ARNAUD, sur le Projet d'une nouvelle Bibliothèque d'Auteurs Jansenistes. in 12. pagg. 36.

**C**ETTE petite Piece renferme bien des remarques curieuses. Une Lettre de M. Arnaud qui est tombée entre les mains de l'Auteur en est l'occasion. On y voit que ce Docteur medite de faire imprimer en cinq ou six volumes *in folio* tous les Ouvrages des Jansenistes au sujet de la Grace & de la Morale , & qu'il cherche un Libraire pour cela. C'est sur ce projet qu'on lui donne dans cet écrit plusieurs avis importants. 1. L'Auteur l'avertit principalement qu'il est à craindre que cette Bibliothèque d'Auteurs Jansenistes n'ait pas tout le debit qu'il s'imagine. La raison en est que les disputes de la grace ne sont presque plus à la mode ; qu'il y a en France un troisième Parti qui prend le dessus , & qui condamne également les Jesuites & les Jansenistes. Les Jesuites , parce qu'ayant voulu combattre les Jansenistes sans abandonner S. Au-

Augustin, ils se sont jettez dans des embarras, d'où il leur a été impossible de sortir ; & les Jansenistes parce que n'ayant étudié que les Ouvrages de l'E-vêque d'Hippone, ils ne sont jamais avilez, de remonter plus haut, pour trouver dans une Tradition plus ancienne les fondemens de leur opinion sur la grace. Ce troisiéme Parti abandonne S. Augustin, comme un Docteur particulier, & prend contre lui le parti des Peres Grecs qu'il prétend être tout-à-fait dans les sentimens de ceux qu'on a nommez *Semi-pelagiens*. Il soutient qu'il n'y a jamais eu d'Hérésie Semi-pelagienne, ou que toute l'Eglise a été hérétique avant S. Augustin. On apprend encore à M. Arnaud que ce troisiéme Parti, qu'on lui fait beaucoup plus terrible & plus fort en raisons que celui des Jesuites, travaille à donner une Histoire de tout ce qui s'est passé entre les Peres de la Société & les Jansenistes sur les matieres de la grace, & d'y joindre une Critique des principaux Ouvrages de ces derniers. Il pretend faire voir qu'il n'y a point eu de bonne foi de part, ni d'autre ; & encore moins de la part des Jansenistes, que de celle des Jesuites, dans toute cette Dispute.

2. On fait aussi craindre à M. Arnaud,

naud, que tous les Ouvrages de ceux de son Parti n'aillent pas encore fort loin; parce que ce sont presque tous de petits Livres François sur des controverses concernant des matieres abstraites de la grace & de la prédestination, qui ne sont plus à la mode. L'Auteur de ces avis, qui parle en bon Janseniste, témoigne avoir du chagrin que ceux de son parti ne se soient occupez à quelques Ouvrages qui soient toujours d'usage, pour l'honneur de la Société; comme pourroit être, par exemple, une Histoire Ecclesiastique. Il est bien vrai que M. Godeau en a fait une; mais l'Auteur dit que c'est bien peu de chose. Que cet Evêque n'a pas seulement su traduire quelquefois les Auteurs Latins qu'il copioit, & qu'il est si mauvais Geographe qu'il confond ordinairement *Toul* & *Tulles*, deux Villes bien éloignées l'une de l'autre.

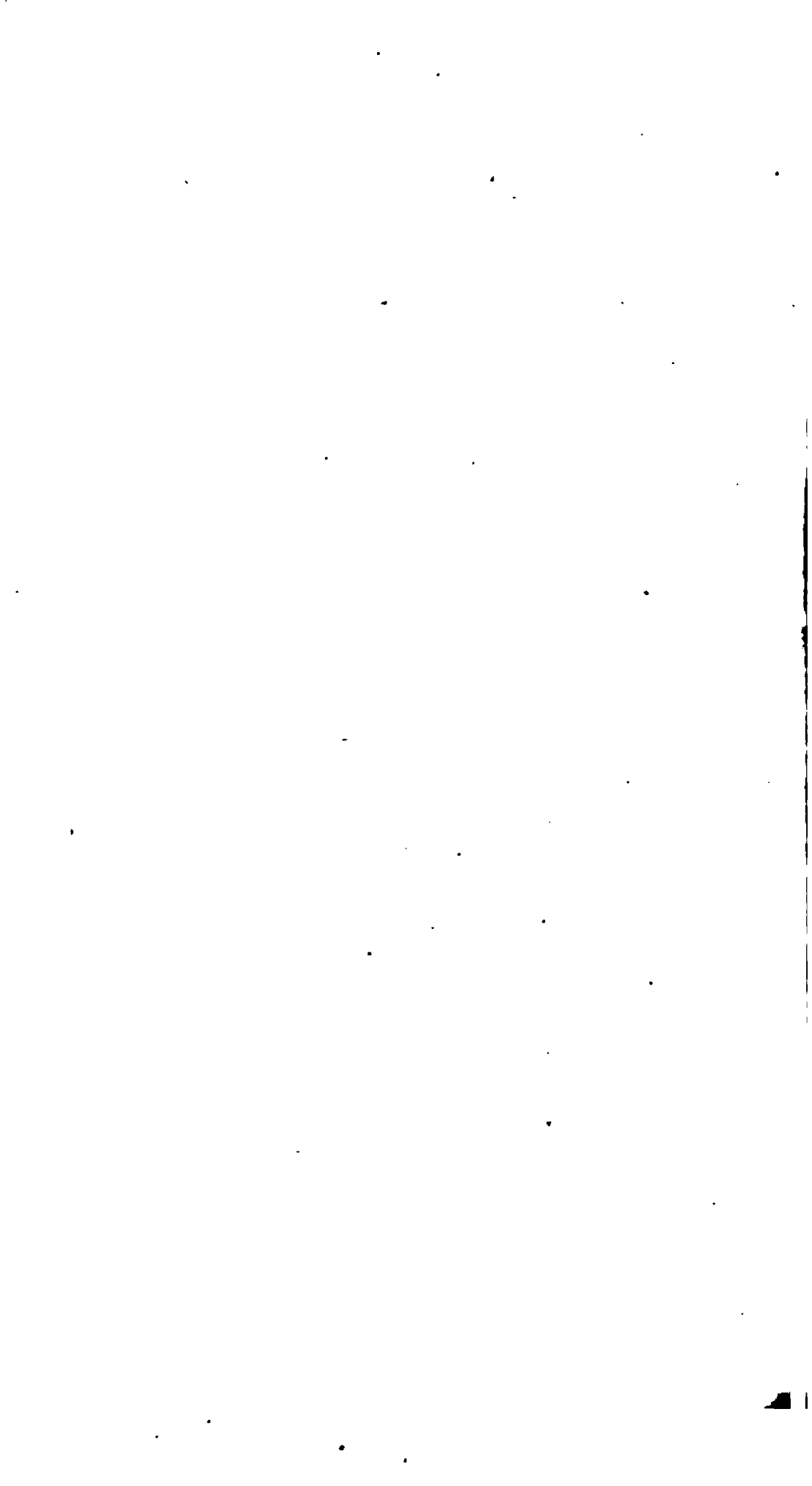
3. L'Auteur avertit aussi M. Arnaud qu'il faut que dans sa Nouvelle Bibliothèque il lôte beaucoup les Ouvrages que les Pères *Benedictins* donnent tous les jours au Public; parce que ces Peres copient souvent les Auteurs Jansenistes, & font tous leurs efforts pour soutenir leur Doctrine. On en allegue pour exemple le P. *Mabil-*  
*lon*, qui dans son nouveau *Traité des*  
*Ent-*

*Etudes Monastiques* ne semble dire du mal de la Theologie Scholastique & des Livres des Casuistes, que parce que les Jesuites estiment extrêmement l'un & l'autre, & que les Jansenistes, au contraire, les condamnent. On croit néanmoins que ce Pere a fait de si grosses fautes dans cet Ouvrage, que les Disciples de Jansenius qu'il a voulu favoriser en doivent avoir quelque confusion. Dans le Catalogue d'Auteurs qu'il a mis à la fin il n'y a presque point de page où l'on ne trouve des beuvées inexcusables. Il n'a pas seulement sù que nous n'avions *S. Ephrem* en Grec que dans quelques Bibliothèques. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il y lôtte extrêmement les Ouvrages d'*Episcopus*, & en recommanderoit la lecture, si l'on en avoit purgé quelques endroits où il parle contre les Catholiques, ou en faveur de sa Secte. On prétend que c'est *Grotius* qui a trompé le P. Mabillon, parce que cet Auteur donne de grandes louanges à *Episcopus*. Et à propos de *Grotius* l'on nous apprend, qu'après la Revocation de l'Edit de Nantes, s'agissant de publier un Catalogue de Livres Hérétiques dont on défendoit l'entrée & le debit, une personne qui avoit été employée à le dresser, y avoit mis *Grotius* ;

rius ; & que les Libraires eurent bien de la peine à le sauver.

4. Nous finirons par un Avis qui regarde le celebre M. *Nicole*. Dans la Létre de M. Arnaud interceptée, il y parle de ce Savant , & avertit le Libraire auquel il écrit , que s'il a dessein d'entreprendre la Bibliothèque Janseniste , il ne doit en parler qu'à M. *Nicole*. L'Auteur témoigne du chagrin de trouver ce nom dans cette Létre. Il craint qu'on ne conclue de là qu'il a toujours des intelligences secretes avec M. Arnaud , malgré la parole qu'il a donnée à l'Archevêque de Paris , de ne se mêler jamais de quoi que ce soit qui regarde le Jansenisme. Il fait voir que cette crainte est d'autant mieux fondée , qu'on l'a accusé depuis peu de tenir chez lui des Assemblées de Dames & d'autres personnes de qualité , pour assister les partisans des Jansenistes de Mons , qui ont beaucoup souffert dans le dernier siege. Que ses Ennemis traitent ces Assemblées de cabale , & qu'il falut qu'il allât chez l'Archevêque de Paris pour lui rendre compte de sa conduite.

F I N.







**BIBLIOTHEQUE**  
**UNIVERSELLE**  
**ET**  
**HISTORIQUE**  
**DE L'ANNEE**  
**M. DC. XCII.**  
**TOME VINT-DEUXIEME.**  
*Seconde Partie.*  
*Seconde Edition revue & corrigée.*

**A AMSTERDAM,**  
Chez les Héritiers  
**D'ANTOINE SCHELTE.**  

---

**M. DC. XCIX.**

THE  
SOCIETY OF  
THE  
SACRAMENT

OF  
THE  
SACRAMENT

OF  
THE  
SACRAMENT

OF  
THE  
SACRAMENT

# T A B L E D E S L I V R E S.

*Contenus dans cette Seconde Partie du  
Tome XXII.*

## A



**MELOT** (*de la Houffaye*) Préliminaires des Traitez faits entre les Rois de France & tous les Princes de l'Europe depuis le Règne de Charles VII. in 12. 514.  
**ARISTEÆ** Historia LXXII. Interpretum. Accessere Veterum Testimonia de eorum Versione. in 8. 475.

## B

**BAILLET**, la Vie de M. Descartes. in 4. 352  
**BASNAGII** (*Flottemanvillæi*) de Rebus sacris & Ecclesiasticis Exercitationes Historico-Criticæ, in quibus Cardinalis Baronii Annales, &c. expenduntur, &c. in 4. 489

## C

**CLERICI** (*Johannis*) Ontologia & Pneumatologia. in 8. 255

## D

**DILOGENES** Laërtius de Vitis, Dogmatibus, & Apophtegmatibus Clarorum Philosophorum Græcè & Latinè, &c. in 4. 483

# Table des Livres.

## H

**HISTOIRE** des Conciles Généraux commençant par le I. Concile de Nicée, avec des Notes d'éclaircissement & de Critique, &c. in 4. 287

**HODY** (*Humfredi*). Novi Schismatis redargutio, seu Tractatus ex Historicis Ecclesiasticis, quo ostenditur Episcopos injustè licet depositos, Orthodoxi Successoris communionem nunquam refugisse. Grèce & Latine. in 4. 445

## I

**JUNKERI** (*M. Christiani*) Schediasma Historicum, de Ephemeridibus sive Diariis Eruditorum in nobilioribus Europæ Partibus hæcenus publicatis. in 12. 423

## P

du **PIN** (*L. Elties*) Nouvelle Bibliothèque des Auteurs Ecclesiastiques, contenant l'Histoire de leurs Vies, &c. Tom. VI. des Auteurs du VII. & du VIII. Siècle de l'Eglise. in 8. & in 4. 449

## T

**TEMPLE**, Memoires de ce qui s'est passé dans la Chrétienté, depuis le commencement de la guerre, en 1672. jusqu'à la paix conclue, en 1679. in 12. 323

**TURNERI** (*Bryani*) de Primi peccati introitu, sive de lapsu Angelorum & Hominum tentamen. in 4. 430



# BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

ET

## HISTORIQUE

DE L'ANNEE 1692.

A V R I L.

I.

ONTOLOGIA & PNEUMATOLOGIA *auctore* JOANNE CLERICO. Amstelod. apud J. Wolters 1692. in 8. pagg. 195.



Nous avons parlé de la *Logique* de l'Auteur, dans la première Partie de ce \* Volume, où nous avons promis de donner dans celle-ci un Extrait des deux Ouvrages  
Tome XXII. M dont

\* pag. 159.

dont on vient de lire le titre. Pour nous acquiescer de notre promesse, nous commencerons par l'*Ontologie*.

I. M. Le Clerc appelle *Ontologie* ce que l'on nomme vulgairement *Metaphysique*; parce que cette Science traitant de l'*Etre en général* & de ses propriétés, son propre nom est *Ontologie* ou *discours de l'Etre*, au lieu que l'autre est obscur, & ne lui a été donné que par hasard. Cette science étant presque toute appliquée à la contemplation d'idées abstraites, & que nous connoissons avec la dernière clarté, on y peut parler d'un ton beaucoup plus assuré, que lors que l'on traite des substances, que nous ne connoissons qu'imparfaitement. L'Auteur dit que les trois principaux usages de l'*Ontologie* consistent 1. en ce qu'après avoir établi des Axiomes généraux, qui conviennent à toutes nos idées, on en tire du secours dans la recherche de la vérité : 2. en ce que réduisant tous les Etres à certaines espèces, elle nous fournit l'ordre, dans lequel nous en devons traiter, si nous voulons éviter la confusion : 3. en ce qu'elle nous donne des termes généraux, pour parler des Etres qui ont quelque chose de commun. C'est ce que l'Auteur explique plus au long, dans la Préface de son *Ontologie*. Nous ne nous

ar-

arrêterons pas à le suivre pied à pied, il suffira de dire en général que l'on trouvera en XVI 11. Chapitres les principales questions que l'on a accoutumé de traiter, en parlant de l'Etre & de ses proprietéz. Les Scholastiques renferment dans cette Science la doctrine des Esprits, mais c'est de quoi l'Auteur a fait un traité à part, auquel nous viendrons dans la suite. Pour donner quelque idée de celui-ci, nous en prendrons quelques endroits remarquables.

1. (a) En parlant de l'*Unité* de l'Etre, l'on dit qu'il faut distinguer l'*unité numérique & spécifique*; ainsi *Pierre* est un en nombre, & *Pierre & Paul* sont un en espece. C'est une remarque très-utile pour l'intelligence des anciens Platoniciens, & de ceux qui les ont suivis. Il est bon aussi de remarquer que lors qu'en parlant des substances, nous leur attribuons une unité spécifique, cela ne signifie autre chose, si ce n'est

1. que dans un sujet, il y a un certain nombre de proprietéz, qui y coëxistent, & qui font ce que nous appelons *espece*;
2. que l'on trouve dans les sujets, auxquels nous donnons le même nom, les mêmes proprietéz. Mais nous ignorons si tous les sujets, dans

M 2

les-



lesquels elles se trouvent, sont parfaitement semblables en tout.

2. *L'Identité*, qui n'est proprement qu'un autre nom de ce qu'on appelle *Unité*, se divise aussi comme elle. *Heraclite* disoit qu'on ne peut pas se baigner deux fois dans le même fleuve, c'est à dire, dans la même eau en nombre, parce qu'elle s'est écoulée. L'*Identité* se considère encore à l'égard de la forme, ou de la matière. On appelloit à Athènes le vaisseau de *Thésée*, un vaisseau que l'on entretenoit depuis *Thésée*, pendant plusieurs siècles, parce qu'il avoit la même forme, quoi qu'il n'y eût pas une planche de celles que *Thésée* y avoit fait mettre. La difficulté est plus grande à l'égard des Animaux, que l'on appelle les mêmes, quoi qu'il se fasse des changemens perpétuels dans leurs corps, & que dans celui d'un vieillard, il n'y ait presque rien de ce qui y étoit lors qu'il naquit. On dira peut-être, que l'on a plus d'égard à l'âme qu'au corps; mais si cela est, supposé la *Metempsychose*, *Empédocle* & *Pythagore* auront été le même homme. Les mêmes corps ressusciteront, quoi qu'ils ne soient pas les mêmes ni à l'égard de la matière, ni à l'égard de la forme, pourvu qu'ils soient unis à la même âme. Si l'on dit qu'il faut une

iden-

identité numérique de matière pour appeller un corps le même, on dira qu'un seul homme n'a pas le même corps dans sa vieillesse, que dans son enfance. Si l'on aime mieux s'attacher à la forme, nos corps n'auront pas la même forme, au moins en nombre; après la Résurrection, & ainsi il s'ensuivroit, que nous n'aurions pas les mêmes corps.

3. (a) Sur la question, *si les essences des choses sont éternelles*, sur laquelle les Metaphysiciens se trouvent partagez, l'Auteur soutient qu'encore qu'elle paroisse d'abord difficile, il est aisé de la foudre, pourvu qu'on entende les termes dont on se sert. Ceux qui soutiennent que les Essences sont éternelles, ne veulent dire autre chose si ce n'est que la chose, par laquelle un Etre est ce qu'il est, ne sauroit être conçue comme un autre Etre & en même temps comme le même; de sorte que supposé que Dieu ait eu de toute éternité les idées des Etres qui existent présentement, tels qu'ils sont, ces idées ont été nécessairement les mêmes que celles qu'il a aujourd'hui. L'Auteur explique cela plus au long, & fait voir que tous les hommes sont d'accord dans le fonds là dessus, quoi que quelques

uns soutiennent le contraire , par politique.

4. Dans le chap. (a) de la *Durée*, l'Auteur soutient que la durée éternelle de Dieu est successive, & que l'autre opinion, que Dieu coëxiste sans succession de durée à celle des Créatures, est tout à fait incompréhensible. Il croit que pourvu que l'on soutienne que par la durée, Dieu ne perd aucune de ses propriétés, ni n'en acquiert de nouvelles, il n'y a aucun danger à dire qu'elle est successive. On pourra lire ses raisons, dans l'original, aussi-bien que ce qu'il dit dans le Ch. suivant de la *mesure de la durée*, & de quelques Axiomes, concernant l'existence. Il faut cependant avouer, que si on pouvoit concevoir l'éternité de Dieu sans succession, cette idée serviroit à soudre bien des difficultez sur d'autres sujets, qui sans cela paroissent insurmontables.

5. En traitant des *Fins*, l'Auteur (b) attaque, après feu M. Boyle, la pensée de *Descartes*, qu'on ne peut connoître aucune des fins de Dieu, dans la production des natures corporelles, si Dieu lui-même ne l'a révélée. Voiez ce qu'on en a dit dans cette *Bibliothèque* T. VII. p. 65. & suiv.

6. Sur la célèbre question (c) de la  
Con-

(a) Cap. V. (b) Cap. XI. (c) Cap. XIII.

*Contingence*, après avoir montré quelles sont les choses, où il n'y a point de Contingence, il dit qu'elle se trouve dans nos jugemens à l'égard des choses speculatives, lors que les idées que nous en avons ne sont pas évidentes. En ce cas-là, il se peut faire que nous jugions, ou que nous ne jugions pas; que nous portions un jugement, ou un autre, parce que rien ne nous détermine nécessairement. Dans les choses de pratique, où il s'agit du bien, & du mal, ou de ce qui est indifférent; il y a de la contingence par tout où il ne s'agit pas du souverain bien, ou de choses qui ne sont pas manifestement bonnes ou mauvaises. Nous ne pouvons pas ne souhaiter point le souverain bien : nous ne pouvons pas n'avoir pas de l'éloignement pour ce que nous regardons comme un mal, qui ne nous cause que de la douleur, ou de la tristesse, sans être capable de nous causer aucun bien; nous ne pouvons pas enfin n'aimer pas ce qui nous donne du plaisir, ou de la joye, sans être suivi d'aucun mal, & que nous considérons comme tel. Juger qu'une chose est *bonne* en ce sens, c'est l'aimer; juger qu'elle est *mauvaise*, c'est la haïr. Mais quand on ne peut former aucun jugement semblable, sur une connois-

sance évidente de ces objets , pour lors il est libre d'aimer ou de haïr , & c'est en quoi il y a de la Contingence.

L'Auteur s'objeete là-dessus que ce ne sont pas seulement des raisons évidentes , qui nous déterminent invinciblement à juger & à agir , & qui excluent par conséquent toute Contingence ; mais que nos passions & nos habitudes font aussi le même effet. Par exemple , supposé qu'un homme de lettres , sans avoir rien dans l'esprit qui l'occupe , & sans être attaché à aucun objet qui lui fasse détourner la vue , rencontre en son chemin des livres bien reliez par terre , sur lesquels il faut qu'il marche , pour passer outre , peut-on douter qu'il ne s'arrête , & qu'il n'en ouvre quelques uns ? Y a-t-il là quelque Contingence ? M Le Clerc avouë qu'il est vrai que la disposition où nous sommes nous détermine , mais il nie qu'elle nous détermine invinciblement , comme nous le sommes à l'égard du souverain bien , & de l'évidence. Il dit qu'il ne faut pas tant considérer l'événement , quoi qu'il se trouve presque toujours le même , que le sentiment intérieur que nous avons de la liberté où nous sommes , dans ces sortes d'occasions. Il croit que ce sentiment intérieur , si nous y faisons attention , nous con-

convainc assez de la difference qu'il y a entre la souveraine felicité & les biens particuliers, à l'égard du penchant que nous avons vers ce qui s'appelle bien. On donne encore une preuve de cette difference tirée de ce qu'on peut par gageure, ou autrement, agir d'une manière toute opposée à une opposition inveterée; au lieu qu'on ne sauroit arrêter un seul moment le desir impetueux qui nous porte vers le bonheur.

7. Nos jugemens n'étant autre chose que la perception du rapport qu'il y a entre les idées que nous considérons, lors que nous jugeons que quelque chose est possible, c'est de même que si nous assurons que nous voyons entre deux idées un tel rapport, qu'elles peuvent coexister ensemble. Ainsi l'on dit, absolument parlant, qu'un diamant peut être aussi gros que la tête d'un homme, quoi qu'on n'en ait jamais vû de tels; parce qu'on ne voit rien dans la nature d'un diamant, qui soit incompatible avec cette grosseur. La verité de ces jugemens dépend d'une connoissance exacte du sujet dont il s'agit, au moins du côté dont nous le considérons alors. On dit, au contraire, que quelque chose est impossible, lors que les deux idées dont nous jugeons se détruisent réciproquement, & ne sauroient être

considérées comme coëxistantes. Il est impossible, par exemple, qu'un cercle soit quarré, parce que ces deux idées se détruisent l'une l'autre. L'Auteur remarque à cette occasion que nous ne pouvons former aucun jugement assuré de la compatibilité, ou de l'incompatibilité des substances, parce que leur nature nous est inconnue. Nous ne pouvons former, selon lui, de semblables jugemens, que des idées abstraites des propriétés; & encore n'en pouvons-nous pas toujours juger. On pourra voir ce qu'il dit du sentiment de quelques Philosophes, qui croient que nous ne pouvons juger de l'incompatibilité absolue de quoi que ce soit.

8. *L'Infini* est de quatre sortes, en étendue, en durée, en nombre & en perfection. L'Auteur soutient que nous avons une idée assez claire de *l'infinité* considérée par abstraction, & qui ne consiste en autre chose qu'en ce que nous voyons que l'on ne peut jamais épuiser ce que l'on appelle infini. Quand oniroit en droite ligne dans un espace infini, pendant toute l'éternité, on ne viendroit jamais au bout. Des nombres d'années, quelques grands qu'ils soient, répétez autant de fois que l'on voudra, n'épuiseront jamais l'éternité. Cela est assez clair, mais l'idée  
de

de l'*infini* est très obscure, & même fautive, parce que cette idée n'étant pas actuellement sans bornes, nous ne laissons pas de l'appeller idée de l'*infini*. Cela vient de ce que nous joignons alors, sans y penser, deux idées incompatibles, celle d'une grandeur finie, avec celle de l'*infinité*. On pourra lire dans l'Auteur, diverses autres remarques sur ce sujet.

II. LES Metaphysiciens ont accoutumé de joindre le *Traité des Esprits* à la Metaphysique; mais M. Le Clerc s'étant proposé, dans cette partie de la Philosophie, de ne traiter que de l'Etre en général, en a dû faire une autre de la doctrine des Esprits qu'il nomme *Pneumatologie*. En effet si la Physique, qui traite de la nature des corps, fait une partie distincte, la Science qui a les Esprits pour objet mérite bien d'être traitée à part. L'Auteur la divise en trois Sections, dont la première traite de l'*Ame de l'homme*, la seconde des *Esprits purs*, & la dernière de *Dieu*.

I. Pour suivre le même ordre dans cet Extrait, (a), on dira que l'Auteur recherche d'abord ce que nous savons en général de l'Ame de l'homme. Il soutient, après d'autres Philosophes, que l'on n'en fait rien que par expérience,



ou par sentiment ; de sorte que nous n'en pouvons assurer autre chose. Ainsi il condamne également ceux qui croient que l'Ame est un corps, & ceux qui disent que c'est une substance, qui n'a d'autre propriété que celle de penser. Les premiers assurent une chose qu'ils ne sentent point, & les autres disent sans raison, qu'il n'y a que ce qu'ils y sentent.

2. Passant (a) à un examen plus exact du sentiment de *Descartes*, que l'essence de l'Ame consiste dans une pensée actuelle ; quoi que l'on avouë que nous n'y voyons bien distinctement autre chose, on rapporte diverses difficultez, qui se trouvent dans ce sentiment. On n'entrera pas dans ce détail ; on indiquera seulement deux ou trois de ces difficultez. La première, c'est que cette opinion est une pure supposition. *Descartes* ne pouvant prouver que nous pensons dans le sein de nos meres, ou pendant un profond sommeil, où nous n'avons aucun songe. Il a seulement prouvé qu'on ne pouvoit pas soutenir le contraire, pour cette seule raison, que nous n'avons aucune mémoire de ces pensées, parce qu'il se peut faire que nous les ayons entièrement oubliées. Cela étant, on remarque en second lieu,

*& Historique de l'Année 1692. 267*

lieu , que quand on demande aux Cartesiens , d'où vient cet oubli , ils répondent que c'est qu'il ne reste dans notre cerveau aucune des traces , qui ont accompagné ces pensées , & par le moien desquelles seules on pouvoit conserver la mémoire. Mais ils supposent ici une chose qui paroît d'abord fort incertaine , c'est que l'Ame n'a aucune mémoire , sans l'intervention du corps. Elle est même contraire à leurs principes. Car si l'Ame n'a aucune mémoire , que par le secours du Corps , elle ne peut raisonner sans lui ; puis que ne pouvant avoir présente , que la pensée qui l'occupe actuellement , elle ne sauroit se ressouvenir des principes pour les comparer avec les conséquences. En troisième lieu , les Cartesiens font d'un seul homme deux personnes. Quand le corps est éveillé , l'Ame agit de concert avec lui , & se ressouvient de ce qu'elle a fait dans cet état ; mais dès que le sommeil nous a saisis , le Corps n'étant plus disposé à fournir à l'Ame la mémoire du passé , ni à enregîtrer ce qu'elle fait , nous devenons comme un autre homme , qui n'a aucune part dans ce qui arrive pendant la veille , qui n'en a aucune connoissance , & qui est , selon la pensée d'*Heracrite* , comme dans un autre monde , lequel n'a rien

de commun avec celui-ci. Après le sommeil, dès que nous sommes reveillez, un autre homme, qui ne fait ce que c'est que ce monde des dormans, se leve & commence à agir dans le monde de ceux qui veillent.

L'Auteur, pour ces raisons & pour d'autres qu'il rapporte, a du penchant à croire que l'essence de l'ame, autant qu'elle nous est connue, consiste à pouvoir penser, & non à le faire toujours actuellement. Pour exprimer d'une manière sensible son sentiment, il compare un corps en mouvement avec une Ame qui pense. Comme un Corps est mû pendant quelque temps, & perd son mouvement par degrés, jusqu'à ce qu'il n'en ait plus, quoi qu'il soit capable d'en avoir : de même avant que de nous endormir, nous avons des idées vives, & fortes, mais à mesure que le sommeil nous saisit, nous considérons avec plus de négligence les idées, qui se présentent à notre esprit, elles deviennent plus confuses & plus foibles, jusqu'à ce qu'elles disparoissent entièrement, & que notre ame s'oubliant elle-même n'apperçoit & ne veut plus rien.

L'Auteur, après ces idées générales, explique la nature des proprieté de  
l'A-

l'Ame, (a) qu'il réduit à sept principales: 1. l'Entendement: 2. la Volonté: 3. le Sentiment: 4. la Liberté: 5. l'Imagination: 6. la Memoire: 7. les Habitudes diverses qu'elle contracte. Touchant les trois premieres facultez, ses sentimens ne sont pas differens de ceux du *P. Malebranche*; La Liberté, selon lui, *est une faculté de l'Ame, par laquelle elle peut donner son consentement à une proposition, ou le lui refuser, souhaiter, ou ne souhaiter pas un bien, ou un mal, tenir une idée présente à son esprit, ou n'y penser plus.* Il fait trois remarques sur la Liberté. La première est, qu'on ne doit pas l'attribuer à la Volonté, qui est elle même une faculté, mais à l'Ame, si l'on veut parler avec quelque exactitude, & ne pas obscurcir volontairement une matière, qui est d'ailleurs assez difficile. La seconde est, que la liberté de *contrariété* & de *contradiction* ne different qu'en ce que dans un acte de la première, il y a deux actes de la seconde. La troisième qu'on ne la doit pas confondre avec la *spontanité*, qui n'est autre chose que la volonté, & qui n'est pas toujours jointe avec la liberté. Il ajoute ensuite qu'il ne nous est pas libre de donner, ou de ne donner pas notre consentement.

sentement aux veritez évidentes, mais seulement aux propositions obscures. Il en est de même du souverain bonheur, & des biens particuliers; nous aimons ces derniers librement, mais nous n'avons pas la liberté de ne pas aimer le premier.

Quoi que nous ayons quelque raison tirée ou des objets, ou de nous mêmes, qui nous détermine, même dans les actions libres; l'Auteur soutient que ces raisons, ou ces motifs ne nous déterminant pas nécessairement; le principe qui le fait est notre propre liberté. Il résout encore d'autres questions, que l'on pourra voir dans l'Original.

Sur (a) l'*Imagination*, il n'y a rien de particulier, & sur la *Mémoire*, l'Auteur rapporte le sentiment des Cartesiens, qu'il reconnoit avoir été inventé avec beaucoup d'esprit, mais sur lequel il propose ces deux difficultez. 1. Qu'il est inconcevable comment un si prodigieux nombre de mots, & d'idées de toutes sortes, peut se conserver dans la Mémoire sans confusion. Comment est-il possible que chaque chose formant une trace particuliere dans le cerveau, elles ne se brouillent pas perpétuellement, sur tout si l'on considere qu'une grande partie du cerveau est d'une substance,

stance , qui ressemble à de la bouillie.  
2. Que faisant dépendre la Mémoire du cerveau , on ôte à l'Ame séparée du corps la faculté de se ressouvenir , & par conséquent de raisonner , comme on l'a déjà remarqué à une autre occasion. M. Le Clerc pousse assez au long cette difficulté , après quoi il passe aux *Habitudes* , qu'il croit , avec *Isaac Barrow* , n'être pas différentes de la Mémoire. Voyez ce qu'on en a rapporté dans le T. x. p. 52. de cette *Bibliothèque*.

Dans le Chap. suivant , (a) on fait voir que quelque sentiment que l'on embrasse sur la nature des idées , il y a des difficultez insurmontables ; de sorte que le plus sûr est , en cette occasion , aussi bien qu'en plusieurs autres , de suspendre son jugement. On combat , dans ce même Chapitre , l'opinion des idées *innées* , & l'on soutient qu'il n'y en a aucune , excepté les idées des opérations de notre Ame. Tout le reste se présente à notre esprit , à l'occasion des objets extérieurs , ou après quelques raisonnemens. On a déjà parlé de cette matière dans le Tome xvi. p. 400. & *suiv.* On ne s'y arrêtera pas , quoi que la méthode dont on se sert ici soit différente de l'autre.

Sur.

Sur la difference (a) de l'Esprit & du Corps , on soutient que tout ce que nous en savons se réduit à ceci. C'est que l'amas des proprieté, que nous appellons *esprit* , est different de celui à qui nous donnons le nom de *corps*. Pour les substances en elles mêmes, dans lesquelles ces proprieté sont, elles nous sont inconnuës. Nous sommes convaincus de certains effets des Esprits , mais nous ne savons quelle en est la source, ni comment ils se produisent.

L'Auteur (b) montre, que ceux qui assurent que les Ames des hommes ont ces faculté que les Scholastiques appellent *Vegetative*, *Nutritive* & *Locomotive*, soutiennent une chose qu'ils n'entendent point, & dont ils n'ont aucune bonne preuve. A l'égard de la dernière , qui renferme cette question, *si notre ame est la cause efficiente & immediate des mouvemens de n're corps*; M. Le Clerc a recours à un moien assuré de ne se tromper point, c'est à la suspension de jugement , que l'on doit employer dans toutes les matières obscures , & qu'il emploie souvent dans cet Ouvrage. Il en fait même voir l'utilité, à la fin du Ch. vi. de cette première Section.

Il s'en sert encore dans le Chapitre (a) où il traite de l'origine de l'Ame. Quelques uns veulent qu'elle soit corporelle, & qu'elle soit engendrée avec le corps; d'autres soutiennent que toutes les Ames ont été produites au commencement du Monde, sans avoir été attachées aux corps grossiers qu'elles viennent habiter, & où elles ne sont envoyées que pour quelque faute qu'elles ont commise contre les Lois de leur Createur; d'autres enfin prétendent pouvoir assurer, comme une chose incontestable, que Dieu les crée dans le moment que le corps étant formé, peut les recevoir. M. Le Clerc soutient que l'on ne sauroit donner de raison convaincante d'aucun de ces sentimens; & que les Philosophes mourant d'envie de savoir la vérité sur ce sujet, après s'être fatiguez vainement à la chercher, ont pris pour elle des vrai-semblances & des *possibilitéz*, auxquelles ils ont rendu des honneurs, qui ne sont dûs qu'à l'évidence.

Le (b) dernier Chapitre de cette Section traite de l'immortalité de l'Ame. L'Auteur fait voir que la nature de l'Ame étant inconnue, on ne peut pas prouver par là son immortalité, comme on ne peut pas prouver non plus qu'elle

(a) S. 1. c. 8. (b) S. 1. c. 9.



le meurt avec le Corps ; après quoi il montre par une autre voie qu'elle est immortelle. Pour cela , il demande qu'on lui accorde quatre choses , dont il a prouvé les deux premières ailleurs , & dont les deux autres sont connues par l'expérience : 1. Que le Genre humain a eu un commencement sur la terre : 2. Qu'il y a un Etre plus excellent que la Nature humaine , qui lui a donné ce commencement : 3. Que cet Etre , que l'on appelle *Dieu* , nous a mis ici , non à dessein de nous faire du mal , mais au contraire pour nous faire du bien : 4. Que les hommes , sans tomber dans la dernière misère , ne sauroient se passer de se secourir mutuellement dans leurs besoins.

Cela étant , qu'on suppose encore que tous les hommes se rendent réciproquement tous les devoirs de l'humanité. Il n'y auroit plus rien à souhaiter , si ce n'est que l'on jouît d'une perpétuelle santé , & que cette heureuse vie ne finît point ; ou au moins qu'en la perdant , on pût jouir d'une autre qui ne fût pas moins agreable , & qui durât toujours. En effet , si nous nous examinons nous mêmes , nous trouverons que nous souhaitons nécessairement une félicité accomplie. De là il s'ensuit que les biens que Dieu nous a donnés

sur

sur la terre , supposé même que nous jouissions de tous , comme nous l'avons dit , cesseroient d'être des biens si nous mourions sans espérance de ce bonheur. Car enfin de quoi serviroit à un homme mourant de penser qu'il a vécu d'une manière très-douce & très-agréable , pendant quelques années , si ce n'est à le tourmenter cruellement , lors qu'il feroit cette triste réflexion , qu'il va perdre pour jamais tous les biens dont il a joui ? Il se trouveroit dans le même état qu'un homme à qui on auroit donné pendant quelques jours des vivres en abondance , & qui verroit qu'on le va laisser mourir de faim. Il ne pourroit croire qu'on l'auroit nourri pendant quelques jours , à dessein de lui faire du bien. Nous nous trouverions même dans un état plus fâcheux , lors que nous penserions que Dieu nous auroit donné une idée de la félicité , & nous en auroit fait goûter quelque petite partie , non pour nous satisfaire , mais pour irriter nos desirs , & nous ravir ensuite toute sorte d'espérance de les voir satisfaits. Il en useroit pour lors avec nous , comme feroit un homme qui donneroit à sentir de la viande à un autre qui mourroit de faim , sans lui permettre d'en manger , & en l'avertissant qu'il n'en goûteroit jamais.

jamais. Or y a-t-il quelque apparence que Dieu, qui nous a donné tant de marques de bonté, en usât de la sorte envers nous? L'Auteur pousse encore la preuve plus loin, mais on ne peut pas s'y arrêter davantage, parce qu'on a encore à parler des Sections suivantes.

Il commence la Seconde, (a) en recherchant s'il y a des *Esprits purs*, ou au moins qui ne soient pas revêtus de corps grossiers. La nature des Esprits ne nous étant pas assez connue, nous ne pouvons pas assurer, avec les *Chaldéens*, & plusieurs anciens Philosophes, qu'ils ont toujours un corps qui leur est joint, quoi que plus subtil que celui que nous avons; ni soutenir, avec Descartes, qu'ils peuvent être entièrement destituez de corps. A l'égard de leur existence, rien ne nous en peut instruire que l'expérience; & les Histoires saintes & profanes nous assurent constamment, que des Natures intelligentes, différentes de la nôtre, se sont quelquefois communiquées aux hommes. Outre qu'on a de bonnes preuves, que l'Histoire sacrée ne nous trompe point; on ne peut pas rejeter tout ce que tant de nations, si éloignées les unes des autres de sentimens &

& de demeure , en ont dit en divers siècles , sous prétexte que l'on a débité beaucoup de faussetez là dessus.

M. Le Clerc compare après cela (a) les Anges avec les Esprits humains , & fait voir l'incertitude de plusieurs choses , que les Scholastiques ont dites des premiers. Il montre entre autres choses qu'à l'égard des Anges , aussi-bien qu'à l'égard de nos Ames , on ne peut savoir s'ils remuent les corps , par une faculté que Dieu leur ait donnée , en sorte qu'ils soient la cause immédiate & efficiente du mouvement.

(b) On dit qu'il y en a de bons & de mauvais , & on leur attribue divers emplois. L'Auteur commence par les bons , & rapporte ce que les anciens Payens ont dit des Divinitez inferieures , qu'ils appelloient *Heros & Genies*. Il cite aussi quelques passages de l'Ecriture sainte , qui semblent y faire allusion , sans néanmoins approuver ces pensées , que l'Auteur range parmi les choses incertaines , que l'on a débitées sur le sujet des Esprits. Il est certain seulement que Dieu s'en sert , pour executer mille choses , sur nôtre terre , & par consequent qu'ils peuvent agir sur ce qui y est. Si l'on demande , s'ils ont toujours la force qui est nécessaire pour

(a) S. 2. c. 2. (b) S. 2. c. 3.

pour cela , par une faculté inhérente & perpétuelle , ou si c'est seulement pour un temps , & jusqu'où cette force s'étend ? L'Auteur réplique qu'il n'y a que les Anges , qui puissent répondre à ces questions , & montre l'incertitude de ce que l'on en dit.

Pour (a) ce qui regarde les mauvais Anges , l'Auteur rapporte ce que les anciens Juifs & les Païens en ont crû. Il dit que l'on ne peut rejeter tout ce qu'ils en disent , quoi qu'on ait mêlé le mensonge à la vérité ; parce que nous n'avons aucune raison tirée de la nature des Esprits , qui nous prouve qu'il n'y en a pas de mauvais , & qu'ils ne font pas diverses choses qu'on leur attribué. On propose une question touchant les Possédez ; d'où vient qu'il y en a aujourd'hui si peu , & qu'il y en avoit tant dans la Judée , du temps de Jesus-Christ ? En cette rencontre , la nature de la chose , qui ne nous est pas assez connue , ne nous fournissant aucune réponse , il faut recourir à la volonté de Dieu , dont on ne peut pas toujours donner des raisons. On réfute ceux qui prétendent qu'en conséquence de ce que nous savons de la nature des Esprits , nous pouvons nier que les Démons aient eu le pouvoir de faire ce qu'on

(a) S. 2. c. 4.

qu'on leur attribue. Quelques uns de ces gens-là disent que les Esprits n'étant que *des substances qui pensent*, ils ne sauroient agir sur les corps. Mais premièrement, ils supposent sans preuve, qu'il n'y a dans les Esprits autre chose que de la pensée ; & en second lieu, que Dieu n'a établi aucune liaison entre leurs pensées & les Corps, ce qu'ils ne savent nullement. Or si l'un, ou l'autre peut être, on ne peut sans témérité nier l'action des Démonis sur les Corps. D'autres, qui avouent que les Démonis peuvent les remuer, & y faire divers changemens, nient que les Démonis puissent faire des *miracles*. Mais l'Auteur croit que l'on assure encore ici ce que l'on ne fait point. On appelle communément *miracle* ce en quoi l'on trouve ces trois conditions : 1. Être au dessus des forces humaines : 2. Être contraire à l'ordre ordinaire de la nature : 3. Arriver au moment qu'une Être intelligent le souhaite. Or qui peut dire que les Démonis sont incapables de faire quoi que ce soit, qui soit au dessus des forces humaines, opposé à l'ordre de la nature, & au moment qu'un Magicien le veut ? A la vérité on dit bien des mensonges des Magiciens, mais on ne sauroit prouver que tout ce qu'on en dit soit impossible.

Ceux qui disent que ce sont des *illusions*, ou des *prestiges*, doivent définir ces termes, avant que de tirer aucune conséquence. S'ils croient que les Démonstrations font voir ce qui n'est point, comme s'il étoit, ou en agissant sur le cerveau des hommes, ou en leur présentant des spectres; ce sont là de véritables miracles, comme il paroît par la définition que l'on en a donnée. S'ils jugent que les Démonstrations paroissent faire des miracles, quoi que ce qu'ils font ne consiste qu'en agilité, & en présentant subitement aux yeux des hommes des Images réels, qu'ils retirent en suite, avec la même promptitude, comme font les joueurs de gobelets; il faudroit qu'ils pussent appliquer leur principe aux actions que l'on attribue aux Démonstrations, ce qu'ils pourroient bien faire à l'égard de quelques unes, mais non pas à l'égard de toutes. Il seroit ridicule de rejeter des faits attestés, sans prouver qu'ils sont impossibles, seulement parce qu'on ne sauroit leur appliquer une hypothèse, que l'on a embrassée.

Quoi que l'Auteur (a) croie qu'il y a eu de qu'il peut y avoir des Magiciens; ou des Sorciers, il avouë que des cerveaux foibles peuvent facilement s'imaginer des choses qui ne sont point; et qu'il n'est point de chose qui ne soit possible.

& il explique au long, après la *Recherche de la Vérité*, comment on peut devenir sorcier par imagination, & communiquer sa maladie à d'autres.

M. Le Clerc commence (a) sa troisième Section, par prouver l'existence de Dieu, & ses propriétés en général. Voici en un mot son raisonnement, pour prouver l'existence d'un Etre éternel. Tout Etre qui a commencé a été produit par un autre, car rien ne sort de soi même du néant. L'Etre qui a produit tous ceux qui ont eu commencement, n'en a point eu, ni par conséquent n'aura point de fin. Donc ou rien n'a eu de commencement, ce qui est absurde, ou Dieu existe. Il faut lire le Chapitre entier de l'Auteur, si l'on veut s'appercevoir de toute la force de ce raisonnement.

Il soutient (b) que nous ne connoissons les propriétés de Dieu qu'à *posteriori*, comme parlent les Philosophes, & il fait voir au long comment nous nous en formons les idées, sans le secours de la Révélation. Il examine en sept, ou huit Chapitres ces propriétés en particulier, & traite les principales questions que les Métaphysiciens & les Theologiens ont accoutumé de traiter. On ne pourroit s'engager à en

N 2 don-



donner d'Extrait, sans entrer dans une longueur excessive. Il suffira de dire en général, que l'Auteur suit ici sa méthode; c'est à dire, que sans s'engager à suivre aucun sentiment particulier, il dit ce qu'il croit être conforme à la Raison, & ne se détermine absolument qu'à l'égard des choses qu'il prétend pouvoir prouver avec évidence. Ainsi quoi qu'il y ait ici bien des choses communes, le tour ne l'est pas toujours; & l'Auteur ne trompera au moins personne, en le payant de termes obscurs, ou de suppositions gratuites.

On donnera néanmoins ici un abrégé du Chap. VIII. qui est des *Miracles*, à cause de l'importance de la matière. On a déjà marqué les conditions d'un miracle, qu'il soit au dessus des forces humaines, qu'il soit opposé à l'ordre de la nature; & que s'il en faut tirer quelque conséquence en faveur de quelcun, celui en faveur de qui on la tire, doit en avoir été averti, par la puissance qui fait le miracle, en sorte qu'il arrive lors qu'il l'a prévu, ou justement quand il en a besoin.

Cela étant supposé, on ne croit pas que c'est *par miracle*, qu'un homme porte quatre cens livres sur son dos; mais s'il portoit quelques milliers de livres,

livres, on appelleroit cela miracle, pourvu que les autres conditions d'un miracle s'y trouvassent. Ainsi, avant que de traiter quelque chose de miracle, il faut être parfaitement assuré que les hommes ne le sauroient faire, & prendre garde de ne s'y pas laisser tromper.

On ne regarde pas comme un effet miraculeux un métal fondu par la force du feu, ou la calcination d'une pierre; mais si l'on voioit un homme dans une fournaise se promener longtems au travers des flammes, sans en sentir aucune incommodité, on pourroit raison d'appeller cela un miracle. L'ordre des causes naturelles, qu'il n'est pas possible aux hommes de troubler, y seroit manifestement renversé. Quelques personnes ont objecté, sur ce caractère d'un miracle, qu'on ne sauroit le connoître; parce que ne connoissant que très-imparfaitement les choses naturelles, & l'ordre selon lequel elles agissent, nous ne pouvons distinguer ce qui n'est pas conforme à cet ordre d'avec ce qui l'est. Une chose nous peut paroître au dessus de la nature, seulement parce qu'elle est rare & extraordinaire. On répond à cela qu'en core que nos connoissances soient fort imparfaites, il ne s'ensuit pas que nous

ne puissions jager de rien. Nous ne devons pas juger de ce qui nous est inconnu, mais nous pouvons juger de ce que nous savons. Si l'on nous disoit que l'arrivée d'une Comete dans notre Tourbillon est un miracle, nous pourrions en douter; parce qu'il se peut faire qu'il y ait des causes naturelles qui poussent un Corps de cette grosseur vers notre Soleil, quoi que nous ne les connoissons pas. Mais dans l'exemple que l'on a rapporté, & en d'autres semblables, on ne peut pas craindre de se tromper. On sait si bien que le feu brûle les parties d'un corps humain, qu'il n'y a personne qui soit assez fou, pour croire que des causes inconnues puissent par hazard, ou par un effet naturel empêcher qu'un homme qu'on jette dans le feu n'en ressente l'effet ordinaire. Qui croiroit qu'une pierre, ou quelque autre corps pesant s'arrêtoit dans l'air & y demeurât en repos, sans tomber, quoi qu'on ne s'apperçût d'aucune cause qui le pût soutenir en cet endroit.

Néanmoins, s'il arrivoit quelque chose de semblable, sans que personne en eût été averti, & sans que personne en profitât, on n'en pourroit tirer aucune consequence. Ainsi supposé

posé qu'il soit vrai que le corps d'Alexandre demeura à Babylone, sous un climat brulant, sept jours après sa mort, sans changer de couleur & sans se corrompre le moins du monde, quoi qu'on ne l'eût point embaumé, on ne sauroit rien conclurre de là : Mais lors que Moïse, avant que la mer Rouge se fendit, en avertit les Israélites, & que cela arriva ensuite, contre l'attente de tout le monde, à point nommé pour les sauver, on ne peut pas douter que ce ne fût un miracle. Ce troisième caractère détruit encore l'objection que l'on a proposée contre le second ; parce que, supposé qu'il y ait des causes inconnues qui produisent ces effets que nous appelons miraculeux, il n'est pas possible de les prévoir sans miracle.

Pour ce qui regarde la cause efficiente & immédiate des miracles, on en exclut les hommes & les causes naturelles ; lorsqu'elles agissent selon l'ordre que Dieu a établi depuis le commencement du monde. Il reste les Intelligences plus excellentes que nous, quoi que créées, & le Createur de toutes choses. Plusieurs Philosophes & Theologiens soutiennent qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse faire des miracles, parce qu'il faut

pour cela, disent-ils, une puissance infinie. Mais, quoi qu'il y ait eu des miracles, qui ont été l'effet immédiat de la puissance infinie de Dieu, & quoi que ce soit la même puissance qui a établi l'ordre de la nature tel qu'il est; il ne s'ensuit pas que cet ordre ne puisse être violé que par elle même. Qui fait si Dieu n'en a point donné la force aux Anges?

On demandera là dessus, supposé que les Anges puissent faire des miracles, 1. comment on pourra distinguer ceux des Anges de ceux de Dieu? 2. Si l'on accorde qu'un Miracle a été fait par un Ange, comment on pourra savoir si cet Ange est bon ou mauvais? On répond à la première question, qu'on ne peut que conjecturer là dessus, & que plus il paroît difficile à faire, plus on est porté à croire que c'est Dieu qui le fait. Pour la seconde, on peut dire que si un miracle se fait pour ruiner la créance de quelque vérité certaine, & faire agir les hommes conséquemment à une erreur, il est d'un mauvais Ange. Si au contraire, il sert à confirmer la créance d'une vérité, & à porter les hommes à agir conformément à cela, il est d'un bon Ange. Que si l'on ne peut savoir à quoi il tend, on ne sauroit

roit juger, de sa cause avec certitude. M. Le Clerc tire diverses conséquences de là , pour prouver la vérité de l'ancienne Religion Judaïque , & de la Religion Chrétienne ; & finit ce Chapitre en montrant que les miracles ne s'étendent pas à des choses contradictoires , comme la Transsubstantiation , la Consubstantiation , la Communication des Idiomes , comme les Lutheriens l'entendent, &c. Il soutient même que personne ne peut croire ces prétendus miracles , & que ceux qui font profession d'y ajouter foi ne les croient pas plus que ceux qui n'en ont jamais ouï parler. C'est une espèce de Paradoxe , qu'il soutient en plus d'un endroit de ses Ouvrages.

---

I I.

**HISTOIRE des CONCILES GENERAUX,** commençant par le premier CONCILE de NICE'E, avec des Notes d'Eclaircissement & de Critique sur les endroits difficiles qui se rencontrent dans l'Histoire , dans les Actes , & dans les Canons de ce premier Synode Oecumenique. A Paris

chez Daniel Horthemels 1692. in 4.  
pagg. 351.

**I**L Y a de deux sortes d'Historiens. Les uns se proposent pour unique but de dire la vérité; soit par l'amour qu'ils ont pour elle, soit parce que le sujet qu'ils ont choisi ne les interesse en rien, & qu'aucune raison particulière ne les engage à prendre parti. Les autres, sans se mettre fort en peine de la vérité, n'ont d'autre dessein que de rapporter ce qui favorise le Parti dans lequel ils sont engagez, ou dans l'Etat, ou dans l'Eglise. Il s'en faut peu qu'on ne puisse mettre *M. du Pin* dans le rang de ces premiers Historiens, par rapport à l'Histoire des Conciles, qu'il insère dans sa *Nouvelle Bibliothèque des Auteurs Ecclesiastiques*: mais on auroit tort de croire que l'Auteur de cette Histoire des Conciles Généraux puisse être mis dans le même ordre. Il paroît visiblement, que sans avoir beaucoup d'égard pour la vérité, il n'a en dessein que de rapporter ce qui favorise la Religion Romaine, & les differens préjugés de ceux qui sont engagez dans cette Religion. C'est dans cette vue, qu'il ne parle jamais d'*Arius*, de ses Sectateurs, & des autres Hérétiques, sans

ac-

accompagner leur nom de quelque épithète injurieuse; qu'il ne leur attribue que des desseins criminels, qu'il blâme généralement toute leur conduite, & ne leur fait pas faire un seul pas sans leur faire commettre quelque crime. Les Orthodoxes, au contraire, sont toujours les plus habiles, les plus savans, les plus saints hommes du monde; parce qu'ils ont raison dans le fonds, ils ont toujours raison dans toutes les circonstances, leurs vûes sont toujours toutes pures, leurs desseins toujours justes, & leurs actions toujours saintes. C'est encore pour favoriser l'Eglise Romaine, qu'il rapporte dans son Histoire comme véritables les faits les plus douteux & même les plus faux. Il est vrai qu'il a assez d'équité, pour remarquer quelquefois dans ses Notes, que quelques uns de ces faits sont supposés; mais outre qu'il en défend plusieurs qui sont visiblement faux, il auroit mieux valu, sans doute, insérer la vérité dans le corps de l'Histoire, que de la renvoyer dans des Notes; que tous les Lecteurs ne s'avisent pas ordinairement de lire. Quoi qu'il en soit, l'Auteur a eu ses raisons d'en user comme il a fait: peut-être a-t-il crû, qu'il étoit nécessaire pour le bien de son parti, d'op-



Poser son Histoire vêtue à la Romaine, aux Histoires trop sinceres de M. du Pin, & qui, sans ce préseratif, seroient capables de défilier les yeux à un Lecteur de l'Eglise Romaine un peu attentif.

I. L'AUTEUR a dessein de nous donner l'Histoire de tous les Conciles Generaux, & il y travaille incessamment. Ce Volume ne comprend que ce qui concerne le premier Concile de Nicée. Il est divisé en trois Parties. 1. La premiere comprend l'Histoire. 2. Et la seconde les Actes du Concile, c'est-à-dire, non ce que les Peres eux-mêmes en ont fait rediger par écrit; car ou les Peres ne firent pas écrire tout ce qui se passa dans leur Assemblée, ou s'ils le firent, ces Actes ne sont pas parvenus jusques à nous. Mais par les Actes on entend les pieces authentiques, qui ont précédé, & comme préparé la tenuë de l'Assemblée, & celles qui en ont été comme les suites nécessaires. 3. La troisieme partie contient le Symbole & les Canons du Concile. Ces trois parties sont accompagnées de Notes, qui servent à éclaircir, établir, ou refuter ce qui a été avancé dans le Texte.

On a donné une Histoire assez longue

gue du Concile de Nicée dans le Tome X. de cette *Bibliothèque*, pag. 379. & suiv. sur tout par rapport à l'affaire d'*Arius*, qui fut la principale cause de sa convocation. C'est ce qui nous délivrera de la peine de suivre notre Auteur pié-à-pié, nous contentant de remarquer ce qui n'a pas été rapporté dans l'endroit de cette Bibliothèque qu'on vient de citer ou qu'on a rapporté autrement, ou même d'une manière toute contraire.

I. Notre Auteur a pris l'Histoire d'*Arius* de plus haut que les Auteurs de cette Bibliothèque. Il nous apprend que cet Hérésiarque étoit natif des frontieres d'Afrique, du côté de l'Egypte. Le dessein de s'élever aux dignitez de l'Eglise lui fit quitter son País pour aller à Alexandrie. A peine y fut-il arrivé qu'il se jeta dans le Parti de *Melece*, qui s'étoit séparé de l'Eglise dès l'an 300 ou 301, pour les raisons qu'on rapportera dans la suite. *Arius* n'étant pas autant considéré dans ce Parti, qu'il croyoit le mériter, le quitta peu de tems après, & se reconcilia avec *Pierre*, alors Evêque d'Alexandrie. Celui-ci, ravi d'enlever à *Melece* un homme dont les talents avoient déjà fait beaucoup de bruit, le reçut avec joye à sa communion.

Arius soutint la réputation qu'il s'étoit acquise, & trompa le Prelat, & toute l'Eglise d'Alexandrie par sa conduite édifiante, & par les apparences d'une vertu extraordinaire. On nous le représente, après (a) S. Epiphane, tout tel qu'il falloit pour en imposer au Public, & pour se faire bien des Sectateurs. Pierre ne comença à le connoître, qu'après qu'il eût été obligé d'excommunier les principaux Chefs du Schisme de Melece. Arius blâma la conduite de cet Evêque comme trop sévère, & ayant fait connoître par là, qu'il étoit encore secrètement engagé dans ce Parti, il le déposa du Diocèse dont il l'avoit honoré, l'excommunia, & le chassa de l'Eglise. Arius feignit de se repentir; mais Pierre ne voulut pas le recevoir, alleguant pour raison une vision qu'il avoit eue, dans laquelle le Seigneur Jesus lui étoit apparu avec une robe de lin déchirée, & lui avoit dit, que c'étoit Arius qui l'avoit mis en cet état.

Achillas ayant succédé à Pierre dans la Chaire d'Alexandrie, Arius se justifia près de lui : il fut reçu à la paix de l'Eglise; & rétabli dans le Diocèse. Ensuite il fut fait Prêtre d'une

(a) *Epiph. her. 69.*

*Et Historique de l'Année 1692. 293*  
des principales Eglises de la Ville,  
Catechiste, & Professeur des Saintes  
Létres. Pendant toute la vie d'Achil-  
las, il gouverna son Eglise avec beau-  
coup de soin, & se ménagea des a-  
mis, pour se frayer le chemin à l'E-  
piscopat. Mais toutes ses brigues  
ne purent réussir, & Achillas étant  
mort, Alexandre Prêtre d'Alexan-  
drie fut nommé son successeur. Arius  
devint par là-même son ennemi, &  
ne chercha plus qu'à lui faire ressentir  
de cruels effets de sa haine. Un jour  
qu'Alexandre expliquoit le mystère de  
la Trinité dans une conférence publi-  
que, Arius l'interrompit, traita sa do-  
ctrine de Sabellianisme, & soutint,  
que le *Fils est la creature Et l'ouvrage*  
*du Père, Et son inférieur en toutes for-*  
*tes de perfections divines.* Voilà la ma-  
nière dont notre Auteur raconte la  
naissance de l'Arianisme, & le pre-  
mier période de la vie d'Arius. On  
pourra en comparer une partie avec  
ce qui a été dit dans cette Bibliothé-  
que, Tom. X. pag. 420. & suiv.

2. L'Arianisme fit beaucoup de pro-  
grès en peu de tems, & Alexandre se  
vit obligé d'assembler un Concile à  
Alexandrie, qui fut composé d'envi-  
ron cent Evêques des Provinces de Li-  
bye & d'Egypte, & d'un grand nom-  
bre

bre de Prêtres de son Eglise. Les sentimens d'Arius y furent condamnez; il fut excommunié, & chassé de l'Eglise & de la Ville avec ses principaux Sectateurs. (a) *Socrate* blâme la conduite de l'Evêque d'Alexandrie en deux choses. 1. En ce que dans les Conférences qu'il tenoit avec les Prêtres, il affectoit de faire paroître la pénétration de son esprit & sa profonde érudition, dans les explications qu'il donnoit des mystères les plus relevés de la Religion. 2. En ce que dans le Concile qu'il fit assembler, il témoigna beaucoup de colere & de passion. Notre Auteur rejette le témoignage de *Socrate*, & l'accuse de partialité, parce qu'il étoit engagé dans la Secte des *Quartodécimans* qu'Alexandre avoit fait condamner dans son Concile. Il soutient que toute l'Antiquité a regardé cet Evêque comme l'un des Prélats de son siècle le plus sage & le plus zélé.

3. Le Concile tenu à Alexandrie n'arrêta pas le mal. L'Arianisme continua à faire de grands progrès; & l'on jugea qu'il étoit tems d'y apporter des remèdes efficaces. Ce fut dans ce dessein que le Pape *Sylvestre* nomma *Quins* Evêque de Cordoue dans l'Espagne

Be-

(a) *H. E. Lib. I. cap. 5. & 6.*

Bétique , qui étoit déjà en Orient, son *Legat Apostolique* dans toute cette partie de l'Univers , comme dit notre Auteur sur la foi de Barónius. Il est vrai, que dans ses Notes il avoue qu'on ne peut établir ce fait que par conjecture & par raisonnement ; mais il croit ces conjectures aussi sûres , que le seroit le témoignage des Auteurs contemporains. Voici néanmoins à quoi elles se réduisent. Alexandre Evêque d'Alexandrie informa le Pape Sylvestre de la naissance & du progrès de l'Arianisme. On ne sait , ni ce que répondit le Pape , ni ce qu'il fit, pour remplir en ce point les devoirs de son Ministère ; mais il est incroyable qu'il soit demeuré dans l'inaction ; donc Osius fut son *Legat Apostolique*. De plus , il est constant que l'Empereur envoya le même Osius à Alexandrie, pour terminer l'affaire de l'Arianisme. Or l'Empereur ne pouvoit donner à cet Evêque un pouvoir assez grand pour finir ce démêlé, soit par la voye de l'accommodement , soit dans un Concile par une autorité juridique ; il faut donc, qu'outre cela, Osius ait encore été revêtu de l'autorité du Pape. Qui ne se rendroit à un raisonnement si solide ?

Quoi qu'il en soit , Osius eut bien  
de

de la peine de persuader l'Empereur qu'il s'agissoit d'une question importante. Notre Auteur assure qu'*Eusebe* de Nicomedie avoit persuadé ce Prince, qu'il n'étoit question que de disputes de mot, & qu'il devoit également imposer silence aux deux Partis. *Osius* lui fit enfin comprendre qu'il s'agissoit du fondement de la Religion; & le fit résoudre, non à se servir de son autorité, mais à se joindre au Pape pour remédier à ce mal. L'Empereur le fit comme son Ambassadeur, le chargea de ses lettres & de ses ordres, & lui donna le pouvoir d'assembler des Conciles où il le jugeroit à propos, pour connoître & décider de cette affaire.

*Osius* se rendit à Alexandrie, où il trouva toutes choses dans le dernier désordre. Il voulut d'abord tenter la voye de la négociation; mais n'ayant pu réussir, il assembla un Concile dans cette Ville l'an 324. On y définit que le Fils de Dieu est engendré de toute éternité de la substance du Pere. La Doctrine d'*Arius* y fut condamnée, & *Arius* excommunié avec tous ses Complices. Les *Meleciens* y furent aussi condamnés comme Schismatiques, & l'on appaisa entièrement les troubles que quelques restes de *Sabelliens* cau-

soient

soient encore en Egypte : mais on ne pût appaiser ceux que les Ariens & les Meleciens avoient excitez dans toutes les Eglises d'Orient ; le Concile se sépara, & Osius retourna trouver l'Empereur à Nicomedie, sans avoir presque rien fait à cet égard. Il acheva de persuader ce Prince d'apporter du remède à un si grand mal, par la convocation d'un Concile Oecumenique.

4. Après avoir conduit l'Histoire de l'Arianisme, jusques au tems que le Concile de Nicée s'assembla, l'Auteur parle de l'affaire des Meleciens, qui fut la seconde qu'on y décida. On a rapporté dans le Tome x. de cette Bibliothèque, pag. 421, les raisons du Schisme de Melece, telles qu'on les trouve dans (a) S. Epiphane. Notre Auteur réjete l'autorité de ce saint. Il prétend qu'il s'est laissé tromper par quelque Melecien, & tâche de refuter son (b) opinion. Voici la maniere dont il raconte la chose. Melece Evêque de Lycopolis convaincu d'avoir sacrifié aux Idoles pendant la persécution de l'Empereur Maximin & d'avoir commis plusieurs autres crimes énormes, fut déposé par l'Evêque d'Alexandrie & par ses suffragans assemblez dans un Synode national. Melece

(a) *Epiph. in Har. 69* (b) *pag. 36.*



lece se revolta contre le jugement du Concile , & ne laissa pas, après sa déposition , d'exercer toutes les fonctions de l'Episcopat. Il fit des Diacres , ordonna des Prêtres , & sacra des Evêques. Il disposa des charges & des dignitez de l'Eglise. Il entreprit même sur la juridiction de l'Evêque d'Alexandrie, il usurpa ses ordinations, & s'attribua une autorité indépendante du (a) Patriarchat de cette Ville.

Mais si l'on juge du crime de Melece, par la conduite du Concile de Nicée à son égard , on ne pourra s'imaginer, qu'il ait été aussi grand qu'on le fait. Le Concile le reçut à la communion de l'Eglise , lui & tous ses Partisans, lui laissa le nom & la qualité d'Evêque. , lui permit de faire sa résidence à Lycopolis , & se contenta de lui ôter son autorité , sa juridiction , & le pouvoir d'exercer aucune fonction Episcopale. Il ne déclara point nulles les Ordinations qu'il avoit faites , se contentant de définir, que ceux qu'il avoit ordonnez ne pourroient faire l'exercice de leur Ministère , qu'après avoir obtenu du Patriarche d'Alexandrie la confirmation de leurs Ordres.

5. La

(a) On ne se servoit point alors de ce terme ; mais l'Auteur l'emploie partout.

15. La troisième affaire qui obligea d'assembler le Concile fut la célèbre dispute sur la Pâque. Les Eglises de Syrie, de Mesopotamie, & de Calicie, celebrent cette fête à la manière des Juifs, c'est-à-dire, le quatorzième de la Lune de Mars, en quelque jour de la semaine que ce fût; & les autres Eglises la faisoient le Dimanche jour de la résurrection de Jesus-Christ.

6. Après avoir expliqué les raisons de la Convocation du Concile, l'Auteur entre dans l'Histoire du Concile même. Il marque le lieu, le tems, & les personnes qui y assisterent. Il fait l'éloge de tous les Evêques Orthodoxes qui s'y trouverent, & peint tout le Parti hérétique des plus noires couleurs. Les Novatians y députerent un de leurs Evêques nommé *Acese*, avec un Prêtre appelé *Auxan*. *Socrate* & *Sozomène* nous parlent d'une conversation qu'eut cet Evêque Novatien avec l'Empereur Constantin. Ce Prince, lui demanda s'il consentoit à ce que le Concile avoit défini sur la génération éternelle du Fils, & sur la célébration de la Pâque; l'Evêque lui répondit qu'où. L'Empereur lui demanda pourquoi donc il se séparoit de la communion des autres? *Acese* lui

lui expliqua ce qui étoit arrivé durant la persécution de *Dece* entre *Novat* & le Pape *Cornelle*, & la loi qui fut faite alors, & qui défendoit d'admettre à la participation des Saints Mystères ceux qui avoient commis depuis le baptême un des péchez que l'Ecriture sainte appelle péchez à la mort, ordonnant qu'on se contente de les inviter à faire pénitence. L'Empereur ayant oui tout ce que l'Evêque *Novatien* voulut lui dire, lui répondit, *faites-vous donc, Acele, une échelle particulière pour vous, & montez seul au Ciel.*

7. (a) On a dit dans la vie d'*Eusebe*, que ce fut cet Evêque, qui étoit assis à la droite de l'Empereur qui le harangua & le remercia des soins qu'il prenoit de conserver la pureté de la foi dans l'Eglise Chrétienne. C'est le sentiment de *Sozomène* (b), défendu par *M de Valois*, & appuyé du témoignage même d'*Eusebe* qui assure dans la vie de *Constantin*, que l'Empereur harangua le Concile, après qu'il eut lui-même prononcé une courte harangue à l'honneur de ce Prince.

Mais notre Auteur soutient que ce fut *Euslathe* Evêque d'Antioche, qui fit

(a) Voyez *Biblioth. Univers. Tom. x. pag. 442.* (b) *H. E. Lib. 1. cap. 19.*

fit l'Ouverture du Concile par une harangue. Il appuye son opinion sur le témoignage de (a) *Theodoret*, qui le dit expressément, & qui étant d'Antioche, en étoit bien informé. On prétend même qu'Eusebe le désigne assez clairement quand il dit, que ce fut l'Evêque, qui étoit assis à la tête des Pères du côté droit en entrant dans la salle du Concile; or on tâche de prouver que c'étoit l'Evêque d'Antioche qui occupoit cette place.

Quoi qu'il en soit, il est certain, & nous Auteur en convient, que le Discours qu'on fait prononcer à Eustathe, & qu'on a inséré ici parmi les Actes du Concile, est une pièce supposée, quoi que *Gregoire* Prêtre de Césarée, & le Cardinal *Baronius* aient voulu dire. On ne sauroit s'imaginer qu'Eustathe, qui devoit être jugé d'Arius, eût voulu se déclarer d'abord aussi ouvertement contre lui, que le fait l'Auteur de cette pièce, qui le traite d'impie, d'hérétique, & de furtif, avant qu'on eût examiné sa cause. Il s'explique aussi trop clairement sur la Divinité & la Consubstantialité du Verbe & du S. Esprit. Il est sûr que le mot de *consubstantiel* ne fut admis que sur la fin du Concile, & qu'on

(a) *Lib. 1. cap. 7.*

qu'on n'avoit point encore disputé de la Divinité du saint Esprit. 1. *S. Athanase*, ni aucun autre Pere n'ont jamais allegué le témoignage de cette prétendue harangue d'Eustathe, dans les disputes qui s'éleverent depuis le Concile de Nicée, contre les deux personnes de la S. Trinité. 2. 8. On a dit encore, dans l'endroit de cette Bibliothèque, qu'on vient de citer, que les Peres du Concile présentant à leurs querelles particulieres, présenterent plusieurs requêtes à l'Empereur; qu'ils s'assembloient les uns les autres, & que ce Prince les fit brûler sans vouloir les lire, les exhortant à la paix; sur qu'on a allegué les propres paroles de Sozomene Liv. 1. chap. 17. Notre Auteur n'oublie point cette circonstance; mais comme si les Evêques Orthodoxes n'eussent pu être capables de former le dessein de tirer raison de leurs injures particulieres, il dit que ce furent les Ariens qui présenterent ces Requêtes, qui étoient tout autant de Libelles diffamatoires contre les Orthodoxes; qu'ils le firent de concert pour métre l'Empereur de leur côté, & s'appuyer de son autorité pour faire passer leur sentiment, sur quoi il cite Socrate, Sozomene, *Rufin*, & Theodoret. On

a voulu s'éclaircir de ce fait. On a consulté les endroits de ces Historiens que nôtre Auteur a marquez ; mais on a trouvé qu'il n'y en a aucun qui attribué particulièrement cette conduite aux Ariens. Nôtre Auteur avoüe à peu près la chose dans les Notes , & se sert de certaines raisons de convenance , pour prouver qu'il n'y a que ces Hérétiques qui ayent pû présenter ces requêtes.

Je ne sai si l'on ne pourroit point encore mettre au nombre des choses avancées sans fondement ce que dit nôtre Auteur d'Eusebe de Nicomedie , qui étoit du parti d'Arius. Il soutenoit , à ce qu'il dit , que , sans s'arrêter à des Traditions incertaines & douteuses , il falloit consulter uniquement les Divines Ecritures , où Dieu nous avoit revelé toutes les veritez que nous devons croire , & tous les mystères que nous devons adorer ; en méditer les expressions , & comparer les uns avec les autres sur les mêmes points. Les Orthodoxes , voyant le piège qu'Eusebe s'efforçoit de cacher sous ces belles paroles , lui avoüerent que l'Ecriture étoit la grande règle de la foy ; mais qu'il n'étoit pas moins sûr , que la Tradition Apostolique étoit un autre fondement inébranlable de la Religion ,

*Tome XXII.* O

ligion; que les passages difficiles des Livres sacrez ne s'entendoient pas tellement par la comparaison que l'on peut faire des uns avec les autres, qu'il ne soit nécessaire de les comparer aussi avec la Tradition des Apôtres, pour en pénétrer le véritable sens. Cela semble plutôt être puisé dans *Bellarmin*, ou dans quelque Auteur semblable, que dans les premiers Auteurs de l'Histoire Ecclésiastique.

Ce qu'on dit ensuite, que ce fût Osius qui eut ordre de dresser le Symbole, qu'on a appelé depuis de Nicée, n'a pas plus de fondement, & l'on est obligé dans les Notes d'avouer que S. Athanase que l'on cite, dit simplement, qu'*Ursace & Valens* Evêques Ariens l'avoient ainsi écrit à l'Empereur *Constance*, pour lui faire entendre, que c'étoit plutôt l'ouvrage d'un particulier qu'une confession unanime d'un Concile.

9. Les Evêques Ariens épouvantés par les peines de l'exil auquel étoient condamnés ceux qui ne voudroient pas signer la Confession de foi & les Anathèmes de Nicée, résolurent tous de le faire, excepté *Theonas* de Marmarique, & *Secund* de Ptolemaïde. *Philostorge* qui étoit Arien dit que ceux de cette Secte eurent l'adresse d'inscr

rer une petite lettre au milieu du mot *ὁμοούσιον*, en écrivant *ὁμοιόσιον*, qui marque, non que le Fils est d'une même nature avec le Pere, mais seulement d'une nature semblable. Nôtre Auteur regarde cette circonstance comme incroyable.

Il refuse aussi ceux qui ont cru, qu'Arius lui-même se soumit enfin aux Decrets du Concile. Il prétend que la Lettre Synodale, qui contient tout le résultat de cette Assemblée, S. Eustathe rapporté par Theodoret, S. Athanase, la Lettre de l'Empereur Constantin à l'Eglise de Nicomedie, le Concile de Jerusalem tenu en 335. & celui d'Alexandrie de 339. prouvent, que S. Jérôme, qui a rapporté la reconciliation d'Arius, a été trompé par les témoins qu'il allégué & par quelques faux Actes du Concile.

10. Dans l'Histoire du Concile de Nicée qu'on a donnée dans cette Bibliothèque, on n'a rien dit de la dispute qu'eurent les Payens avec les Peres de cette Assemblée. Voici comment nôtre Auteur raconte la chose. Dès l'ouverture du Concile les Payens vinrent offrir la dispute; & les Prelats jugerent qu'il étoit de l'interêt de l'Eglise de ne point refuser cette espèce de combat. Plusieurs raisons engage-  
rent



rent les Payens à faire cette démarche. L'espérance de relever les Temples & les Autels de leurs idoles, & les divisions scandaleuses des Chrétiens desquelles ils croyoient pouvoir profiter, pour achever de mettre la confusion dans le Christianisme, furent les principales. On ajoute que les Ariens obligerent les Payens de se présenter au Concile avec les plus savans dans leur Religion. Ils esperoient par ce moyen partager les forces de leurs Ennemis & se persuadoient que les Payens disputant pour leurs Dieux, favoriseroient en même tems les sentimens d'Arius, ces Idolâtres soutenant avec lui qu'un Fils de Dieu ne sauroit être de même substance & de même nature que son Pere. *Gélase* assure que ces Payens étoient aux gages des Ariens.

Le Concile nomma plusieurs Evêques & plusieurs Théologiens des plus savans pour la dispute. Il se tint pour cela diverses Assemblées particulières. Ces Idolâtres, à ce que dit *Gélase*, prirent pour sujet de leur dispute les mêmes points de controverse, qu'on avoit agitez dans le Concile; & s'attachèrent sur tout à prouver qu'il est impossible qu'en Dieu, le Pere & le Fils n'aient qu'une même nature, & que

que celui qui engendre doit nécessairement précéder celui qui est engendré ; selon la maxime, que la cause précède nécessairement son effet. Les Peres du Concile répondirent très-solidement à toutes les objections de ces Philosophes , & leur expliquerent ces mysteres autant que la force de l'esprit humain est capable de les comprendre , leur faisant voir , qu'ils ne renferment aucune contradiction manifeste. Ces disputes furent si efficaces , qu'elles furent presque toujours suivies de la conviction , & ensuite de la conversion de ces Idolâtres.

II. Après avoir terminé l'importante affaire de l'Arianisme , & ensuite celle de Melece de la maniere que nous l'avons rapporté , le Concile fut occupé à régler celle de la Pâque. Il ordonna , 1. Que la solennité en seroit célébrée par toute l'Eglise en même jour : 2. Que ce seroit seulement un dimanche , parce que c'est le jour de la Résurrection de Jesus-Christ : 3. Que cette fête seroit solennisée , non à la maniere des Juifs , le 14. de la Lune de Mars ; mais selon la Tradition Apostolique , le dimanche qui suivroit la pleine Lune , après l'Equinoxe de Mars : 4. Que pour ce sujet on dresseroit un Cycle Paschal exact , pour sa-

voir en quel mois & à quel jour du mois de chaque année cette fête devoit tomber; & qu'on commétoit ce soin à l'Evêque d'Alexandrie, qui toutes les années avertiroit à certain tems l'Evêque de Rome du jour de la Pâque suivante, par des lettres d'avis, qui furent nommées *Pascales*.

L'Auteur rejette l'opinion des Réformez qui croient que le Concile avoit dessein de donner des réglemens touchant le Celibat des Prêtres, des Evêques, des Diares, & des Soûdiacres. Les témoignages de Socrate & de Sozoméne, ne sont pas capables de le persuader. Le premier s'est rendu suspect, pour avoir suivi trop exactement un ancien Auteur nommé *Sabin* de la Secte des Macédoniens, & le second pour avoir copié le premier.

12. On nous assure simplement dans le corps de l'Histoire, que le Concile envoya le Symbole, les Canons, & les Actes au Pape Sylvestre, le priant d'y ajouter sa confirmation Apostolique; que le Pape convoqua pour ce sujet sur la fin de la même année un Concile de 270. Evêques, & qu'il confirma avec eux, tous les points de foi qui avoient été définis à Nicée, & tous les réglemens de discipline qui y avoient été faits; anathématisant  
ceux

ceux qui refuseroient de se soumettre à ses décisions. On ajoute dans les Actes du Concile la prétendue Lettre que cette Assemblée écrivit au Pape à ce sujet. Mais dans les Notes, on a la charité de nous avertir que cette Lettre est visiblement supposée ; & que l'Histoire de ce Concile tenu à Rome est tout-à-fait fautive, quoi qu'en ait voulu dire Baronius ; mais on ne laisse pas de soutenir par de très-foibles raisons, que le Pape a effectivement confirmé le Concile de Nicée.

II. A P R E S l'Histoire du Concile & les Notes sur cette Histoire, viennent les Actes de cette Assemblée, accompagnés des Notes de l'Auteur. Ces pièces sont au nombre de vingt-quatre, dont la première est la Lettre d'Alexandre Evêque d'Alexandrie à tous les Evêques de l'Eglise Catholique, & la dernière est le prétendu Récrit du Pape Sylvestre au Concile de Nicée.

1. Le cinquième de ces Actes est une Lettre d'Alexandre Evêque d'Alexandrie, à *Alexandre* Evêque de Constantinople. M. Baluze prétend que cette importante Lettre, qui nous a été conservée par Theodoret, n'a point été écrite à Alexandre de Byfance, puis qu'elle a été écrite avant

le Concile de Nicée à un Evêque nommé Alexandre, & qu'Alexandre de Byfance ne succeda dans ce Siege à *Metrophane*, qui le tenoit durant cette Affemblée, qu'après le Concile; ce qu'il prouve par ces paroles d'Euſeſe, *l'Evêque de la Ville qui régne présentement, qu'on appelloit Metrophane, n'assista point au Concile, à cause de son grand âge; mais il y envoya de ses Prêtres, dont l'un fut Alexandre, qui depuis lui a succédé dans la Chaire Episcopale de cette Eglise.* Il se sert de quelques autres témoignages pour prouver la même chose, & tâche de faire voir que cette Lettre a été écrite à *Alexandre de Thessalonique*. Notre Auteur prétend que toutes ces raisons ne prouvent autre chose, si ce n'est que ce fait est incertain; & pour ce sujet il montre que les raisons de M. Baluze ne sont pas sans réponse. L'Evêque d'Alexandrie met dans cette Lettre cette difference entre le Fils unique de Dieu & ceux qui sont ses enfans seulement par Adoption, que le premier ne peut point perdre sa qualité de Fils, au lieu qu'il paroît par l'Ecriture Sainte, que l'Adoption des Créatures raisonnables, n'est pas une qualité qu'elles ayent de leur nature, mais un effet de leur probité & de la liberalité de

*Historique de l'Année 1692. 311*  
*de Dieu, & que par conséquent elles*  
*peuvent la perdre.*

2. L'Acte V I. est la Létre que Constantin écrivit à Alexandre Evêque d'Alexandrie & à Arius. C'est celle où il leur parle de leurs differens, comme d'un sujet qui lui paroissoit fort léger, & qui ne méritoit pas d'être agité avec tant de chaleur. Il leur déclare qu'en les exhortant à la paix & à l'uniformité de sentimens, il ne veut pas les obliger à être tout-à-fait de la même opinion, dans la question impertinente, ou quelle qu'elle soit, qui les divise; puis qu'ils peuvent conserver en son entier la paix de l'Eglise, & demeurer dans la même communion, quoi qu'ils soient d'avis différent dans certaines choses de petite conséquence. Nous n'avons pas tous ni le même naturel, ni les mêmes desirs, ni les mêmes pensées. Comme cette Létre semble favoriser beaucoup les Ariens, en faisant comprendre que leurs erreurs sont peu importantes, nôtre Auteur doute qu'Eusebe de Césarée de qui nous l'avons, l'ait donnée telle que l'Empereur l'avoit écrite; ou il faut du moins, qu'Eusebe de Nicomedie, qui avoit tout crédit à la Cour, en ait fourni le corps & la substan-

ce, pour se vanger du Patriarche Alexandre.

3. Une des plus importantes pièces que l'Auteur ait insérée dans son recueil des Actes du Concile est, sans doute, la Létre d'Eusebe de Césarée, écrite à ceux de son Parti sur le Symbole de Nicée. Il y explique les raisons qui l'ont obligé lui & les autres Ariens à le souscrire, en faisant voir adroitement, que le Concile n'a rien défini contre leurs véritables sentimens. Il declare 1. que la formule de foi qu'il présenta au Concile fut luë en présence de l'Empereur, & approuvée de tout le monde, en y ajoutant le seul mot de *consubstantiel*. 2. Il dit que Constantin lui-même expliqua ce terme en disant, que le Fils n'est pas appelé Consubstantiel pour marquer aucune propriété semblable à celle des corps; & qu'il ne subsiste par aucune division ou excision de la substance du Père; parce qu'il est impossible qu'une nature, qui n'a rien de matériel ni de corporel, & qui est toute spirituelle, ait aucune propriété corporelle: mais qu'il faut l'entendre d'une manière toute divine & toute mystérieuse. 3. Il declare qu'ils ont examiné avec soin ces termes ajoûtez à la confession de foi qu'ils avoient dressée, *de la substan-*  
ce

*Et Historique de l'Année 1692.* 313  
*ce du Pere & Consubstantiel au Pere;*  
qu'ils sont demeurez d'accord, & qu'ils  
doivent être entendus en ce sens; que  
le Fils tire son être du Pere; mais  
qu'il ne le tire pas comme une partie  
du Pere; que le Fils procède du Pere,  
& qu'il n'est pas pourtant une partie de  
sa substance. 4. Qu'ils ont aprou-  
vé ces paroles, *qui a été engendré &*  
*non pas fait;* parce que les Peres ont  
dit que le mot *fait*, convenoit géné-  
ralement à toutes les autres creatures;  
qui ont été faites par le Fils, & avec  
lesquelles le Fils n'a aucune ressemblan-  
ce; & que par conséquent, il n'est pas  
un Ouvrage semblable à ceux qui ont  
été faits par lui; mais qu'il est d'une  
substance beaucoup plus excellente  
que toutes les creatures, & que com-  
me l'Ecriture sainte l'enseigne, cette  
substance a été engendrée du Pere, d'u-  
ne maniere de génération, qu'aucune  
creature ne peut exprimer, ni com-  
prendre 5. Que ce mot de *Consubstan-*  
*tiel au Pere*, signifie seulement que le  
Fils de Dieu n'a nulle ressemblance a-  
vec les creatures qui ont été faites,  
& qu'il est parfaitement semblable au  
seul Pere; qui l'a engendré; qu'il n'est  
engendré d'aucune autre Hypostase ou  
substance, mais du Pere. 6. Que quant  
à l'anathème, qui a été ajouté à la for-



inutile de foi, ils l'ont reçu sans peine, parce qu'il défend de se servir de certains termes, qui ne se trouvent point dans les Ecritures, & qui ont été la cause de tout le trouble de l'Eglise, comme sont ceux-ci, *tiré du néant, il a été un tems qu'il n'étoit point, & les autres* rapportez dans l'anathème, & dont on a cru qu'il n'étoit pas à propos de se servir. 7. Qu'ils ont trouvé que c'est avec raison, qu'on a condamné l'opinion de ceux qui disent, que le *Fils n'étoit pas avant qu'il fût engendré*; parce qu'il est constant, que le Fils de Dieu étoit avant sa génération corporelle; l'Empereur ayant fait voir par plusieurs raisons que le *Fils de Dieu a été avant tous les siècles par sa génération Divine. Car avant que d'être engendré il étoit en vertu & en puissance dans son Pere, comme non engendré, parce que le Pere a été toujours Pere, comme il a été toujours Roy & toujours Sauveur, comme il a été en vertu & en puissance toujours toutes choses.* Voilà comment les Ariens accommodoient les Decrets du Concile à leurs sentimens. Nôtre Auteur s'étend dans ses remarques à faire voir, que ce n'est pas en ce sens, que les Peres du Concile ont entendu ce qu'ils ont dit de la génération éternelle du Fils.

4. Il n'a point inseré, comme les autres

tres Compilateurs des Conciles , ni la dispute de S. Athanase contre Arius , qu'on trouve parmi les Ouvrages attribuez à ce Pere ; ni les disputes entre les Peres du Concile & les Philosophes Payens rapportées par Gelase , ni la Collection entiere de cèt Historien , sous le nom de *Commentaire des Actes du Concile de Nicée* ; tant parce que les Savans traitent universellement ces trois sortes de pieces d'apocryphes , qu'à cause de leur excessive longueur , & parce qu'elles n'ont rien de beau , ni de curieux. Il est certain à l'égard de la dispute d'Athanase contre Arius qu'elle est supposée ; puis qu'outre qu'Arias n'y soutient point son caractère , en accordant à S. Athanase tout ce qu'il veut , il y est disputé fort au long de la procession du S. Esprit , & qu'il est constant qu'on ne parla point de cette matiere dans le Concile. Il se contente de donner un court extrait du *Commentaire* de Gelase.

III. LA troisième Partie de ce Volume comprend quatre choses. 1. Le Symbole du Concile & ses Anathêmes. 2. Les vingt Canons ordinaires que les Grecs nous ont conservez. 3. Les vingt-deux que Rufin a inserez en latin dans son *Histoire Ecclesiastique*. 4. Les quatre-vingts , que les Arabes prétendent

avoir en leur Langue. On parle encore de quelques autres réglemens dont quelques Auteurs font mention , & qu'ils attribuent à ce premier Concile.

1. On remarque au sujet des Canons , qu'on trouve dans l'Antiquité des preuves solides, qui font croire à plusieurs, qu'on ne dressa à Nicée que vingt decrets pour regler la police de l'Eglise. Il paroît par les Actes du Sixième (a) Concile de Carthage, que *Cecilien* Evêque de cette Ville, & qui avoit assisté au Concile de Nicée n'en apporta que ce nombre dans son Eglise à son retour. Les Eglises d'Alexandrie & de Constantinople n'en envoyerent que vingt à ce même Concile de Carthage, qui leur avoit demandé tout ce qu'elles avoient de Canons de Nicée. *Theodoret* (b) dit expressement, que les Evêques assemblez dans cette Ville firent vingt Canons touchant la Discipline de l'Eglise. *Gelase* de Cysique, qui vivoit vers la fin du Sixième Siècle, n'en reconnoît pas davantage. Les anciens Auteurs Grecs n'en rapportent pas plus; & les Ecrivains Latins, si on en excepte *Rufin*, n'en ont pas traduit un plus grand nombre. Pour ce qui regarde cét Auteur , il n'en met vingt deux , que  
parce

(a) Tenu en 418. (b) Lib. 1. cap. 8.

parce qu'il en a partagé en deux quelques uns des vingt ordinaires. Il est vrai qu'il y a quelque difference entre les vingt Canons veritables & les vingt-deux de Rufin , puis que cèt Auteur a retranché certaines choses des premiers, & y en a ajouté d'autres , comme on s'en apercevra facilement par la simple lecture des uns & des autres.

2. Le second des vingt Canons qu'on reçoit ordinairement veut , que selon le precepte de (a) *S. Paul* , on n'ordonne point de Neophyte , & que si dans la suite du tems , celui qu'on aura ainsi ordonné , se trouve coupable de quelque *péché de l'ame* , & qu'il en soit convaincu par le témoignage de deux ou de trois témoins , il s'abstienne des fonctions de son Ministère. On est en peine de savoir ce qu'il faut entendre par ce *péché de l'ame*. *Theodore Balsamon* le prend pour toute sorte de péché , qui prive l'ame de la vie de la grace. D'autres l'entendent des péchez pour lesquels on mettoit les Laïques en pénitence , & on interdisoit aux Ecclésiastiques les fonctions de leur Ministère , & que les anciens Peres appelloient des *péchez mortels*. Notre Auteur croit avec plusieurs autres , qu'il faut entendre ces paroles du

(a) 1. *Timoth. III. 6.*

du péché consommé de la chair , ce qu'il confirme par les Canons IX & X, du Concile de Neocesarée, & par le cinquième de celui d'Elvire.

3. On ne dit rien de particulier pour répondre à l'argument que tirent les Protestants contre la Primauté de l'Evêque de Rome ; de ces paroles du Sixième Canon du Concile de Nicée, où il semble que l'autorité de cet Evêque est considérée comme absolument égale à celle de l'Evêque d'Alexandrie & d'Antioche : *Qu'on garde en Egypte, en Libye, & dans la Pentapole l'ancienne coutume, que l'Evêque d'Alexandrie y ait la primauté, suivant l'usage de l'Evêque même de Rome.* L'Auteur se contente de distinguer avec ceux de sa Communion l'Autorité du Pape entant qu'Evêque universel, & son autorité entant que Patriarche. Cette dernière ne s'étendoit autrefois, suivant l'opinion la plus favorable, que sur l'Italie, l'Illyrie, les Gaules, l'Afrique, les Espagnes, & le Septentrion. On soutient que le Concile ne regarde l'Evêque de Rome, que sous l'idée de Patriarche, sans prétendre le priver de sa qualité de Chef de l'Eglise Universelle.

4. Notre Auteur rapporte les raisons de ceux qui ont soutenu la vérité des  
 . . . . . quaz

quatre vints Canons tirez des Manuscrits Arabes, comme étant du Concile de Nicée. Elles se reduisent à ceci. 1. Il est sûr que le Concile a fait plusieurs réglemens, outre les vint Canons Grecs ordinaires. 2. Il est constant que les Actes de Nicée ont été traduits en diverses langues, & même aparemment en celle des Arabes. 3. On prétend que la Collection dont il s'agit est effectivement une de ces versions des Canons du Concile. On accorde les deux premiers principes; mais on nie le troisiéme. Voici comment on entreprend de le prouver. On ne peut pas refuser la qualité de Canons de Nicée aux Arabiques qui se trouvent semblables aux vint Grecs ordinaires; non plus qu'à ceux qui sont semblables aux Canons dont les anciens Peres de l'Eglise font mention dans leurs Ouvrages, & qu'ils attribuent au Concile de Nicée. Pour ceux qui restent, ils contiennent une Discipline si belle, si sage, & si digne de ce premier Concile œcumenique, & sont si conformes à ceux que les Conciles suivans ont donnez sur la même matiere, qu'on ne sauroit sans témérité les traiter de supposcz. Le Pere *Turrien* appuye ce sentiment par l'autorité que meritent les Manuscrits Ara-

Arabes d'où l'on a tiré ces Canons & pour cela il en fait une longue histoire. On répond que toutes ces conjectures ne sauroient refuter ce qu'on allégué contre ces Manuscrits , savoir qu'ils sont pleins de faits absolument contraires aux vérités les plus constantes de l'Histoire du Concile de Nicée ; & que toute la longue narration du Pere Turrien ne prouve autre chose, si ce n'est que vers la fin du dernier Siècle il y avoit deux Manuscrits Arabes , l'un dans la Bibliothèque du Patriarche d'Alexandrie , l'autre dans celle du Pape *Marcel II.* où l'on a trouvé ces Canons , parmi plusieurs autres Actes prétendus du Concile de Nicée. Les raisons qui servent à rejeter ces Canons Arabiques , servent aussi à notre Auteur à refuter le recueil qu'en a fait un Moine Maronite du Mont Liban , nommé *Abrahamus Eccbellenfis* , Professeur des langues Orientales à Rome , & dont il donne le précis ; de même que celui qu'en publia le Jesuite *Alphonsus Pisanus* , vers la fin du *xvi.* siècle.

5. Nous avons dit que notre Auteur avoue , qu'outre les vingt Canons reconnus pour être du Concile de Nicée, cette Assemblée en fit plusieurs autres au sujet de la Discipline. Il reconnoit,

par.

par exemple , celui dont fait mention la fameuse Létre à l'Eglise de Verceil , qu'il croit être de S. Ambroise , & qui exclut les bigames , non seulement du Sacerdoce ; mais aussi de la Clericature. Il prétend que celui dont parle (a) Theodoret , en vertu duquel le Pape *Jule* reçut l'appellation interjetée par S. Athanase au Siege de Rome , ne peut être attribué au Concile de Sardique , qui ne se tint que sept ans après cette appellation ; qu'il faut que ce soit d'un Concile tenu auparavant , & que ce ne peut être que celui de Nicée.

6. Baronius prétend que ce Concile a dressé le Catalogue des Livres Canoniques reçûs par l'Eglise Romaine ; ce qu'il prouve par le témoignage de (b) S. Jérôme , qui assure dans la Préface qu'il a mise à la tête du Livre de Judith , qu'on lit que le Concile de Nicée a compté ce Livre parmi les Saintes Ecritures. Ce témoignage , qui paroît considerable , est retuté par ce que dit ce même Pere dans (c) deux autres de ses Létres , que l'Eglise ne reçoit pas le Livre de Judith parmi les Ecritures Canoniques. Pour justifier S. Jérôme , on dit qu'il n'étoit pas bien déterminé sur

(a) *Lib. II. cap. 4.* (b) *Epist. 101.*

(c) *la 6. & la 118.*



sur cette question, & que son témoignage, par conséquent, ne peut pas donner un grand poids à ce prétendu Decret du Concile de Nicée.

7. Il y en a encore qui prétendent, que le Concile fit une Ordonnance, pour déterminer une manière certaine & uniforme de dresser les Létres, qu'on appelloit *formées*. C'étoit une espèce de Létres mystérieuses, qui étoient en usage parmi les Catholiques, afin de se reconnoître les uns les autres, & de se distinguer des Hérétiques & des Schismatiques. Les Evêques les donnoient à ceux qui devoient faire voyage & passer dans d'autres Eglises. On dit qu'*Attique* Evêque de Constantinople avoit envoyé ce Decret aux Peres du Sixième Concile de Carthage, & qu'on trouve à la fin du Concile de Chalcedoine, que ce même Evêque avoit dit aux Peres de ce Concile, qu'il étoit vrai que celui de Nicée avoit porté ce reglement. Mais on ne trouve aucun vestige de cette formule dans les anciennes Collections des Canons, bien qu'il faille avouer, que les Evêques usoient de certains petits caractères, dès les premiers siècles de l'Eglise. S. Basile en parle, comme d'une chose qui étoit en usage depuis longtemps.

I I I.

MEMOIRES de ce qui s'est passé dans  
LA CHRETIENTE', depuis le  
commencement de la guerre en 1672.  
jusqu'à la paix conclue en 1679. par  
M. le Chevalier TEMPLE, Seigneur  
de Sbeene, Baronet, Ambassadeur du  
Roi de la Grande Bretagne, auprès  
de Messieig. les Etats Généraux des  
Provinces Unies, & aux Traitez de  
paix : d'Aix la Chapelle en 1668.  
& de Nimegue l'an 1678. Traduit de  
l'Anglois. A la Haye, chez Adrian  
Moetjens 1692. in 12. pagg. 445.

**M.** Temple nous parle d'une pre-  
mière Partie de ses Memoires  
qui finissent en 1671. & qui n'a point  
encore vu le jour, & d'une troisième  
qui parlera principalement des affaires  
d'Angleterre, depuis qu'il y fut de re-  
tour de son Ambassade de Hollande,  
jusques à ce qu'il prit la résolution de  
mener une vie privée, & de re-  
noncer pour jamais aux affaires d'E-  
tat. Ce n'est donc ici qu'une seconde  
partie de ses Mémoires dont les négo-  
ciations de Nimegue & les affaires de  
ce tems-là, qui y ont quelque rapport,  
font

font le principal sujet. Il y mêle de tems en tems divers faits particuliers, pour égayer la matière: mais auxquels nous ne nous arrêterons point, de peur d'être trop longs.

I. L'AUTEUR commence par la paix conclue en 1673 entre l'Angleterre & la Hollande. On ne fait pas bien ce qui avoit engagé *Charles II.* dans cette guerre. Les Hollandois, à ce que dit M. Temple, s'imaginèrent qu'on ne leur avoit déclaré la guerre, qu'en faveur du Prince d'Orange, contre le Parti des Mess. de Wit. En Angleterre il y en eut, qui attribuerent cette démarche de la Cour à des Ministres corrompus par l'argent de France: mais d'autres prétendant pénétrer plus, avant l'imputerent à des desseins plus profonds, & d'une plus grande conséquence. Quoiqu'il en soit, les empressements qu'on témoigna à la commencer, & le mépris qu'on fit du Parlement à qui on n'en communiqua rien, obligèrent bien tôt le Roi qui n'avoit point d'argent à penser à la terminer.

Le Parlement à qui il en demanda, lui dit pour toute réponse, qu'il falloit faire la paix: les peuples parurent mécontents, & il craignit que l'Espagne ne lui déclarât la guerre en faveur des  
Hol.

Hollandois, comme elle l'avoit déclarée à la France, ce qui auroit entièrement aboli le commerce de la Méditerranée.

M. Temple fut nommé pour aller à la Haye, afin d'y négocier un Traité: mais dans le même temps, le Roi d'Angleterre eut avis que les Etats Généraux avoient résolu de donner au Prince d'Orange toutes les Charges de ses Ancêtres, & de les rendre héréditaires dans sa famille, & qu'ils envoioient des Ambassadeurs à Londres avec plein pouvoir de conclure la paix. Cette nouvelle confirma le Parlement dans son dessein, & comme on craignit que les intrigues des Ambassadeurs de Hollande ne fomentassent les mécontentemens du Peuple, on résolut d'envoyer plutôt une Ambassade, que de la recevoir sur ce sujet. On pressa donc le départ de M. Temple, mais peu de jours après le Marquis de Fresno Ambassadeur d'Espagne dit qu'il avoit reçu plein pouvoir des Etats de conclure la paix. L'Auteur fut nommé pour négocier avec lui, & le Traité fut conclu dans trois conférences: n'y ayant eu que deux points qui fissent quelque difficulté. Le premier concernoit les Troupes Angloises qui étoient au service de la France,

&

& dont les Etats demandoient le rappel. Le Roi d'Angleterre s'engagea par un Traité particulier, qu'il laisseroit perir ces Troupes, en ne leur accordant point de recrues, pendant que les Etats auroient la permission de lever autant de Troupes qu'ils voudroient sur les Terres de son obéissance. Le second point qui fit quelque difficulté fut au sujet du Pavillon, sur quoi les Etats accorderent au Roi tout ce qu'il pouvoit souhaiter. Ils lui donnerent aussi une somme d'argent assez médiocre, & qui fut presque toute employée à payer au Prince d'Orange le mariage de sa Mere, qui étoit encore dû.

Le Roi d'Angleterre fit tout ce qu'il pût pour faire approuver cette paix à la France; & ayant résolu d'offrir sa médiation aux Puissances engagées dans la guerre, M. Temple (a) fut encore nommé pour Ambassadeur Extraordinaire en Hollande, qui étoit le lieu du Conseil général de tous les Conféderez, & où il eut ordre de leur présenter la médiation du Roi son Maître.

II. AVANT que d'entrer dans l'Histoire de ses négociations, M. Temple rapporte en abrégé l'état des affaires

(a) En 1674.

res étrangères, depuis le commencement de la guerre, jusques à la paix entre la Hollande & l'Angleterre, & les différentes dispositions où étoient les interressez pour faciliter ou traverser les desseins de la médiation, qu'on leur offroit. Il fait voir combien tout le monde fut surpris de la déclaration de guerre du Roi d'Angleterre. La France elle-même ne pût le croire, qu'après l'attaque de la Flote de Smyrne. Elle n'attendoit que ce coup pour commencer ses hostilités, & ce fut à la surprise qu'il causa, qu'elle dûit la rapidité de ses conquêtes. La Hollande ne s'étoit point préparée à se défendre; l'Empire, l'Espagne, & la Suede ne s'émurent point d'abord, ne sachant quels Traitez il pouvoit y avoir entre l'Angleterre & la France, & jusques où celle-là voudroit permettre que celle-ci pousât ses conquêtes. Les divisions régnoient en Hollande, ce qui fit qu'il n'y eut que Maltrecht qui se défendit un peu. Le Roi de France établit sa Cour à Utrecht, & se seroit aparemment rendu maître des autres Villes de Hollande, s'il n'eut craint que les Hollandois n'inondassent leur Pais. Il crut qu'il valoit mieux laisser le reste à des négociations avec les Etats, ou attendre la com-

modité des glaces pour s'en emparer.

Cependant la mort de Messieurs de Wit arriva, le Prince d'Orange fut rétabli dans l'autorité de ses Ancêtres, & déclaré *Statholder* précisément à l'âge de 21. ans, & M. *Fagel* fut fait Pensionnaire de Hollande. Cette révolution remit le calme dans l'Etat, & fit espérer qu'on conserveroit ce qu'on possédoit encore. L'Armée reprit cœur; les Princes Etrangers prirent confiance en l'honneur & en la constance du jeune Prince; & la France même, pour l'attirer dans son parti, lui offrit de le faire Souverain des sept Provinces, sous sa protection & sous celle d'Angleterre, ce qu'il refusa généreusement.

L'hiver ne fut pas si favorable aux desseins des François qu'ils l'avoient espéré, & donna le loisir aux Etats de prendre des mesures pour la campagne suivante avec l'Empereur, l'Espagne, l'Electeur de Brandebourg, & le Duc de Lunebourg; & ces Puissances firent une si grande diversion en Allemagne, & en Flandres, que les François désespérèrent de faire de plus grandes conquêtes en Hollande. Le Prince d'Orange ayant pris Narden au commencement de l'hiver, laissa une  
par-

partie de ses Troupes à la garde des principaux postes, marcha avec le reste en Allemagne, prit Bonn, & ouvrit par là le passage aux Troupes Allemandes pour venir en Flandres. Ce coup rompit tellement les mesures de la France, qu'elle abandonna incessamment toutes ses conquêtes, excepté Grave & Mastricht. Ce (a) fut alors que la paix fut conclue entre l'Angleterre & la Hollande, ce qui redoubla le courage du Prince d'Orange, le mit en état de commencer avec les Allemands & les Espagnols une guerre offensive, & disposa la France à souhaiter la fin de la guerre, & à accepter la médiation d'Angleterre.

M. Temple nous apprend, qu'avant que de partir pour la Hollande, il voulut tâcher de découvrir les intentions secrètes du Roi d'Angleterre, & il insinua qu'il reconnut que le dessein de ce Prince étoit d'établir dans ses Etats le même gouvernement ou la même Religion qu'en France. Il lui représenta toutes les raisons qui pouvoient l'en détourner. Il lui fit comprendre que le penchant général de la Nation étoit contre l'un & contre l'autre, & que tel, qui étoit assez indifférent sur la Religion cesseroit de l'être, quand

(a) En Février 1674.



il considéreroit , qu'il falloit une Armée pour la changer , parce qu'ils verroient que le même pouvoir , qui rendroit le Roi maître de la Religion , le rendroit aussi maître de leurs libertez & de leurs biens. Le Roi d'Angleterre , quoi qu'il eût écouté avec chagrin le discours de M. Temple , lui témoigna qu'il avoit dessein de suivre ses avis.

III. NOTRE Auteur partit pour la Hollande au mois de (a) Juillet. Il trouva les Hollandois fort portez à la paix : mais les Espagnols le reçurent très-froidement , lors qu'il alla dans les Pais-bas , pour joindre le Prince d'Orange , & firent si bien qu'il ne pût le voir qu'après la fin de la campagne. Etant de retour à la Haye , il eut une longue conférence avec le Pensionnaire Fagel , dans laquelle il apprit que les Hollandois étoient prêts d'accepter la médiation du Roi d'Angleterre ; qu'ils avoient recouvré à peu près ce qu'ils avoient perdu , mais qu'il seroit plus difficile de porter les Espagnols à la paix , à moins qu'on ne leur rendit tout ce qu'on leur avoit pris , & que les Etats étoient convenus avec eux , de ne faire jamais de paix avec la France , qu'elle ne fût réduite sur le pié

du

du Traité des Pyrenées , à moins que l'Espagne elle-même ne consentit à d'autres conditions.

Dans le même tems arriva la bataille de Senef, qui ne fut pas si décisive qu'on l'avoit espéré; & l'on n'entra en France, ni du côté de Flandres ni du côté d'Alsace comme les Alliez l'avoient résolu. La division se mit entre les principaux Officiers de l'Armée confédérée, & eut de très-fâcheuses suites durant tout le cours de la guerre; ce qui justifie, dit nôtre Auteur, le Proverbe Espagnol, *Liga nunca cose grandes paxaros*, c'est à dire qu'une ligue est bonne pour se défendre, mais qu'elle ne fait jamais de grandes conquêtes. Le Prince prit Grave sur la fin de l'Été; mais les Allemands ne firent rien du tout; & le Roi de Suede commença ses hostilités contre le Brandebourg, ce qui mit fin à sa médiation.

M. Temple eut de longues conférences avec le Prince d'Orange au retour de la campagne. Ce Prince lui parut assez porté à la paix, pourvu que l'Espagne fût satisfaite; mais voyant qu'il ne vouloit pas lui promettre que le Roi d'Angleterre proposât à la France des conditions qu'il jugeoit légitimes, il conclut qu'il valoit donc mieux continuer la guerre. Nôtre Au-

teur pria encore le Prince de la part de son Maître , de vouloir lui découvrir , qui étoient ceux de ses sujets qui conjointement avec la Hollande méditoient d'exciter des séditions dans ses Etats. Le Prince fut surpris , & répondit qu'il ne pouvoit trahir des gens , qui se déclaroient ses amis , & qu'il ne croyoit pas que le Roi voulut l'en presser.

Peu de tems après les Lords *Arlington* & *Osori* firent un voyage en Hollande , qui n'avoit les apparences que d'une partie de plaisir , mais dont le dessein étoit de négocier secrètement avec le Prince d'Orange , indépendamment de M. Temple. Leurs ordres portoient de persuader le Prince à faire la paix avec la France , de tâcher de découvrir qui étoient les Personnes qui lui avoient proposé d'exciter des troubles en Angleterre durant la dernière guerre ; de lui faire prendre de secrètes mesures avec le Roi , pour l'engager à l'assister contre les Rebelles de son Royaume , & contre ses autres Ennemis ; & enfin de lui faire concevoir le dessein ou l'esperance de se marier avec la Fille aînée du Duc d'Yorc. Le Prince répondit qu'il ne vouloit point s'engager dans la première proposition ; il rejetta ouvertement la se-

con-

conde ; traita la troisième d'injurieuse au Roi , & répondit à la quatrième que sa fortune ne lui permettoit pas de songer à se marier. Le Lord Arlington traita le Prince avec beaucoup de hauteur dans toute cette négociation , & s'en retourna tout triste de voir , qu'au lieu de rétablir la bonne intelligence entre les deux Princes , il n'avoit fait qu'aigrir davantage les Esprits. On y jeta néanmoins de certaines semences , qui ont produit de grands évènements dans la suite.

Cependant la France tentoit toutes sortes de voyes pour faire la paix. On dit qu'elle craignoit , que les Ennemis n'entraissent dans le Royaume , s'ils venoient à gagner une bataille , que les peuples mecontents ne se soulevassent en même tems , & ne missent tout l'Etat dans le dernier peril. Le Prince d'Orange , qui voyoit que le Peuple de Hollande souhaitoit la paix , en dressa un projet , que l'Angleterre ne manqua pas de communiquer à la France , & dont elle ne voulut point s'accommoder.

Dans un voyage que le Prince fit en Gueldres environ ce tems-là , les Députés de la Province lui offrirent la Souveraineté de leur Pays , avec le titre de Duc de Gueldres , qu'ils prétendoient.

doient avoir été dans sa Famille. Le Prince voulut consulter les autres Provinces. Celle d'Utrecht lui conseilla de l'accepter. Celle de Zelande lui conseilla le contraire, par la raison, que ce seroit donner de la jalousie aux autres Provinces, & que par les loix de leur union, une Province ne pouvoit disposer de sa souveraineté sans le consentement des autres. La Hollande fut longtems à répondre, & pendant cela, le Prince s'excusa envers les Etats de Gueldres & les remercia de leurs offres.

IV. APRES que toutes les parties engagées dans la guerre eurent accepté la médiation de l'Angleterre, il s'agit de convenir du lieu où se feroit le Traité. Il y eut diverses contestations sur ce sujet, & l'on convint enfin de la Ville de Nimegue. Cependant il survint divers incidens, qui suspendirent les négociations jusques à la fin de la Campagne.

Le Parlement d'Angleterre étoit fort content de la paix particulière que le Roi avoit faite avec la Hollande; mais il ne pouvoit souffrir qu'il sollicitât si puissamment une paix générale. Les prospérités de la France lui faisoient ombre, & il accusoit le Roi de partialité pour cette Couronne. Il vou-

loit

loit qu'il se déclarât pour les Alliez, qui se flattoient de cette espérance; & l'Espagne négligea de secourir la Flandres, supposant que les Anglois n'en souffriroient pas la perte.

La Campagne fut assez glorieuse aux Allemands. Le Maréchal de Turenne fut tué sur les bords du Rhin: Ils battirent le Maréchal de Crequi près de Treves, prirent cette Ville, & se seroient frayé un chemin en France pour la campagne suivante, si le Comte de Montecuculi eut sût profiter de ses avantages, ou si les Amis que les François avoient à la Cour de Vienne n'eussent fait avorter tous ces grands desseins. Le Roi de Dannemarc & l'Electeur de Brandebourg remporterent aussi de grands avantages sur les Suédois; & tout cela changea tellement la face des affaires, que M. Temple eut ordre de se servir de ces arguments, pour porter le Prince d'Orange à la paix, lui faisant comprendre qu'il étoit tems d'aprehender la grandeur de la Maison d'Autriche, au lieu de celle de France.

L'hiver venu on recommença à traiter de la paix. Le Roi d'Angleterre proposa de certaines conditions, dont les Alliez ne se pûrent accommoder, parce qu'elles laissoient la Franche-

Comté à la France, sans donner de suffisantes barrières à la Flandres, contre une nouvelle invasion, lorsque la paix seroit faite. Pour l'aprehension qu'on vouloit donner au Prince d'Orange, de la Maison d'Autriche, le Prince répondit qu'il n'y avoit rien à craindre, jusqu'à ce qu'on la vit passer les bornes du Traité des Pyrenées. Qu'alors il seroit aussi bon François, qu'il étoit dans ce tems-là bon Espagnol.

Le Congrès de Nimégue ne fut long-tems occupé que de formalitez, sur tout au sujet des Passeports que la France accordoit aux Ministres du Duc de Lorraine, & dans lesquels elle faisoit paroître, qu'elle prétendoit que le Duché de Lorraine lui appartint, en vertu du Traité fait en 1662. avec le dernier Duc. Au mois de Mai, les passeports arriverent tels que les Alliez les avoient demandez, & sur la fin du même mois, ils furent tous échangés. Cependant les François prirent Condé & Bouchain. Le Prince d'Orange assiegea inutilement Mastricht, les Allemands n'étant pas venus à son secours, comme ils l'avoient promis. Les Imperiaux prirent Philipsbourg contre les apparences, & le Dannemarc & le Brandebourg continuerent leurs conquêtes sur la Suede.

V. LA campagne finie, les Alliez penserent plus serieusement à la paix, qu'ils n'avoient fait jusques alors. Les Hollandois declarerent, que si les Ministres des autres Puissances n'arrivoient bientôt à Nimegue, ils entrenteroient en Traité particulier avec la France; & qu'ils ne leur donneroient plus d'argent la campagne suivante, à moins qu'ils n'agissent rondement dans le Traité, afin de metre les François dans le tort. Cette menace ne fut pas sans effet; puis que presque tous les Ministres des Princes interellez se rendirent à Nimegue peu de tems après.

Nôtre Auteur vint à la Haye sur la fin de l'année. Il eut diverses conférences avec le Prince d'Orange & avec le Pensionnaire Fagel, dans lesquelles il aprit que la Hollande étoit nécessairement obligée à faire la paix, que la France ne cessoit de l'y solliciter, en lui offrant tout ce qu'elle pouvoit souhaiter; qu'à la verité si elle esperoit de pouvoir sauver la Flandres avec le secours des Espagnols elle n'en feroit rien, mais qu'ils s'y pretioient si mal, qu'il n'y avoit aucun lieu de l'esperer. On soupçonna en effet qu'il ne se négocioit un Traité particulier à Nimegue entre les Ambassadeurs de France & ceux de Hollande. M. Temple en é-



crivit au Roi d'Angleterre, & lui marqua en même tems à quelles conditions le Prince d'Orange croyoit que la paix pouvoit se faire. Le Roi d'Angleterre répondit d'une manière à faire croire, qu'il agissoit d'intelligence avec l'Ambassadeur de France, & proposa à son tour des conditions si dures, que le Prince déclara qu'il aimoit mieux périr, que de les accepter. M. Temple étant de retour à Nimegue trouva qu'effectivement il y avoit une négociation de paix particulière entre les Ambassadeurs de France & de Hollande, par l'entremise de M. *Olivenz* second Ambassadeur de Suede, sans la participation de ceux d'Angleterre.

Cependant tous les préliminaires étant réglés sur le milieu du mois de Février les Parties remirent aux Médiateurs leurs prétentions, qui étoient presque toutes si exorbitantes, qu'elles ne servirent qu'à amuser le tapis. Mais si les affaires de Nimegue n'avançoient point, celles des François en campagne faisoient de très-grands progrès. Ils étoient entrez d'un côté en Allemagne, où ils avoient fait des ravages épouvantables, & ils prirent en Flandres Cambrai & Valenciennes, & ensuite S. Omer, après la bataille de Mont-Cassel.

Cassel. Les Espagnols voyoient toutes ces pertes sans s'en émouvoir beaucoup, s'imaginant toujours que la Hollande & l'Angleterre ne se resoudroient jamais à voir perdre un Pays, dont la conservation leur étoit si nécessaire. En effet, leurs Ministres en Angleterre firent si bien, que le Parlement présenta deux diverses Adresses au Roi, pour le prier d'arrêter les progrès de la France, ce qui lui déplût si fort qu'il prorogea cette Assemblée, jusques à l'hiver suivant.

Les négociations entre la Hollande & la France continuoient à Nimegue. On convint de tous les Articles au commencement de Juillet, & dès ce moment M. de Beverning premier Ambassadeur des Etats fit l'office de Médiateur, & poussa les Alliez à la paix le plus fortement qu'il lui fut possible. Les François ne s'étoient pas tellement attachés aux Hollandois, qu'ils négligeassent les autres Alliez. Dans le même tems ils penserent à prendre quelques mesures avec la Maison de Brunswich, lesquelles ne donnerent pas peu de jalousie aux Alliez & à la Suede. On fut aussi que Dom Juan d'Autriche traitoit d'une paix particulière avec les François, & qu'une des conditions étoit, que l'Espagne cederoit à la France les

Pays bas, & que les François renonceroient au Rouffillon & à la Sicile. On voulut se servir de ces raisons pour obliger le Roi d'Angleterre à retirer ses Troupes de France : mais il s'en excusa, & l'on commença à comprendre qu'il n'y avoit rien de bon à espérer de ce côté-là.

VL. VERS la fin de (a) Septembre le Prince d'Orange fit le voyage d'Angleterre, ce qui fit prendre une toute autre face à la négociation, & obligea tout le monde à détourner ses yeux de Nîmes, pour les porter vers Londres, dans l'attente de ce qui y alloit être conclu. Deux grandes affaires appelloient le Prince au delà de la Mer, son mariage, & le dessein de travailler efficacement à une bonne paix. Le Roi d'Angleterre ne négligea rien pour obliger le Prince à parler de cette dernière affaire avant que de la première ; mais il ne pût le persuader. Il prévoyoit que les Alliez ne feroient qu'une paix désavantageuse, & il craignoit qu'on ne crût que pour avoir une femme, il avoit sacrifié leurs intérêts aux siens.

Après la consommation du mariage, on entra en conférence sur la paix ; & après de très-grandes contestations, on conclut, que la France rendroit à

P<sup>r</sup>Em-

l'Empereur & à l'Empire tout ce qu'elle avoit pris dans cette guerre, qu'elle restituerait le Duché de Lorraine à son Duc, & à l'Espagne Ath, Charleroy, Oudenarde, Courtray, Tournay, Condé, Valenciennes, S. Guillain, & Binch; & que la Hollande & la France se rendroient reciproquement tout ce qu'elles avoient pris l'une sur l'autre. Que le Prince se chargeroit de procurer le consentement d'Espagne, & le Roi celui de France. Que pour cet effet Sa Majesté dépêcheroit une personne en France pour y porter les propositions, & que, sans entrer en raisonnement sur cette affaire, elle demanderoit une réponse positive dans deux jours, & s'en reviendrait immédiatement après ce terme expiré. Le Lord Darastut nommé pour cet emploi: mais on l'engagea à demeurer plus longtems que ses ordres ne portoient, & il revint sans une réponse positive, la France éludant adroitement des propositions qu'elle ne vouloit pas accepter. Cependant le Prince étant parti pour la Hollande avec la Princesse son Epouse, le Traité commença à traîner en messages & en réponses.

Sur la fin de l'année 1677. le Roi d'Angleterre voyant son Peuple mécontent, résolut d'envoyer en Hollande

de pour faire une ligue avec les États Généraux afin de contraindre la France & l'Espagne à accepter les conditions de paix qu'il proposoit. Le Traité fut signé à la Haye le seizeième de Janvier 1678 après beaucoup de difficultés, & le Ministre de France y consentir secrètement au nom de son Maître. Cela n'empêcha pas que cette Couronne ne ménageât un Traité particulier avec la Hollande, dont les conditions étoient bien différentes de celles qui avoient été projetées à Londres, puisqu'elle n'offroit que de rendre six Villes aux Espagnols, & de faire mention de la Lorraine dans le Traité, mais d'une manière ambiguë. Pour faire écouter ces propositions, on donna de l'ombrage aux Hollandois du mariage du Prince d'Orange, comme s'il avoit fait quelque accord avec l'Angleterre, préjudiciable à la liberté des Provinces Unies. Le Parlement d'Angleterre s'étant assemblé, le Roi lui fit part de la ligue faite avec la Hollande, & en obtint de l'argent pour faire la guerre à la France, si elle ne vouloit pas consentir à la paix. Cette Couronne ayant presque en même tems menacé Ostende, l'Ambassadeur d'Espagne demanda des Troupes au Roy d'Angleterre, pour assurer cette im-

por-

portante Place, & elles lui furent accordées, sans que la France témoignât en être fâchée.

VII. SUR la fin de Février les François prirent Ypres & Gand, pendant que l'Angleterre paroissoit toujours résoluë à la guerre, ou en flatoit les Conféderez. La Hollande fut allarmée de ces nouveaux progrès, & le credit de ceux qu'on avoit gagnez pour porter le Peuple à faire la paix en augmenta. Le premier d'Avril la France publia par une Déclaration, quelles étoient les conditions qu'elle vouloit accorder aux Alliez, bien différentes de celles dont l'Angleterre & les Etats étoient convenus, & bien éloignées des prétentions des Alliez. Mais, comme ce qui regardoit l'Espagne & la Hollande avoit été concerté avec les Chefs des Principales Villes, les propositions de la France furent le plan de la paix, non seulement pour la Hollande; mais encore pour tous les autres Conféderez.

Le Roi d'Angleterre ayant reçu de l'argent de son Parlement leva une Armée, & dans six semaines il eut vingt-mille hommes sur pié. Mais en même tems, on aprit que les Etats avoient résolu d'accepter la paix aux conditions que la France leur offroit, & qu'ils étoient

toient prêts de deputer en Angleterre pour y faire consentir le Roi ; Ils s'imaginoient qu'il agissoit toujours de concert avec la France ; & le Prince d'Orange fut bien-aïse de cette députation, afin que celui qui en étoit chargé passant en Angleterre, vît qu'on se dispoſoit tout de bon à la guerre. Le Roi étoit sur le point d'en demander avis à son Parlement, lors que la Chambre des Communes s'avisa de résoudre, qu'on ne donneroit aucun argent au Roi, jusqu'à ce qu'on eût reçu satisfaction sur les matieres de Religion. Le Roi parût fort en colere de cette résolution, & conclut enfin, que puisque la Hollande vouloit faire la paix aux conditions proposées par la France, & que cette Couronne lui offroit de l'argent, pour consentir à une chose qu'il ne pouvoit empêcher, il falloit ne le point refuser. Il faut néanmoins que cette affaire ne fût point conclüe, puis que l'Auteur dit dans la suite, que le Roi d'Angleterre parût plus disposé à la guerre qu'il ne l'avoit été pendant que la Hollande achevoit de faire la paix avec la France. Ce fut dans ce tems-là que cette Couronne abandonna Messine, ce que l'Auteur attribue à la crainte qu'elle eût que toutes ses forces ne fussent nécessaires contre  
l'An-

l'Angleterre; & ce fut en effet de ce côté-là que se tournerent alors toutes les pensées des Alliez.

Sur la fin de Juin, M. de Beverning fut envoyé au camp des François, où il regla entierement les articles de la paix, & convint d'une cessation d'armes pendant six semaines, pour disposer les Espagnols à accepter les conditions dont ils étoient convenus; & cependant le Roi de France eut tant d'égards pour la Hollande, qu'il l'assura, que quand l'Espagne ne voudroit pas accepter la paix, il prendroit soin qu'on laissât en Flandres la barriere qu'elle jugeroit nécessaire pour sa sûreté.

Cependant il arriva une chose qui faillit à rompre toutes les négociations de paix. La France s'obligeoit par le Traité à rendre six Villes de Flandres aux Espagnols, mais quand il s'agit de signer, elle déclara qu'elle ne s'obligeoit à les rendre, que lors qu'on auroit rendu à la Suede ce qui lui avoit été pris, au lieu qu'on prétendoit qu'elle devoit les rendre dès la ratification du Traité. Les Etats avertirent le Roi d'Angleterre de cet incident, & le Roi résolut de renvoyer incessamment en Hollande M. Temple, pour signer un Traité avec les Etats, par lequel ils



ils s'obligeroyent de continuer la guerre & sa Majesté Britannique d'y entrer, au cas que la France ne consentir pas dans un certain tems à évacuer ces Villes. L'affaire fut conclue, & les François dévoient declarer quatorze jours après la date du Traité, qu'ils évacueroient les Villes Espagnoles dans le tems qu'on le souhaitoit; faute de quoi la Hollande continueroit la guerre, & l'Angleterre la déclareroit incessamment à la France, conjointement avec les Etats & les autres Alliez.

Cela n'empêcha pas les François de bloquer Mons, esperant que cette Place tomberoit entre leurs mains avant la fin du terme qu'on leur avoit marqué, pour la conclusion ou pour la rupture de la paix. Le Prince d'Orange se prepara avec la derniere diligence à secourir cette Place, & dix mille Anglois qui étoient déjà débarquez en Flandres eurent ordre de marcher incessamment pour joindre son Armée. Il ne doutoit point de la continuation de la guerre; & il avoit résolu de secourir Mons ou de perir. Mais le Roi d'Angleterre, qui, sans doute, s'entendoit bien avec la France, écrivit à M. Temple de se rendre à Nimegue, de négocier secrètement  
avec

avec les Ministres de Suede afin qu'ils consentissent, & qu'ils priaissent même le Roi très-Chrétien d'évacuer les Villes de Flandres, sans avoir égard à l'intérêt particulier de la Suede, & de les assûrer en même tems que dès que la paix seroit faite, il ne negligeroit rien pour faire rendre à cette Couronne tout ce qu'elle avoit perdu par cette guerre. En même tems on dépêcha un Moine défroqué nommé *du Cros*, pour informer adroitement de cette nouveauté tous les Députez des Villes de Hollande, & les assûrer que les deux Rois étoient entierement convenus des conditions de la paix. Cét incident, dont le Roi d'Angleterre & toute sa Cour se justifierent comme ils pûrent, changea entierement la destinée de toute la Chrétienté, par les soupçons qu'elle jetta dans l'esprit des Hollandois, qui les déterminèrent tout-à-fait à la paix.

La France, sans découvrir ses intentions, laissa écouler sous divers prétextes treize jours entiers des quatorze qui lui avoient été donnez pour se déterminer. Le quatorzieme le Sieur *Boreel* Envoyé d'Amsterdam aux Ambassadeurs de Hollande à Nimegue alla de fort grand matin chez les Ministres de France, & après quelques

CON-

conferences avec eux , les Ministres de cette Couronne allerent chez ceux de Hollande , & leur déclarerent qu'ils avoient reçu ordre de consentir à l'évacuation des Villes de Flandres , & de signer la paix. Les Ambassadeurs de Hollande parurent surpris , & entre-tent dans de grandes contestations sur quelques articles qui les regardoient en particulier ; & sur d'autres qui concernoient uniquement l'Espagne. La conférence dura près de cinq heures : mais enfin on convint de tout , & le Traité fut signé peu de tems avant minuit.

L'Espagne se vit contrainte d'accepter les conditions de paix que les Hollandois avoient négociées pour elle , ce qui laissa entierement à la discretion des François , la paix de l'Empire , & la restitution de la Lorraine.

La fameuse bataille de S. Denis arriva en même tems. Quelques uns ont dit que le Prince d'Orange avoit appris que la paix avoit été signée , lors qu'il livra le combat. D'autres ont assuré que la nouvelle en étoit bien arrivée au camp , mais que le Marquis de Grana avoit intercepté les Létres , & les avoit cachées au Prince. M. Temple ne decide rien , quoi qu'il dise , que  
le

le jour après la bataille, le Prince reçut avis de grand matin que la paix avoit été signée à Nimegue, de quoi il avertit le Duc de Luxembourg, qui commandoit l'Armée de France. Le Roi d'Angleterre envoya en même tems M. *Hyde* en Hollande, pour se plaindre de la précipitation des Etats, & pour protester qu'il prétendoit que le Traité conclu à la Haye fût exécuté. On communiqua cette nouvelle au Prince, qui ne pût s'empêcher d'admirer le peu de fermeté de la Cour d'Angleterre. On assure qu'elle s'étoit déterminée tout de bon à la guerre, parce qu'elle venoit de découvrir une grande Conspiration, & qu'elle crût que c'étoit le seul moyen d'apaiser le peuple & le Parlement, & de les mettre de son côté. Elle fit cependant passer incessamment ses Troupes en Flandres, comme si la guerre avoit dû continuer infailliblement.

Les Espagnols voyant tous ces mouvemens, chicanerent long-tems, avant que d'accepter le Traité négocié pour eux; mais la France ayant facilité les choses, & laissé même aux Etats la décision de toutes ces difficultez, ce Traité fut conclu & signé le vintième de Septembre, & le

le même jour les ratifications des États furent échangées.

L'Empereur soupçonna presque en même tems , que le Brandebourg & le Dannemarc ne négociaissent en particulier avec la France. Cette Couronne faisoit de grands préparatifs pour attaquer l'Empire. Les Princes du Rhin en parurent intimidés , & les Electeurs de Mayence & de Trèves , avec le Prince de Neubourg demanderent d'être compris dans le Traité des États.

Cependant les Espagnols renvoyoit de ratifier la paix qu'ils avoient signée. Les François profitant du tems ravagèrent les parties les plus riches de Flandres , & en exigèrent des contributions effroyables. Tout cela obligea enfin l'Espagne à ratifier le Traité , & l'Empereur à penser sérieusement à la paix. Elle fut faite sur la fin de (a) Janvier , & le Duc de Lorraine, ne voulant accepter aucune des deux alternatives qui lui furent offertes , se vit exclus du Traité & de la jouissance de son Duché. Le Dannemarc & le Brandebourg furent les derniers qui firent la paix. Ces deux Puissances hésiterent quelque tems ; mais à peine les Troupes de France furent-elles entrées sur

les

les Terres de Brandebourg, qu'elles se hâterent de conclure, & résolurent de rendre à la Suède tout ce qu'elles lui avoient pris, moyennant quelques sommes d'argent.

Au reste, on ne doit pas oublier ce que remarque M. Temple, que dans une conversation qu'il eut avec le Prince d'Orange, ce Prince lui dit, qu'il avoit de fortes raisons pour croire, que le Roi d'Angleterre étoit Catholique Romain dans le cœur bien qu'il n'osât pas en faire profession.



**BIBLIOTHEQUE**  
**UNIVERSELLE**  
**ET**  
**HISTORIQUE**  
**DE L'ANNEE 1692.**

---

**M A I.**

**IV.**

**LA VIE de Monsieur DESCARTES.**  
 A Paris. Chez Daniel Horthemels.  
 1691. in 4. Première Partie. pagg.  
 476. Seconde Partie. pagg. 602.

**P**OUR faire revenir le  
 Lecteur de la surprise que  
 la grosseur de ce Volume  
 peut lui avoir causée, il  
 est bon d'avertir d'abord,  
 que M. Baillet, ne s'est  
 pas si scrupuleusement attaché à la Vie  
 de

*de l'Histoire de l'Année 1692.* 353  
de M. *Descartes*, qu'il n'ait inseré, diverses autres choses dans son Ouvrage. On y voit comme l'Histoire de la Philosophie & des Mathematiques, pendant toute la vie de ce Philosophe. Il n'y a presque point eu de Savant, qui ait eu quelque relation avec lui, dont on ne nous dise quelque chose. On entre dans un grand détail de toutes les Disputes qu'il a été obligé de soutenir; on nous donne l'Histoire de tous ses Ouvrages : on en explique souvent le sujet & la methode; on en donne quelquefois des Extraits assez longs, & sur tout des Létres qu'il a écrites, tant de celles qui ont été rendues publiques, que de celles qu'on n'a qu'en Manuscrit, & qui doivent être inserées avec plusieurs fragmens de divers Traitez, dans une nouvelle Edition des Oeuvres de ce Philosophe, que M. le *Grand* se dispose de donner au Public. On parle même assez au long des affaires publiques, pour peu de part que *Descartes* y ait eue; & sur tout de celles qui sont arrivées, avant qu'il se retirât du grand monde, pour ne plus vaquer qu'à la Philosophie.

Il seroit étonnant qu'on eut tardé si longtems à penser à écrire la vie d'un Savant qui a fait autant de bruit que



Descartes. Il est vrai, que M. (a) *Chanut* ne s'est pas donné cette peine, comme l'a écrit *M. rhofius*; non plus que M. *Clerfelier*, ni le P. *Poiffon*, quoi qu'il en eût été sollicité par la Reine de Suede. Mais *Lipstorckius* de Lubec, en a donné un abrégé en deux feüilles. Il en a paru un second de M. *Boxel* Medecin du Roi, qui a été imprimé plus d'une fois; & un certain Allemand nommé *Tepel* en a publié un troisiéme en 1674. de quatre petites feüilles, sous le titre magnifique de *M. Johannis Tepelii Historia Philosophiae Cartesianæ*. Mais tous ces petits Ecrits ne pouvoient pas satisfaire la curiosité du Public. M. Baillet n'a rien négligé pour remplir entierement son attente. Il a consulté tous ceux de qui il a crû tirer quelques lumieres, & il leur fait la justice de les nommer dans sa Preface. Mais il se plaint fort de Messieurs de (b) *Raey* & de *Roberval*, qui chacun en son tems n'ont pas voulu communiquer ce qu'ils avoient, & desquels on auroit pu néanmoins tirer de grandes lumieres, par les

(a) *Ambassad. en Suede, & ami de M. Descartes.* (b) C'est le même dont on a parlé dans la I. Partie de ce Volume pag 43. & qui professe encore actuellement la Philosophie à Amsterdam.

les relations qu'ils ont eues avec Descartes.

M. Baillet a divisé son Ouvrage en huit Livres , qui commencent tous , par quelque époque considérable de la vie de notre Philosophe , jusques au septième qui finit par sa mort. Tout le huitième est employé à nous parler de ses qualitez corporelles & spirituelles , de sa maniere de vivre chez lui & avec les autres , de ses mœurs , de ses sentimens , de sa Religion , de ce qu'on a trouvé à redire à sa personne & à ses Ecrits ; & de tout ce qui n'a pû entrer dans la suite des années de l'histoire de sa vie. On s'arrêtera peu sur ce dernier Livre ; mais on donnera un Extrait un peu long des sept autres , en ayant soin d'écarter tout ce qui ne se rapporte pas directement à Descartes. On espere de faire plaisir par ce moyen , à ceux qui n'ont point le Livre de M. Baillet , ou qui ne peuvent se résoudre à lire un si gros Volume.

I. DESCARTES étoit sorti d'une des plus nobles , & des plus anciennes Maisons de la Touraine. Il étoit le troisième enfant de *Joachim Descartes* , qui fut Conseiller du Parlement de Bretagne , & de *Jeanne Brochard* sa première femme , fille

du Lieutenant Général de Poitiers. Il nâquit à la Haye en Touraine le dernier de Mars 1596. Il fut nommé *René* dans son Bâreine, & l'on arrêta dans la Famille, qu'il porteroit le surnom de *du Perron*, qui étoit une petite Seigneurie en Poitou, appartenante à ses Parens, & qui lui fut donnée ensuite pour son partage ; mais qu'il vendit peu de tems après, quoi qu'il en conservât le nom. Il ne tût pourtant connu, depuis qu'il eut quitté son País, que sous le nom de *Descartes*, que les Etrangers tournerent en latin en *Cartesius*, bien que l'ancienne orthographe du nom de la Famille fût des *Quartes*, & que dans les titres latins du XIV Siècle, on lise de *Quartis*. Il avoit hérité de sa Mere une toux seiche, & une couleur pâle, qu'il garda jusqu'à l'âge de plus de vingt ans.

Il fut mis en pension au Colége de la Flèche pour y faire ses études à l'age de (a) huit ans. Il y fit de grands progrès dans les humanitez. Il aimoit beaucoup la Poësie, il avoit même du talent pour ce genre d'écrire, & il finit les compositions, de sa vie, par une Comedie moitié en vers moitié en prose, & par d'autres vers François.

que

que la Reine de Suede le pria de faire, pour une fête qu'on devoit célébrer à Stockolm, à l'occasion de la paix de Munster, qui venoit d'être conclüe. Non content de ce qui s'enseignoit dans le Colége, il avoit parcouru tous les livres qui traitent des Sciences, qu'on regarde comme les plus curieuses & les plus rares, & bien loin qu'il eut peu d'estime pour les livres, comme on l'en a accusé, il disoit que la lecture de tous les bons livres, est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des Siècles passéz qui en ont été les Auteurs, mais une conversation étudiée, en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées.

Ce fut à la Flèche où il fit connoissance avec le célèbre P. *Mersenne* Minime, qui avoit sept ans & demi plus que lui ; & qui devint dans la suite le Bureau d'adresse de tous les Savans, & le promoteur de toutes les belles découvertes dans la Nature, & de toutes les Sciences. Descartes étudia la Philosophie dans le même Colége. La Logique fût celle de toutes les parties de la Philosophie à laquelle il donna le plus d'application. Mais il reconnut dès lors que les Syllogismes & la plupart des autres instructions

de celle qu'on enseigne dans les Ecoles, servent moins à apprendre les choses qu'on veut savoir, qu'à expliquer aux autres celles que l'on fait, ou à parler sans jugement de celles qu'on ignore. Il avoua néanmoins qu'il y avoit dans la Logique beaucoup de préceptes très-vrais & très-bons : mais il parut n'en avoir retenu dans la suite que les quatre règles, qui ont servi de fondement à sa nouvelle Philosophie. On ne fait si ce fût de la Morale de ses Maîtres, qu'il puisa les quatre maximes, dans lesquelles il a fait consister toute la sienne.

Il fut moins content de la Physique & de la Metaphysique qu'on lui (a) enseigna, qu'il ne l'avoit été de la Logique & de la Morale. S'il n'avoit eu qu'un seul Maître, peut-être s'y seroit-il abandonné absolument ; mais ayant appris dans le Collège, qu'on ne sauroit rien imaginer de si étrange, & de si peu croyable, qui n'ait été avancé par quelcun des Philosophes, cela l'obligea de se frayer un chemin nouveau, & d'entreprendre de se conduire lui-même. Il donna à l'étude des Mathématiques la dernière année de son séjour à la Flèche, & il s'attacha particulièrement à l'Analyse des Géomé-

(a) En 1611. & 1612.

Géométries & à l'Algebre. Comme sa santé étoit foible , le Pere Charlet, Recteur de la Maison & son Directeur perpétuel , lui obtint le privilége de demeurer long-tems au lit tous les matins , qu'il employoit à la méditation , dont il se fit une habitude & une maniere d'étudier pour toute sa vie ; & c'est à ces méditations qu'il faisoit dans son lit , que nous sommes redevables de ce que son esprit a produit de plus important , tant dans la Philosophie , que dans les Mathématiques. On croit que ce fut dès le Colége , qu'il inventa ce qu'il nous a donné de nouveau sur l'Algebre , indépendamment de *Viete* , du Livre duquel il a assuré qu'il ne se souvenoit pas d'avoir vu les couvertures , pendant qu'il étoit en France.

Il finit ses études en 1612. & quitta le Colége de la Flèche où il avoit demeuré huit ans & demi , pour s'en retourner chez son Pere ; sans avoir été au Colége de Clermont , comme l'ont prétendu quelques uns , puis que ce Colége ne fut ouvert qu'en 1618. Le peu de goût qu'il avoit trouvé dans les Sciences , à cause de leur incertitude & de leur obscurité , l'obligea à renoncer aux livres en 1613. Il employa une année à apprendre à monter

à cheval, à faire des armes, & les autres exercices convenables à sa condition. Son Pere le destinoit aux armes, mais la foiblesse de sa complexion l'empêchoit de l'exposer si-tôt aux fatigues de la guerre. Il résolut donc de lui faire voir le monde, & l'envoya à Paris au commencement du Printems de 1613, où il perdit une année au jeu, à la promenade, & aux autres divertissemens, qui paroissent indifférens dans cét age. Ce qu'il fit alors de plus utile fut de renouveler quelques connoissances qu'il avoit faites à la Flèche, surtout avec M. (a) Mydorge, le plus grand Mathématicien de France de son tems, & avec le P. Merfenné. Cette fréquentation le retira un peu du jeu, & ce Pere ayant quitté Paris peu de tems après, Descartes prit la résolution de se retirer du monde, pour se remettre à l'étude. Il loua une maison hors du bruit dans un lieu retiré de Paris, il s'y renferma avec deux Domestiques seulement, sans en avertir ni ses parens, ni ses amis. Il y demeura le reste de l'année 1614. & les deux années suivantes presque entierement, & s'y attacha particulièrement à l'étude

(a) Qui fut depuis *Thrésoirier de France en la Généralité d'Amiens.*

de de la Géométrie & de l'Analyse des Anciens. Ses Amis de plaisir l'ayant déterré dans sa solitude, & ne lui étant plus possible d'y rester, il résolut d'entrer dans le service, & (a) voulut en aller apprendre le métier sous le Prince *Maurice de Nassau*. Mais comme il vouloit être plutôt Spectateur qu'Acteur, & qu'il ne s'étoit fait soldat, que pour étudier les mœurs des hommes plus au naturel, il renonça à tout emploi, s'entretint à ses dépens, & ne reçut la paye, qu'une seule fois pour la forme, laquelle il fut curieux de conserver toute sa vie, comme un témoignage de sa milice.

Etant à Breda, où le Prince *Maurice* tenoit sa Cour, un inconnu fit afficher par les rues un problème en Flamand dont il demandoit la solution. *Descartes*, qui n'entendoit point encore la langue, en demanda l'explication à un homme qu'il rencontra par hazard dans la rue. Cét homme lui promit de le lui expliquer, pourvu qu'il lui en voulut donner la solution, à quoi *Descartes* s'engagea. Cét Inconnu étoit *Beeckman* Recteur du Colége de Dordrecht habile Mathématicien. Il aprit son logis à M. *Descartes*, qui ne manqua pas le lendemain

(a) En 1617. n'ayant que 21. ans.



de lui porter la solution qu'il lui avoit promise. Beeckman entra en conversation avec lui; & fut bien surpris de voir que ce Jeune homme étoit plus habile qu'il ne l'étoit lui-même. Ils lierent une amitié ensemble qui dura jusqu'à la mort de Beeckman, avec une petite interruption, dont on va voir le sujet.

Durant son séjour à Breda, il composa divers Ecrits, dont le seul qui ait été imprimé est celui de la *Musique* qu'il fit à l'âge de (a) vingt-deux ans, & que ses Ennemis publièrent, pensant lui faire un affront; mais qui fut si estimé, que Beeckman trouva à propos de se l'attribuer. On nous apprend que dans l'inventaire de ce qu'il laissa à sa mort on trouva des papiers qui font croire, qu'il commença dès ce tems-là à penser que les Bêtes n'étoient que des Automates : du moins est-il vrai, que cinq ou six ans après, étant à Paris, il fit part de ce sentiment à quelques uns de ses amis, ce qui fait voir que ceux-là se trompent qui soutiennent, qu'il commença & finit ses *Méditations* sans songer à l'Ame des Bêtes, qui renversoit toute l'œconomie de son Système.

En 1619. il quitta la Hollande,  
pour :

(a) En 1618.

pour voyager en Allemagne , & après avoir affifté à Francfort au couronnement de l'Empereur Ferdinand II. il fe rendit en Baviere, pour fervir fous le Duc de ce nom , qui levoit des Troupes contre l'Electeur Palatin, qui venoit d'être nommé Roi de Bohême.

II. ON croit que c'eft l'hiver de l'année 1619. qu'on peut regarder comme le tems auquel Descartes, refolu d'abandonner tous les préjugez de l'école , conçut les premiers projets d'une nouvelle Philofophie ; bien qu'il paffât l'année fuivante en Autriche, & qu'il fe trouvât même à la célèbre bataille de Prague ; mais fans avoir pû converfer dans cette Ville avec les Parens de Tycho-Brahé, ni voir fes machines admirables, comme quelques uns l'ont crû.

Descartes paffa donc l'hiver de 1619. en Baviere, & il eut fon quartier dans un lieu reculé, où il pût fe former une folitude telle qu'il la defiroit. Il s'enferma feul dans un poële, où il eut le loisir de s'entretenir de fes penfées. Il nous a appris dans fon (a) discours de la Methode les dégrez par lefquels il parvint à la connoiffance des chofes qu'il nous a enseignées. C'eft de là

Q 7

d'où

(a) *Disc. de la Method, part. II.*

d'où M. Baillet a puisé ce qu'il nous en dit , & il seroit inutile de le repe-  
ter. Mais on ne doit pas oublier, que  
ses continuelles meditations lui échauf-  
ferent si fort le cerveau, qu'il tomba  
dans une espèce d'enthousiasme, qui  
disposa son esprit déjà abbatu à rece-  
voir des impressions de songes & de  
visions. Le dixième de Novembre s'é-  
tant couché *tout rempli de son enthou-*  
*siasme* , & tout occupé de la pensée  
d'avoir trouvé ce jour-là les fondemens  
de la *Science admirable* , il eut trois  
songes (a) consécutifs, les uns mena-  
çans & les autres pleins de consola-  
tion , qu'il s'imagina ne pouvoir ve-  
nir que d'en haut. Son enthousiasme  
l'ayant quitté peu de tems après les  
songes, il se mit à composer un Trai-  
té, qu'il n'a jamais achevé. On n'a  
point sù quel il pouvoit être : mais  
ses *Olympiques* qui sont manuscrites  
sont de la fin de 1619 , & du com-  
mencement de 1620 , & ont cela de  
commun avec le Traité dont il s'agit,  
qu'ils ne sont pas achevés ; il paroît  
même qu'il n'a jamais pensé de les fai-  
re imprimer , ni d'en composer un  
Traité régulier & suivi.

Dans

(a) Ils sont trop longs pour pouvoir être  
insérés ici. Voyez notre Auteur. Part. I. pag.  
81. & suiv.

Dans ce même tems , il entendit parler d'une Confrérie de Savans , établie en Allemagne , sous le nom de *Frères de la (a) Rose-Croix*. On lui en dit des merveilles ; on l'assura qu'ils savoient tout , & qu'ils promettoient aux hommes une nouvelle sagesse. Il se mit en état de les chercher, ne sachant pas, qu'une des règles de leur institut leur ordonnoit , de ne point paroître devant le monde ce qu'ils étoient. Aussi n'en pût-il découvrir aucun ; ce qui n'empêcha pas que quelque tems après on ne fit courir le bruit, qu'il étoit de cette Confrérie.

En 1621. résolu de porter encore une année le mousquet , il se mit en qualité de volontaire, dans les Troupes du Comte de *Bucquoy*, qui alloit en Hongrie contre *Betlem Gabor*. Il assista au Siege de Neuhausel, où le Comte mourut , après quoi il s'en retourna à Presbourg avec les François & Walons qui étoient à l'Armée, & renonça entièrement à la guerre , se contentant de voyager par curiosité.

M. *Vœtius* lui en a fait un crime, comme s'il n'avoit quitté les armes, que par lâcheté , & parce qu'il n'avoit pas pû obtenir les emplois qu'il prétend-

(a) M. *Baillet* en fait l'histoire assez au long.

tendoit ; mais Descartes ne fit que se moquer de ces froides accusations. Il fut en Moravie, en Silesie, & en Poméranie ; & revint en Hollande par la Marche de Brandebourg, par le Mecklembourg, & par le Holstein, d'où quelques uns ont cru qu'il avoit été en Dannemarc. Etant à Embden, il prit un petit bateau pour lui seul & pour son Valet, afin de pouvoir Philosopher plus commodément, mais il faillit à lui en coûter cher. Ceux qui le conduisoient, comploterent entr'eux pour l'égorger, afin d'avoir son argent, & en parlerent tout haut en sa présence, ne pensant pas qu'il pût entendre leur langue : mais Descartes comprenant leur dessein tira son épée & leur fit tant de peur, qu'ils le conduisirent paisiblement aux premiers endroits de Westfrise, où il vouloit aborder.

Après un court séjour dans la Frise Occidentale, il vint en Hollande, où il passa une bonne partie de l'hiver. Il en partit vers le commencement de (a) Février, & fût dans les Pays-bas Espagnols, où il vit la Cour de l'Infante *Ijabelle* à Bruxelles, après quoi il retourna en France. Il se rendit près de son Pere, qui ayant donné les deux tiers des biens de sa Mere, à ses deux

Ere—

Freres, lui donna l'autre tiers, parce qu'il avoit alors vint-fix ans. Ces biens consistoient en trois fiefs ou metairies, savoir *le Perron*, dont il portoit le nom, la *Grand<sup>e</sup> Maison*, & le *Marchais*, outre une Maison dans la Ville de Poitiers, & plusieurs arpens de terre labourables au Territoire d'Arvaille. Comme tout ce bien étoit en Poitou, il s'y rendit pour le voir, & pensa dès-lors à s'en défaire, pour acheter une Charge qui pût lui convenir. Il fût ensuite à Paris, vers la fin du mois de (a) Fevrier, précisément dans le tems qu'on parloit fort des Freres de la *Rose-Croix*, & qu'on avoit mis des affiches en plusieurs endroits de la Ville sur leur sujet. Comme quelques Personnes mal-intentionnées avoient fait courir le bruit que Descartes s'étoit enrrollé dans cette Société chimérique, cette circonstance auroit pû confirmer le monde dans cette pensée, s'il ne se fût fait voir à tous les Amis; bien different en cela de ces prétendus *Rose-Croix*, qu'on nommoit les *Invisibles*, parce qu'ils ne vouloient se faire connoître à personne. La raison de leur invisibilité fut celle dont il se servit, pour s'excuser de ce qu'il n'en avoit point pû trouver en Allemagne.

Des.

Descartes s'étoit convaincu dès l'an 1620, de l'inutilité des Mathématiques, quand on ne les cultive que pour elles-mêmes. Il avoit tellement négligé l'Arithmétique, qu'il en avoit oublié l'extraction de la racine quarrée & la division même. Il conserva un peu plus longtems l'amour de la Géométrie. Mais on peut conclurre par ses Ecrits, que dès l'année 1623. il commença à négliger aussi cette partie, & à ne s'arrêter à la solution d'aucun Problème, qu'à la priere de ses amis. Mais il s'imagina qu'il y avoit une science plus générale, que quelques Anciens pouvoient avoir connue, & qu'ils avoient enviée aux Siècles postérieurs, pour ne leur donner que des veritez seiches & steriles, qui étoient des conséquences tirées de cette vraie science, afin de les faire admirer comme des effets de leur art merveilleux, au lieu de montrer l'art en lui-même. Quelques Modernes s'étoient aperçus avant lui de cette fourbe des Anciens, & avoient renouvelé cette science véritable, sous le nom barbare d'*Algèbre*. Il s'attacha donc à la recherche de cette science générale, mais vraie & infallible, qui seule renferme la source & le fondement de toutes les autres. Il étudia aussi la Morale avec soin.

soin. Il en reprit l'étude tout de nouveau depuis son retour à Paris; & il la continua pendant toute sa vie; mais sans ostentation, & plus pour régler sa conduite, que celle des autres.

Il ne fût pas néanmoins longtems à retourner à ses observations sur la Nature. On peut même douter, qu'il ait jamais renoncé sérieusement à la Physique, depuis qu'il se fût dépourvu des préjugés de l'Ecole; sur tout puis qu'il croyoit que cette étude n'étoit point inutile à celle de la Morale; & que, comme il le dit lui-même, le moyen le plus assuré, pour savoir comment nous devons vivre, c'est de connoître auparavant quels nous sommes, quel est le Monde dans lequel nous vivons, & qui est le Createur de cét Univers où nous habitons.

Après avoir demeuré un peu plus de deux mois à Paris, il retourna en Bretagne, vendit toutes ses possessions, & entreprit le voyage d'Italie. Il passa par les Suisses & Grisons. Il se rendit à Lorette, pour s'acquitter d'un vœu qu'il avoit fait dans le tems de son enthousiasme. Il y en a qui ont crû que dans ce voyage d'Italie il avoit vû *Galilée*, & qu'il avoit appris bien des choses de lui. Mais il paroît  
par



par une de ses (a) lettres au P. Merfenne qu'il ne l'a jamais vû, ni connu & que même il n'en favoit guère de nouvelles, puis qu'il lui attribué d'avoir écrit sur la Musique, au lieu que c'est le Fils de Galilée.

A son retour, il passa par Turin. Il voulut voir la hauteur des Alpes, & ce fût dans cette occasion qu'il crut avoir découvert la cause du tonnerre, & pourquoi il tonne plus en Été qu'en Hiver. Les neiges des montagnes, qui échauffées & appesanties par le Solcil tomboient les unes sur les autres, & imitoient le bruit du tonnerre, lui firent soupçonner la cause de ce météore. On dit qu'il ne s'établit point en Italie, parce que c'est un Pays mal sain pour les François; il l'est aussi beaucoup pour ceux qui publient des nouveantez, & cette raison pouvoit bien avoir obligé Descartes à retourner à Paris. Il pensa à acheter la Charge de Lieutenant Général de Chatelleraut; mais cette affaire n'ayant point reüssi, il demeura quelque tems indéterminé sur le genre de vie qu'il devoit suivre. Enfin il resolut de s'employer tout entier à cultiver sa raison, & à s'avancer de tout son possible dans la connoissance de la verité par la methode qu'il s'étoit prescrite. Du-

Durant son séjour à Paris il fit plusieurs connoissances ; & en particulier celle de M. *Hardy* Conseiller au Chatelet , grand Mathematicien , & qui savoit parfaitement les langues Orientales ; de M. de *Beaune*, Conseiller au Présidial de Blois , qui commenta depuis sa Geometrie, & entreprit sa défense contre tous ses envieux ; de M. *Morin* Medecin ; & Professeur Royal des Mathematiques à Paris , qui lui servit beaucoup dans l'appareil des instrumens nécessaires pour ses nouvelles expériences , de M. de *Balzac*, qu'il a défendu contre les accusations de ses ennemis ; de M. l'Abbé *Picot*, qui traduisit ses *Principes* , & voulut bien être son Hôte à Paris , dans les derniers Voyages , qu'il fit de Hollande en France ; & de plusieurs autres. Ce fut dans les années 1627. & 1628. que M. *Mydorge*, lui fit les verres qui lui servirent tant pour expliquer la nature de la lumiere , de la vision, & de la refraction. Il lui en fit faire de paraboliques, d'ovales, & d'ellyptiques.

Le grand nombre de personnes qui l'alloient voir à Paris lui fût bien-tôt à charge. Pour s'en défaire, il résolut de quitter M. le *Visseur* chez qui il demeurait , sans lui dire où il alloit

loit loger, & son Hôte ne le fût trouver que cinq ou six semaines après. Il rencontra son Homme de chambre par la Ville, le contraignit à lui apprendre son logis, & se fit mener jusques à la porte de sa chambre. Il étoit près de onze heures du matin. Il regarda par le trou de la serrure, & aperçût Descartes couché dans son lit, les rideaux levez, les fenêtres ouvertes, & un gueridon avec des papiers près de son chevet, se levant de tems en tems pour écrire, & se recouchant pour mediter, jusques à ce qu'il s'habilla. Alors M. le Vasseur entra, lui fit quelques reproches, & le lieu de sa demeure, qui n'étoit connu que de très-peu de gens, fut sù de tout le monde.

Le déplaisir qu'il en eût le chassa de son quartier, & lui fit même quitter Paris, pour aller voir le Siege de la (a) Rochelle, où il servit en qualité de Volontaire, & seulement par occasion ; & après la prise de cette Ville, il retourna à Paris. Ce fut alors qu'on fit une Assemblée chez le Nonce du Pape, pour entendre un Discours de M. de (b) Chandonx sur le plan d'une nouvelle Philosophie. Descartes,

(a) En 1628. (b) Il fut pendu depuis, accusé d'altérer les métaux.

cartes , qui y fut invité , fut obligé de s'expliquer sur ce qu'il avoit ouï. Il parla parfaitement bien sur la vraisemblance, qui fait passer le faux pour vrai, & le vrai pour faux. On le pria d'expliquer sa règle, pour se défendre des artifices d'un Sophisme. Il fit voir que de Chandoux avoit bien marqué les défauts de la Philosophie ordinaire; mais qu'il y étoit retombé par un autre chemin, tous ses principes étant aussi obscurs , que ceux des Philosophes qu'il condamnoit. Tout le monde fut charmé de ce qu'il avoit dit, & le Cardinal de *Berulle* le pria de le pouvoir entendre encore une fois en particulier sur ce sujet. Descartes le vit. Il lui fit comprendre l'utilité de ses principes pour la Médecine & les Mécaniques; dont l'une rendroit ou conserveroit la santé aux Hommes, & l'autre diminueroit de beaucoup leurs travaux. Le Cardinal Pobligea, par des principes de conscience, à entreprendre ce grand ouvrage. Cela acheva de le déterminer, & ayant remarqué deux principaux obstacles, qui pouvoient l'empêcher de réussir, la chaleur du Climat, & la foule du grand monde, il résolut de se retirer pour toujours du lieu de ses habitudes , & de se procurer une solitude

par-

partaite dans un Pays médiocrement froid, où il ne feroit pas connu.

141. IL ne voulut pas aller voir ses Parens, de peur qu'ils ne l'arrêtassent. Il établit le P. Merfenne son correspondant pour le commerce de lettres qu'il devoit entretenir en France. Il commit le soin de ses affaires domestiques à l'Abbé Picot, & sans dire adieu qu'aux plus intimes de ses Amis, il partit de Paris au mois de Decembre de 1628, pour se rendre dans quelque coin de Hollande. Il n'y alla pourtant pas d'abord, de peur d'exposer sa Santé à la rigueur de la saison; mais il se retira dans un endroit de la campagne qu'on ne fait point, & qui n'est pourtant pas hors de France. Il prit la route de Hollande vers la fin de Mars 1629, sur la fin de la 33. année de son âge.

Ses Amis se plainquirent de sa retraite. Il s'en excusa sur sa qualité & sur ses connoissances, qui ne lui permettoient pas de vivre à Paris aussi solitairement qu'il étoit nécessaire pour ses études, & pour la maniere de vivre qu'il avoit choisie. Que la Nort-Hollande où il s'étoit retiré étoit un lieu tout propre pour cela, puis qu'au milieu d'un peuple fort actif, il pouvoit y vivre aussi solitairement que dans

dans un desert, tout le monde étant si occupé de ses propres affaires, qu'il ne pense point du tout à celles d'autrui. Il paroît par une très-belle \* lettre qu'il écrivoit à Balzac, qu'il avoit beaucoup d'inclination pour la Hollande. L'éloge qu'il y fait du séjour de la Ville d'Amsterdam est achevé. Il n'y demeura pas néanmoins ordinairement, il fit au contraire tant de Stations différentes, que nôtre Auteur a jugé à propos de nous en donner une liste.

D'Amsterdam, il alla demeurer dans un petit Château, qui n'étoit séparé de Franeker que par un fossé. Ce fut là qu'il commença ses études par les *Méditations* sur l'existence de Dieu & sur l'immortalité de l'Ame. Il y demeura six mois, qu'il employa à ce travail, & il ne l'acheva que trois mois après, étant de retour à Amsterdam. Il n'étoit pas si attaché à la Metaphysique, qu'il négligeât absolument ses autres études. Il tâcha inutilement d'attirer auprès de lui le Sieur *Ferrier*, Ouvrier d'instrumens de Mathematiques, lequel il avoit connu à Paris. Ne pouvant réussir, il le sollicita au travail, il lui donna les avis nécessaires pour s'y perfectionner; & il lui fit espérer même, que s'il avoit un an ou deux, pour pouvoir disposer

*Tome XXII.* R. 1. 1. tout

\* *Tom. I. des Lettres. Lettre ci I. † en 1629.*

tout ce qui étoit nécessaire, on viendroit à bout par son moyen, de voir s'il y a des animaux dans la Lune. Mais Ferrier négligea tous ces bons avis.

Descartes fit deux Amis à Amsterdam; M. *de Wassenæer*, de l'une des plus Anciennes Familles de la Province, mais qui pratiquoit alors la Médecine & qui avoit un Fils qui étoit habile Mathématicien; & M. *Renieri*, qui a passé pour le premier Sectateur de la Philosophie Cartésienne. Dans ce tems-là on parla fort d'une observation faite à Rome. On y avoit vu cinq soleils en même tems; c'est-à-dire quatre Parhélies autour du Soleil. *Gassendi*, qui étoit alors en Hollande, donna ses remarques sur ce Phénomène. Descartes qui en avoit reçu l'observation par Renieri & par le P. Merfenne ne se pressa pas tant. Mais cette rencontre l'obligea à discontinuer ses Méditations métaphysiques, pour examiner par ordre tous les Météores. Il travailla plusieurs jours sur cette matière. Il en écrivit au P. Merfenne après son retour de Francker à Amsterdam, & lui manda qu'il étoit résolu d'en faire un petit Traité, qui contiendrait une explication des couleurs de l'Arc-en-Ciel, qui lui avoit donné plus de peine que tout le reste, & généralement de tous les

Phé-

**Phénomènes sublunaires.** Il y expliqua clairement les raisons de celui de Rome.

Etant allé demeurer à Amsterdam, il résolut de faire une étude sérieuse de la Médecine, & de s'appliquer particulièrement à l'Anatomie & à la Chymie. Il explique dans son discours sur la Méthode quels étoient ses Projets sur cette matiere. Il avoit tant d'attachement pour l'Anatomie, qu'il confesse lui-même qu'il alloit tous les jours chez un Boucher, pour lui voir tuer des bêtes, d'où il faisoit apporter à son logis les parties qu'il vouloit anatomiser plus à loisir. Il en usa de même dans tous les lieux où il se trouva. On ne manqua point de lui en faire des reproches, dont il se moqua sagement. Il continua plusieurs années dans cet exercice, qu'il diversifia pourtant par d'autres occupations. Il joignit l'étude de la Chymie à celle de l'Anatomie, dès la fin de l'année 1629.

En 1630. le P. Gibienf. ayant écrit un livre en latin, de *la Liberté de Dieu & de la Creature*, Descartes l'approuva, déclarant que c'étoit son sentiment, & écrivant depuis sur le même sujet, il s'expliqua de la même maniere. Dans ce même tems le Comte de *Marcheville* fut nommé par le Roi de France pour Ambassadeur à la Porte. Il se fit un



plaisir de mener avec lui tout ce qu'il pût trouver de personnes savantes. Il engagea Gassendi dans ce voyage, & voulut aussi mettre Descartes de la partie; mais il s'en excusa sur ses occupations. D'autres raisons empêchèrent Gassendi & plusieurs autres d'être du Voyage. Cela n'empêcha pas que nôtre Philosophe n'allât en Angleterre, comme il l'avoit résolu longtems auparavant; car on ne doute point qu'il n'ait fait ce voyage, vû la maniere dont il a parlé depuis de la Ville de Londres.

En 1633 il alla demeurer à Deventer, où Renieri avoit été appelé pour être Professeur en Philosophie. Ce fut alors qu'il reprit son étude de la Dioptrique, & qu'il travailla à son *Traité du Monde ou de la lumière*. Il étoit sur le point de l'envoyer au P. Mersenne pour le faire imprimer avec Privilège, lors qu'il aprit ce qui étoit arrivé en Italie à Galilée. Dès l'année 1613, il avoit été dénoncé à l'Inquisition, pour avoir enseigné, que le soleil est immobile dans le centre du monde, & que la Terre tourne autour de lui. Ses Censeurs avoient trouvé cette opinion non seulement *absurde & fausse en Philosophie*; mais encore *erronée en la Foi*: mais alors on s'étoit contenté de censurer

fur l'opinion, sans causer d'autre chagrin à son Auteur, qui étoit estimé de plusieurs Cardinaux, & cher du Pape *Urbain VIII*. Quelque tems après, on fût qu'il ne cessoit de dogmatifer, & la Congregation tenuë devant le Pape en 1616, ordonna au Cardinal *Bellarmin* de faire venir Galilée chez lui, pour lui faire des remontrances en particulier, & pour le porter à se défaire volontairement de son opinion. Après plusieurs autres formalitez, ayant mis au jour les Dialogues du système du Monde en 1632. il fut cité devant le Tribunal de l'Inquisition & renfermé dans ses prisons. On le déclara suspect & atteint d'Hérésie touchant le mouvement de la Terre & le repos du Soleil, & on lui signifiâ qu'en conséquence, il avoit encouru toutes les censures & toutes les peines des sacrez Canons. Mais on lui fit la grace de lui en promettre l'absolution, pourvû qu'il abjurât & detestât de bon cœur les erreurs susdites, en présence de ses Juges. Galilée se soumit à ce jugement, qui fut rendu le 22. de Juin 1633. & fut élargi & renvoyé dès le mois de Juillet par les sollicitations du Duc de Toscane.

Descartes averti de cette disgrâce ne voulut pas s'exposer aux mêmes cen-

**sures.** Il écrivit au P. Mersenne qu'il avoit tant de soumission pour l'autorité de l'Eglise, qu'il ne vouloit pour rien du monde soutenir le contraire de ce qu'elle avoit décidé, & lui demanda encore une année de délai, avant que de lui donner son *Traité*. Pendant ce tems il lût le *Livre de Galilée*, & s'avisa, en gardant l'hypothèse de Copernic, de nier le mouvement de la Terre, par les raisons que ceux qui sont un peu instruits des sentimens de ce Philosophe, savent assez. Cependant, sans s'appuyer tout-à-fait là-dessus, il fit consulter deux Cardinaux de ses Amis, & dont l'un avoit été de la Congregation qui avoit condamné Galilée, pour savoir leurs dispositions, & celles du S. Siège, à l'égard du mouvement de la Terre.

Il quitta en suite Deventer pour retourner à Amsterdam, d'où après un petit séjour, il partit pour le Danemarck avec M. de *Ville-Bressieux* son grand Ami, qu'il y laissa, pour s'en retourner en Hollande, sans qu'on ait sù ce qui se passa dans ce voyage.

Ce fut \* après son retour, que par maniere d'ébauche, il fit un petit *Traité de l'Homme & de l'Animal*; mais il se crut obligé de le refaire douze ou

\* En 1624.

Ou treize ans après , pour le metre en état d'être reçu plus agréablement de la Princesse *Elizabeth* de Boheme fille du feu Electeur Palatin du Rhin , à qui il le communiqua , & qui a été une de ses plus illustres & de ses plus-fidéles Disciples. La même année , on fonda l'Université d'Utrecht , & Renneri fut appelé pour y être Professeur en Philosophie , de sorte que ce fut dans cette Ville que la nouvelle Philosophie fut premierement enseignée en public. Renneri en usa avec beaucoup de prudence & de discretion. Mais *Regius* Professeur extraordinaire en Médecine Theoretique dans la même Université fit plus de vacarme en enseignant les mêmes principes , & causa beaucoup d'embarras & d'inquietude à Descartes.

Il employa l'hiver de 1635 à mediter & à écrire sur la neige , sur la pluye , & sur la grêle ; il expliqua en particulier la formation de la neige à six pointes , ce qui tout ensemble compose le sixième Discours de ses Meteo-res. Il se retira ensuite à Leuwarden , & ce fut là où il fit son petit Traité de Mechanique , vers la fin de l'hiver qui commença l'année 1636. Il le composa à la priere de M. de *Zuylichem* son intime ami , auquel M. Baillet

doûne en passant une partie des éloges que meritoit un si habile Homme. Ses Amis de Paris ne cessoient de le solliciter à publier sa Philosophie, & leurs importunitéz le rappellerent à Amsterdam vers le commencement du mois de Mars, pour delibérer de plus près avec eux sur leurs demandes.

Il consentit enfin tout de bon à se faire imprimer. Il donna son Ouvrage au S. *Jean le Maire* Imprimeur de Leide, & voulut pourtant avoir un Privilège du Roi de France. Le P. Mersenne à qui il en écrivit l'obtint si avantageux, que M. Descartes lui en fit des reproches. Il se plaignit encore de ce que son nom y étoit exprimé, parce qu'il vouloit paroître comme Auteur Anonyme.

IV. LES quatre Traitez qui composoient les Essais de sa Philosophie sortirent de la presse le 8 de Juin 1637. sous le titre de *Discours de la Meth. de pour bien conduire sa raison, & chercher la verité dans les Sciences. Plus la Dioptrique, les Meteores, & la Geometrie, qui sont des Essais de cette Methode.* Quelques uns ont crû que c'est le Traité de la Methode, qui est la veritable Logique de Descartes; d'autres ont dit que c'est sa Geometrie. Le P. *Rapin* parle de la Logique de cét Auteur, comme d'un Ouvrage qui n'a point encore vû le jour

jour, qu'il n'a jamais achevé, & dont quelques fragmens sont entre les mains d'un de ses Disciples, sous le titre de *l'Erudition*. Mais après une recherche exacte, on n'a rien trouvé sous ce titre, ni rien qui puisse passer pour Logique, si l'on en excepte les *Regles pour la direction de l'Esprit dans la recherche de la verité*, qui est un Manuscrit latin non achevé, & qui peut servir de modele pour une excellente Logique.

Autant que Descartes affecta d'être clair dans les trois premières parties de ses Essais de Philosophie, autant affecta-t-il d'obscurité dans la quatrième, qui est la Géometrie. Il supposa tout ce qui est connu ordinairement, & ne voulut dire que des choses nouvelles. Aussi croyoit-il qu'il y avoit peu de personnes qui la pussent comprendre, & c'est ce qui lui attira bien des affaires.

Il avoit accordé avec le Libraire pour deux cens Exemplaires de tout l'Ouvrage, dont il fit faire des présens au Roi de France, au Cardinal de Richelieu, au Chancelier, à plusieurs Seigneurs & Officiers de la Cour de France, à quelques Cardinaux Italiens, & à d'autres Personnes de la Cour de Rome; en Hollande au Prince d'Orange, à M. de Zuylichem, & à quelques autres. Outre cela, il avoit

fait imprimer séparément douze Exemplaires de sa Geometrie sur du papier choisi exprès ; & les ayant fait relier avec une propreté extraordinaire , il les envoya au P. Mersenne pour les distribuer à Paris & dans le Royaume , à ceux qu'il jugeroit les plus habiles Geomètres du tems. M. de *Roberval*, qui s'éleva depuis au rang des premiers Geometres de France , ne fût point compris dans ce nombre, il fût même oublié dans les deux cens Exemplaires de tout l'Ouvrage que Descartes fit distribuer. Cela suffit pour faire concevoir à M. de Roberval, une haine immortelle contre Descartes , dont il n'eut pas même la discretion de dissimuler l'origine.

Après un voyage en Brabant, notre Philosophe revint à Amsterdam au commencement de l'hiver , & alla fixer sa demeure à *Egmond de Abdie* ou de *Binnen* au Sudouëst d'Alcmaer. C'est là où il reçut les objections de plusieurs Savans sur l'ouvrage qu'il avoit publié, auxquelles il ne manqua pas de satisfaire : Il envoya aussi à M. de *Zuylichem* son petit *Traité de Mechanique*, dont il le fit absolument le maître , & qui a été imprimé ensuite à Paris in 4. en 1668, avec celui de la *Musique*, par les soins du P. *Poisson*.

Les

Les Disputes qu'eut Descartes avec M. de Fermat Conseiller au Parlement de Thoulouse furent célèbres , par la part qu'y prirent divers autres Savans. Ce Conseiller fit des Objections contre la Dioptrique de nôtre Philosophe , & opposa à sa Géometrie un *Traité de Maximis & Minimis* , qui étoit une es-  
pece d'avertissement de ce qu'il croyoit que M. Descartes avoit oublié ou omis mal-à-propos. Il voulut que les Objections parussent venir de lui , mais il communiqua son *Traité* , comme venant d'une personne inconnüe. M. Descartes répondit fort civilement aux Objections de M. de Fermat sur sa Dioptrique , mais quant au Livre de *Maximis & Minimis* , comme il l'avoit reçu sous un autre nom , il y remarqua tant de fautes , qu'il voulut en garder l'original qu'on lui avoit envoyé , de peur que dans la suite , on ne l'accusât de l'avoir falsifié pour trouver lieu de le critiquer. Le P. Mersenne , qui se faisoit un plaisir de commettre les Savans entr'eux , pour les porter par une loüable émulation à faire de nouvelles découvertes , communiqua les remarques de Descartes sur le *Traité* de M. de Fermat à M. \* *Pas-*

R 6 cal:

\* C'est le Pere du célèbre M. Pascal , qui a fait tant de bruit dans la suite.



cal Président en la Coar des Aides d'Auvergne, & à Roberval. Ils se chargerent de répondre, laissant à M. de Fermat l'unique soin de satisfaire Descartes sur ce qui regardoit sa Dioptrique. On n'a point pû trouver cette réponse; à laquelle M. Pascal occupé d'ailleurs, se contenta de donner son consentement. Descartes en estima les Auteurs, mais il crut pourtant qu'elle n'étoit point solide, & y répondit avant la fin de Fevrier de 1638.

La dispute alla si loin, qu'il falut établir un bureau & des Arbitres pour la terminer. D'un côté parurent M. Pascal & Roberval pour M. de Fermat; & de l'autre M. Mydorge & M. Hardy pour Descartes; le P. Mersenne étoit neutre. Roberval écrivit cependant une réplique où il se servit de mots si choquants, que Descartes résolut de ne plus répondre. Enfin M. de Fermat se lassa de la Dispute. Il demanda à Descartes son amitié, il l'obtint, & ils vécurent depuis dans une grande intelligence, bien que le premier ne voulût rien démordre de ses sentimens. Les disputes de M. Petit & Morin avec Descartes n'eurent pas tant de suites, & furent plutôt terminées, & avec moins de peine.

La

La même \* année parut le Livre *in folio* de M. *Beaugrand* sur la *Geostatique*. Descartes qui avoit tout sujet de se plaindre de l'Anteur, en jugea sur l'étiquete, le condamnant avant que de l'avoir lû. Mais par bonheur pour lui son préjugé se trouva conforme à la verité. Ce livre eut presque autant de Censeurs qu'il eut de Lecteurs intelligens. M. de la Brosse Médecin de profession fut le premier qui le refuta. Cèt Ouvrage fut l'occasion d'un petit Traité que fit Descartes sur la même matiere, & qui est inseré dans le premier Volume de ses † Létres.

Environ dans le même tems on agita la fameuse question de la *Roulete*, qui occupa les plus habiles Geometres de l'Europe, sans en excepter Galilée, qui ne pût jamais la soudre. M. Baillet nous en donne l'Histoire tout au long tirée de M. Pascal. Mais il ne peut convenir avec lui que tout l'honneur de la solution de ce Problème soit dû à Roberval; il prétend que Descartes la trouva sans peine, qu'il en découvrit même les tangentes, & qu'il communiqua ce qu'il en avoit trouvé au P. Mersenne.

On a dit que la Geometrie de notre Philosophe étoit si obscure, qu'elle

R 7

avoit:

\* 1638. † Létre LXXIII.

avoit besoin de Commentaires. M. de Beaune entreprit de l'expliquer en 1638. Il envoya sur la fin de l'année ses Notes à Descartes, qui n'y trouva rien que d'absolument conforme à ses pensées, ce qui est une espece de miracle, parmi tant de Commentateurs qui s'éloignent si souvent des sentimens de leurs Auteurs. Il resolut cette même année de ne plus répondre à toutes les questions de Géometrie qu'on lui proposeroit, pour s'appliquer tout entier au grand dessein qu'il avoit formé.

V. RENERI avoit instruit de la Philosophie de Descartes M. Regius Docteur en Medecine, qui s'aquit beaucoup de reputation & d'amis en l'enseignant en particulier.

Une nouvelle Chaire en Medecine ayant été érigée à Utrecht, il en fut pourvu après beaucoup de disputes & de brigues. Ayant cét emploi, il s'avisait d'écrire à Descartes avec qui il n'avoit point eu de commerce jusques-là, & il lui envoya même des Essais de Medecine qu'il avoit faits, pour lui en demander ses avis. Il travailloit alors lui-même à un Traité de Medecine, & (a) il se flatoit de l'esperance de pouvoir

(a) Voyez le Tom. II. de ses Lettres. pag. 374 de l'Edit. de Paris. 1666.

voir prolonger de beaucoup sa vie & celle des autres hommes.

Reneri mourut en 1639. le soir même de ses nêces. M. *Emilius* Professeur en éloquence & en Histoire fut chargé de faire son Oraison funebre, & le premier Magistrat de la Ville lui ordonna d'y inserer l'éloge de Descartes & de la nouvelle Philosophie. La piece fût si estimée, que le Senat voulut qu'elle fût imprimée & distribuée publiquement sous son autorité. Après cette mort, Regius obtint par les sollicitations de Voëtius une augmentation de gages & un nouvel emploi, qui consistoit à expliquer les Problèmes de Physique, lors que ses autres occupations le lui permettoient. Cèt emploi lui fournit de nouvelles occasions d'enseigner le Cartesianisme, & fût cause des brouilleries qui survinrent en suite. M. Voëtius, dont nôtre Auteur fait un portrait terrible, mais sur lequel nous tirerons le rideau, ne pût souffrir ce qu'Emilius avoit dit en faveur de Descartes & de sa Philosophie, dans l'Oraison funebre de Reneri qu'il avoit prononcée.

Il résolut dès lors de s'opposer à ces nouveantez, qu'il crût contraires à la Religion.

Il commença ses hostilitéz par des  
The-

(a) Theses contre l'Atheisme, dans lesquelles à la vérité il ne nomma personne ; mais où Descartes & sa Philosophie étoient si bien dépeints , qu'on ne pouvoit les y méconnoître. Dans le même tems., Regius eut l'imprudence d'interrompre le Professeur en Philosophie *Senguerdus* dans une dispute publique, pour appuyer un Opposant qui apportoit des argumens Cartesiens contre les Theses qu'on soutenoit. Tous les Professeurs de l'Université en furent choquez, & cela les disposa à écouter favorablement tout ce que M. Voëtius voulut leur insinuer contre les nouveautez.

Au commencement de 1640. Descartes alla demeurer à Leide. Ce fût cette année que Voëtius, qui jusques-là n'avoit agi qu'indirectement contre ce Philosophe & ses Sectateurs, se déclara publiquement, en attaquant Regius, qui avoit dessein de soutenir des Theses, pour défendre la circulation du Sang. Voëtius, bien que ce ne fût pas là son métier, se souleva contre cette hérésie en Medecine, anima ses Collègues, & fit assembler l'Université pour prevenir un tel scandale. On conclut que Regius choisiroit un autre sujet, ou que s'il vouloit soutenir la Cir-

cula-

culacion ce ne seroit qu'en forme de corollaire, avec la clause, *exercitii causâ defendemus*. On prétend que Regius accepta cét expedient, & qu'il ne le suivit point.

La chose fut portée devant le Magistrat, qui ordonna que les Theses seroient passées à Regius; mais que désormais on n'en imprimeroit plus sans l'ordre du Recteur de l'Université. Descartes avoit pris la peine de corriger les Theses de Regius, de même que la réponse qu'il fit à un Medecin nommé *Silvius*, qui avoit entrepris de les refuter. Ce fut cette année 1640. qu'il s'expliqua sur le Siège de l'Âme, & sur les espèces qui servent à la Mémoire.

Le Lord *Ca. d. sh* frère unique du célèbre Duc de *Newcastle* pensa en ce tems là à apeller Descartes en Angleterre, lequel n'y résistoit pas trop; & pour le faire trouver bon au P. Mersenne, qui auroit pû lui objecter l'état d'oppression où se trouvoient ceux de sa Religion dans ce Royaume, il lui mandoit que le (a) Roi même, à ce qu'on disoit, étoit Catholique de volonté. Mais les troubles de la Grand<sup>e</sup> Bretagne qui survinrent alors, firent aller toute cette négociation en fumée.

(a) *Charles I.*

mée. A peu près dans le même tems les Jesuites commencerent à attaquer publiquement la nouvelle Philosophie dans des Théses publiques soutenues à Paris dans le Colége de Clermont, par le P. *Bourdin*. Toutes les circonstances de cette dispute firent croire à Descartes qu'il alloit avoir toute la Société sur les bras. Il en écrivit une lître latine fort respectueuse au Recteur du Colége de Clermont, & il travailla cependant à répondre au P. *Bourdin*, qui lui avoit aussi envoyé des difficultez contre sa Dioptrique. Le Recteur dit à ce Pere de vuider sa querelle personnelle avec Descartes comme il pourroit, de faire lui même réponse à la lître qu'il avoit reçue, & de lui rendre raison de sa conduite. Cela n'empêcha point que notre Philosophe ne crût qu'il avoit affaire à toute la Société. Il se prépara à la guerre; il voulut même relire les livres de la Philosophie Scholastique pour combattre contr'elle à armes égales; & forma le dessein de faire un Cours entier en forme de Théses, pour l'opposer aux sentimens de l'Ecole.

Les Ennemis de Descartes ont fait grand bruit de son prétendu libertinage, qui lui faisoit entretenir secrètement une femme de laquelle ils ont dit qu'il avoit eu plusieurs enfans. Ses dé-  
fenseurs

seuseurs ont écrit que c'étoit un mariage secret, auquel il ne manquoit, que quelques cérémonies extérieures qui ne sont pas de son essence. Nôtre Auteur convient, que par ce commerce secret, Descartes fit une brèche à cette intégrité de vie dont il honoroit sa solitude ; mais qu'il le rétablit dans sa première perfection, avant même que sa *Francine*, dont il pleura amèrement la mort, vint au monde, ce fut la seule fille qu'il eut de ce commerce, & laquelle ne vécut que cinq ans. On recueille cette particularité, de ce que dans le voyage qu'il fit à Paris en 1644. il avoua à M. Clerfelier, qu'il y avoit plus de dix ans que Dieu l'avoit retiré de ce malheureux engagement, & que par une continuation de la même grace, il l'avoit préservé jusques là de la recidive. Or sa *Francine* étoit née au mois de Juillet. 1635.

Le Pere de Descartes mourut en 1640. sans que ses Frères, qui le regardoient comme un Philosophe méprisable s'avisassent de l'en informer qu'un mois après. Il lui laissa quelques biens à partager, dont il donna le soin à un Ami, ne croyant point qu'il fut nécessaire d'aller en France, pour régler ces petites affaires. On place environ vers ce tems-là les prétendues offes que *Loüis XIII.*



XIII. fit faire à Descartes pour l'attirer en France ; mais si ce fait est vrai, il faut que ces offres n'aient été ni assez considérables ni assez pressantes pour le tirer de sa solitude.

VI. LE second Ouvrage de notre Philosophe, qui sont ses Meditations sur la premiere Philosophie, ne parut qu'en 1641. imprimé à Paris avec Privilege du Roi, & approbation des Docteurs en Theologie ; bien qu'il l'eut composé dix ans auparavant. On nous donne une longue histoire de tout ce qui se passa pour procurer l'impression de ce Livre, & de toutes les Objections qui furent faites avec les réponses de l'Auteur. On nous assure que celles de Gassendi furent produites par une animosité particuliere. Son défaut étoit de vouloir être cité par les Auteurs ; Descartes l'avoit pû faire dans son Traité des Meteores, & il ne le fit point. Gassendi en fut choqué. Il garda son ressentiment jusques à la publication des Meditations de Descartes : il les refuta avec beaucoup de feu, & s'il fit paroître de la modération sur la fin, & même une espèce de mépris pour ses propres Objections, ce ne fut que pour gagner plus facilement les suffrages du Public par cette feinte modestie ; car il en parloit bien autrement  
avec

*Historique de l'Année 1692.* 395  
avec ses Amis; & il avoua à M. *Riv-  
et* qu'il ne s'étoit déterminé à écrire  
contre Descartes, que parce qu'il en  
avoit usé peu honnêtement avec lui.  
Descartes répondit d'une manière un  
peu sèche, & il en fut blâmé par tous  
ceux qui se laisserent tromper aux ci-  
vilitez apparentes de son Adversaire.  
Toutes ces objections & réponses fu-  
rent publiées en 1641 avec Privilège  
& Approbation, ce qui n'empêcha pas  
qu'il ne fut mis dans l'*Index* vingt-deux  
ans après, par les soins du P. *Fabri*,  
avec la restriction, *donec corrigatur*,  
*dont l'exécution*, dit notre Auteur, *est*  
*remise aux Calendes Greques.*

Pendant que Descartes étoit occupé  
aux objections qu'on faisoit contre sa  
Metaphysique, Regius en étoit aux  
mains avec Voëtius. Celui-ci eut le  
crédit de faire condamner une réponse  
que l'autre avoit faite à un de ses Ou-  
vrages, & de lui faire ordonner qu'il  
ne tiendrait plus de conférences parti-  
culieres & ne feroit plus de leçons pu-  
bliques que celles de la Médecine.

Descartes s'étoit retiré à un \* Vi-  
lage près de Leide en 1641. où il fût  
visité par plusieurs personnes, & en-  
tre autres par M. de *Sorbiere* Epicu-  
rien de secte, grand Coureur, & cu-  
rieux

\* *Eyndegeest.*

rieux de voir tous les Savans. Il s'étoit tout donné à Gassendi avant que d'avoir vû Descartes. Aussi rendit-il à celui-ci tous les mauvais offices qu'il pût en faveur de celui-là. Ce fut environ dans ce tems-là que le Duc de *Luxembour* traduisit en François les *Méditations* de Descartes & M. Clerfeliér les objections & les réponses. L'Auteur revit ces traductions, & y ajouta ce qu'il jugea nécessaire pour les éclaircir, ce qui fait que les versions sont meilleures que l'Original, ce qu'on peut dire de tous les autres Ouvrages de ce Philosophe, qui sont plus parfaits en François qu'en Latin.

Voëtius, non content d'écrire contre la nouvelle Philosophie, y engagea aussi un jeune Professeur de Groningue nommé *Schoockius*, ou se servit de son nom pour écrire contre Descartes. Celui-ci eut le moyen d'avoir les feuilles du livre du prétendu *Schoockius* à mesure qu'elles s'imprimoient, & y répondit en même tems, comme si Voëtius en eût été l'Auteur. Mais il fut bien trompé, quand il vit le nom de *Schoockius* dans le titre, qu'on imprime ordinairement le dernier. Il continua pourtant sa réponse, supposant que ce nouvel Athlète n'étoit que le masque sous lequel se couvroit le prin-

principal Adversaire. Dans le même tems Voëtius s'avisa d'écrire contre la Confrérie de *N. Dame du Rosaire* de Bois-le-Duc, à laquelle quelques Protestants participoient du consentement du Magistrat. Il fit même interrompre le prétendu Ouvrage de Schoockius, pour faire imprimer cette nouvelle piece. Descartes qui en eut aussi les feuilles, voulut se mêler dans la querelle, & fit dans un même Ouvrage l'apologie de ses écrits & celle de la Ville de Bois-le-Duc. M. Desmarêts alors Pasteur dans cette Ville eut aussi charge de répondre à Voëtius, & quoi qu'il le fit avec toute la moderation possible, son Adversaire ne laissa pas d'en être terriblement irrité. Comme Desmarêts & Descartes avoient un ennemi commun, ils nouèrent plus fortement l'amitié qu'il y avoit entr'eux. Cependant Voëtius ne pouvant faire punir Desmarêts, déchargea toute sa colere contre Descartes. Il s'en plaignit au Magistrat d'Utrecht, \* le fit citer au son de la cloche, pour rendre raison de sa conduite. Descartes qui s'étoit retiré à Egmond depuis quelque tems fit faire une espece de manifeste en Flamand, & demeura du reste en repos, prétendant qu'il n'étoit

toit point sur la juridiction d'Utrecht, & que par conséquent le Magistrat de cette Ville n'avoit rien à voir sur sa conduite. Cependant son procès se pouffoit avec chaleur. Cinq témoins déposèrent que c'étoit Schoockius qui étoit l'Auteur du livre qui avoit excité la bile de nôtre Philosophe ; ce qui fit que le Magistrat condamna comme un libelle diffamatoire la réponse que Descartes y avoit faite & sa Lître au P. *Dinet*, parce que dans l'un & dans l'autre Ecrit Voëtius y étoit très-mal-traité. Il fut averti un mois après par deux lîtres d'une main inconnue, de tout ce qui s'étoit passé, & on lui donna avis en même tems, qu'il n'étoit pas en sûreté dans la Province de Hollande ; parce que par les conventions entre cette Province & celle d'Utrecht, les sentences données dans l'une s'exécutoient aussi dans l'autre. Il alla à la Haye pour s'informer du fait ; on le lui confirma, & on ajouta qu'il ne s'agissoit de rien moins que d'aller répondre à Utrecht sur l'accusation d'Atheïsme, & d'avoir calomnié un homme de bien. Il s'adressa à l'Ambassadeur de France, pour lui demander sa protection : celui-ci en parla au Prince d'Orange, qui en fit écrire aux Etats de la Province d'U-

d'Utrecht; & ceux-ci eurent assez de pouvoir sur le Magistrat de la Ville, pour procurer à Descartes une bonne partie de la satisfaction qu'il demandoit. Mais comme Schookius s'étoit chargé de l'Ouvrage Satirique qu'on avoit fait contre lui, Descartes le poursuivit à Groningue devant ses Juges naturels & il en eut le succès que nous verrons dans la suite.

Il commença à faire imprimer ses *Principes* vers le milieu de l'Été de 1643. & fit en même tems un petit écrit sur les jets d'eau en faveur de M. de Zuylichem. Le Libraire voulant joindre aux *Principes*, le traité de la Méthode, la Dioptrique & les *Meteores*, M. de Courcelles se chargea de la Traduction latine, qui fut revuë & approuvée de l'Auteur avec quelques changemens qu'il y fit, & que quelques malicieux ont attribué mal-à-propos au Traducteur.

VII. DESCARTES retourna en France, au mois de Juin, laissant à M. Schooten Professeur en Mathématique à Leide le soin de faire achever l'édition de ses *Principes*. Il en reçut des Exemplaires en France. De Paris il alla en Bretagne & en Poitou, & après avoir réglé quelques affaires domestiques avec ses freres, il retourna à

Paris. Il faut, au reste, bien distinguer ses Principes du Cours de sa Philosophie, qu'il avoit écrit par ordre en forme de Thèses sur la fin de l'année 1640. & le commencement de la suivante, & de son Traité du Monde, qui n'a vû le jour qu'après avoir été réduit en fort petit abrégé, & qui parut la première fois en 1664, d'une manière fort imparfaite, sous le titre du *Monde ou Traité de la Lumière*. Il se proposoit encore d'expliquer la nature des autres corps plus particuliers qui appartiennent au Globe Terrestre, comme les minéraux, les plantes, les animaux, & particulièrement l'Homme. Il vouloit traiter ensuite avec la même exactitude toute la Médecine, la Mécanique, & la Morale, pour donner un Corps entier de Philosophie; mais la brièveté de sa vie l'empêcha d'exécuter tous ces grands projets.

A son retour à Paris il visita les Jésuites du Collège de Clermont, leur fit présent de quelques exemplaires du Livre de ses Principes, & en envoya encore à divers autres Pères de la Société qui étoient dans diverses Provinces. Cela n'empêcha pas qu'il n'y en eût qui l'accusèrent de présomption, qui ne purent goûter ses Principes, & qui travaillèrent dès lors à s'op-

s'opposer à l'esperance qu'il avoit, que dans les Ecoles ses Ecrits seroient un jour substituez à la place de ceux d'*Aristote*.

Il fut de retour en Hollande vers le milieu de Novembre de l'an 1644. son procès avec Schookius fut jugé à Groningue par le Senat Academique environ dans ce tems-là. Ce Professeur déclara que l'ouvrage qu'on lui imputoit étoit proprement à Voëtius, qu'il l'avoit engagé mal-à-propos dans cette querelle, & qu'il lui avoit fait faire plusieurs fausses démarches, & qu'il l'auroit porté à en faire encore d'autres, s'il eut voulu suivre ses passions, & résister aux mouvemens de sa conscience; & qu'il tenoit Descartes pour un homme de bien & d'honneur & pour un savant personnage Descartes ayant reçu la sentence de Groningue l'envoya au Magistrat d'Utrecht, pour voir s'il feroit quelque démarche en réparation du passé; mais il se contenta de défendre à tout Libraire d'imprimer ou vendre quoi que ce soit qui fût contre Descartes.

Cela n'empêcha pas que M. *Voëtius le Fils* ne publiât un Livre contre le Senat Academique de Groningue sous le titre de *Tribunal iniquum*; & que le Pere & ses Adherans ne se vantaient d'avoir obtenu une sentence des



Magistrats d'Utrecht contre Descartes , & de garder encore une *Action* dont ils pourroient se servir en tems & lieu. Ce fut ce qui obligea Descartes d'adresser au Magistrat d'Utrecht un Manifeste Apologetique , qui compose la premiere piece du troisieme Volume de ses Létres.

Cependant le Public étoit occupé à lire les Principes de nôtre Philosophie. Les uns ne les entendoient pas; d'autres les méprisoient , & dans ce rang étoit Gassendi, qui en parloit fort desavantageusement, surtout dans une Létre écrite à Rivet. Il y en avoit beaucoup d'autres qui les approuvoient , entr'autres les Jesuites *Charlet*, *Dinet*, *Bourdin*, & autres; ce qui faisoit croire à l'Auteur , que toute la Societé voudroit bien être de son parti, tant il connoissoit mal l'air du bureau. Sa Philosophie faisoit effectivement beaucoup de progrès en France & en Hollande, & dès cette même année on soutint trois Théses à Leide , qui ne contenoient que son opinion.

Mais pendant qu'on enseignoit le Cartesianisme à Leide, *Regius* commençoit de s'en écarter à Utrecht , & présumant un peu trop de lui-même, il voulut chercher des routes nouvelles,  
&

*Et Historique de l'Année 1692.* 403.  
& s'amusa de composer un Livre, sous le Titre de *Fondemens de Physique*, où il enseignoit plusieurs choses fort contraires aux opinions de son Maître, & entr'autres, que *rien n'empêche que l'ame raisonnable ne soit un mode du Corps*. Il le communiqua à Descartes, pour garder quelques mesures avec lui. Mais Descartes lui conseilla de le supprimer, & le menaça de la desavouer, s'il le publioit, afin qu'on ne confondit pas les sentimens du Disciple avec ceux du Maître. Regius lui écrivit fort cavalierement sur ce sujet; ainsi celui qui avoit failli à être le premier Martyr de la Philosophie Cartésienne, devint le premier rebelle des Disciples de Descartes, & ensuite son plagiaire après sa mort.

Nôtre Philosophe, après être sorti de tous ses procès, se remit à l'étude de la nature des animaux, dans sa solitude d'Egmond. Ce fut alors qu'un Gentilhomme ami de Sorbier l'alla voir, & le pria de lui montrer sa Bibliothèque, & de lui indiquer les Livres de Physique qu'il estimoit le plus. Descartes le mena dans une espèce de Galerie, & tirant un rideau, il lui montra un Veau à la dissection duquel il alloit travailler, lui disant, *Voilà ma Bibliothèque & l'étude à laquelle je m'a-*

*plique le plus présentement.* De la connoissance des Bêtes, il passa à celle du corps de l'Homme, & dès cette année il commença le traité séparé qu'il en fit, & même celui de *la Formation du Fœtus*, bien qu'il n'eût pas achevé celui des Animaux.

L'hiver de 1645, il s'occupa à répondre aux instances de Gassendi contre sa Métaphysique, ayant appris que M. Clerfclier préparoit une édition Francoise de ses Méditations avec les Objections & les Réponses. Il travailla aussi à son Traité de la nature des Passions de l'Ame.

M. Chanut grand ami de Descartes fut envoyé cette année en Suede de la part du Roi de France, & fit naître à la Reine Christine l'envie de lire ses Ouvrages. En 1646. il eut encore quelques disputes avec Roberval au sujet des *Vibrations*, & du Livre de *Pappus* nommé *Aristarque*. Ce fut aussi dans ce tems qu'il écrivit plusieurs lettres à la Princesse (a) Elizabeth sur le Traité de Seneque *de la vie heureuse*, & qui ont été imprimées avec les autres. Regius publia enfin l'Ouvrage dont on a parlé, qu'il nomma *Fundamenta Physicæ*. Comme il y corrigeoit en plusieurs endroits les sentimens de son Maître

que

(a) Fille du Roi de Boheme.

que tout le monde s'imaginoit qu'il suivoit exactement, sans y avoir changé ce dont il avoit été averti, Descartes fut obligé de le desavouer publiquement. On refute ici de Sorbier qui, pour calomnier Descartes, soutient que Regius avoit publié ses Ouvrages, avant que Descartes eût mis les siens en lumière. Cette même année fut établie l'Ecole illustre de Breda; M. Rivet & M. Huygens en furent faits Curateurs, & on y mit des Professeurs, qui y enseignèrent le Cartésianisme. M. Baillet ne manque pas de rendre ici à M. Huygens une partie de ce qu'il mérite.

En 1647. M. Chanut écrivit à Descartes de Suede, & lui manda entr'autres choses qu'on avoit disputé chez la Reine, pour savoir, *quand on use mal de l'amour ou de la haine, lequel de ces deux dérèglemens étoit le pire*, en prenant le mot d'amour au sens des Philosophes. Cela donna lieu à la 35. Lettre du I. Volume, où cette question est examinée. La même année Mess. Rivius & Triglandius deux Theologiens de l'Université de Leide firent soutenir des Thèses dans lesquelles ils imputoient à Descartes de dire; *qu'il faut douter qu'il y ait un Dieu, que Dieu est un imposteur & un trompeur*,

& autres choses de cette nature. Les Amis de Descartes lui conseillèrent de prévenir ces commencemens, qui pourroient avoir d'aussi fâcheuses suites que les affaires d'Utrecht. Il en écrivit une longue Lettre aux Curateurs de l'Université. Les Curateurs assemblèrent tous les Membres de ce Corps, qui ne donnerent à Descartes que la moitié de la satisfaction qu'il demandoit. Cela l'obligea de s'adresser à M. Servient alors Ministre de France à la Haye. Celui-ci en parla au Prince d'Orange; ce Prince en écrivit aux Curateurs, qui firent à peu près ce qu'on pouvoit souhaiter.

Mais Descartes ne fut pas plutôt hors d'affaires qu'on attaqua *Hoydams* Professeur en Théologie, & *Heerebord* Professeur en Philosophie, tous deux Cartesiens. Ce dernier eût bien de la peine de se tirer d'affaires. M. Baillet dit qu'on a crû qu'on étoit venu à bout de faire déposer le premier de son Ministère; mais qu'il paroît que son abdication fût volontaire, & qu'il vécut toujours depuis dans une grande considération parmi ceux du Pais.

Descartes fit un second voyage à Paris au milieu de l'année 1647. Ses Principes étant achevez d'imprimer sur la fin de Juillet, il partit pour Bretagne avec

avec l'Abbé Picot Auteur de la Traduction. Ils retournerent à Paris vers la mi-Septembre, & ses Amis, sans lui en avoir parlé, lui firent obtenir une pension de trois mille livres par an. Les Létres qui lui en furent expédiées portoient qu'elle étoit accordée à ses grands mérites, à l'utilité que sa Philosophie & les recherches de ses longues études procuroient au Genre humain, comme aussi pour l'aider à continuer ses belles expériences. Il retourna en Hollande sur la fin du mois de Septembre avec l'Abbé Picot, qui lui tint compagnie dans sa solitude d'Egmond, jusqu'au milieu du mois de Janvier de l'an 1648.

M. Chanut lui écrivit alors de la part de la Reine de Suede, pour savoir son sentiment sur le *Souverain bien*; il ne manqua pas de répondre, & la Reine l'en remercia par une lêtre que nous n'avons plus. Il répondit aussi à quelques Ecrits qu'on publia contre lui, & à un livre de Regius, qu'il avoit fait imprimer sous le nom de *Programme*, desavouant publiquement les opinions de son prétendu Disciple, de peur qu'on ne les lui imputât.

Cependant il reçut des ordres de la part du Roi, de se rendre à Paris, pour y jouir d'un emploi honorable.

& d'une pension dont on lui envoya, dit-on, les lettres patentes, que plusieurs ont crû différentes de celles dont on a parlé; mais que M. Baillet soutient être les mêmes, ne pouvant comprendre que dans l'espace de sept mois on eût pensé deux fois à donner deux pensions différentes, à un homme aussi peu intéressé & pressé que l'étoit Descartes. Il fut donc à Paris pour la troisième fois en 1648. mais à son arrivée toutes les promesses qu'on lui avoit faites s'évanouirent, & l'on eut bien de la peine à l'y retenir l'espace de trois mois. Il se reconcilia avec Gassendi par l'entremise de \* l'Abbé d'Etrées. Il partit de Paris le lendemain des Barricades, d'où il se rendit à Leide, chez un Gentilhomme de ses amis nommé *Hogbelande*, qui lui aprit qu'il avoit un Disciple considérable en la personne de l'illustre *Clauberge*, qui lui a fait tant d'honneur depuis. De Leide il alla à Egmond lieu de sa retraite ordinaire. Il n'y fût pas long-tems sans apprendre la mort du P. Mersenne arrivée à Paris le 27. de Juillet 1648. M. Baillet en fait l'histoire & l'éloge. Descartes après avoir pleuré un ami si intime, voulut savoir qu'étoient devenues les lettres qu'il lui avoit écri-

\* C'est le Cardinal d'aujourd'hui.

écrites pendant l'espace de dix-neuf ans, & qu'il savoit avoir été soigneusement conservées. Il avoit dessein de les retirer; mais Roberval avoit trouvé le secret de se rendre déjà maître d'une partie de ces lettres, sans avoir voulu les communiquer à M Clerfelier après la mort de Descartes; en sorte qu'il falut les publier sur les minutes qu'il s'étoit réservées, ce qui peut bien avoir fait périr plusieurs Dissertations dont il n'avoit point gardé de copies. Mais on nous apprend que la générosité de Mess. de l'Académie des Sciences a réparé avantageusement le tort qu'avoit fait Roberval, & que le Public profitera de la libéralité de cette Compagnie dans la nouvelle édition qu'on lui prépare de toutes les Oeuvres de Descartes.

La Reine de Suede sollicitée par M. Chamut Résident de France, eut envie d'apprendre la Philosophie de Descartes. Ce Ministre lui en écrivit au mois de Février 1649. lui apprenant que cette Reine souhaitoit de le voir à Stockholm, & d'apprendre ses sentimens de sa bouche. Il lui en écrivit encore deux fois depuis, & dans la dernière lettre il y avoit des instances très-fortes de la part de la Reine, qui avoit déjà donné ordre à un de ses



Amiraux de l'aller prendre dans l'un de ses Vaisseaux, & de le conduire en Suede. Descartes avoit quelque repugnance pour ce voyage ; la froideur du climat, la servitude de la Cour, & plusieurs autres raisons, lui faisoient préférer sa solitude d'Egmond à tous les charmes de la Cour de Suede ; mais M. Chanut, qui fit un voyage en France dans ce tems-là, l'alla voir dans le lieu de sa retraite en passant, & lui leva tous les scrupules que ce voyage lui faisoit naître.

Il s'y disposa donc au mois d'Août, & bien qu'il crût de retourner l'Été suivant, il mit ordre à ses affaires, comme s'il eut eû un pressentiment de ce qui devoit lui arriver. Il fit un état exact de toutes ses dettes, dont il assigna le paiement sur ce qu'il avoit de plus clair & de plus présent en Bretagne & en Poitou. Il fit deux cofres de ses hardes & papiers pour la Suede ; & du reste il en remplit une male, qu'il envoya en dépôt à Leide chez M. de *Hoogelande*, avec ordre de le faire ouvrir en sa présence & en celle de M. de *Bergen*, aux premières nouvelles certaines de sa mort. Il avoit enfermé une lettre dans sa male, par laquelle il marquoit qu'il n'avoit point voulu faire de Testament, pour ne donner lieu à aucune dispute ; qu'il.

qu'il laissoit à ses heritiers tout ce qui lui apartenoit en France , excepté trois contrats de constitutions de rente qu'il avoit transportez à l'Abbé Picot depuis deux ans. Mais il leur fit dire qu'ils n'avoient rien à prétendre en Hollande , puis qu'il n'y laissoit rien qui fût à lui.

Il quitta sa solitude le premier jour de Septembre pour se rendre à Amsterdam, où il donna à Elzevier son petit Traité des Passions à imprimer, & s'embarqua pour Stokholm , où il arriva au commencement d'Octobre, & alla descendre chez Madame Chanut , où il y avoit un appartement tout préparé pour lui, qu'il ne lui fut pas libre de refuser , & qu'il garda jusques à sa mort. Il alla faire la reverence à la Reine le lendemain, & elle le reçut avec une distinction qu'il ne fut pas difficile de remarquer. Le Pilote qui l'avoit amené étant allé rendre compte à cette Princesse de son voyage selon la coûtume, Elle lui demanda quelle espee d'homme il croyoit avoir conduit dans son Vaisseau. *Madame*, répondit le Pilote, *Ce n'est pas un homme que j'ai amené à Vôtre Majesté, c'est un demi-Dieu. Il m'en a plus appris en trois semaines sur la science de la Marine & des vents, & sur*

*Part de la Navigation, que je n'avois fait en soixante ans qu'il y a que je vais sur mer. Je me crois maintenant capable d'entreprendre les voyages les plus longs & les plus difficiles.*

Descartes vit encore la Reine deux jours après. . Elle lui parla du dessein qu'elle avoit de lui fixer un établissement en Suede; mais il ne répondit que par des complimens, se fortifiant dans la résolution qu'il avoit prise d'aller passer le reste de ses jours ou en France, ou en Hollande, ou dans le Palatinat, près de la Princesse Elizabeth son illustre Disciple. Elle prit aussi des mesures pour apprendre la Philosophie de sa bouche, & Elle convint avec lui qu'il se rendroit dans sa Bibliothèque tous les matins à cinq heures. En recompense, elle lui accorda la grace qu'il lui avoit fait demander par le célèbre *Freinshemius*, qui étoit d'être dispensé de toutes les cérémonies de la Cour, & de n'aller au Palais qu'aux heures qu'il plairoit à sa Majesté de lui marquer pour l'entretenir. Mais elle lui donna six semaines pour se reconnoître; avant que de commencer les exercices, qu'elle exigeoit de lui.

De Sorbier a écrit que Descartes tâcha de donner à la Reine du goût pour l'étude de la langue gréque à laquelle

quelle elle s'attachoit sous la conduite d'*Isaac Vossius*, & qu'il lui en parla même d'une manière forte & assez seiche, en présence de ce Savant; mais on est fort porté à revoquer en doute cette particularité. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la Reine prenoit beaucoup de plaisir aux conversations de Descartes, & qu'elle l'obligea même à travailler à mettre en ordre le reste des Ecrits, qu'il n'avoit pas encore publicz, afin de faire un Corps accompli de toute sa Philosophie. Descartes, pour obeir à la Reine se mit à fouiller ses papiers, mais il n'y trouva rien d'achevé. Il n'y avoit que des morceaux imparfaits, dont les plus considérables étoient le *Traité de l'Homme* & celui de la formation du *Fœtus*. Il y en avoit un autre en latin assez important, qui contenoit des règles pour conduire nôtre esprit dans la recherche de la vérité. Il avoit encore fait le *Genie de Socrate*; mais cét Ecrit lui fut enlevé avant qu'il allât en Suede; car il ne se trouva point parmi ses papiers, & on ne fait encore où il est.

Les Grammairiens qui étoient à la Cour tâcherent plusieurs fois de lui rendre de mauvais offices auprès de la Reine & des Ministres; mais ils ne purent réussir. Il se maintint toujours par son

son propre mérite. Cette Princesse fit ce qu'elle pût & employa même l'Ambassadeur de France, pour le retenir à sa Cour. Descartes résista quelque tems; mais enfin charmé des empressements de la Reine, il ne se défendit plus que sur la froideur du Climat. Pour remédier à cet inconvenient, Sa Majesté trouva bon de choisir un bien dans les Terres les plus méridionales de la Cour de Suede acquises par la paix de Munster, soit en Pomeranie, soit dans l'Archevêché de Breme, de lui en faire un revenu d'environ trois mille écus de rente, & de lui donner en propre la Seigneurie de la Terre, en sorte qu'elle pût passer à ses Héritiers à perpétuité. Par ce moyen elle le conservoit dans ses Etats, & pourvoyoit à sa santé en l'approchant du climat de son Egmond auquel il avoit accoutumé son corps.

Descartes vaincu par tant d'honnêteté, n'eut plus de peine à se resoudre; mais une maladie survenue à l'Ambassadeur de France qui se mêloit de cette affaire en retarda l'exécution. L'hiver fut extrêmement rude; & notre Philosophe n'en interrompit point ses exercices près de la Reine. Il continua de se rendre au Palais tous les jours à cinq heures du matin, à tra-

vers.

vers un pont fort long & tout découvert où il étoit pénétré des pointes aiguës du froid, d'autant plus sensibles, qu'il sortoit d'un poêle fort chaud. Il arriva même que la Reine, qui ne pensoit point à cette incommodité, l'obligea dans ce tems-là de l'aller voir encore l'après-midi, pour dresser un projet d'Academie, ou d'assemblée de Savans, qu'elle vouloit ériger à Stockholm. Elle le chargea d'en dresser le plan, qu'il lui porta le premier de (a) Fevrier, qui fût le dernier qu'il eut l'honneur de voir la Reine.

Il retourna à son appartement avec un frisson auquel il crût avoir remédié par un demi verre d'eau-de-vie brûlée, & le lendemain, qui étoit le jour de la Purification, il voulut aller communier à la chapelle de l'Ambassadeur de France. Sur le soir il reprit le mal qu'il avoit senti la veille, & se mit au lit, où il fût pris d'une fièvre continuë avec une inflammation de pœumon, toute semblable à celle que l'Ambassadeur avoit soufferte, & dont il relevoit ce même jour pour la première fois. On a parlé fort diversement de sa maladie, & (b) il y en a eu même qui ont

(a) de l'an 1650. (b) Sorbier Lettr. *Et*  
Disc. in 4. pag. 693.

ont dit, que les Grammairiens jaloux de sa faveur lui avoient fait donner du poison : mais la véritable cause de sa maladie fût le partage de ses soins dans une saison si incommode entre la Reine , & l'Ambassadeur de France malade.

Comme sa maladie étoit toute semblable à celle de ce Ministre, il voulut le faire traiter de la même manière qu'il l'avoit été ; mais la fièvre ayant d'abord saisi le malade au cerveau, il n'eût plus de forces que pour résister à la volonté de tout le monde.

M. du Ryer Medecin de la Reine & François de Nation étoit absent. A son défaut la Reine lui envoya son second Medecin, qui étoit un Hollandois nommé *Weulles*. Il étoit ennemi juré de Descartes depuis les disputes des Theologiens d'Utrecht & de Leide ; il avoit traversé sa venue en Suede de toutes ses forces , & pendant les quatre mois qu'il y avoit demeuré il s'étoit ligué avec les Grammairiens, pour ne lui rendre que de mauvais offices. Il alla voir M. Chanut sur la fin du second jour du mal de Descartes, & lui expliqua les ordres qu'il avoit reçus de la Reine. M. Chanut l'informa exactement de toutes choses. Il lui dit qu'il n'avoit voulu prendre ni remé.

remèdes , ni nourriture , ni Ptisanne , ni aucune autre boisson rafraîchissante depuis le commencement de son mal. Qu'il avoit presque toujours été assoupi jusques à la fin du second jour sans avoir aucun sentiment de son état ; que dans les intervalles de son réveil on lui avoit proposé la saignée , à laquelle il n'avoit point voulu consentir , croyant que son mal n'étoit qu'un Rhumatisme. Le troisième jour , qui fût celui que le Medecin le vit , la fièvre , qui jusques là n'avoit été qu'interne , commença à faire paroître sa violence ; il ne pût plus reposer , & l'inflammation de poulmon qui augmentoit toujours , lui causa des agitations qu'on ne pût arrêter. Il n'avoit voulu voir aucun Medecin , de peur d'avoir affaire à des Charlatans. Il reçut M. Weulles par complaisance pour la Reine ; mais il ne voulut pas consentir à la saignée à laquelle ce Medecin concluoit , sous prétexte que cette operation abrège nos jours , & qu'il avoit vécu quarante ans sans la faire. Le quatrième se passa dans les mêmes difficultez , il ne fût plus en état d'entendre raison , & dès qu'on parloit de le saigner , il disoit aux Medecins dans sa rêverie , *Messieurs , épargnez le sang François.* M. Weulles  
n'a-



n'avoit pas, sans doute, intention de le tuer, mais il jura qu'il ne le gueriroit point malgré lui ; & il se peut faire que le Malade, peu satisfait de son peu de complaisance l'ait dispensé de revenir, comme on l'a lû dans les lètres manuscrites de ce Medecin, & qu'il lui ait dit hors des intervalles de sa raison, que, *s'il devoit mourir, il mourroit avec plus de contentement, s'il ne le voyoit point.* Mais il semble que M. Weulles ne devoit pas s'en offenser comme il fit, vû l'état où se trouvoit le malade.

M. Chanut tâcha inutilement de le persuader, il dit toujours qu'il falloit attendre que le mal vint à maturité, pour deliberer sur les moyens de le guerir. Sur la fin du cinquième l'embrasement s'accrût tellement dans le poulmon, que la maladie fût jugée dès lors incurable. Cependant les Medecins s'assembloient tous les jours ; mais ils n'osoient paroître devant le malade, parce que M. Weulles l'avoit irrité. Monsieur & Madame Chanut étoient les Mediateurs ; mais dès le sixième jour M. Weulles le condamna absolument, sur le raport qu'on lui en fit. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que ceux qui l'approchoient remarquerent, que cet homme qui avoit toujours eu

la tête pleine de Philosophie & de Mathématiques, n'avoit point de rêveries, qui ne tendissent à la pieté, & ne regardassent les grandeurs de Dieu & la misere de l'homme, & que toutes ses rêveries étoient suivies.

Sur la fin du septième jour, la fièvre quitta le cerveau pour se répandre par tout le corps, ce qui le rendit un peu plus maître de sa tête. Il connût sa maladie, & le huitième il commença à sentir sa fièvre. Il reconnût qu'il s'étoit trompé, il se fit saigner de son propre mouvement, se remettant entièrement aux ordres de la providence. Une heure après, le Medecin étant dans la Chambre de M. Chanut, il envoya dire qu'il souhaitoit qu'on réitérât la saignée, sur ce qu'on lui dit, que le sang qu'on lui avoit tiré n'étoit que de l'huile. Le Medecin y consentit, quoi qu'il jugeât que c'étoit trop tard. En effet ces deux saignées ne diminuerent en rien l'ardeur de la fièvre. Persuadé de plus en plus de l'inutilité des remèdes il ne parla que de la mort, & se remit à la direction de son Confesseur. Le lendemain sur le soir, se sentant fort rempli, il demanda qu'on lui fît infuser du tabac dans du vin pour se procurer un vomissement. M. Wculles jugea que le

Le remède étoit mortel en pareil cas à tout autre dont la maladie ne seroit pas désespérée, mais qu'en l'état où il étoit on pouvoit lui accorder tout, après quoi il abandonna entièrement son malade.

Le temperament qu'on prit fût de mêler beaucoup d'eau dans le vin qu'il demandoit, & de n'y laisser le tabac, que jusques à ce qu'il en eût un peu pris le goût. Sur le minuit la connoissance diminua, sa vuë s'éteignit à demi, & ses yeux furent tout égarés. Quelques heures après l'oppression de la poitrine augmenta jusques à lui ôter la respiration. Le matin du neuvième jour, il dit à son Valet de lui aller aprêter des panets, dont il mangeoit avec plaisir, il craignoit que ses boyaux ne se rétrécissent s'il ne prenoit que des bouillons, & s'il ne donnoit de l'occupation à l'estomac & aux visceres pour les maintenir dans leur état. Après en avoir mangé, il fût si tranquille, que la Famille de l'Ambassadeur commença à bien espérer pour son retour. Le malade même crût que sa fin n'étoit pas encore si prochaine. Toute la famille s'étant retirée pour souper sur les dix heures du soir, il voulut se lever & demeurer quelque tems près du feu avec son Valet de cham-

chambre. Mais il sentit bientôt l'épuisement que les deux saignées lui avoient causé, il tomba dans une défaillance, dont étant révenu, il témoigna à son Valet qu'il reconnoissoit que la fin aprochoit. Le Valet effrayé le remit dans son lit. Il courut appeller Monsieur & Madame Chanut, & le P. Viogué Aumonier ; mais quand ils furent arrivez, il ne parloit déjà plus. Le Religieux, qui par le défaut des choses nécessaires ne pouvoit lui administrer l'Extrême-Onction, lui donna la bénédiction. On se mit ensuite à faire les prieres des Agonisans, & elles n'étoient pas achevées, qu'il rendit l'esprit. Ce fût sur les quatre heures du matin 11. de Février de l'an 1650. à l'âge de cinquante trois ans, dix mois, & onze jours.

La Reine de Suede fût sensiblement touchée de cette mort. Elle en versa des larmes & voulut le faire ensevelir au pié des Rois ses Prédécesseurs parmi les Seigneurs de la Cour & les Grands Officiers de la Couronne ; elle resolut aussi de lui faire des funérailles magnifiques à ses dépens. Mais M. Chanut refusa tout cela pour plusieurs raisons. Le convoi se fit le lendemain sans beaucoup de cérémonies, & il ne s'y trouva que des Catholiques  
Ro-

Romains. On l'ensevelit dans le cimetière de l'Hôpital des Orphelins , où l'on enterre les enfans morts en bas-âge , afin , dit l'Auteur , qu'il fût placé près des Corps des *Prédestinez*. On fit le jour suivant l'Inventaire de ce qu'il avoit laissé , & M. Chanut prit sous sa protection particulière les Ecrits concernant les Sciences , qu'il donna quelque tems après à M. Clerfelier son Beaufrere , la propriété lui en ayant été abandonnée par les Héritiers. La Reine voulut lui faire dresser un Mausolée , mais M. Chanut se contenta d'un Tombeau , sur lequel il fit écrire son Epitaphe.

En 1666. M. d'*Alibert* Thresorier Général de France & les autres Cartesiens de Paris penserent à faire transporter le corps de Descartes , pour lui ériger un Tombeau dans sa Patrie. Ils employerent M. de *Terlon* alors Ambassadeur en Suede pour l'exécution de ce dessein. Le Corps fut déterré , & ce qu'il en restoit fût mis dans un cercueil de cuivre , long de deux piés & demi seulement , à la reserve d'un des ossemens de la main , que M. le Chevalier de Terlon voulut garder. Le corps arriva à Paris vers le commencement de Janvier 1667. On choisit l'Eglise de Ste. Genevieve du Mont

Mont pour le lieu du Tombeau ; la cérémonie se fit avec magnificence le 24. de Juin. Mais lors qu'on étoit prêt à prononcer l'oraison funebre, il vint un ordre de la Cour, qui défendit de le faire publiquement. On fit dresser un marbre sur le tombeau contre la muraille, contenant la représentation du Corps de Descartes en sculpture, avec une belle Epitaphe au bas du Buste en François & en Latin. Nous ajouterons pour la fin, qu'on disoit que tout le bien de ce grand Homme se reduisoit à six ou sept mille livres de rente, mais que M. Baillet croit qu'il n'en avoit pas tant.

---

V.

M. CHRISTIANI JUNCKERI;  
*Dresdensis* SCHEDIASMA HISTORICUM, de EPHEMERIDIBUS, sive DIARIIS ERUDITORUM, in nobilioribus Europæ Partibus hætenus publicatis. In Appendice exhibetur Centuria Fœminarum eruditione & scriptis Illustrum ab eodem collecta. C'est-à-dire, *Histoire des Journaux*, Lipsiæ. Sumptibus Joh. Fried. Gleditsch. 1692. in 12. pagg. 444.

I. **L**ES siècles précédens n'avoient pas assez de secours , pour ceux qui entreprenoient d'étudier, & le nôtre en a presque trop. Cette abondance produit une espèce de stérilité, par la confusion qu'elle apporte; & si elle facilite d'un côté les études, elle augmente d'ailleurs le travail, puisque c'est une espèce d'étude nécessaire présentement que de savoir quels sont les differens secours que les Savans nous ont fournis pour étudier; étude à laquelle ceux qui nous ont précédé n'étoient point obligés. On est donc fort redevable à ceux qui nous facilitent cette sorte d'étude, en nous donnant des recueils des Livres qui nous ont indiqué les secours nécessaires pour étudier. C'est ce qui rend l'Ouvrage du P. Labbe, auquel il a donné le nom de *Bibliotheca Bibliothecarum*, fort utile puis qu'il nous apprend quels sont les Auteurs, qui nous ont donné des recueils de Livres sur certaines matieres générales ou particulières, qu'on ne pourroit savoir d'ailleurs qu'avec peine. C'est cela même qui rend recommandable l'Ouvrage dont on vient de donner le Titre, qui contient non seulement le Catalogue mais aussi l'Histoire de toutes ces sortes d'Ouvrages aux.

auxquels on a donné le nom général de *Journaux*, depuis la *Bibliothèque de Photius*, jusques au *Mercurie Historique* de Hollande, & à la *Gazete* politique qu'on a imprimée à Londres pendant quelque tems.

L'Auteur divise toutes ces sortes de *Journaux* en certaines *Classes*. Il en marque la naissance, les Auteurs, les matières principales, l'usage qu'on en peut faire, les adversaires que les Journalistes ont eus, & les loüanges qu'on leur a données. On ne s'engagera pas à parler en détail de tout cela; mais on s'arrêtera un moment sur celui de tous les *Journaux* auxquels nous devons prendre le plus de part, qui est cette *Bibliothèque Universelle*. L'Auteur nous apprend que M. *Meibomius* se plaint, de ce que M. *Le Clerc* a parlé peu avantageusement d'un de ses Ouvrages concernant l'Histoire d'Allemagne. Mais en parcourant la *Bibliothèque Universelle* on n'a rien trouvé de tel. Bien loin de là, M. *Le Clerc* a donné un Extrait assez long dans le Tome V. d'un assez petit ouvrage de cet Auteur, & la maniere dont il en parle fait bien voir l'estime qu'il en fait. Il est vrai d'ailleurs qu'il a toujours crû, que les Historiens anciens



que M. Meibomius a recueillis, étoient fort utiles à faute d'autres & que par conséquent les recueils qu'on en faisoit ne pouvoient être que très-nécessaires. On ne voit pas que celui qui a donné l'extrait de ces recueils dans le Tome XI. de cette Bibliothèque en ait eu un autre sentiment ; & en tout cas la faute ne sauroit être imputée à M. Le Clerc, puisqu'il a déclaré, que non seulement il n'avoit aucune part à ce Volume mais que même il ne l'avoit jamais vu avant qu'il fut imprimé. On reproche aux Auteurs de la Bibliothèque une autre chose, dont il ne leur sera pas facile de s'excuser, en cas que ce soit une faute. C'est qu'on les accuse de juger fort souvent des Auteurs, de les relever en diverses occasions, & d'en parler quelquefois assez mal. Ils se sont déjà justifiés de cette accusation, en faisant voir, que pour représenter un Auteur tel qu'il est, il faut proposer ses fautes, aussi bien que ses beaux endroits, & que la fidélité de l'Histoire le demande. Il faut encore dire, qu'on doit supposer que tout homme qui se mêle d'écrire, a de l'amour pour la vérité. Cela étant, un Auteur ne sauroit se fâcher, lors qu'on lui mon-

montre qu'il s'en est écarté , pourvu qu'on le fasse dans toutes les règles de la civilité & de la modestie ; ou s'il le trouve mauvais, il marque dès-là qu'il a plus d'amour pour sa propre gloire que pour la vérité , & que par conséquent il est digne de la censure dont il se plaint.

On doit ajouter à cela , que si l'on a parlé mal de quelques mauvais Auteurs ; c'est qu'effectivement ils étoient si dignes de mépris , qu'on n'a pas crû que les jugemens des Lecteurs pussent être partagez sur l'opinion qu'on en devoit avoir. Ce seroit une loi bien injuste, si la qualité & le nom d'Auteur méritoit à l'abri de la censure : dans un Livre imprimé, des choses, qui auroient été généralement condamnées , si l'Auteur se fut contenté de les proposer de vive voix dans une conversation particulière.

II. POUR faire voir, au reste, combien il est utile au Public de marquer les fautes d'un Auteur , lors qu'un Journaliste se trouve mieux instruit que lui , on n'alléguera pour exemple, que le livre même de M. *Junkers*, duquel on parle présentement. On a déjà dit que cet Ouvrage est nécessaire ; mais il faut ajouter qu'il le seroit beaucoup plus , si celui qui l'a

fait avoit été mieux informé ; puis qu'il a commis diverses fautes , qui empêchent qu'on ne puisse faire fonds sur ce qu'il écrit , à moins qu'on ne les corrige. En parlant par exemple , de l'*Histoire des Ouvrages des Savans*, qu'on fait être de M. de *Beauval Avocat* , il dit que c'est un Ministre François Réfugié qui en est l'Auteur , & que si on lit dans le titre *par M. B. \*\* Docteur en Droit*, ce n'est qu'afin de se mieux cacher. Que ce Ministre qui est l'Auteur de cét Ouvrage est le même qui a écrit contre M. de *Meaux* & contre *Baronius* , contondant ainsi trois personnes fort différentes : il est vrai qu'il semble qu'on doive lui passer cét Article ; il est assez rare de voir une seule famille si seconde en Auteurs célèbres , il faut en être bien instruit , pour ne s'y pas tromper.

Mais je ne sai où il a puisé , que les premiers Auteurs de la *Bibliothèque Universelle* sont deux Suisses. Tout le monde sait que le premier est de Genève & l'épithète de \* *Refugié* , qu'il donne au second , pouvoit lui faire soupçonner raisonnablement qu'il étoit François. Il n'est pas mieux informé quand il érige en Docteur en Droit le Continuateur de cét Ouvrage : si l'Au-  
teur

teur n'a point affecté d'y mettre son nom, il n'a pas pris non plus beaucoup de soin de se cacher, & il étoit assez facile de le déterrer. On ne s'arrêtera point à diverses autres fautes qui se trouvent dans cet Ouvrage comme lorsqu'il change *J. C. de la Croix*, en *Job. Conradus*, &c. on peut dire en général, que presque toutes les fois que l'Auteur a voulu deviner, il a assez mal réussi.

III. APRES l'Histoire des Journaux, on trouve dans le même Volume, le nom de cent Femmes Savantes, par ordre Alphabetique. La plupart de ces Savantes sont Françaises, & tirées du *Mercur Galant* où elles ont inséré quelques uns de leurs Ouvrages. En parlant de celles qui entendent les Langues Orientales, il auroit pû en marquer un beaucoup plus grand nombre, tant de Françaises que principalement de Hollandoises. Ce n'est point une chose rare aujourd'hui, de trouver dans plusieurs Villes de Hollande des Dames, qui entendent fort bien la langue Hébraïque.

## V I.

**De PRIMI PECCATI INTROITU**, *sive de LAPSU Angelorum & hominum TENTAMEN*, quo ratio reddatur *Amico Postulanti*. Auctore **BRYANO TURNER**, S. T. B. *Rectore de Solderen. Oxon.* C'est-à-dire, *Essai de la chute des Anges & des Hommes.* Londini. Impensis Gualteri Kettilby. 1691. in 4. pagg. 68.

**T**OUT le monde sait, qu'il n'y a point de matiere dans toute la Theologie plus difficile à expliquer, que celle de la chute des Anges, & de nos premiers Parens. L'Ecriture nous assure bien, qu'elle est arrivée, & l'expérience ne nous laisse aucun lieu d'en douter, mais ni l'une ni l'autre ne nous fournissent que très-peu de lumieres, pour savoir la maniere en laquelle la chose est arrivée, ni même pour pénétrer fort avant dans la nature du premier peché. Il est vrai que cela ne paroît pas tout à-fait nécessaire; la chute des Anges ne nous regarde que de loin, & pour celle de nos premiers Parens qui nous touche de plus près, il est beaucoup plus utile, de rechercher comment nous pourrions  
nous

nous relever d'une chute dans laquelle nous sommes engagez, que de savoir comment *Adam & Eve* sont tombez, & par que's moyens ils nous ont communiqué leur corruption.

Cependant cette dernière recherche n'est pas inutile. Nôtre Auteur, pour la recommander, nous apprend dans sa Préface, qu'elle peut servir, 1. à faire voir que Dieu n'est en aucune manière l'Auteur du Peché, bien qu'il ait produit des Creatures intelligentes, qui sont devenues pécheresses; 2. à diminuer l'orgueil des hommes, en faisant voir que cet orgueil est la première source de tous les pechez qui sont dans le monde; & 3. à nous faire aimer l'humilité que *Jesus-Christ* a recommandée, comme la base de toutes les autres vertus, & le fondement de nôtre régénération.

I. A P R È S une courte Préface M. *Turner* entre en matière, & établit d'abord les principes suivans. (1) Qu'il y a de mauvais Anges. (2) Que l'Écriture & l'expérience sont les deux seules sources d'où nous devons puiser la connoissance que nous en avons. (3) Qu'il y a quelque subordination entre eux, comme cela paroît par ce qui est dit *Daniel* x. 13. *Apocal.* xii. 7. (4) que bien que tous les Anges qui

T 5

sont

sont tombez soient appelez également *Démons & Diables*; il y en a pourtant un qui a été & qui est encore aujourd'hui le Chef de tous les autres, à qui le nom appellatif de *Diable* est devenu comme propre, & que c'est lui que l'Ecriture appelle le *Prince des Démons*, le *Dieu de ce Siecle*, le *Prince de la puissance de l'air*. (5) Qu'on ne sait pas si tous les Anges qui sont tombez avec lui étoient du même Ordre de la Hierarchie céleste, savoir de celui dont il avoit été fait le chef, ou s'il y en eut aussi quelques uns des autres Ordres, qui se joignirent à eux; mais que ce qu'il y a de certain, c'est que le nombre en fut fort grand, comme cela paroît par ce qui est dit Marc v. 9. (6) que le péché ne peut tirer son origine que d'une Creature intelligente, finie, & qui pouvoit tomber; que la chute des Anges a précédé celle des hommes; & que *Lucifer* ou le Chef de ces Apostats, a engagé les autres dans sa faute. (7) Que l'état dans lequel les Anges & les Hommes ont été créés étoit un état d'épreuve, saint à la vérité, mais non pas si parfait qu'il ne leur fût possible de pécher; & que s'ils eussent persisté dans l'état d'innocence, pendant tout le tems, qui leur avoit été fixé pour leur épreuve, ils

auroient aquis de certains degres de perfections, qui les auroient affermis dans le bien, & rendu même impeccables. Qu'il y a apparence que cèt état d'épreuve a fini à l'égard des Anges, lors que les uns ont commencé à pecher, & formé le dessein d'engager les Hommes dans leur rebellion; & que les autres, conservant leur integrité, n'ont point consenti à la revolte de leurs semblables. Il est fort probable de même, que l'état d'épreuve de l'homme auroit fini dès le moment qu'il auroit résisté à la tentation du démon, & que dès ce moment-là, il auroit été confirmé dans le bien, de la même maniere que les bons Anges l'ont été.

Dans cèt état d'épreuve, qu'on peut appeller un état de bonté, mais non pas un état de perfection; les Anges & les Hommes avoient une liberté d'indifférence, qui pouvoit acquerir tous les jours de nouvelles forces par l'experience pour se confirmer dans le bien, jusques à ce que s'y étant attaché fortement, la volonté auroit aimé tellement son object, qu'elle n'auroit plus eu qu'une liberté de *spontanéité*, comme on parle, & n'auroit plus été capable de ne l'aimer point; ce qui fait la perfection de la volonté,



#### 434. *Bibliothèque Universelle*

qui est d'autant moins parfaite, qu'elle est plus indifférente. Mais si la volonté s'éloigne de son devoir ; de libre qu'elle étoit d'une liberté d'indifférence, elle devient l'esclave du vice

C'est dans le seul état d'indifférence que l'homme est capable de récompenses ; de là vient que ne pouvant concevoir, que Dieu ait créé des creatures intelligentes sans les rendre capables de récompenses ou de peines, on ne peut concevoir aussi, qu'il les ait créées sans cette liberté d'indifférence. Que si l'on demande à l'Auteur, en quel état la Redemption a remis les hommes ; il répond que c'est dans cet état d'épreuve, où par les secours que la grace leur fournit, ils deviennent capables de se repentir, d'endurcis dans le mal qu'ils étoient auparavant.

II. CES principes étant posez, l'Auteur passe à l'explication du peché des Anges, & établit d'abord, que le premier peché de Lucifer a été l'orgueil, c'est-à-dire, une attention & une réflexion secrète sur ses propres merites, accompagnée d'une joye intérieure, & d'un certain applaudissement criminel ; ce qu'il prouve, 1. Par la considération de la nature des Anges.  
2. Par

2. Par le temoignage de l'Ecriture. 3. Par la conduite que les Anges ont tenue après leur chute. 4. Par l'état dans lequel le Sauveur, qui a eu pour but d'abolir les œuvres du Diable, est venu dans le monde, état d'humilité & d'abaissement.

Or il n'est pas difficile de comprendre comment Lucifer a pû tomber dans ce crime; il est facile de s'imaginer, qu'ayant parcouru tout l'Univers, & n'y ayant point trouvé de Creature plus excellente, que lui-même; comme il étoit encore sans experience, bien loin d'en glorifier l'Auteur de son être, il se soit applaudi à lui-même; & ait senti une secrète joye à la vue de ses perfections. Comme il n'étoit point sur ses gardes, il se plût trop, par une espece d'inadvertance, dans cette réflexion sur soi-même, & en oublia son Createur.

Ce premier pas vers le crime, fût bientôt suivi d'un second. Dieu avoit établi une espece d'Aristocratie parmi les Anges, les ayant divisez en certains Ordres, & ayant donné des chefs à chacun de ses ordres. Mais Lucifer qui étoit, sans doute, un des plus excellens & des premiers de tous ces chefs; ayant conçu une trop bonne opinion de soi-même, forma le dessein,

de devenir le Chef de toutes ces Créatures intelligentes. Il leur fit apparemment l'éloge de ses perfections, & sans vouloir les obliger à secouer l'empire des Archanges auxquels ils avoient été soumis, il voulut les porter à le reconnoître, s'il faut ainsi dire, pour leur Généralissime, sans penser néanmoins à vouloir se soustraire à l'empire du grand Maître, comme l'ont prétendu quelques uns. C'est ce que semble marquer clairement l'Apôtre *S. Jude* vers. 6. par ces paroles. *μη περιμενετε τιν ιαυτων αρχην*, qu'il faut traduire selon notre Auteur, *n'ayant point gardé leur propre Empire*; c'est-à-dire, que non content de l'Empire qui lui avoit été assigné, Lucifer en voulut obtenir un plus considérable.

L'Apôtre ajoute *απολιπομεν τε ιδιον ιεστηριον*, que l'on traduit ordinairement, comme s'il avoit voulu dire, que ces Anges ont été chassés du Ciel qui étoit leur domicile, pour être relegués dans les enfers. Mais on ne prend pas garde, qu'il ne s'agit pas là de la peine de ces Anges Apostats, puis qu'il en est parlé dans la suite; mais de leur péché, qui consiste, non à avoir abandonné le Ciel, d'où ils ont été chassés malgré eux, mais à avoir quitté leur *Station*; c'est-à-dire,

re , le poste où ils avoient été établis , pour en aquerir un plus considerable.

On ne croit pas pourtant que Lucifer & ses Anges , aient voulu s'emparer de l'Empire universel par force. On s'imagine au contraire, qu'ils appellèrent tous les autres Ordres d'Anges à une espee de Concile œcumenique ; qu'ils leur promirent , qu'on leur conserveroit tous leurs privilèges, qu'ils ne perdroient rien de leurs droits, qu'on ne changeroit, quoi que ce soit, dans leur maniere de vivre ; & qu'ils en retireroient même de grands avantages. On croit que c'est là l'idée que S. Jude , & S. Pierre nous donnent du peché des Anges Apostats ; & c'est ce qui fait qu'on examine avec soin ce que ces Apôtres en ont dit.

Mais comment est-ce que Lucifer engagea tant d'autres Anges dans son crime ? Voici ce qu'en pense M. Turner. Un Prince ne sauroit agrandir son Empire, qu'il n'en revienne du profit à ses favoris. Quand la Republique Romaine se fut rendue la Maîtresse du Monde , un simple Bourgeois de Rome , contoit des Rois parmi ses Vassaux , & il suffisoit d'être membre du Senat, pour avoir un train plus superbe, qu'aucun Prince de l'Asie. Il

Il y a donc de l'apparence que Lucifer persuada aux Anges sur lesquels il avoit été préposé, & peut-être à quelques autres, que leur Autorité & leur gloire en augmenteroit de beaucoup, & qu'ils se partageroient l'Empire des diverses parties de l'Univers. L'Auteur nous donne même une ébauche du Discours qu'on peut s'imaginer qu'il leur fit, dans lequel il ne manqua pas de leur faire valoir l'excellence de leur être, par dessus celui des autres Créatures.

Ce discours produisit facilement son effet sur des Créatures, qui quoi qu'intelligentes, n'avoient point encore d'expérience. Elles donnerent dans le piège, mais non pas d'une manière également criminelle, ce qui fait que l'Écriture met toujours de la différence entre les Démon, & qu'elle nous dit expressément qu'il y en a de pires les uns que les autres.

Les Démon ayant été releguez dans les Enfers, les bons Anges qui avoient conservé leur intégrité furent confirmez dans le bien, pour récompense de leur vertu. Lucifer le fût, & voyant qu'il n'avoit pu venir à bout de se soumettre ces Créatures célestes; il se tourna du côté de la seule Créature intelligente qu'il pouvoit soumettre, qui.

qui étoit l'homme, & forma le dessein de se l'assujettir. Il assemble son Conseil ; on y délibère sur ce sujet ; on ne trouve pas qu'on puisse le faire ou par force, ou par menaces, une Creature innocente n'étant pas susceptible de crainte. Tous conviennent qu'il faut employer la ruse, parce que la simple innocence est ordinairement beaucoup credule & peu précautionnée. Lucifer espère, par ce moyen, d'aquerir l'empire du monde sublunaire ; après s'être assujetti celui qui en est le Maître, & de se faire adorer par toute la Terre, sous le nom des fausses Divinitez des Nations.

III. IL ne reste donc plus qu'à expliquer la manière dont le Démon s'y prit pour séduire nos premiers Parens, & comment il est possible qu'ils se soient laissé tromper. L'Auteur établit encore pour ce sujet quelques principes. 1. Que l'Ecriture ne nous raconte la plupart des Histoires, que d'une manière fort abrégée, & que dans l'histoire de la Tentation en particulier, on peut avec justice suppléer ce qu'on reconnoît évidemment avoir été supprimé. 2. Qu'on donne ordinairement aux vertus & aux bonnes qualitez du premier homme, un degré de perfection qu'elles n'avoient point dans le pre-

premier moment de sa Creation. Qu'elles devoient croître & se perfectionner avec le tems, & que l'Homme avoit été créé dans un état d'épreuve. 3. Que la défense de manger du fruit de l'arbre de science de bien & de mal, avoit été faite à l'homme, pour éprouver quel usage il feroit de la liberté de sa volonté. Que cet arbre avoit été ainsi appelé, parce qu'il devoit en arriver du bien à l'Homme s'il s'abstenoit d'en manger du fruit, & du mal s'il en mangeoit; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse croire qu'il avoit une vertu Physique de causer du mouvement dans le sang, & de porter à la volupté. Or il n'y avoit rien de si propre, pour éprouver la liberté d'indifférence de l'homme, que de lui proposer l'abstinence d'une chose indifférente en elle-même, puis que c'est principalement dans ces occasions qu'une telle liberté peut se déterminer absolument d'un côté ou d'autre; n'y ayant plus que la seule volonté du Législateur qui la déterminât à l'un des deux partis.

Mais de peur qu'on ne dise que Dieu avoit tendu un piège à l'homme, en lui défendant sur peine de mort comme un crime une chose indifférente en elle-même, l'Auteur remarque, que Dieu n'avoit rien oublié pour retenir sa Créature

ture dans son devoir ; que non seulement il avoit ajouté la menace de le faire mourir à sa défense, mais qu'il lui avoit aussi promis la vie s'il ne mangeoit point du fruit de l'arbre défendu ; puis que de ces paroles , *au jour que tu en mangeras tu mourras* , il est facile de conclurre ; *si tu n'en manges point, tu ne mourras point, mais tu vivras*. C'est tout ce que Dieu pouvoit faire, pour retenir l'homme dans son devoir ; à moins que de changer sa nature. L'Auteur même veut qu'on regarde cette défense de Dieu, plutôt comme un avertissement charitable qu'il donne à une Creature, qui sortant tout fraîchement de ses mains, n'a point encore d'expérience , que comme un commandement rigoureux.

Pour ce qui regarde le détail de la Tentation, M. Turner ne doute point que le Démon ne se soit servi du Ministère du serpent , puis que l'Écriture est expresse sur ce sujet , & il soutient qu'il marchoit au commencement le corps à moitié élevé.

La Femme ne fût point épouvantée de la vue du serpent , parce qu'il n'y avoit point alors entre cet animal & l'Homme la même inimitié que Dieu y a mise depuis. Elle ne fût point surprise de l'entendre parler ; parce que  
n'é-



n'étant pas née Philosophe , elle ne savoit pas encore que les Animaux ne parlassent point. *Je confesse* , dit l'Auteur , *que la Loi morale étoit écrite dans leur cœur ; mais je ne crois pas que Dieu y eût imprimé au cours de Physique.*

Moyse commence ainsi le discours du serpent à la femme , *est-il vrai que Dieu ait dit que vous ne mangeassiez point de tout arbre du Jardin ?* mais notre Auteur croit , selon le principe qu'il a établi , qu'il y a beaucoup d'apparence , que ce ne furent pas là les premières paroles du Tentateur à la femme ; il s'imagine qu'avant que d'en venir là , ils avoient déjà visité le jardin ensemble , qu'ils avoient , s'il faut ainsi dire , fait quelque tour d'allée , & que la Femme lui montrant les diverses plantes qui y étoient , lui avoit montré par occasion , celles dont Dieu leur avoit permis de manger & celle qu'il leur avoit défendue. Que ce fût sur cela que le Serpent lui dit , *est-il vrai que Dieu vous ait dit que vous ne mangeassiez point de tout arbre du Jardin ?* Ce fut alors que le serpent commença la tentation , non en s'opposant directement à ce que Dieu avoit défendu ; mais en demandant à Eve ce qui en étoit. Celle-ci croyant que le Serpent n'avoit pas bien compris ce qu'elle

qu'elle devoit de dire ; lui répondit, qu'il leur étoit permis de manger de tous les fruits du jardin, à l'exception de celui de l'arbre de science de bien & de mal, qui les feroit mourir s'ils en mangeoient. Le Serpent répondit qu'ils ne mourroient point ; mais qu'au contraire dès qu'ils en mangeroient ils seroient comme des Dieux ou comme des Anges sachant le bien & le mal. C'est-à-dire, qu'au lieu de cet état d'ignorance dans lequel ils étoient, & du tems qu'il leur faudroit employer pour aquerir la connoissance de toutes choses ; ils l'aquerroient dans un seul moment dans un degré de perfection, par le moyen de ce fruit. Eve qui n'avoit point de science infuse, & qui étoit née avec un desir naturel de connoître toutes choses, qui voyoit d'ailleurs que le fruit de cet arbre étoit très-beau, & qu'apatemment il étoit très-bon à manger ; se persuada sans peine qu'il n'avoit pas été mis dans le jardin inutilement. Il semble donc que la curiosité ait été le premier pas de la femme vers la desobéissance ; que cette passion l'ait fait aprocher plus près de l'arbre, que la beauté du fruit ait continué à l'ébranler, & qu'enfin la persuasion où elle étoit que ce fruit avoit un goût excellent, l'ait portée à en pren-

prendre & à en manger. L'Auteur croit que ces desirs si violens dont les femmes grosses sont si souvent agitées, sont une suite naturelle de celui de notre première Mere à l'égard du fruit défendu, qui lui parut si beau à voir & si délicieux pour le goût.

Pour ce qui regarde Adam; bien que l'Ecriture se contente de dire, qu'Eve lui donna du fruit, & qu'il en mangea; il y a apparence, que cela ne se fit pas si facilement; mais qu'elle lui allegua toutes les raisons qu'elle avoit apprises du serpent, & qu'elle l'en pressa outre cela, par la tendresse qu'il avoit pour elle. Ce fût donc par un effet de complaisance, & par tous les autres motifs alleguez ci-dessus, qu'Adam commit le même crime que sa femme, & comme ce fût la complaisance qu'il eut pour elle, qui lui fit faire le premier pas vers la déobéissance; l'Auteur croit que c'est de là, que vient cette foiblesse, & cette complaisance aveugle qu'ont ordinairement les hommes pour les femmes. Ce sont là les principaux moyens dont M. Turner croit qu'on se peut servir, pour rendre facile à concevoir la Chûte des Anges & de l'homme, qui paroît si difficile dans les Systèmes ordinaires, en les supposant dans

Pétat de perfection , dans lequel on a accoutumé de les concevoir.

---

VII.

ANGLICANI *novi* SCHISMATIS  
REDARGUTIO, *sen Tractatus ex*  
*Historicis Ecclesiasticis , quo ostendi-*  
*tur Episcopus, injustè licet depositus, Or-*  
*thodoxi suecessoris communionem nun-*  
*quam refusisse. Græcè & Latinè ex*  
Cod. MSo. Editore HUMFREDO  
HODY SS. T. B. Coll. Wadb. in  
Acad. Oxon. Soc. C'est-à-dire, Cen-  
sure du nouveau Schisme d'Angleter-  
re. Oxonii , è Theatro Sheldonia-  
no, 1691. in 4. pagg. 55.

**L**ES Révolutions arrivées en An-  
gleterre ont causé par accident la  
déposition de quelques Evêques , qui  
n'ont pas voulu prêter les nouveaux  
sermens qu'on exigeoit d'eux. Il y a  
apparence que ces Evêques déposés  
se sont séparés de la communion de  
l'Eglise Anglicane , & qu'ils ont en-  
trainé avec eux quelques uns de leurs  
Partisans. C'est , sans doute, ce que  
M. Hody appelle le nouveau Schisme  
d'Angleterre , & c'est pour en faire  
voir l'injustice, & pour porter les E-  
vêques

vêques séparez à la réunion , qu'il a jugé à propos de faire imprimer le *Traité* dont on vient de lire le *Tître*. Il est d'autant plus fort , que sans entrer dans l'examen de la cause de ces Evêques , il fait voir , par l'exemple de l'Ancienne Eglise , que quand ils auroient été injustement déposez , cette raison ne doit pas les obliger de se séparer de la communion de ceux qui leur ont été substituez.

Ce *Traité* a été tiré d'un Manuscrit assez ancien de la Bibliothèque *Bodleienne* qui est à Oxford , rassemblé dans un Volume , où il y a plusieurs *Traitez* Historiques , quelques Recueils , & le Catalogue des Patriarches de Constantinople , Ouvrages attribuez à *Nicephore de Calliste* , ce qui fait croire à M. Hody , que ce *Traité* qu'il nous donne en Grec & en Latin , pourroit bien être du même Auteur. Pour appuyer sa conjecture , il remarque que *Nicephore* vivoit sur la fin du treizième Siècle , ou au commencement du quatorzième , & que l'Auteur du *Traité* ne cite aucun Auteur qui ait vécu après le milieu du treizième Siècle , & n'allègue aucun exemple plus nouveau que la fin du douzième. Il paroît d'ailleurs que cet Auteur vivoit sous la dépendance des Patriarches de  
Con-

Constantinople , de même que Nicephore.

Quant à l'Ouvrage même, c'est ou une Homelie que l'Auteur prononça dans quelque assemblée d'Evêques, ou un Discours recité dans une Ecole par quelque Professeur en histoire, à l'occasion d'un Schisme survenu dans l'Eglise de Constantinople, parce que le Patriarche avoit été déposé, & qu'on en avoit mis un autre à sa place. Pour faire voir combien cette conduite étoit contraire à la pratique de toute l'ancienne Eglise, l'Auteur ramasse sans beaucoup d'art, ni sans employer aucuns traits d'éloquence, un grand nombre d'exemples de Patriarches & d'Evêques, qui ayant été déposés, n'ont pas laissé de demeurer dans la communion de ceux qu'on avoit mis à leur place; & marque les Historiens d'où il a puisé les exemples qu'il cite. Celui qui nous donne cette Edition y a ajouté quelques petites notes; & a joint dans la Preface quelques exemples remarquables à ceux que son Auteur a citez. Le principal est celui de *S. Chrysostome*, qui fût chassé de son Siege & envoyé en exil très-injustement, comme tout le monde en convient. Car dans le moment qu'il alloit être déposé, il disoit aux Evêques de

*Tome XXII.* V *son*

son parti, (a) priez, mes Frères, & si vous aimez Jesus-Christ, que personne n'abandonne son Eglise à cause de moi : & dans la réponse qu'il fit à un Evêque qui plaignoit son malheur. (b) Il suffit, mon Frere, n'en dites pas davantage ; mais, ainsi que je vous l'ai dit, n'abandonnez point vos Eglises ; car le Ministère de la prédication n'a pas commencé par moi, & ne finira pas en moi.

(a) Εὐχαῖται, ἀδελφοί, καὶ εἰ φιλοῦτε τὸ Χριστὸν, ἵνα μὴ τις ἀπολείπῃ τὴν ἐκκλησίαν ἕνεκα ἐμοῦ. (b) Ἀρεῖ, ἀδελφε, μὴ πολλὰ λέγῃς, ἀλλ' ὅ ὅτι, τὰς ἐκκλησίας οὐκ ἔστιν ἀφ' ἧς ἔδ' ἀπ' ἐμοῦ ἤρξατο τὸ διδασκαλεῖον, ὅτι εἰς ἐμὲ ἐπιδύνηται.





**BIBLIOTHEQUE**  
**UNIVERSELLE**  
**ET**  
**HISTORIQUE**  
**DE L'ANNEE 1692.**

---


**J U I N.**

**VIII.**

**NOUVELLE BIBLIOTHEQUE**  
**DES AUTEURS ECCLESIAS-**  
**TIQUES, Contenant l'Histoire de leur**  
*Vie, le Catalogue, la Critique, & la*  
*Chronologie de leurs Ouvrages; un Som-*  
*maire de ce qu'ils contiennent, un Juge-*  
*ment sur leur Stile & sur leur Doctrine,*  
*& le Dénombrement des différentes E-*  
*ditions de leurs Oeuvres. Par Mre*  
**ELLIES DU PIN, Docteur de la**  
*Faculté de Paris, & Professeur Royal,*  
*Tome VI. des Auteurs du VII. & du VIII.*



*S'écle de l'Eglise. Avec une Réponse aux Remarques des Peres de la Congrégation de S. Vannes, sur le premier Tome de cette Bibliothèque. A Paris in 8. & à Mons aux depens des Huguenots. 1692. in 4. pagg. en tout 255.*

M.  U P*n* commence à entrer dans des Pais stériles, où il lui faut faire bien du chemin, avant que de trouver quelque chose digne de remarque. Aussi les parcourt-il fort vite; & à peine le VII. & le VIII. Siècle ont-ils pu lui fournir de matiere pour un fort petit Volume. Voici l'idée qu'il nous donne de ces deux Siècles. Bienqu'ils nous fournissent des Auteurs qui méritent de n'être pas négligés, il est vrai que la plupart ne sont que des Compilateurs, des Copistes, ou des Imitateurs. Il y a pourtant encore dans quelques uns de l'érudition, du discernement, du bon goût; & même quelquefois de l'éloquence & de l'élevation. Ce fût alors qu'on commença à rediger la doctrine de la Religion en un corps de Science. La Discipline fort relâchée par le dérèglement de plusieurs Chrétiens, & particulièrement des Ecclésiastiques, fût maintenüe par plusieurs beaux Canons des Conciles.

L'E.

L'Eglise d'Espagne en fit un grand nombre dans le Septième Siècle, & celle de France dans le huitième; mais il falut les appuyer de l'autorité des Souverains, pour les faire observer à des peuples, qui étoient très-peu dociles. L'Eglise d'Angleterre fournit de grands Hommes, & fit aussi de belles loix. L'éloquence des Grecs dégénéra beaucoup, & leurs Sermons ne furent plus que des Déclamations pleines de Phébus & de Galimathias; leurs Traitez dogmatiques devinrent secs & stériles. La Penitence publique fût plus rare, & les secretes plus fréquentes. Les Confessions auriculaires pour toutes sortes de pechez furent fort communes. Les Papes devinrent de puissans Seigneurs temporels, & leurs missions servirent à étendre leur Autorité spirituelle. Il y avoit beaucoup d'ignorance & de licence dans tout le Clergé. Les Princes furent obligez de travailler à le réformer, & quelques Evêques, pour arrêter le torrent, firent vivre leurs Ecclesiastiques dans un Cloître en commun, comme des Religieux, ce qui donna lieu à l'institution de l'Ordre des Chanoines Réguliers. *Chrodegand* Evêque de Meis semble en avoir été l'Instituteur ou le Restaurateur. Il y avoit beaucoup de super-

stitution parmi le Peuple, & peu de solide dévotion.

I. S. *Isidore* paroît à la tête des Auteurs du VII. Siècle.

I. Il étoit fils de *Severien*, & petit-fils de *Theodoric* Roi d'Italie. Il fut fait Evêque de Seville vers l'an 595, & mourut en 636. Il a fait un grand nombre d'Ouvrages que M. du Pin divise en cinq Classes. Dans son Livre des *Etymologies*, il fait un Catalogue des Livres de l'Ancien & du N. Testament, dans lequel il met dans le quatrième rang des Livres Canoniques de l'Ancien Testament, l'*Ecclesiastique*, la *Sagesse*, *Judith*, *Tobie*, & les deux Livres des *Maccabées*. Dans son Livre des *Offices*, il distingue trois sortes de Bâême; d'eau, de sang, & de larmes. Il remarque qu'afin que le Bâême soit valable, il doit être conféré au nom & sous l'invocation des trois Personnes de la S. Trinité. Que c'est Dieu qui bâtize, & non pas l'homme; qu'il n'importe que ce soit un Hérétique qui le confere; qu'il remet aux Enfans le péché originel, & que s'ils mouroient sans l'avoir reçu, ils seroient exclus du Royaume des Cieux. Que les Evêques & les Prêtres sont les Ministres de ce sacrement. Cét Auteur avoit beaucoup de lecture, mais il n'avoit pas tant

tant de beauté ni d'élévation d'esprit. Son stile n'a rien de recommandable que sa netteté ; il n'est ni éloquent, ni poli. Ses propres pensées sont souvent fausses, & il ne fait pas un bon choix de celles des autres. Il se contente d'une science superficielle, il n'a approfondi point les matieres, il ne remarque que ce qu'il y a de plus trivial ; & se trompe assez souvent. Tout cela n'empêche pas qu'il n'ait passé pour un prodige de Science & pour un oracle.

2. *S. Columban* Moine du Monastere de Benchor en Irlande est le troisieme Auteur dont on parle. Le principal de ses Ouvrages est sa *Regle*, qu'on dit être très-sage & très-instructive, parceque ne se contentant pas d'y prescrire des Réglemens ; il en fait voir encore l'utilité. Mais il faut avouer que dans son *Penitentiel* qui suit sa *Regle*, il y a des choses bien extraordinaires, & qui paroissent d'une sévérité bien outrée ; il veut, par exemple, que celui qui n'aura pas dit *Amen* à table, ait six coups de fouet ; de même que celui qui parle au Refectoire, qui ne se sera pas empêché de tousser au commencement d'un Pseaume, qui aura touché des dents au Calice, ou soupiré pendant l'Office. Ceux qui auront par-

lé rudement , ou répondu à leur supérieur, sont condamnez à cinquante coups de Foûet.

3. Il paroît par le penitentiel d'un certain Abbé *Cumian* ou *Cumin*, que la confession des pechez secrets , & même des pensées & des desirs étoit en usage dans ce tems là. Qu'il étoit encore défendu de manger des bêtes étouffées & du sang, de même que de se marier le jour du Dimanche; que l'on souhaitoit que ceux qui étoient mariez s'abstinssent de l'usage du mariage trois jours avant la Communion, & que ceux qui contractoient de secondes nôces étoient encore mis en penitence.

4. On attribüë à S. *Eloi* Evêque de Noyon des Sermons, qui contiennent plusieurs choses assez remarquables. Dans le second, qui est pour le jour de la Purification , l'Auteur , quel qu'il soit, dit que l'usage de tenir dans cette fête des cierges allumez pendant la Messe , tire son origine des Romains, qui après avoir exigé de cinq en cinq ans le Tribut , faisoient des sacrifices solennels à la fin de Fevrier, & allumoient dans la ville des cierges & des flambeaux, cérémonie que l'on appelloit *Lustre*, que l'Eglise a sanctifiée en faisant allumer des cierges tous les

les ans au commencement de Fevrier, dans le tems que S. Simeon a reçu J. C. dans ses bras. M. du Pin rejette fort loin cette conjecture. Dans le huitième Sermon, le même Auteur parle d'un feu, par lequel passeront au jour du jugement les Justes, qui n'auront pas été entièrement purifiés de leurs péchez. Il dit aussi que l'apparence du pain & du vin demeure dans le Sacrement, parce qu'autrement l'on auroit horreur de boire du sang & de manger de la chair.

5. Dans le recueil de Canons que nous a donné M. Petit & qui porte le nom de \* *Theodore de Cantorbie*, on voit encore des traces de l'ancienne penitence. Il est vrai que les penitences étoient plus courtes qu'autrefois; mais aussi les imposoit-on pour des choses fort legeres; ceux qui avoient mangé des viandes étouffées ou du sang des bêtes, y étoient sujets.

6. Un certain *Demetrius* Evêque de Cizique a fait un petit Traité de l'Origine & des erreurs des *Jacobites*. Il nous apprend que l'Auteur de cette secte étoit un Moine de Syrie appelé *Juques*, & surnommé *Tzantzale*, qui avoit suivi l'erreur d'*Eutyches* & le parti

V 5

\* Il fut envoyé en Angleterre par le Pape.  
en 668..

de *Dioscore*. Que depuis le Concile de Chalcedoine, ceux des Syriens qui avoient embrassé le parti de l'Empereur avoient été apellez *Melchites*, c'est-à-dire, *Royalistes* : & que ceux qui avoient suivi le sentiment d'Eutyché, avoient pris le nom de Jacobites : que ceux-ci avoiant qu'il y a eu deux Natures en Jesus-Christ avant l'union, soutenoient, qu'il n'y en a plus qu'une après l'union ; ce qui emporte ou la confusion, ou le mélange des deux Natures ; & que la Divinité a souffert, ce qui leur a fait donner le nom de *Theopaschites*. Qu'ils mêloient de l'huile dans l'oblation, & se soucioient fort peu de communier ; qu'ils croyoient l'adoration des images indifferente ; & qu'ils mangeoient de la chair de Carême. Il y en avoit parmi eux, qui se nommoient *Chatzizaires*, qui adoroient les Croix, & y mettoient des cloux, pour marquer que la Divinité a souffert. Ils différoient des purs Jacobites, en ce qu'ils avoient deux Natures en Jesus-Christ, & sembloient mêmes donner dans l'erreur de *Nestorius*, puis qu'ils disoient, qu'il y avoit deux personnes en Jesus-Christ, une qui souffroit, & l'autre qui regardoit souffrir.

II. IL se tint plusieurs Conciles à  
To-

Toledo dans le VII<sup>e</sup> siècle & 1. il paroît par les Canons qui y furent faits, que les Evêques avoient un grand pouvoir en Espagne. Le troisième Canon du cinquième Concile qui se tint dans cette ville prononce anathême contre ceux qui voudront s'élever à la Royauté contre le consentement de tout le Peuple, & sans être choisis par la Noblesse, & le troisième du Concile suivant, après avoir remercié le Roi de ce qu'il avoit chassé les Juifs de son Royaume, ajoute que les Rois, qui seront élus à l'avenir, seront obligés de faire serment qu'ils ne souffriront point d'infidèles, & prononce anathême contre ceux qui violeront ce serment.

2. Ce fut dans le VII. siècle qu'on agita la question des deux Volontez en Jesus-Christ. *Theodore de Pharan* fut le premier, qui en s'expliquant sur cette question, soutint que l'humanité en Jesus-Christ étoit tellement unie au Verbe, que quoi-qu'elle eût ses facultez, elle n'agissoit point par elle-même, mais que toute l'action devoit être attribuée au Verbe, qui lui donnoit le mouvement. *Cyrus* Evêque de Phase suivit la même opinion. Ils avoient bien que les actions & les passions humaines trouvoient en Je-



Jesus-Christ, mais ils prétendoient qu'on les devoit attribuer au Verbe, comme au principal moteur dont l'homme n'étoit que l'instrument. Par exemple, ils avoient que c'étoit l'Humanité de Jesus-Christ qui avoit souffert la faim, la soif, & la douleur, mais ils prétendoient que cette faim, cette soif, & cette douleur devoient être attribuées à la personne du Verbe. *Sergius* Patriarche de Constantinople entra dans les mêmes sentimens, & l'Empereur *Heracius* prit ce parti, croyant que c'étoit un moyen de réunir à l'Eglise les Jacobites, les *Severiens*, & les *Acephales*, en leur accordant une partie de ce qu'ils prétendoient. Cette question fit beaucoup de bruit, & *Sergius* voulant faire le Pacificateur, ordonna qu'on s'abstîndroit de dire qu'il y eût une ou deux volontez en Jesus-Christ, & écrivit sa pensée à *Honorius* Evêque de Rome, qui approuva sa conduite, déclarant en même tems qu'il y avoit deux natures en Jesus-Christ; mais qu'il n'y reconnoissoit qu'une seule volonté.

Après la mort d'*Honorius*, l'Empereur *Heracius* fit publier une Déclaration, intitulée *Ectèse*, ou exposition de foi, dans laquelle il ordonnoit le silence sur cette question. Les

Suc-

Successeurs d'Honorius ne furent pas de même sentiment que lui. *Severien* ne voulut point approuver l'*Ectese*, & *Jean IV.* la condamna formellement. Le Pape *Theodore* en demanda l'abolition : mais l'Empereur *Constans* qui régnoit alors , bien loin de l'accorder, fit publier (a) une Declaration pareille à celle d'*Heraclius* , dans laquelle il imposoit silence sur cette question.

*Martin I.* ayant succédé à *Theodore*, convoca un Concile à Rome composé de cent cinq Evêques d'Italie, pour décider la question. Il condamna l'erreur des *Monothelites*, fit vint articles contre leur sentiment, anathematiza tous ceux qui le soutenoient & établit deux Natures & deux Volontez en Jesus-Christ. L'Empereur *Constans* fut choqué des décisions de ce Concile; il fit enlever le Pape *Martin* & l'envoya en exil à *Cherson*, après l'avoir traité très-cruellement. *Engene* succéda à *Martin* ; & bien qu'il ne consentit pas à l'erreur des *Monothelites* , il permit que ses Apocrisiaires se réunissent avec eux. Il est vrai qu'ayant changé de conduite & d'expressions , ces Hérétiques commençoient

(a) En 648.

à dire qu'il y avoit en Jesus-Christ une & deux Volontez.

3. Toutes ces Disputes diviserent les Eglises d'Orient & d'Occident, & les Papes n'envoyerent plus de Létres de Communion aux Patriarches d'Orient, ni les Patriarches d'Orient aux Papes. L'Empereur *Constantin Pogonas* pour terminer tous ces différens, assembla le troisiéme (a) Concile de Constantinople, que l'on compte pour le sixiéme général. Ce Prince en écrivit à Rome, où la doctrine des deux volontez en Jesus-Christ fut confirmée, envoya ses Deputez en Orient, y ayant été invité par les létres de l'Empereur. Ce Concile approuva la Définition de celui qui s'étoit tenu à Rome, & déclara qu'il y a deux volontez naturelles & deux operations en Jesus-Christ, qui se trouvent en une seule personne, sans division, sans mélange, & sans changement : que ces deux volontez ne sont point contraires; mais que la volonté humaine suit la volonté Divine, & lui est entièrement soumise. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce Concile anathematiza nommément le Pape Honorius, comme Hérétique

Mo-

**Monothelite.** *Piggius* & *Baronius* ont fait tout ce qu'ils ont pû pour sauver l'honneur de ce Pape, & c'est dans cette vûe que l'un a attaqué ouvertement les Actes de ce Concile, & que l'autre a prétendu qu'ils avoient été corrompus; mais M. du Pin les défend contre l'un & l'autre.

4. En 692. il se tint un autre Concile à Constantinople, qui fit un très-grand nombre de Canons, & un (a) entr'autres par lequel il défend expressément de manger du sang des Bêtes. On voit encore la même ordonnance dans une des Létres du Pape *Adrien I.* qui siégeoit en 772.

III. LE premier Auteur du VIII. Siècle dont nous parle M. du Pin est le Vénérable *Bede*.

1. Bien que cèt Ecrivain Anglois ait fait beaucoup d'Ouvrages, on ne nous en dit que peu de chose, &, à parler proprement, on se contente de nous donner un Catalogue de ses œuvres. On ajoute que le stile de cèt Auteur est clair & facile, mais qu'il n'est ni pur, ni élégant, ni élevé, ni poli. Qu'il écrivoit avec une merveilleuse facilité, sans art & sans reflexion. Qu'il avoit beaucoup plus de lecture & d'érudition, que de discernement &

(a) C'est le 67.

& de critique. Qu'il n'avoit pas le goût bon. Que ses Commentaires sur l'Ecriture ne sont que des Extraits des Ouvrages des Peres. Que son Histoire est assez exacte pour ce qui s'est passé de son tems ou peu de tems avant lui; mais que pour le reste il ne faut pas trop s'y fier; parce qu'il se sert souvent de faux Mémoires. Que ce qu'il a écrit sur les sciences profanes, n'est ni fort profond, ni bien exact; mais qu'il en savoit beaucoup pour son tems.

2. Le Pape (a) Zacharie a écrit diverses lettres qui contiennent des choses assez singulieres. Dans la sixième il répond à une question que deux personnes de Baviere lui avoient proposée sur la validité du bême administré par un Prêtre, qui ne sachant point de latin, au lieu de prononcer les paroles Sacramentales, avoit dit, *in nomine Patria, & Filia, & Spiritu Sancta*. Le Pape répond que si le Prêtre l'a fait par simple ignorance, sans dessein d'introduire aucune erreur, il ne faut pas rebâtizer ceux qu'il a bätizés; mais les purifier par l'imposition des mains. La douzième lettre contient la réponse à plusieurs questions qui lui avoient été proposées: en voici trois bien extraordinaires.

1. Qu'il

(a) *Elevé sur le Siege de Rome en 741.*

1. Qu'il est défendu de manger des animaux sauvages, & même des lievres.  
2. Qu'il faut chasser des Villes ceux qui tombent du mal caduc, s'ils ont ce mal dès leur naissance ou de famille; mais que s'il vient par accident, il faut tâcher de les guerir, que cependant il ne faut les laisser communier qu'après tous les autres. 3. Qu'il n'a point trouvé de régleme<sup>nt</sup> du tems dans lequel il faut manger du lard; qu'il ne croit pas néanmoins qu'il en faille manger avant qu'il soit séché à la fumée, ou cuit au feu, & que si l'on en veut manger sans cuire, il faut attendre après Pâques. Il semble qu'une telle Ordonnance auroit bien besoin de commentaire.

3. Il est étonnant qu'en parlant de *S Jean Damascene*, M. du Pin ne nous dise rien du sentiment qu'on attribué à cet Auteur sur l'Eucharistie; & qu'en nous rapportant ce qu'il dit de ce Sacrement dans le Liv. IV. de la *Foi Orthodoxe*, qu'*on ne doit point douter que Jesus-Christ ne nous donne son Corps & son sang pour nous nourrir, le pain & le vin étant changez au Corps & au sang de Jesus-Christ, & n'étant plus qu'une même chose*, il ne nous ait point avertis qu'il n'entendoit pas la chose comme les Docteurs de Rome d'aujourd'hui. Il paroît par les manieres dont.

dont ce Savant s'est expliqué, qu'il prétendoit que le pain & le vin étoient changez au Corps & au sang de Jesus-Christ, seulement parce que l'un & l'autre étoient unis à la Divinité du Fils de Dieu. Cèt Auteur, au reste, faisoit des Hérétiques à bon marché, comme il paroît par le Traité des Hérésies qui portent son nom; les *Herce-tes*, les *Gnosimaques*, les *Helio:ropistes*, les *Tbnetopsychites*, les *Theucatoquestes*, &c. sont des noms aussi inconnus aux Anciens, que les erreurs qu'on attribué aux Hérétiques auxquels on les donne sont bizarres & ridicules.

4 Les divers Capitulaires de *Charlemagne* servent beaucoup pour nous apprendre quelle étoit la Discipline de l'Eglise de ce tems-là. On y voit qu'Elle ne celebrait point ce grand nombre de Fêtes, qu'elle a établies depuis. Qu'on doutoit encore de la prétendue histoire de l'Assomption de la S. Vierge. Que les Dixmes étoient devenues d'obligation. Que la Penitence publique étoit encore en usage, quoi qu'avec moins de rigueur. Qu'on accordoit plusieurs fois l'absolution. Qu'on ne refusoit jamais la Communion à la mort. Que les Confessions secretes étoient fréquentes. Qu'on donnoit encore le Bâême par immersion, & seule-

le-

*Chronologie Historique de l'Année 1692.* 465  
lement à Pâques & à la Pentecôte, si  
ce n'étoit en cas de nécessité. Et que la  
prière pour les morts étoit fort en usage.

IV. LES Conciles les plus célèbres  
du VIII. siècle furent ceux qui se tin-  
rent au sujet des Images. L'Empereur  
Leon surnommé l'Isaurien s'avisa d'en  
vouloit abolir le culte, qui étoit tout  
commun dans l'Orient. La contestation  
commença vers l'an 725. Le Pape Gre-  
goire II. lui en écrivit, lui representa  
les mauvaises suites de son entreprise,  
& le menaça des jugemens de Dieu,  
s'il en continuoit l'exécution. Tout  
cela n'arrêta point l'Empereur, il  
fit un Edit au commencement de l'an  
730. qui ordonnoit d'ôter les images  
des Eglises & des lieux sacrez, de les  
jetter au feu, / & de punir ceux qui  
desobéiroient. *Constantin Copronyme* Fils  
de Leon, suivit l'exemple de son Pe-  
re, & pour mieux abolir les images,  
il convoca un Concile à (a) *Constan-*  
*tinople* composé de trois-cens-trente-  
huit Evêques. Ce Concile fit un De-  
cret contre l'usage & le culte des Ima-  
ges, que l'Empereur fit recevoir dans  
l'Orient; mais auquel les Romains ne  
voulurent point se soumettre. Enfin  
*Irène* qui avoit épousé *Leon IV.* frère  
de *Constantin Copronyme* auquel il  
avoit

(a) En 754.



avoit succédé, étant devenuë maîtresse par la mort de son Mari & par le bas âge de son Fils Constantin, voulut les faire rétablir ; sans doute pour racheter par cette espece de devotion aisée & qui ne lui coûtoit rien, tous les crimes qu'elle avoit commis par le passé, & tous ceux qu'elle méditoit encore. Elle resolut pour ce dessein d'assembler un Concile, & écrivit au Pape *Adrien* de s'y trouver ou par lui ou par ses Legats, comme le premier Evêque du Monde. On vouloit tenir le Concile à Constantinople ; mais ceux qui condamnoient les images s'y opposerent, disant que l'affaire ayant été jugée dans un Concile, il n'étoit plus nécessaire de l'examiner de nouveau. Ils souleverent même les soldats qui étoient à Constantinople contre les Evêques qui s'y étoient assemblez. Il falut donc les congédier, & après avoir envoyé les Troupes à l'Armée sous quelque prétexte, le Concile fut convoqué à Nicée sur la fin de l'an 787. Plusieurs Evêques, illuminés, sans doute, par l'autorité de l'Impératrice *Irene*, retracterent leurs erreurs dès la premiere Action, & confesserent *qu'ils honoroient, qu'ils revoient, & qu'ils adoroient les images.* Dans la seconde on lût la lître du Pape

A.

Adrien à Constantin & à Irene , où il assure que l'Eglise Romaine a reçu les images par tradition de S. Pierre ; & prouve leur usage par les exemples des sacrifices , du propitiatoire , des Cherubins , du serpent d'airain , & par quelques temoignages des Peres , qui , à ce que dit M. du Pin , *ou sont supposés , ou ne prouvent rien du tout , ou prouvent seulement l'usage des images , & ne montrent point qu'on leur eût rendu aucun culte.*

Après cette lecture , les Legats demanderent à *Tarase* Patriarche de Constantinople , s'il n'approuvoit pas cette Lettre. *Tarase* répondit qu'oui , & déclara qu'il adoroit d'un culte affectueux les images de Jesus-Christ , de la Vierge , des Saints Anges , & de tous les Saints , quoi qu'il n'adorât que Dieu du culte Souverain de Latrie. Le Synode approuva cette déclaration & la lettre du Pape , & tous les Evêques & Abbez en firent de semblables.

Dans la quatrième Action le culte des images fut établi sur tous les passages de l'Ancien & du Nouveau Testament , & des Peres , que l'on pût alleguer. M. du Pin les examine , & en fait voir la foiblesse , le ridicule , ou la fausseté. Les Evêques de ce Concile n'eurent point de honte d'alleguer l'exemple

ple qu'on trouve dans le *Pré Spirituel*; c'est la réponse qui fût faite à un Solitaire tourmenté du Démon de fornication; qui ayant fû de ce Démon qu'il le laisseroit en repos; s'il vouloit cesser d'adorer l'image de la Vierge, consulta son Abbé, qui lui dit, *expedit autem tibi potius ut non dimittas in civitate ista lupanar, in quod non introeas, quam ut recuses adorare Dominum nostrum Jesum cum propria Matre in sua imagine.*

Après la lecture de toutes ces pieces & de plusieurs autres, tous les Evêques demanderent le rétablissement des images, & repeterent les anathêmes contre ceux qui les brisoient ou les deshonoroient. La Sixième Action fût employée à réfuter le Concile de Constantinople tenu contre les images, & à répondre à ses argumens le mieux que l'on pût. M. du Pin fait souvent remarquer la foiblesse de ces réponses. Enfin dans l'Action VII. on fit une Confession de Foi, dans laquelle on établit l'usage & le culte des images.

Les Actes du Concile ayant été portez à Rome, on en envoya des extraits en France, où l'on étoit dans une pratique bien différente de celle que le Concile avoit approuvée. On permettoit à la vérité d'avoir des images & d'en mettre dans les Eglises, mais on

ne souffroit point qu'on leur rendit aucun culte, ni aucun honneur. *Charles* qui étoit alors Roi de France, & qui fût depuis Empereur, fit examiner les extraits qu'on lui avoit envoyez par quelques Evêques de son Royaume; qui composèrent un Traité pour défendre leur usage, & pour répondre aux preuves alleguées par le Concile de Nicée. L'Ouvrage fût publié par l'autorité de *Charles* & sous son nom, environ trois ans après le Concile. Ceux qui en sont les Auteurs condamnent également le Concile de Constantinople, pour avoir aboli l'usage des images, & celui de Nicée, pour avoir commandé de les adorer. Ils soutiennent que les Evêques de ces deux Assemblées tombent dans des absurditez contraires, les uns confondant l'usage & l'adoration des images, & les autres croyant que les idoles & les images sont une même chose. Ce Livre ayant été porté au Pape *Adrien*, qui soutenoit le Concile, il y répondit par un Ecrit qu'il adressa à *Charlemagne*. Ce qu'il y a de singulier dans cét Ecrit, dont les raisons paroissent fort foibles à *M. du Pin*, c'est qu'il dit que si *Charles* veut bien le lui permettre, en faisant réponse à l'Empereur, à qui il n'avoit point encore répondu, il approuvera

verà ce qu'il a fait pour les images ; mais qu'en même tems il lui fera une querelle au sujet des Diocèses & des patrimoines de l'Eglise de Rome , & que s'il ne les rend pas, il le declarera pour cela hérétique.

La Létre d'Adrien ne fit changer ni de sentiment, ni de pratique aux Eglises de France ; car dans le Concile de Francfort, tenu l'an 794. on rejettale sentiment des Grecs, & on condamna toute sorte d'adoration ou de culte des images. Les décisions du Concile de Nicée ne furent pas même bien observées en Orient. Constantin les abrogea. *Leon V.* son Successeur rétablit le Decret du Concile de Constantinople ; & l'Orient se trouva fort divisé sur ce sujet. *Michel le Begue* Successeur de *Leon* voulant rétablir la paix, fit assembler, un Concile dans lequel on suivit le sentiment modéré de l'Eglise de France. Les plus zélés pour le culte des images allerent à Rome s'en plaindre. Michel y envoya des Députés pour soutenir ce qu'il avoit fait, & s'adressa à *Louïs le Debonnaire* , afin qu'il le favorisât de son credit. *Louïs* députa à Rome pour traiter de cette affaire conjointement avec les Députés de l'Empereur Grec ; mais n'ayant pas trouvé les Romains assez traitables.

les

les Envoyez de Louis obtinrent du Pape la permission de traiter cette question en France avec ses Evêques. L'Assemblée se tint à Paris l'an 824. & l'on y décida qu'il est permis d'avoir des images; mais qu'il est défendu de les adorer, Louis envoya cette décision au Pape *Eugene*, qui, selon toutes les apparences, ne l'approuva point. En un mot les François & les Allemands ne reçurent que fort tard le second Concile de Nicée, en la place duquel ils mettoient celui de Francfort.

M. du Pin avoue, que dans les trois premiers Siècles, & même au commencement du quatrième, les images étoient fort rares parmi les Chrétiens. Que vers la fin du IV. Siècle on commença, particulièrement dans l'Orient, de faire des tableaux & des images, & qu'elles devinrent fort communes dans le cinquième. Qu'on y representoit les combats des Martyrs & les Histoires Sacrées, pour en instruire les simples. Que ceux-ci, touchés de ces représentations, ne purent s'empêcher de témoigner par des signes extérieurs l'estime & la vénération qu'ils avoient pour ceux qui y étoient representez, & que ce fût ainsi que s'établit le culte des images, qui fût encore forti-

fié par les miracles qu'on leur attribua.

On ajoute qu'en Occident, il y eut d'abord quelques Evêques, qui ne voulurent point souffrir d'images; mais que la plupart convinrent qu'elles pouvoient être de quelque utilité, & se contenterent d'empêcher qu'on les honorât. Que le culte s'en étant établi en Orient, fut aussi reçu à Rome; pendant que les Eglises de France, d'Allemagne, & d'Angleterre ne favoient ce que c'étoit que de leur rendre aucun culte; & qu'enfin les Eglises se supportoient réciproquement sur cet article, lorsque Leon Isaurien en troubla la paix, de la manière qu'on l'a rapporté.

On admire ici la providence, qui n'a pas voulu permettre que le culte des images ait été établi, pendant que le Paganisme subsistoit encore, parce que ce culte eût été dangereux; mais on soutient qu'aujourd'hui, que le service qu'on rend aux images est bien expliqué & bien entendu de tout le monde, qu'il n'y a plus d'idolâtrie à craindre, & que toute l'Eglise est convenüe de le reconnoître, ce seroit une témérité à des Eglises particulières de ne vouloir pas suivre cet usage, & de condamner ceux qui les honorent. M.

du Pin souhaiteroit seulement, qu'on eût soin de bien instruire le peuple de la nature du culte qu'on leur rend, qu'on évitât les abus & les excès qui se commettent dans ce culte ; & qu'on ne souffrit point d'images de la Trinité ou de la Divinité.

V. CE fixième Volume de M. du Pin n'auroit pas été proportionné à la grosseur des autres, s'il n'y eût ajouté une assez longue réponse aux Remarques qu'un des Peres de la Congregation de S. Vannes a faites sur le premier Volume de son Ouvrage. Ayant eu le moyen de voir une copie de l'écrit de ce Pere, il y a fait une réponse qui a pû paroître en même tems que cét Ecrit. Une des principales remarques de l'Adversaire de M. du Pin, c'est qu'on auroit pû ajouter plusieurs choses à son Ouvrage, & quelques-unes même qui paroissent essentielles. On convient d'une partie de cette remarque, on soutient qu'on a avoué dans la Préface qu'on pouvoit ajouter diverses choses à ce qu'on avoit remarqué ; & l'on nous promet une édition latine de cette Bibliotheque, qui sera beaucoup plus ample que toutes les éditions Françoises qui ont paru jusques à présent. On y verra les témoignages des Anciens & des Modernes sur chaque



Auteur dans toute leur étendue , une analyse exacte des Ouvrages des Peres , une ample discussion de leurs dogmes , une explication des endroits difficiles , & bien d'autres choses qu'on ne pouvoit pas traiter dans un Ouvrage François , qui est pour tout le monde.

Mais en même tems que l'on convient qu'on pouvoit ajouter plusieurs choses aux remarques que l'on a faites sur les Ouvrages des Peres , on nie au Censeur de la Bibliothèque que les additions fussent être de la nature de celles qu'il a marquées , puis que la plupart sont ou très-communes , ou inutiles , ou fausses , ou tout-à-fait hors du but que l'on s'est proposé. En matière d'extraits , il n'est rien de si facile que de remarquer des omissions dans les Auteurs qui nous en donnent des recueils. Non seulement les goûts sont différens , on peut encore avoir des vues tout-à-fait éloignées & même contraires ; ce qui fait que l'un s'attache à une chose & l'autre à l'autre ; & peut-être que si l'on nommoit huit ou dix personnes pour faire chacun en son particulier des Recueils de quelque ouvrage des Anciens , on trouveroit , en les unissant ensemble , qu'ils l'auroient entièrement dépouillé. L'un s'attache aux  
bons

bons endroits; un autre en remarque les fautes, un troisième recueille ce qui peut favoriser son parti, & un autre ce qui paroît lui être contraire. Il faut donc, pour juger des remarques d'un Faiseur de recueils, connoître les vuës qu'il a pû avoir. Ce qui soit dit en passant, & sans préjudice des remarques du Censeur du M du Pin. On ne s'y arrêtera pas davantage, de peur de grossir cèt extrait; bien qu'elles lui aient fourni l'occasion de traiter des matieres assez importantes.

---

I X.

NOUVELLES EDITIONS

*De quelques*

AUTEURS GRECS.

1. ARISTEÆ *Historia* LXXII. *Interpretum. Accessere Veterum testimonia de eorum Versione.* C'est-à dire, *Histoire d'Aristée des LXX. Interprètes.* Oxonii ex Theatro Sheldoniano 1692. in 8 pagg. 144.

L'HISTOIRE de la Version des Septante, par *Aristée* étant devenuë

nuë assez rare, on a crû la devoir imprimer à Oxford. On a suivi ou l'édition de *Commelin*, ou celle de la *Bibliothèque des Peres*; car on ne dit point laquelle, dans la Préface; où l'on se contente de nous apprendre qu'on n'a point eu de Manuscrit, & que l'on donne le Grec tel qu'on l'a trouvé dans l'édition que l'on a suivie, sans y rien changer. Il seroit seulement à souhaiter, qu'il fût plus correct, à l'égard des fautes d'imprimerie, dont il est plein. Pour la version Latine, qui est au dessous du Texte par colonnes, & en plus petits caractères, on dit que l'on a retouché les endroits, qui avoient besoin de l'être.

A la fin, on a ajouté les témoignages des Peres, & de quelques Auteurs Hebreux & Arabes, touchant ce livre d'Aristée & la version des Septante. On a mis les Grecs & les Latins en leurs langues, & on a traduit les autres en Latin. Le recueil de ces témoignages peut faire voir quelle a été l'opinion commune de la Version des Septante, & quand on en a lû deux ou trois, on les a tous lûs, parce qu'à quelques circonstances près, tous ont puisé dans la même source, savoir dans *Philon*, ou dans *Joseph*, qui ont eux mêmes pris d'Aristée ce qu'ils en ont dit.

Ceux

Ceux qui nous ont procuré cette édition n'ajoutent aucune réflexion, ni aucune note à tout cela. Ils disent seulement qu'on ne peut pas bien juger de la Controverse, qui est entre les Savans, touchant le cas que l'on doit faire de la Version des Septante, si l'on ne commence à examiner les piéces de ce procès, par ce Livre d'Aristée.

Quelques uns ont crû que l'Aristée dont Joseph s'est servi; n'étoit pas le même que celui que nous avons, mais on soutient ici le contraire; & il paroît que l'on a raison, si l'on compare soigneusement l'un avec l'autre.

La principale question est de savoir si le contenu de ce Livre d'Aristée n'est point un conte fait à plaisir, par un Juif qui ne savoit point d'Hebreu, pour faire valoir la Version Gréque des LXX. comme un bon nombre de Savans le prétendent; ou si c'est une vérité, comme *Isaac Vossius* & quelques autres modernes l'ont soutenu après les Peres. Un Savant homme de l'Université d'Oxford a défendu au long le premier de ces deux partis, dans un Livre dont on a donné l'extrait dans le 2. Tome de cette *Bibliothèque* p. 386 & suiv. Pour tomber dans son sentiment, il n'y a qu'à lire avec soin Aristée; & à comparer

seulement les citations des LXX, que l'on trouve dans Philon & dans Joseph, avec le Texte Hebreu, afin que l'on ne dise pas que les endroits, où les LXX traduisent mal, sont corrompus. On verra que ces Interpretes, bien loin d'être inspirez, n'avoient qu'une médiocre connoissance de la langue Hebraïque, & n'avoient presque point de règles constantes, sur lesquelles ils se conduisoient dans leur travail. Pour l'histoire d'Aristée; elle est si Romanesque, qu'il faut s'aveugler volontairement, comme faisoit If. Vossius; pour la prendre pour véritable. On peut dire assurément, sans sortir des bornes de la modestie, que c'est là un exemple d'un des plus grands entêtements des Critiques.

C'est ce qu'on auroit aisément reconnu, si ce savant homme eût donné au Public cette Version, avec ses remarques, comme il l'a promis pendant plusieurs années, sans se mettre en état d'exécuter sa promesse. On dit que Mr. Culomiez, qui avoit demeuré chez lui, & qui étoit par imitation dans le même sentiment, avoit revû cette Version avec soin; sur les citations des Peres, & étoit prêt de la donner au Public, lorsqu'il mourut, c'est-à-dire, l'année passée. Ses Livres.

vres ayant été vendus, les MSS. dissipéz, on ne fait point entre les mains de qui l'exemplaire de la Version des Septante est tombé, mais qui que ce puisse être, il obligeroit le Public de le faire imprimer en Angleterre, ou de l'envoyer ici, où l'on trouveroit assez de Libraires, qui entreprendroient cette Edition.

Cela soit dit en passant, à propos des Septante Interpretes. Pour Aristée, la Jeunesse qui veut apprendre le Grec, feroit fort mal de commencer par cét Auteur. Son style n'est pas fort bon, & la version que l'on y a jointe est trop hardie & trop mauvaise, pour aider beaucoup ceux qui commencent. On le reconnoitra par la première periode, qui n'est point bien tournée en Grec, mais qui l'est encore plus mal dans la Version, laquelle en cét endroit, qui devoit être le plus étudié, n'est ni fidele, ni Latine.

En faveur de ceux qui ne peuvent pas lire l'Original, ou qui n'en ont pas le tems ou la commodité, on dira qu'il contient : 1. comment *Ptolomée Philadelphie* delivra tous les Juifs esclaves de ses Etats, en quoi il employa, si l'on en croit l'Auteur, six cens soixante mille talens, c'est à dire, plus d'un million de livres : 2. Comment

*Demetrius le Phalerien* lui fit venir l'envie de faire traduire les livres des Juifs, aiant été auparavant mal traduits; car c'est ce que semble signifier ἀμυλῆ-  
προν σιγήματα, sur quoi l'on peut voir le témoignage d'*Aristobule* Philosophe Juif: 3. Les présens que *Ptolomée* fit à *Eleazar* Grand Prêtre, qui se montoient à cent talens (car dans le païs des Romains l'argent ne se donne pas à petites sommes) & les Létres qu'il lui écrivit, pour obtenir un exemplaire de la Loi, & six Interpretes par Tribu, pour la traduire: 4. La réponse que lui fit *Eleazar*, en lui envoyant ce qu'il demandoit: 5. Une description générale du Temple de *Jerusalem*, du service que l'on y faisoit, de toute la ville, & même de la *Judée*, où il dit que le *Jourdain* entre dans une autre rivière, près du pays des *Ptolomées*, & que cette autre Riviere se décharge dans la mer.

Après cela, l'Auteur revient au fait principal, qui est le choix qu'*Eleazar* fit de soixante & douze Interpretes, dont il fait l'éloge; mais comme on croit qu'il va raconter leur voiage en *Egypte*, il fait encore une digression, dans laquelle il rapporte les raisons qu'*Eleazar* lui rendit de la défense que *Moïse* a faite aux Juifs de man-  
ger

ger de certains animaux. La première est qu'il avoit dessein d'empêcher que les Juifs ne fréquentassent trop familièrement les autres nations ; & les autres sont tirées de la nature des bêtes.

Ptolomée reçoit ensuite les LXXII. Interpretes , & leur fait des honneurs extraordinaires. Il s'incline même sept fois devant les livres de la Loi, écrits en Lettres d'or , qu'Eleazar lui envoie. L'Auteur parle de divers volumes , ce qui semble marquer les cinq livres de Moïse. Le Roi traite après cela les Interpretes , & leur fait à table pendant sept jours à chacun une question de Morale, ou de Politique, à laquelle ils répondent en lui recommandant la crainte d'une Divinité, & la justice envers ses peuples.

Enfin les Interpretes sont conduits dans l'île du Phare , où en conferant ensemble tous les jours , jusqu'à neuf heures ( en commençant à conter depuis le lever du soleil ) ils achevent leur Version en soixante & douze jours , ce qui outre plusieurs autres raisons fait croire qu'Ariflée n'entend parler que du Pentateuque. Demetrius écrivoit chaque jour ce qu'il y avoit de traduit, d'un commun accord. Enfin cette version étant approuvée de tout le monde, on



fait des imprecations contre ceux qui y changeroient quelque chose.

Le Roi ayant admiré le contenu de ce Livre, demanda à Demetrius d'où venoit qu'aucun Poëte, ni Historien Grec n'avoit fait mention de la Loi des Juifs. Demetrius lui dit que *Theopompe* & *Theodecte* l'ayant voulu faire en furent punis, l'un par une folie d'un mois, & l'autre par un aveuglement qui ne finit, que lors qu'il eut reconnu sa faute. Enfin Ptolomée renvoie les Interpretes chez eux, chargez de riches présens, & leur recommande de le revenir voir.

Au reste, quoi qu'on traite cette Histoire de Roman, il ne s'ensuit pas qu'elle soit inutile, on y peut apprendre diverses coutumes & opinions des Juifs du tems de l'Auteur, qui a vécu avant Joseph; & plusieurs autres choses, dont la connoissance n'est pas à mépriser. On peut encore remarquer que l'Auteur de ce livre ne dit rien des soixante & douze cellules, où l'on mit les Interpretes, si l'on en croit des Auteurs plus recens, & où ils traduisirent, dit-on, chacun à part, sans varier entre eux le moins du monde, sur quoi l'on peut voir les témoignages de *Jassin* & d'*Irenée*. Au contraire *Aristée* témoigne qu'ils tra-

vail-

vajilloient de concert. Mais, c'est ainsi, que l'on a accoutumé d'embellir les fables; plus la créance en dure, plus elles deviennent circonstanciées, & surprenantes.

2. **DIAGENES LAERTIUS** de *Vitis, Dogmatibus, & Apophthegmatibus clarorum Philosophorum. Libri X.* Græcè & Latine, cum subjunctis integris annotationibus H. Casauboni, Th. Aldobrandini, & Mer. Casauboni. Latinam Ambrosii versionem complevit & emendavit M. Meibomius. Scorsim excusas Æg. Menagii in Diogenem Observationes auctiores habet Volumen II. ut & ejusdem Syntagma de Mulieribus Philosophis; & Joachimi Kæbnii ad Diogenem notas. Additæ sunt priorum Editionum, Præfationes & Indices amplissimi. A Amsterdam chez Weustein. 1692. 2. voll. in 4. dont le premier a 672. pagg. & le second 590. sans les Indices.

**I**L y avoit longtems qu'on ne trouvoit plus dans les Boutiques le *Diogene Laërce*, avec les Notes que l'on voit dans cette Edition, sans parler de ce qu'on y a ajouté de nouveau. L'Edition in folio de Londres étoit débitée, depuis plusieurs années; & quand on

en auroit eu encore quantité d'exemplaires , on auroit fort bien fait d'en faire une nouvelle , à cause du prodigieux nombre de fautes qu'il y avoit dans la précédente. On peut dire que des vint-quatre Editions de Diogene Laërce, qui se sont faites, depuis le commencement de l'imprimerie, il n'y en a pas une qui approche de celle-ci, soit que l'on considère la beauté des caractères, ou l'abondance des remarques, ou l'exactitude que l'on a apportée à la correction, ou tous les ajustemens, que l'on peut demander pour la commodité des Lecteurs. Ce seul éloge suffiroit pour porter ceux qui aiment les ouvrages de l'Antiquité à l'acheter, mais il faut dire un peu plus en détail ce qu'elle a de particulier.

On doit donc savoir, que pour mettre le texte en bon état, on a conféré l'édition d'Aldobrandin avec celle de Bâle & d'Henri Etienne, entre lesquelles il y a d'assez grandes différences. On a encore eu les variétés de lecture de deux Manuscrits, dont l'un est à Cambridge, & l'autre dans la Bibliothèque Cottonienne. M. Meibom, connu par divers autres Ouvrages, a eu soin de comparer toutes les manières de lire, & de choisir la plus correcte. Il a encore ajouté ses conjectures, & ses

re-

remarques particulieres en quelques endroits. Il s'est plus étendu sur le dixième livre que sur les autres, parce que les Lettres d'Epicure, qui en font la meilleure partie, sont fort difficiles à entendre; & à cause de cela semblent avoir été plus corrompues, que le reste, par les Copistes. Il seroit à souhaiter qu'il eût travaillé avec la même application sur tout le Diogene; mais son quatrième *Essai sur le Vieux Testament*, qui l'occupe depuis quatre ou cinq ans, l'en a sans doute détourné.

Pour la version, on a suivi la plus ancienne, qui est celle de *Frere Ambroise* Général de l'Ordre de *Canaldoli*, qui fut publiée, pour la première fois, à Venise l'an 1475, & ainsi peut tenir lieu de Manuscrit, à cause de son Antiquité. M. Meibom l'a néanmoins changée en quelques endroits, où il a cru qu'Ambroise avoit suivi un Grec corrompu. Peut être que d'autres auroient jugé plus à propos de la laisser telle qu'elle étoit; & d'avertir au dessous des défauts que l'on croioit y être. Au moins s'il la falloit nécessairement rectifier, il l'auroit fallu faire beaucoup plus souvent. On auroit bien fait entre autres choses de traduire toujours en Prose les vers Grecs qui y sont citez. Les traductions en vers ne  
se-

servent de rien aux Savans, qui n'en ont que faire, & sont inutiles à ceux qui ont besoin d'une version, pour entendre l'Original.

M. Meibom a encore divisé le texte & la version en chapitres, dont on voit les nombres aux marges & au dessus de la page; ce qui est très-commode pour les citations, & pour chercher les passages dont on a besoin. C'est à quoi se rapportent les Notes & les Indices. On voit au dessous du texte les Notes d'Henri Etienne, d'Aldobrandin & des deux Casaubons, & quelques unes de M. Meibom. Pour celles de M. Menage, elles étoient trop prolixes, pour pouvoir être mises dans le même endroit. Ainsi on en a fait un second Volume, auquel il est très-facile néanmoins de recourir, à cause des sections ou chapitres dont on a parlé qui sont par tout marquez exactement. L'Auteur les a beaucoup augmentées en cette Edition, & elles sont infiniment plus correctes qu'elles n'étoient dans la précédente, soit par les soins de M. Menage; soit par celui de ceux qui ont revû les épreuves. Si l'on joint toutes ces Notes ensemble, on peut dire que l'on y trouvera de quoi s'instruire à fonds de la vie des Philosophes, dont Diogene parle, & de leurs principaux sentimens. Cét Auteur, qui est uni-

que

que en son espece, & par conséquent d'un grand prix pour ceux qui aiment l'Antiquité, étant peu exact & fort confus est souvent relevé & suppléé par ses Interpretes. M. Menage surtout, qui a fait un *vallet* recueil de tout ce qui peut servir à l'éclaircir, le redresse très-souvent, & ajoute ce qui y manque. On peut aussi regarder comme un supplément à Diogene Laërce le livre des *femmes Philosophes*, où ce savant homme met toutes les savantes femmes, dont les Anciens ont parlé, & quelques-unes des modernes.

Après les notes de M. Menage, on voit celles de M. Kühnius Professeur en Histoire & en Langue Greque à Strasbourg. Elles sont beaucoup plus courtes & plus serrées, & si elles n'étoient venues trop tard, on les auroit pu mettre sous le texte, où elles auroient été bien placées; parce que la plupart expliquent en peu de mots les expressions de Diogene, ou celles des passages qu'il rapporte, sans s'étendre en longues citations.

Les notes de M. Kühnius, sont suivies des variétés de lecture des deux MSS. d'Angleterre; dont on a parlé, & des Préfaces des Editions précédentes. Il y a aussi quelques Digressions de *Merry Casaubon*, avec la vie de *Platon*, écrite par *Olympiodore*. En-

Enfin l'on trouve ici des Indices incomparablement meilleurs, que ceux de l'Édition de Londres, où il n'y en avoit point pour les notes de M. Menage, excepté un Indice d'Auteurs, assez inutile. 1. On en voit un des Auteurs citez par Diogene Laërce, d'autant plus utile que la plupart sont des Auteurs que nous n'avons plus. Il y en avoit un, dans l'Édition précédente, mais très-fautif, & peu complet, en comparaison de celui-ci. 2. Il y a un Indice, non des Auteurs citez par M. Menage, comme dans l'Édition de Londres, mais de ceux qu'il corrige, qu'il éclaircit, & qu'il reprend expressément. 3. Il y a un Indice des mots Grecs expliquez par les Interpretes de Diogene, qui est d'une très-grande utilité, sur tout pour ceux qui lisent les Ecrits des anciens Philosophes, parce qu'ils trouveront, par ce moien, avec facilité l'explication d'un grand nombre de leurs termes particuliers. 4. Enfin le quatrième Indice est des matières contenues, soit dans Diogene, soit dans ses Interpretes. Pour ne pas augmenter les Indices sans nécessité, on a joint tout cela ensemble, en sorte que l'on voit ce qui ne se trouve que dans le Texte, & ce qui est aussi dans les Commentaires. On s'est ar-

rété à marquer ces particularitez, parce qu'il y a une très-grande difference, pour l'usage, entre les Livres qui ont de bons Indices & ceux qui n'en ont point; & entre les Editions dont les Indices sont bien faits, comme celle-ci, & celles qui n'en ont que de mauvais.

On ne dira rien au reste du soin que le Libraire a eu de faire imprimer le Grec, sans abreviatures; & de ramasser les figures des Philosophes dont Diogene parle, & que l'on a pû trouver dans les anciens Monumens sans inventer celles des autres, comme l'on fait souvent. Ceux qui acheteront le livre découvriront cela, en jettant les yeux dessus.

---

X.

*De Rebus Sacris Et Ecclesiasticis EXERCITATIONES HISTORICO-CRITICÆ, in quibus Cardinalis BARONII ANNALES, ab anno Christi XXXV, in quo Casaubonus desit, expenduntur: Tum Et multa adversus Bellarminum, Lighfootum, Pagium, Et alios discutuntur; plurimique Historiæ Et Chronologiæ errores emendantur. Auctore. Samuele*  
BAS.



BASNAGIO *Flottemanvilleo*. C'est-à-dire , *Dissertations Historiques & Critiques contre Baronius*. Ultrajecti, ex Officina Guillelmi van de Water. 1692. in 4. pagg. 700.

**V**OICI un Ouvrage auquel on peut dire que le Public ne s'attendoit point du tout. Les difficultez qui se rencontroient dans un dessein de cette nature , étoient assez grandes, pour faire douter, que quelcun s'en voulût jamais charger. *Casaubon* se crut à la vérité assez fort pour l'entreprendre; & l'on conçut parmi les Reformez de grandes esperances de son entreprise. Mais outre que les Savans de la force de *Casaubon* sont assez rares, le tems qui s'étoit écoulé depuis sa mort, sans que personne eût osé continuer la tâche qu'il s'étoit imposée, faisoit craindre avec raison, que le Cardinal *Baronius* n'eût commis impunément dans ses *Annales* toutes les fautes qu'il y a commises, & qu'il étoit néanmoins d'autant plus nécessaire de relever, que les suites en étoient importantes, & qu'il n'y alloit de rien moins que de savoir, si la puissance du Pape étoit aussi bien fondée dans l'Antiquité, que ce savant *Annaliste* le prétendoit.

C'est aparemment ce qui a obligé M.  
de

*Historique de l'Année 1692.* 491  
de Flottemanville, qui avoit dessein  
d'employer son tems & ses lumières  
pour la défense de la verité, à préfe-  
rer cette espèce de travail à tout au-  
tre. Quelque pénible qu'il puisse é-  
tre, il n'en a point été épouvanté.  
On diroit au contraire, à voir le nom-  
bre & la qualité des Adversaires qu'il  
attaque en chemin faisant, que Baro-  
nius seul ne suffisoit pas pour l'occu-  
per tout entier. *Bellarmin, Estius, les*  
*PP. Petau & Pagi; Saumaïse, Blondel,*  
*Spencer, Lighfoot,* & plusieurs autres,  
y sont redressez en plusieurs endroits;  
& il paroît bien de la maniere dont  
on les censure, que l'Auteur n'a pas  
moins fait d'usage de son jugement  
que de sa mémoire, dans la lecture  
qu'il a faite des Ouvrages de tous ces  
Savans.

Comme le projet de M. de Flotte-  
manville est absolument le même que  
celui de Casaubon, aussi n'a-t-il pas  
jugé à propos de suivre d'autre mé-  
thode que la sienne, c'est-à-dire qu'il  
a divisé son Ouvrage en plusieurs par-  
ties, auxquelles il a donné le nom de  
(a) *Dissertations*, chacune desquelles  
est subdivisée par les titres des diffé-  
rentes choses qui y sont examinées,  
& qui ne laissent pas d'avoir pour l'or-  
dinaire

(a) *Exercitationes.*

dinaire quelque rapport entr'elles. Il y en a sur l'Histoire, sur la Chronologie, & quelques unes même sur la Doctrine. Ainsi on y peut trouver de quoi contenter presque toutes sortes de gens & toutes sortes de goûts. Il seroit difficile, je ne dirai pas de donner des extraits exacts de toutes ces choses, mais même de les indiquer, puis que bien que l'Auteur n'ait encore poussé son dessein que jusques à la 44<sup>e</sup> année de *Jésus Christ*, il y traite néanmoins un si grand nombre de matieres différentes, qu'il seroit presque impossible de les marquer toutes, sans se jeter dans une longueur extraordinaire. On se contentera d'en marquer quelques unes de celles qu'on croira, ou les plus dignes de la curiosité du Lecteur, ou les plus essentielles au but que l'Auteur s'est proposé.

I. L'HISTOIRE du prétendu voyage de la *Madeleine* en Provence est combattue dans la première Dissertation. M. de Flottemanville en examine les circonstances, & elles suffisent pour en faire voir la fausseté. En effet pour ne rien dire des autres particularitez de ce voyage, quelle apparence que les Juifs, qui étoient si assujettis aux Romains, qu'ils n'osoient condamner qui que ce soit à la mort, eussent osé, en  
qua.

qualité de Juges exposer sur la mer, des personnes aussi considérables que celles dont il est question dans cette histoire; & quand ils auroient osé l'entreprendre, peut-on se mettre dans l'esprit que ces personnes eussent subi un jugement si injuste, sans s'en plaindre aux Romains? On ne sauroit aussi comprendre, comment *S. Luc* auroit oublié d'inserer dans les Actes une histoire si considérable, & si propre à avancer le règne de *Jésus-Christ*, & à faire éclater les merveilles de la Providence. Il n'est pas moins étonnant, que *Gregoire le Grand* & *S. Bernard* aient ignoré un fait de cette nature, & accompagné de circonstances si miraculeuses, si la tradition en étoit véritable; & supposé qu'ils ne l'aient point ignoré, il est impossible de comprendre pourquoi ils n'en ont point fait de mention, dans des Sermons qu'ils ont composez, & prononcez exprès, pour honorer la mémoire de la Madeleine.

D'ailleurs, comment se feroit-il pu faire que le prétendu *Denis l'Areopagite*, n'eut trouvé, en arrivant au port d'Arles avec ses compagnons de voyage, aucune sémence de l'Evangile, s'il avoit été véritable, comme on le prétend, que la Madeleine fût venue en Provence, qu'elle eût planté la foi par  
ses

ses prédications & par ses miracles dans la Ville de Marseille, peu éloignée de celle d'Arles? Or, il paroît par un passage de l'histoire de la vie de S. Denis, qu'il fût dans une surprise extrême de voir tant de barbarie & de ténèbres parmi ces Peuples. Il y a aussi bien de l'apparence, que ce Denis, qu'on veut avoir été l'Arcopagite, auroit été jusqu'à Marseille, pour y voir *Lazare* si fameux par sa résurrection, & si connu par l'Episcopat qu'on prétend qu'il exerçoit dans cette Ville. Ou, si *Lazare* étoit déjà mort, il avoit laissé des Successeurs, avec qui Denis auroit dû tâcher d'avoir quelque commerce, ce dont l'Auteur qui, nous a donné l'histoire de sa vie ne dit pas un mot.

Enfin, quelle apparence y a-t-il que la *Macleine* soit venue en Provence, de la manière qu'on le raconte, & qu'elle y ait établi sa demeure avec *Lazare*, pour aller en suite finir ses jours dans la Ville d'Ephèse, où il est constant, selon le témoignage de M. de *Launoy*, que cette sainte femme a été ensevelie. Il est vrai que le P. *Pagi* a tâché de rendre nul ce témoignage, mais nôtre Auteur l'appuye de celui de *Gregoire* de Tours, qui vivoit sur la fin du VI. Siècle, & qui affirme la même chose.

II. LA seconde Dissertation roule sur l'année de la conversion de *S. Paul*, sur la signification du mot *σαυλος*, épithète que *S. Luc* lui donne *Act. VIII. 58.* & sur le changement du nom de *Saul* en celui de *Paul*. La première de ces trois choses est fort obscure. L'Auteur après avoir réfuté l'opinion des autres Savans, conjecture que *S. Paul* fût converti la même année que *S. Etienne* souffrit le martyre, qu'il croit être la dernière du règne de *Tibère*; en sorte que la seconde année du règne de *Claude* a été la sixième de la conversion de cet Apôtre.

Cette Chronologie lui semble préférable à toutes les autres, tant parce que par ce moyen on donne à *S. Etienne* un tems considérable pour exercer son Ministère, ce que ne font pas ceux qui veulent qu'il ait été lapidé trois mois seulement après l'Ascension de *Jésus-Christ*; que parce qu'on évite les inconveniens où l'on croit que tombent ceux qui croient que *S. Paul* fût converti tout-à-fait sur la fin du règne de *Caligula*.

Sur le mot *σαυλος*, après avoir réfuté les pensées de *Baronius* & de *Lighfoot* sur ce sujet, on établit que ce terme dans *S. Luc*, ne signifie autre chose

qu'un \* jeune homme. On peut consulter pour s'en assurer le verset 9. du Chap. XX. du livre des Actes, & le verset 17. du Chapitre XXIII. du même livre.

Pour ce qui regarde le changement du nom de *Saul* en celui de *Paul*, l'Auteur après avoir refuté le sentiment de S. *Jerome*, qui semble faire tort à l'humilité de cet Apôtre, & celui de S. *Augustin*, qui croit au contraire qu'il ne l'a pris que par humilité, il se détermine pour celui d'*Origène*, qui a crû que Saint Paul n'avoit point quitté à parler proprement le nom de *Saul*, pour prendre celui de *Paul*; mais qu'ayant toujours porté l'un & l'autre nom, il s'étoit seulement abstenu de se faire appeller *Saul*, dès le moment qu'il se vit occupé à prêcher l'Evangile chez les Gentils, pour la conversion desquels ils étoit particulièrement envoyé, comme il s'étoit abstenu de se faire appeller du nom de *Paul*, pendant tout le tems qu'il eut affaire aux Juifs; pour lesquels il eut toujours de grands égards. On ne manque pas, pour appuyer cette opinion, d'avoir recours au verset 9. du Chap. XIII. des Actes où il paroît que S. Paul avoit dès  
lors

\* *Adolescens.*

lors les deux noms dont il est question.

III. ON trouve dans la troisième Dissertation un article assez étendu touchant cette celebre Description de tout le monde, dont il est parlé au Chap. II. de S. Luc, & que cét Auteur Sacré dit avoir été faite par les ordres de *Cesar Auguste*. Ceux qui ont lû l'Extrait qu'on a donné d'un Ouvrage de M. *Bynæus*, dans le Tome XX. de cette Bibliothèque pag. 32. *Et suiv.* savent les principales difficultez qu'il y a sur cette matiere, & la maniere dont cét Auteur entreprend de les résoudre. M. de Flottemanville examine les raisons de M. Bynæus, pour voir s'il pourroit s'en accommoder. Mais après les avoir pesées, il ne peut goûter, que par *Toute la Terre*, dont il est parlé dans S. Luc, *Πάντα τὸ οἰκουμένην*, on ne doit entendre que le petit Pais de Judée. Il croit que tous les passages du Vieux Testament que M. Bynæus a citez ne peuvent favoriser cette exposition, puisque c'est contre la coutume du Nouveau, d'employer les mots de *πάντα τὸ οἰκουμένην*, pour ne signifier que le Pais des Israélites. Il ajoute de plus que S. Luc les ayant employez dans le verset 28. du Chap. XI. du Livre des Actes pour designer in-



contestablement tout l'Univers, il n'y a aucune raison qui nous doive engager à lui donner une autre signification dans le II. Chap. de son Evangile. Pour répondre à la question que l'on fait pourquoi les Auteurs prophanes n'ont point parlé de cette Description, si elle a été faite dans tout l'Empire Romain; M. de Flottemanville conjecture, que cela peut venir de ce que cet ordre de l'Empereur donné & exécuté en divers tems fut communiqué seulement par des lettres aux Proconsuls qui étoient dans les Provinces; de sorte qu'Herode ayant su quelles étoient les intentions d'Auguste, & cherchant d'ailleurs les occasions de lui plaire, ordonna, sans attendre davantage, que l'on fit dans son Royaume, la même chose qui se faisoit partout ailleurs par des ordres assez secrets. Quoi qu'il en soit, on prétend que M. Bynæus ne lève nullement la difficulté, puis que quand même cette Description ne se feroit faire que dans la Judée, c'étoit assez qu'elle eût été ordonnée par Auguste pour la rendre digne d'avoir place dans l'Histoire, qui rapporte beaucoup de choses moins importantes. En tout cas, il semble que *Josephe* en devoit parler, & d'autant plus qu'elle étoit particulière

hiere à la Judée, selon le sentiment de M. Bynæus.

La liaison qu'il y a entre l'étendue de cette Description, & le tems auquel elle fut ordonnée par Auguste, engage nôtre Auteur à examiner une autre difficulté, qui ne paroît pas moins considerable, & que M. Bynæus a aussi examinée. C'est la contradiction qu'il semble y avoir entre S. Luc, qui dit, que *cette premiere Description fut faite lorsque Cyrenius avoit le gouvernement de Syrie*, & Tertullien, qui assure, que les Cens étoient alors leveez par *Sextius Saturninus*. Plusieurs ont crû qu'il falloit corriger le texte de S. Luc. M. de Valois en mettant *Sextius Saturninus* à la place de *Cyrenius*, & M. Huët en y mettant simplement *Quintilius*; & cela pour des raisons qu'ils allèguent de part & d'autre & que nôtre Auteur refute également. Il ne prend point d'autre parti, que de s'en tenir à la narration de S. Luc, préféablement à celle de tout autre Historien.

IV. LA quatrième Dissertation concerne principalement l'Eglise d'Antioche, à l'égard de laquelle on examine entr'autres choses. 1. Si S. Pierre a été, comme on le croit, le Fondateur de cette Eglise. 2. S'il en a été l'E.

vêque; & 3. si c'est par lui qu'elle a été érigée en Eglise Patriarchale. 1. C'est pour décider la première question, que l'Auteur, après avoir relevé plusieurs fautes de Chronologie commises par *Eusebe*, par *Baronius*, & par le *P. Petau*, examine à combien d'égards les Apôtres pouvoient être appelez les Fondateurs des Eglises. Ce ne pouvoit être, selon lui, qu'à l'un de ces trois égards. 1. Lorsque quelcun d'eux alloit le premier porter la lumière de l'Evangile en quelque lieu. 2. Lors qu'il y établissoit quelque ordre & quelque gouvernement. 3. Lorsque par l'imposition des mains, il y communiquoit les dons extraordinaires du S. Esprit. Or l'on prétend que S. Pierre n'a part à la fondation de l'Eglise d'Antioche en aucune de ces manieres. Car 1. il paroît par le verset 20. du Chap. XI. des Actes que l'Evangile fut d'abord annoncé à Antioche par de simples fidèles que la persécution avoit dispersez. 2. Il n'est pas moins clair par la suite du même Chapitre que le bruit de la conversion de quelques Habitans d'Antioche, étant parvenu jusqu'à l'Eglise de Jerusalem, ce ne fut point S. Pierre qu'on y envoya pour donner à cette Eglise naissante quelque forme d'Eglise,

se , ce fut *Barnabas* qui ayant vû ce qui en étoit , & exhorté ces nouveaux Fidèles à la persévérance , s'en alla à *Tarse* pour y chercher *S. Paul* , afin d'y établir ensemble tout l'ordre qu'ils jugeroient nécessaire. 3. Enfin , pour ce qui regarde la communication des dons extraordinaires du *S. Esprit* , on peut raisonnablement conjecturer du silence de *S. Luc* , que *S. Pierre* n'y contribua en aucune façon ; surtout si l'on considère que *Paul* & *Barnabas* n'étant pas moins Apôtres que *S. Pierre* , c'eût été fort inutilement qu'on auroit envoyé celui-ci à *Antioche* , pour y faire une chose que ceux-là pouvoient faire aussi bien que lui , & qu'ils firent aparemment , puis qu'ils y demeurèrent un an tout entier. Le silence de *S. Luc* est d'autant plus remarquable , que lors qu'il s'est agi des Samaritains convertis par le Ministère de *Philippe* , il n'a pas manqué de nous apprendre que *S. Pierre* & *S. Jean* furent envoyés vers eux , afin que par l'imposition de leurs mains , ces Peuples reçussent le *S. Esprit* , aussi bien que les autres.

2. Pour résoudre la seconde question , l'Auteur , après avoir dit quantité de choses tant sur la signification des termes d'*Apôtre* & d'*Evêque* , que sur les différences essentielles qu'il y a

entre ces deux dignitez , conclut & prouve que S. Pierre n'a pû exercer les fonctions épiscopales à Antioche , qu'autant que toutes les fonctions du Ministère de l'Evangile sont nécessairement renfermées dans celles de l'Apôstolat. Autrement il prétend que la dignité d'Apôtre & la dignité d'Evêque , à prendre ces termes dans un sens propre , sont absolument incompatibles. De sorte que si l'on veut , que quelcun des Apôtres ait été Evêque dans quelcune des Eglises à mesure qu'elles se formoient , nôtre Auteur l'accordera sans peine , pourvû que cela signifie seulement , que les Apôtres avoient dans toutes les Eglises où ils se rencontroient l'autorité d'y faire toutes les fonctions que l'on attribué communément aux Evêques , & non autrement.

3. Enfin , pour décider la troisième question , M. de Flottemanville , après une ample & exacte recherche de tout ce qui concerne l'origine , le titre & le pouvoir des Patriarches , commence par s'étonner de ne voir dans les Annales sacrées aucunes traces d'érection d'Eglise en Patriarchat ; & encore plus de ce que S. Pierre , qui n'a jamais rien entrepris de tant soit peu important , sans en consulter ses Collègues & sans avoir leur con-  
sen-

samment, ait néanmoins, si l'on en croit Baronius, établi de sa propre autorité un Siège Patriarchal dans la plus belle & la plus florissante Eglise de tout l'Orient. Enfin, il est encore étonnant, que pour mettre fin aux disputes qui étoient survenues dans l'Eglise de Jerusalem & dans celle d'Antioche touchant la circoncision, celle-ci députa vers celle-là pour la consulter sur cette affaire, au lieu que celle-là auroit dû députer vers celle-ci pour y chercher les lumières & les instructions nécessaires, s'il étoit vrai que cette dernière eût été érigée en Eglise Patriarchale, & honorée par conséquent de tous les privilèges qui lui auroient appartenu en cette qualité. Au moins ne peut on nier, qu'elle ne fut bien fondée à convoquer un Concile chez elle, pour arrêter le cours de ces disputes, plutôt que d'envoyer à Jerusalem.

Ensuite de cela, l'Auteur souhaite surtout que l'on se ressouvienne que la forme essentielle du Patriarchat consiste dans le pouvoir qu'a le Patriarche de rejeter ou de confirmer les élections qui sont faites par le Clergé de quelque Metropole que ce soit, pourvu seulement qu'elle soit de son district. Ce qui étant, S. Epiphane fournit un

argument démonstratif contre cette prétendue élection de l'Eglise d'Antioche en Patriarchat, quand il \* dit, que *toutes les Eglises du monde doivent être soumises à l'Eglise de Jerusalem.*

L'Auteur demande encore comment il s'est pû faire, que l'Eglise d'Alexandrie ait eu la prééminence sur l'Eglise d'Antioche, s'il est vrai que celle-ci ait été fondée par S. Pierre, & élevée par le même Apôtre à la dignité du Patriarchat.

Il est si naturel de penser, que ces avantages, s'ils étoient réels, devroient donner à l'Eglise d'Antioche la préférence sur toutes les autres Eglises du monde, qu'en 1238, l'Evêque de cette Ville, qui prétendoit l'emporter sur l'Evêque de Rome, n'alleguoit point d'autre raison de ses prétentions que ces sortes de prérogatives. Bellarmin lui-même fait assez voir qu'il est convaincu de la solidité de cette raison, quand il dit pour se tirer d'affaires, que l'Eglise de Rome doit avoir la prééminence sur toutes les autres, parce qu'elle est la seule que S. Pierre ait gouvernée par lui-même jusqu'à la mort, & que l'Eglise d'Alexandrie la doit avoir sur l'Eglise d'Antioche, parce que cét Apôtre

ayant

\* *Hæres. LXX n. 10.*

ayant gouverné celle-là par le Ministère de *S. Marc*, qui étoit Evangeliste, & celle-ci par le Ministère d'*Evode* qui ne l'étoit point, l'ordre veut que celle-ci le cede en tout à celle-là.

Mais l'Auteur qui met tout cela au rang des choses qu'on invente à plaisir, quand on veut vaincre à quelque prix que ce soit, soutient & prouve par plusieurs exemples, & par beaucoup d'autoritez, que la seule raison qu'on peut apporter de la prééminence d'une Eglise sur une autre, est prise de la prééminence de la Ville même où l'Eglise a été fondée & non de la dignité du Fondateur.

V. LA cinquième Dissertation n'a aucune proportion avec les autres, puis qu'elle n'est pas de trois pages entières, & qu'il n'y est parlé que de deux choses. La première comment *Agrippa le Jeune* a pu exercer le droit qui avoit été accordé à *Herode frere du Grand Agrippa* & à ses enfans, d'élire les Souverains Pontifes, ce qui lui paroît une difficulté inexplicable & qu'il propose à foudre à tous les Savans; & la seconde regarde la Ville ou le Bourg de *Lydda*, sur quoi l'Auteur fait quelques observations qu'il croit ne devoir pas déplaire aux Lecteurs.

VI. LA sixième Dissertation est em-



ployée, 1. à relever plusieurs fautes de Baronius sur les divers tems auxquels Caligula a exercé le Consulat. 2. à examiner toutes les questions qu'on peut faire tant sur la conversion de *Corneille* le Centenier, que sur la Ville où il demeurait, & sur la charge qu'il y exerçoit. 3. à marquer la différence qu'il y a entre *Δύψος* & *ὕψιστος*, confondus par Baronius, & à rechercher par conséquent la raison pour laquelle S. Pierre monta sur le haut de la maison quand il voulut faire sa priere. 4. à expliquer ce que signifioit ce grand (a) linceul lié par les quatre bouts, & qui descendit du ciel en terre, d'où l'Auteur prend occasion de censurer l'extrême témérité de Baronius, qui affirme hardiment que tous les Pères ont cru que ce linceul représentoit l'Eglise. 5. à réfuter, tant par l'autorité d'*Eusebe* & de S. Jérôme, que par la raison, l'opinion de ceux qui disent que *Corneille* a été fait Evêque de Césarée. 6. à rejeter le sentiment de Baronius, qui prétend prouver par le témoignage de S. Epiphane que *Cerintus* avoit été l'auteur & l'instigateur de la querelle que les Juifs firent à S. Pierre parce qu'il étoit allé (b)

chez

(a) *Act. Chap. X. vers. 11.* (b) *Act. Chap. XI. vers. 2, 3.*

chez des hommes incirconcis, & avoit mangé avec eux; ce qui oblige l'Auteur à examiner un grand nombre de choses touchant ce que l'on pense ordinairement de cét Heresiarque. 7. à parcourir & à refuter je ne sai combien de fausses opinions qu'on a eues touchant l'Evangile de S. *Matthieu*, soit pour le tems auquel il a été écrit, soit pour la langue en laquelle l'Auteur sacré l'a écrite. 8. A faire sentir jusqu'où va quelquefois l'inexactitude de Baronius quand il cite les Peres, & cela à l'occasion de l'erreur des *Ebionites*, de laquelle l'Auteur examine l'origine, de même que la nature de l'erreur des *Nazaréens*. 9. Enfin à rétablir les trois *Petrones* que Baronius avoit confondus en un seul & même *Petrone*.

VII. LA principale chose que M. de Flottemanville examine dans sa septième Dissertation, c'est l'origine & la cause de la haine que les Egyptiens marquoient avoir pour les Pâtres & pour les Bergers, Il soutient d'abord, que cela ne peut pas être entendu de tous les Egyptiens, mais seulement d'une partie d'entr'eux : ce qu'il prouve par cela même, que la Contrée de Goscen, où les enfans de *Jacob* furent envoyez suivant le desir de *Joseph*,

étoit une des contrées de l'Egypte, de sorte que selon lui, il ne faut entendre par les Egyptiens dont parle Moïse en cette occasion, que ceux qui demeuroient dans la Ville capitale, où les Rois d'Egypte faisoient leur résidence.

Mais enfin, de quelque endroit de l'Egypte que fussent ces Egyptiens, d'où pouvoit venir cette forte haine pour tous ceux qui se mêloient de bétail ? Spencer s'est imaginé que cela venoit de ce que les Egyptiens regardoient comme autant de Divinités, des choses dont les Bergers sembloient faire peu de cas. Mais ce sentiment ne peut être goûté de notre Auteur, qui prétend tout au contraire, que ces sortes de gens faisoient assez voir par le soin qu'ils avoient de leurs Troupeaux, combien ils leur étoient chers. Après quoi, rapportant encore quelques autres sentimens, qu'il refute tout de même, par des raisons qui paroissent assez solides, il conclut qu'il est assez difficile de rendre raison de la haine des Egyptiens pour les Bergers. Seulement, ajoute-t-il, pour expliquer pourquoi Moïse craignoit d'être lapidé des Egyptiens en sacrifiant des choses qu'ils avoient en abomination, que ce saint homme n'avoit en

vuë.

vuë que certaines cérémonies qu'il eut fallu observer , & certaines qualitez auxquelles il eut fallu avoir égard dans le choix des victimes pour éviter la fureur de ces peuples ; ce que l'Auteur appuye de quelques passages d'*Herodote* & de *Plutarque*.

VIII. IL n'y a que quatre articles principaux dans la huitième Dissertation. 1. Le premier regarde la raison pour laquelle les Fidèles d'Antioche prirent le nom de Chrétiens. Et parce que quelques uns ont cru que ce fut dans la vuë de se distinguer des Disciples de *Desitbée* , cela donne lieu à l'Auteur d'examiner quel étoit cèt hérétique, combien il y en a eu de ce nom, & en quel tems ils ont vécu. 2. Le second ne parle que des *Carpo-cratites*, pour savoir si entre les Hérétiques, ce sont eux qui ont commencé à se faire appeller Chrétiens. Baronius l'a cru, fondé sur un passage d'Epiphane. Mais nôtre Auteur prétend que cèt Annaliste s'est trompé , & que S. Epiphane ne l'a dit , ni n'a pû le dire, attendu qu'il y avoit eu beaucoup d'autres Hérétiques avant ceux-là, lesquels ayant pris le nom de Chrétiens , aparemment ne l'avoient point quitté.

3. Le troisième Article est employé,  
à

## 5.10. *Bibliothèque Universelle*

à savoir si les malédictions que les Juifs, au rapport de S. Epiphane, prononçoient contre les Nazaréens, regardoient seulement ces Hérétiques, ou si elles s'adressoient à tous les Chrétiens en général. Baronius prend le dernier parti ; mais l'Auteur le refute par l'autorité d'Epiphane même.

4. Le quatrième Article est destiné tout entier à l'examen de ce que l'on raconte de ce fameux (a) Roi d'Edesse ; auquel on dit que Jesus-Christ écrivit, & vers lequel on prétend que *Thaddée* fût envoyé.

IX. ENFIN, nous voici arrivés à la neuvième & dernière Dissertation de l'Auteur, qui seule mériteroit un Extrait à part, puis qu'elle contient 26. Articles, & plus de 250. pages ; mais comme nous avons déjà été assez longs, nous nous contenterons de dire quelque chose du premier & du dernier de ces Articles.

1. Le voyage de S. *Jaques* en Espagne fait la matière du premier. Et parce que notre Auteur prétend avoir de très-grandes raisons pour le mettre au rang des fables, il croit que ce qui y a donné lieu, vient apparemment de ce que quelcun qui portoit le même nom alla prêcher l'Evangile à Compostelle

une.

(a) *Abgar.*

*Ch Historique de l'Année 1692.* 51  
une des Villes de Galice. Ce qu'il appuie de l'exemple d'un certain *Paul* Evêque de Constantinople, dont le corps enterré dans la même Eglise; que *Macédonius* son persécuteur avoit fait bâtir, a donné lieu de croire aux femmes & au petit peuple que l'Apôtre S. Paul avoit son tombeau dans leur ville. C'est ainsi encore qu'un certain Arminenien, qui s'appelloit *Thomas Cananeus*, & qui étoit allé dans les Indes pour y porter l'Evangile, a été pris dans la suite pour l'Apôtre S. *Thomas*. Enfin, on ne peut presque pas douter que la même chose ne soit arrivée en France touchant le Saint qui y passe pour *Denys l'Areopagite*.

Quoi qu'il en soit, le silence de toute l'Antiquité, les lieux où les Peres ont crû que S. Jaques exerçoit son Apostolat, & la relation que le Martyrologe même fait de cette histoire, sont des raisons qui paroissent assez fortes à notre Auteur, pour en conclure que le voyage de cet Apôtre en Espagne n'a rien de vrai-semblable. Sur tout, si l'on considère d'un côté, que S. Jaques fût décapité onze ans seulement après l'ascension de Jesus-Christ; & de l'autre que l'Antiquité a toujours crû qu'aucun des Apôtres n'étoit sorti de la Judée, qu'après y avoir

voir prêché l'Évangile pendant l'espace de douze ans entiers. On pourroit ajouter, ce me semble, que ce que l'on raconte de cette mission de S. Jacques en Espagne suffit seul pour faire douter de la vérité du fait, puis que l'on veut, que n'y ayant pu convertir qu'une seule personne, il s'en retourna à Jerusalem, où il souffrit aussi-ôt le martyre, & d'où son corps ayant été rapporté, il convertit après sa mort tous ceux qu'il n'avoit pas pu convertir durant sa vie.

2. Le ravissement de S. Paul, soit pour le tems auquel il est arrivé, soit pour la maniere en laquelle il s'est fait, soit pour les choses mêmes que cét Apôtre a vuës & ouïes est le sujet du dernier article de cette dernière Dissertation. Il n'y a rien de plus difficile, selon notre Auteur, que de marquer le tems auquel S. Paul a été ravi dans le troisième Ciel. Baronius a crû que ce fût la seconde année du règne de Claude, & la quarante deuxième de Jesus-Christ, mais on ne reçoit point ce sentiment, attendu que cét Annaliste n'en allégué point d'autre raison, que la supposition qu'il fait, que la 2. Epître aux Corinthiens a été écrite la seconde année du règne de Neron, & la 56. de Jesus-Christ, ce qui

qui est fort contesté par les Savans. *Louis Cappel*. a crû après *Thomas d'Aquin* & plusieurs autres, que ce ravissement étoit arrivé dans l'un des trois jours de l'aveuglement de S. Paul, mais nôtre Auteur regardant cét aveuglement comme une peine infligée à cét Apôtre, ne peut comprendre que Dieu eût choisi ce tems-là, pour lui faire goûter les joyes du Paradis, d'autant moins qu'*Ananias* exhorta cét Apôtre, après qu'il eut recouvré la vuë, (a) à se faire baptizer, & à recevoir par là l'assurance de la remission de ses péchez. Il y a encore plusieurs autres opinions que l'Auteur rejette, de même que celle qui est la plus communément suivie des Savans, & entr'autres de *Jaques Cappel*, de *Lightfoot*, & de quelques autres, qui ont cru que ce ravissement de S. Paul, n'étoit autre chose que cette extase qui lui survint (b) lorsqu'il étoit en prieres dans le temple de Jerusalem. L'Auteur, dis-je, rejette encore ce sentiment, comme étant incompatible avec le doute de l'Apôtre, qui dit expressément qu'il ne sait si ce fut dans le corps, ou hors du corps. Après tout cela, il conjecture que ce ravissement est arrivé la première année

(a) *Act. Chap. XXII. vers. 16.* (b) *Act. Chap. XXII. vers. 17.*



née du règne de Claude, fondé sur ce qu'il croit que la 2. Epître aux Corinthiens a été écrite la dernière année de cèt Empereur.

Pour ce qui regarde la maniere en laquelle ce ravissement s'est fait, & les choses que S. Paul y a vuës & ouïes, l'Auteur après avoir raporté quelques opinions là dessus, prend le parti de douter, & de dire avec cèt Apôtre, qu'il n'en fait rien du tout ; ce qui est sans contredit le parti le plus sage, & celui que les Théologiens devroient suivre & en cette occasion & en beaucoup d'autres, où on les voit pourtant decider aussi hardiment, que s'ils avoient eu des Révélations particulières.

## XI.

**PRELIMINAIRES des TRAITEZ**  
*faits entre les Rois de France & tous les Princes de l'Europe depuis le Règne de Charles VII. A Paris, chez Frederic Leonard. 1692. in 12 pagg. 290. & se trouvent à Amsterdam chez Wolfgang.*

**L**ES Traitez que les Princes font entr'eux sont les monumens les plus assûrez de l'Histoire. Tout ce qu'y

qu'y ajoutent ceux qui se mêlent de l'écrire, sont le plus souvent, ou des faits entièrement supposés, pour favoriser le Parti dans lequel ils sont engagés, ou des événemens déguisez, ou des conjectures hardies sur les motifs des actions des Princes, qui n'ont d'ordinaire d'autre fondement, que les visions d'un Auteur rempli de lui-même, & enflé de sa grande capacité. On est donc fort obligé à ceux qui prennent le soin de ramasser tous les Traitez que les Souverains ont fait entr'eux; si la lecture en est plus ennuyeuse, que celle d'une Histoire suivie; du moins en est-elle plus sûre & plus utile; elle est surtout absolument nécessaire aux Ministres publics; puis qu'on y voit les fondemens de tous les droits des Souverains, & par conséquent ceux de toutes leurs négociations.

Le S. *Leonard* a ramassé \* dans quatre Volumes *in quarto*, qu'on trouvera aussi dans ces Provinces, tous les Traitez faits entre les Rois de France & les Princes de l'Europe, depuis le Regne de *Charles VII.* jusques à présent, c'est-à-dire, depuis le Traité de paix entre ce Prince & *Philippe* le Bon Duc de Bourgogne conclu à Arras le 21. de Septembre 1435; jusques en

\* Il ne les a pas encore fait imprimer.

en 1690 : auxquels on a joint 97. Arrêts ou Arrêts de la Chambre Royale établie à Mets, du Parlement de Besançon, & du Conseil Souverain d'Alsace, pour la réunion des dépendances des trois Evêchez de Mets, Toul, Verdun, & autres endroits.

M. *Amelot de la Houffaye* assez connu par divers autres \* Ouvrages qu'il a donnez au Public est l'Auteur des Préliminaires sur ces divers Traitez : C'est un discours qu'il a fait sur toute cette matiere, & qui joint avec le Catalogue de ces Traitez, fait un Volume in 12 d'une grosseur assez considerable. Ceux qui ont trouvé du plaisir dans les autres Ouvrages de cét Auteur ; en trouveront , sans doute, dans celui-ci, puis qu'il est à peu près de la même nature. C'est-à-dire , que M. Amelot, qui paroît s'être attaché toute sa vie à la lecture des Livres de Politique & d'Histoire , en parcourant une bonne partie des Traitez qui doivent composer les quatre Volumes in 4. dont nous avons parlé , nous fait part de toutes les remarques qu'il a faites dans

\* *Les Principaux sont son Histoire du Gouvernement de Venise , la Traduction & ses Notes de l'Homme de Cour de Gracian , du Prince de Machiavel , du Commencement des Annales de Tacite.*

dans sa lecture, & lesquelles il applique à son sujet, à mesure qu'il trouve qu'elles y ont quelque raport. Ceux qui ne seroient pas encore persuadez, de ce que dit \* quelque part M. *Patin*, que la Politique peut être aussi bien définie *l'art de tromper les hommes que l'art de les gouverner*, pourront s'en convaincre en lisant le Discours de nôtre Auteur; puis qu'il paroît par ce qu'il dit, que presque dans tous les Traitez que les Princes ont faits entr'eux, ils ont plutôt pensé comment ils pourroient éluder ce qu'ils promettoient, que comment ils pourroient l'exécuter. Ce fut précisément ce que manda *François Sforce* à *Loüis XI.* qui lui avoit demandé avis sur la † ligue que plusieurs Princes avoient faite contre lui, il lui répondit, que pour la rompre, il ne falloit rien refuser, l'assurant que quand il leur auroit donné à chacun en particulier tout ce qu'ils demandoient il ne lui seroit pas difficile dans la suite de le leur ôter quand il voudroit. *Loüis XI.* profita de cét avis, qui eut à peu près les suites que celui qui l'avoit donné avoit prédites. *Ferdinand V.* dit le *Catholique*, bien loin

\* C'est dans sa XXXIII. Lettre mais il n'est pas l'Auteur de cette pensée. † ce fut celle qu'on nomma la ligue du bien Public.

loin de couvrir ses fourberies de quel-  
que prétexte specieux , s'en glorifioit ,  
& un jour que *Quintana* lui raportoit  
que le Roi de France *Louïs XII.* se  
plaignoit qu'il l'avoit déjà trompé deux  
fois, il répondit, *deux fois ! Par Dieu,*  
*il a bien menti l'ivrogne . je l'ai trompé*  
*plus de dix.* Et le Secrétaire d'Etat *Vil-*  
*leroi* établissoit pour maxime, que l'in-  
tention des Princes & de leurs premiers  
Ministres n'est pas, ni ne doit pas être  
asservie à leur signature, mais plutôt leur  
signature à leur intention.

F I N.

# I N D I C E

## D E S

## M A T I E R E S

Contenuës dans le Tome XXII.

### A.

- A**bbé qui a dix-huit enfans de plusieurs Concubines. 83
- Acèse.** Sa conférence avec l'Empereur Constantin. 299
- Actes XV. 20. expliqué.** 109
- Adrien (Pape) Obliquité remarquable de sa conduite.** 469
- Albert (de Brandebourg). Histoire de son mariage.** 25
- Alfrede, son mariage avec Edgar.** 33
- Allégories, peu utiles dans l'explication de l'Ecriture.** 14
- Âme humaine, Chrétiens qui la croient mortelle, & ne se séparent point de la communion de l'Eglise. 137. On ne la connoît que par expérience & par sentimens. 265. Son essence ne consiste pas dans la pensée actuelle. 266. Si elle a de la mémoire indépendamment du Corps. 267. Si elle pense durant le sommeil. 268. Ses propriétés. 269. Son Origine incertaine. 273. Comment on peut prouver son immortalité. 280.**
- Anges. Leur définition. Leur existence. Si elle est connue par les lumières de la raison. 151. & suiv. Leurs connoissances. 154. & suiv. Principes pour l'expliquer. 432**
- Z
- An.

## Indice des Matières.

- Angleterre. Comment elle devient tributaire de l'Eglise Romaine. 40
- Antioche. Si S. Pierre a établi l'Eglise de cette Ville. S'il en a été le premier Evêque, & si c'est par lui qu'elle a été élevée en Eglise Patriarchale. 499
- Apocalypse. S'il est utile de commenter ce Livre. 15
- Apollonius (de Thyane) pourquoy on a dit qu'il entendoit le langage des oiseaux. 111
- Appion. C'est le premier qui ait accusé les Juifs d'avoir une tette d'âne dans le temple. 108
- Appelé tambour du Monde par Tibere.
- Arbre de Science de bien & de mal. Pourquoi ainsi appelé. 440
- Argumens, méthode de foudre toutes sortes d'Argumens. 173
- Ariens. Comment ils étudioient les Canons du Concile de Nicée. 312. S'il n'y eût qu'eux qui présenterent des Requêtes à l'Empereur dans cette Assemblée. 302
- Aristée. Son Histoire est fabuleuse. 478. Son stile n'est point bon 479. L'usage qu'on peut faire de son Livre. 482
- Arius. Particularitez de sa vie. 291. S'il se soumit aux Decrets du Concile de Nicée. 305
- Arminiens. Jacques I. Se plaint qu'ils font de grands progrès en Angleterre. 70
- Arnaud (Antoine) plaisante équivoque sur son sujet, 245. Son Histoire. 246
- Arthus. S'il y a quelque chose de véritable dans son Histoire. 32
- Avitus. Histoire & fautes de cet Auteur. 24. Sur ses sentimens enracinés à l'égard de l'Evêque

## Indice des Matieres.

*Evêque de Rome. 125. Particularitez de sa  
conférence avec les Ariens.*

### B.

**B**atême , absolument nécessaire selon S. Ful-  
gence. 129. Administré par un Prêtre  
qui ne sait pas prononcer les paroles sacré-  
mentales déclaré valable. 462

Beauvais (l'Evêque de) s'arme d'une massue,  
pour eluder l'ordre du Pape. 41

Becker ( Balthazar ) son opinion sur les Es-  
prits. 128

Bede. Jugement sur cet Auteur. 461

Bergers pourquoi haïs par les Egyptiens. 507

Bibliothèque Universelle. Défendue contre  
M. Junckerus. 425

Biscayens. Ne recevoient autrefois point de  
de Prêtre , qui n'eût une Concubine. 22

Boèce. Est le premier qui ait expliqué la Ré-  
ligion par la Philosophie d'Aristote. 129

Britannia. Camden réfuté sur l'etymologie  
de ce nom. 63

### C.

**C**amden (Guillaume) Histoire de sa vie. 58

Canon du premier Concile de Jerusalem tou-  
chant les choses étouffées & le sang expliqué. 109

Canons du I. Concile de Nicée , s'ils furent en-  
voyez au Pape pour les confirmer. 308. Si  
ceux des Arabes sont veritables. 319

Cantorberi (l'Eglise de) Auteurs qui en ont  
écrit l'Histoire. 81

Canut I. Sentence remarquable de ce Prince.



## Indice des Matieres.

Cardinal , ce que ce mot signifie dans S. Gre- goire.	134
Catalogue des Livres Canoniques de Meliton semblable à celui des Juifs.	113
Chaleur extraordinaire en Angleterre au mois de Janvier.	70
Chanoines Réguliers. Ce qui a donné lieu à leur institution.	451
Trois Chapitres. Ce que c'est. Histoire de qui s'est passé sur ce sujet.	143
Charlemagne. Son Traité contre le Culte des Images.	469
Charles II. Pourquoi il déclara la guerre aux Hollandois en MDCLXXII. 324. Vou- loit établir dans ses Etats le même gouver- nement & la même Religion qu'en France. 329. Etoit Papiste dans le cœur.	351
Chrétiens. Quel est ordinairement le fonde- ment de leur persuasion. 72. Raisons pour lesquelles ils se marioient selon Athenagore. 113. Caractère des Chrétiens de ce tems-là. là-même.	
Cimmeriens. ( le Pays des ) où Homere dit qu'Ulysse a été , c'est l'Angleterre.	64
Communioperegrina. Ce qu'il faut enten- dre par là.	138
Conciles d'Alexandrie où l'Arianisme est con- damné 294. 296. De Constantinople , leur Histoire. 140. Concile I. de Nicée. Son Histoire 287. Ne dressa que XX. Decrets sur la Discipline de l'Eglise. 316. S'il a dressé le Catalogue des Livres Canoniques.	321
Consolations s'usent beaucoup dans l'adver- sité,	

## Indice des Matieres.

<i>ité.</i>	98
Constance ( <i>Premier Ministre du Roi de Siam</i> ) <i>son Histoire.</i>	50. & suiv.
Constantin ( <i>le Grand</i> ) <i>croit d'abord les er-</i> <i>reurs d'Arius peu importantes, &amp; en écrit</i> <i>sur ce pié-là.</i>	311
Contingence <i>en quoi il y en a.</i>	261
Conventry ( <i>l'Eglise de</i> ) <i>Auteurs qui en ont</i> <i>écrit l'histoire.</i>	88
Corps <i>en quoi consiste sa difference d'avec l'Es-</i> <i>prit.</i>	279
Costar. <i>Ses comparaisons sont ordinairement</i> <i>belles &amp; justes. Exemple.</i>	99
Coutures ( <i>le Baron de</i> ) <i>fautes de cét Au-</i> <i>teur dans la traduction de Lucrèce,</i>	185
Cramer ( <i>Michel</i> ) <i>Pasteur Lutherien qui a eu</i> <i>trois femmes à la fois.</i>	20
Crucifix <i>qui parle.</i>	85
Culte de Latrie <i>distingué de celui de Dulic</i> <i>par S. Fulgence.</i>	129

### D.

<b>D</b> <i>Egrez de proximité dans lesquels on ne se</i> <i>peut marier.</i>	139
Demons. <i>S'ils ont quelque puissance sur les</i> <i>Corps.</i>	279
Descartes ( <i>René</i> ) <i>sa vie. 352. Qui sont ceux</i> <i>qui l'ont écrite. 353. Sa naissance. 355.</i> <i>Ses premières études. 356. Va servir sous le</i> <i>Prince Maurice. 361. Voyage en Allema-</i> <i>gne. 363. Tombe dans l'enthousiasme. 364.</i> <i>Court risque d'être égorgé. 366. Voyage en</i> <i>Italie. 370. Se retire en Hollande. 374.</i> <i>Son attachement à l'anatomie. 377. Nie le</i> <i>manquement de la Terre. 380. Fait impri-</i> <div style="text-align: right;"><i>mer</i></div>	

## Indice des Matieres.

- mer les Essais de sa Philosophie.* 382. *Origine de sa querelle avec M. de Roberval.*  
*384. Avec M. de Fermat.* 385. *Histoire de*  
*ses Disputes avec l'Université d'Utrecht.*  
*388. & suiv.* 405. *Touchant son mariage*  
*& sa Fille.* 392. *Sa querelle avec Gassendi.*  
*394. Ses Meditations mises dans l'Index.*  
*395. Ses Disputes avec Schoockius.* 396,  
*401. Avec Regius.* 403. *Obtient une pen-*  
*sion du Roi de France.* 407. *Est apellé inu-*  
*tilement à Paris pour y recevoir un emploi*  
*considérable.* 408. *Est apellé en Suede.* 409.  
*Maniere dont il est reçu de la Reine.* 411.  
*Etablissement qu'elle lui veut faire.* 414. *Sa*  
*Maladie.* 415. *& suiv.* *Sa mort.* 421. *Sa*  
*sepulture, là-même. Son corps transporté*  
*en France, où on lui dresse un tombeau.* 422.  
*Description dont il est parlé dans le Chap. I<sup>r</sup>.*  
*de l'Évang. selon S. Luc, comment expli-*  
*quée.* 497  
*Dieu, Si nous en avons une idée claire.* 167.  
*Comment on peut prouver son existence.* 281  
*Comment on connoit ses proprietéz là-mê-*  
*me.*  
*Discipline du V I I I. Siecle, quelle elle étoit.*  
464  
*Disputes des Archevêques de Cantorberi &*  
*d'Yorc.* 82  
*Divinité de Jesus-Christ, on peut dire qu'elle*  
*a souffert selon S. Fulgence.* 129. *Comment*  
*prouvée par ses miracles.* 209  
*Dons extraordinaires étoient encore communs*  
*dans l'Eglise sur la fin du I I. Siecle.* 116  
& suiv.  
Δοῦλ.

## Indice des Matieres.

<b>A</b> <i>Qu'on Ce que signifie ce mot.</i>	231
<i>Deserée de Dieu, si elle est successeur.</i>	260
<b>D</b> <i>Dunham (l'Eglise de) Auteurs qui en ont écrit l'Histoire.</i>	93
<b>E</b> <i>Ecclesiastiques, Combien corrompus avant la Réformation. 22. &amp; dans les Siècles XI. &amp; XII.</i>	83
<i>Ecosse Ancienne, la même que l'Irlande.</i>	69
<i>Ecrivains sacrez, Si ceux qui ont écrit l'Histoire n'ont eu besoin que d'une bonne mémoire.</i>	221
<b>E</b> <i>Edgar. Histoire de son mariage avec Alfrede. 33. Nombre prodigieux de Vaisseaux qu'on attribue à un Roi de ce nom.</i>	84
<i>Edouard. (Roi d'Angleterre). folie par les Moines.</i>	86
<i>Elfric (Archevêque de Cantorberi) s'il est la même que le Grammairien du même nom.</i>	80
<b>E</b> <i>Eli (l'Eglise d') Auteurs qui en ont écrit l'Histoire.</i>	91
<b>E</b> <i>Emme (Reine d'Angleterre) miracles arrivés en sa faveur.</i>	85
<i>Enfans morts sans baptême. Cérémonies observées à leur égard dans le Diocèse de Grenoble. 103. Damnez selon les Evêques d'Afrique.</i>	119
<b>E</b> <i>Ennodius. Ses sentimens sur le Libre Arbitre &amp; sur la Grace. 126. sur la dignité du Pape.</i>	127
<i>Epîtres d'Horace, pourquoi ainsi appellées, &amp; en quoi elles different de ses Satires.</i>	177
<i>Erreurs, quelles en sont les sources.</i>	170

## Indice des Matieres.

- Especies d'Esres ; si on les connoit toutes.* 164
- Esprit , en quoi consiste sa difference d'avec le corps.* 272. *Comment S. Gregoire distingue les Esprits.* 137
- Esprits purs. Comment on peut prouver leur existence.* 276. *Voyez Anges. Les bons à quoi employez.* 277. *Si les méchans ont quelque pouvoir.* 278
- Essences des choses si elles sont éternelles.* 259
- Ethelvolde. Son mariage avec Alfrede, & sa mort.* 33
- Evêques d'Afrique , leurs sentimens sur la Grace conformes à ceux de S. Augustin.* 123. *& sur les enfans morts sans bâte me.* 129
- Eusebe. Si ce fût lui qui harangua l'Empereur au nom du Concile de Nicée.* 300
- Eustathe (de Thessalonique) corrige Homere mal-à-propos.* 66
- Eustathe (d'Antioche) si ce fut lui qui harangua l'Empereur au nom du Concile de Nicée,* 300
- Examen, combien nécessaire aux Chrétiens, les preuves d'examen sont les meilleures.* 73
- F.
- F***avoris Elateurs censurez par le Roi Canut.* 35
- Ferdinand V. Parole remarquable de ce Prince.* 518
- Elateurs censurez par le Roi Canut.* 35
- Fleuve Ocean. Ce que c'est dans Homere.* 66
- Fox (George) Chef des Kdouakres. Son Histoire.* 54
- France (les Eglises de) s'opposent long-tems au culte.*

## Indice des Matieres.

- culte des Images.* 468  
**E**rancfort (le Concile de) condamne le culte des Images. 470  
**F**rançois, sont plus naturels dans leurs pensées que les Espagnols ou les Italiens. 96  
**S.** Fulgence. Son Histoire. 127. Ses sentimens sur la remission des péchez. 128. Il approuve l'expression, un de la Trinité a souffert. Là-même.

### G.

- G**alice (les Peuples de) ne connoissoient autrefois point de Dieu. 22  
**G**alilée, mis à l'Inquisition pour avoir soutenu le mouvement de la Terre. 378  
**G**eorge (David) son sentiment sur les Anges, 197  
**G**ladiateurs, remarques curieuses sur leur sujet. 180. & 181  
**G**odeau (l'Evêque) a commis des fautes grossieres dans son Histoire Ecclesiastique. 252  
**G**race, troisieme parti en France sur cette matiere. 250  
**S.** Gregoire. Comment il parvint au Pontificat, son humilité. 133. Ses Ecrits. 134. Ses sentimens sur plusieurs sujets. 135. Ses Dialogues, pleins de miracles ridicules. 136  
**G**rotius. Son Traité de la verité de la Religion Chrétienne traduit en diverses langues. 71. On vouloit défendre l'entrée de ses Ouvrages en France. 253

### H.

- H**ardouin (Jesuite) refuté. 121  
**H**enri II. (Roi d'Angleterre) de qui fils selon quelques uns. 36. ses démêlez avec

## Indice des Matieres.

Thomas Bequet.	37
Henry VIII. Luther condamne son Divorce.	21
Hermas (le Pasteur) remarques sur ce Livre.	112.
Hierarchie Angloise. Pourquoi il est difficile d'en écrire l'Histoire.	78
Historiens. S'il y en a qui ne soient point passionnez.	29.
Homere Endroit de ce Poëte expliqué. 64. & suiv.	
L'Homme, comment il est tombé dans le péché	439
Honorius (Pape) condamné comme Hérétique Monothelite.	460
I.	
Jacobites. Origine de cette secte.	455
Jaques. Particularité de sa mort qui ne se trouve point dans les Actes, 107. s'il a été en Espagne.	510
Jaques I. (Roi d'Angleterre) ne se foucioit guères de la Religion réformée	70
Idées, de combien de sortes il y en a. 161. Idées simples ne peuvent être définies.	162
Identité, ce qu'on entend par là.	278
Jean de Crema (Legat du Pape) plaisante histoire sur son sujet.	86
Jean Damascène. Ses sentimens sur l'Eucharistie. 464. Fait des Hérétiques à bon marché. La-même.	
Jean Sans terre. Histoire de ses démêlez avec Innocent III. 39. Ses qualitez, sa mort. 41.	
Ignorance crasse d'un Evêque	93
Images, Conciles tenus sur cette matiere dans	le

## Indice des Matieres.

<i>le VIII. Siecle.</i>	<i>465.</i>	<i>Réponse impie d'un</i>	
<i>Abbé sur ce sujet.</i>	<i>468.</i>	<i>Comment le culte</i>	
<i>s'en est établi.</i>			<i>471</i>
<b>Indice Expurgatoire.</b>	<i>Son origine.</i>	<i>212.</i>	<i>s'il</i>
	<i>a défendu la lecture de l'Ecriture en lan-</i>		
	<i>gue vulgaire.</i>		<i>213</i>
<b>Indulgences.</b>	<i>A quel excès on les avoit</i>		
	<i>portées dans le Siecle précédent.</i>		<i>10</i>
	<i>Formulaire de celles qui se debitoient en Al-</i>		
	<i>lemagne.   Là-même. Histoire singuliere</i>		
	<i>arrivée à cette occasion.</i>		<i>11</i>
<b>Infini.</b>	<i>De combien de sortes il y en a, &amp;</i>		
	<i>quelle idée nous en avons.</i>		<i>264</i>
<b>Innocent III.</b>	<i>Histoire de ses démêlez avec</i>		
	<i>Jean sans terre.</i>	<i>39.</i>	<i>Ses qualitez.</i>
			<i>41</i>
<b>Job.</b>	<i>Rejeté du Canon par Junilius.</i>		<i>132</i>
<b>Jobius.</b>	<i>Sa réponse judicieuse au sujet d'une</i>		
	<i>question curieuse sur la Trinité.</i>		<i>130</i>
<b>S. Jude vers. 6.</b>	<i>expliqué.</i>		<i>436</i>
<b>Juifs;</b>	<i>Ordonnance remarquable sur leur su-</i>		
	<i>jet par Justinien.</i>		<i>132</i>
<b>Junilius.</b>	<i>Sentiment remarquable de cet Au-</i>		
	<i>teur sur le Canon de l'Ecriture.</i>		<i>ibid.</i>

### K.

<b>K</b>	<i>Oüakres, leurs sentimens.</i>	<i>55</i>
	<i>Kóvetes. Qui Herodote entend par</i>	
	<i>ces Peuples.</i>	

### L.

<b>L</b>	<i>Antgrave de Hesse (Philippe) Luther</i>	
	<i>&amp; les Docteurs de son parti justifiez sur</i>	
	<i>son mariage.</i>	<i>16</i>
	<i>Langue Françoisé, état de cette langue sur</i>	
	<i>la fin du XIII. siecle.</i>	<i>90</i>
	<i>Legat du Pape, plaisante Histoire d'un Legat</i>	



## Indice des Matieres.

<i>en Angleterre.</i>	87
<i>Létre d'Alexandre Evêque d'Alexandrie au sujet des sentimens d'Arius. A qui elle a été écrite. 309. Autre d'Eulèbe de Cesa- rée sur l'Arianisme.</i>	312
<i>Létres formées, ce que c'étoit, &amp; si le Con- cile de Nicée a réglé la maniere de les dresser.</i>	322
<i>Liberté de l'homme en quoi elle consiste, &amp; si elle doit être attribuée à la volonté. 269.</i>	269
<i>Lichfield (l'Eglise de) Auteurs qui en ont é- crit l'Histoire.</i>	88
<i>Louïs (Evêque de Durham) sa profonde ignorance.</i>	93
<i>S. Luc. Chap. III. vers. 1, Remarque sur ce verset.</i>	229
<i>Luther. Ses défauts. 8. Attribué beaucoup de puissance au Demon. 9. A parlé trop durement du mariage, Là-même. Dureté de ses expressions. Là-même. Justifié de l'ac- cusation d'Arianisme.</i>	12
<i>M.</i>	
<i>Mabillon (Benedictin) fautes de cèt Au- teur.</i>	253
<i>la Madelaine. Histoire de son voyage de Pro- vence. réfutée.</i>	492
<i>Madruce (Cardinal) s'oppose dans le Concile de Trente à ceux qui veulent défendre la lecture de l'Ecriture en langue vulgaire.</i>	214
<i>Manuscript Grec &amp; Latin de Beze, sentimens de M. Simon &amp; de M. Arnaud sur ce su- jet.</i>	233. & suiv.
<i>Marc-Aurele. Circonstances sur l'édit qu'il fit</i>	con-

## Indice des Matieres.

- contre les Chrétiens, & sur sa mort.* 114
- Mariages.** *Causes de sa dissolution réglées par Justin.* 130
- Marius.** *Remarque sur une de ses medailles.* 63
- S. Matthias.** *Paroles remarquables de cét Apôtre.* 108
- Meaux.** *(l'Evêque de) fautes qu'il a commises dans son Histoire des Variations.* 27
- Melece.** *Raisons de son Schisme.* 297. *Reconcilié à l'Eglise dans le Concile de Nicée.* 298
- Memoire,** *difficultez sur la maniere dont les Cartesiens la conçoivent.* 270
- Miracle,** *ce que c'est, conditions nécessaires, & si les Demons en peuvent faire.* 279, 282. *Quelle en est la cause efficiente.* 285. *Comment on peut distinguer ceux des bons Anges de ceux des mechans.* 286. *Ceux de Jesus-Christ comment distinguez de ceux des Demons.* 204. & suiv. *Sentimens des Peres sur ce sujet.* 206. *Miracles fabuleux & ridicules.* 87, 91, 136
- Moines anciens,** *peuvres Historiens.* 78
- Monothelites.** *Origine & Histoire de leur Hérésie, & en quoi elle consistoit.* 457
- Mouvement,** *on ne peut le définir & pourquoi.* 162
- Muraille** *qui separoit l'Ecosse de l'Angleterre. par qui construite.* 32

## N.

**N.** *Naissance de Jesus-Christ mise au 25. de Decembre dans un ancien Martyrologe.* 69

Nia.

## Indice des Matieres.

- Nemias.** Signification de ce mot dans les Actes des Apôtres. 495
- Nicée.** Histoire du II. Concile assemblé dans cette Ville. 466.
- Nicole.** Particularitez sur cet Auteur. 254
- Norwich.** (l'Eglise de) Auteurs qui en ont écrit l'Histoire. 87
- Nouveaux Convertis.** Divers réglemens de l'Evêque de Grenoble sur leur sujet. 100. & suiv..

### O.

- O** Ecolampade. Luther juge peu avantageusement de sa mort. 9.
- Ontologie.** Quels sont ses usages. 256
- Ὁμολογία.** Luther ne vouloit pas se servir de ce terme. 12. Conduite attribuée aux A-riens sur ce mot. 305
- Orange.** (le Prince d'). Négotiations secrètes de l'Angleterre avec lui. 333. La Gueldre lui offre la Souveraineté, qu'il refuse. ibid. Son voyage en Angleterre. & son mariage. 340
- Origene.** Condamné par Justinien. 143
- Osius.** S'il fut Legat du Pape en Orient. 295

### P.

- P** Aix de Nimegue, Histoire de cette paix. 334 & suiv.
- Pape.** Donne des permissions criminelles. 90
- Pâque.** Disputes sur le jour qu'on doit la célébrer. 299. Decrets du I. Concile de Nicée sur ce sujet. 307
- Parlement d'Angleterre,** par qui institué. 35
- la Parole est signe des pensées & non des choses.** 48
- Pa-

## Indice des Matieres.

<i>Pasteur Lutherien qui a eu trois femmes à la fois.</i>	20.
<i>S. Paul. Quelle année il fut converti.</i>	495.
<i>S'il changea de nom.</i>	496.
<i>L'année de son ravissement au troisieme Ciel.</i>	512
<i>Payens. Leurs disputes dans le I. Concile de Nicée.</i>	305
<i>Péché de l'ame. Ce que le I. Concile de Nicée a entendu par ces mots.</i>	317
<i>Penitences extraordinaires imposées.</i>	89, 453.
<i>Philippes (Landgrave de Hesse) Luther &amp; les Docteurs de son Parti justifiez sur son mariage.</i>	16
<i>Philosophie Cartesienne. Si elle est la clef de toutes les autres Sciences.</i>	43
<i>Pitsius. Faute de cet Auteur.</i>	81
<i>Politique. Comment elle peut être définie.</i>	517
<i>Possible &amp; Impossible, de quelle nature sont les jugemens qu'on porte sur l'un &amp; sur l'autre.</i>	263
<i>Princes. Il est difficile qu'ils ne soient pas en quelque sorte Brigands selon Luther.</i>	10
<i>Purgatoire. Miracle tout propre pour l'établir.</i>	91.
<i>Crû par S. Grégoire.</i>	138

### R.

<b>R</b> <i>Adolphe (Evêque de Durham) plaisant tout qu'il jouie au Legat du Pape.</i>	86
<i>Realité dans l'Eucharistie. Sentiment d'un Auteur du VII. siècle sur ce sujet.</i>	455
<i>Regius. Ses Disputes dans l'Université d'Utrecht.</i>	390.
<i>S'éloigne des Principes de Descartes.</i>	402, 404
<i>Réligion. Pourquoi les preuves en étant si clai-</i>	

## Indice des Matieres.

<i>claires, il y a tant de gens qui la combattent.</i>	74
<i>Richard I. pourquoi nommé cœur de Lion.</i>	39
<i>Rochester (l'Eglise de). Auteurs qui en ont écrit l'Histoire.</i>	87
<i>Rogations. Origines de cette Fête.</i>	125
<i>Roger (Archevêque d'Yorck) maltraité dans une assemblée.</i>	82
<i>Roger de Norreis (Abbé) a 18 enfans de plusieurs Concubines.</i>	83
<i>Roi. A qui ce titre appartient proprement.</i>	35
<i>S.</i>	
<i>SAducéens. Justinien leur défend de tenir des Assemblées.</i>	132
<i>Sagesse. Quelques Peres ont donné ce nom au S. Esprit.</i>	115
<i>Sang, en quel sens il faut entendre la défense d'en manger faite aux premiers Chrétiens.</i>	
<i>109. Laquelle étoit encore en usage dans les VII. &amp; VIII. Siecle.</i>	454, 461
<i>Semipelagianisme. S'il y a eu une telle Hérésie.</i>	251
<i>Senèque. Sentiment de cet Auteur sur les Historiens.</i>	29
<i>Septante Interpretes. N'avoient qu'une légère connoissance de l'Hébreu.</i>	478
<i>Servus. Ce que signifioit ce mot.</i>	231
<i>Severe (Moine) cause beaucoup de troubles dans l'Orient.</i>	141
<i>Sforce (Loüis) Conseil remarquable qu'il donne à Loüis XI.</i>	517.
<i>Siecle VI Idée de l'Eglise de ce siecle.</i>	120.
<i>VII. VIII. Idée de l'Eglise de ces deux Siecles.</i>	450
	Si-

## Indice des Matieres.

**Simon (Richard)** diverses particularitez  
sur son sujet, 220

**Simonie.** Plaisante raison pour l'exercer. 88

**Sociniens.** Croient la puissance des Demons.  
198

**Socrate.** Sa méthode de disputer. 174. & suiv.

**Spelman.** Est l'Auteur de la seconde partie  
de son Dictionnaire. 68

**Splendet focus.** Ce que signifie cette phrase  
dans la V. Epître du I. Livre d'Horace. 181

**Substances,** comment on leur attribue une u-  
nité spécifique. 257. les Idées qu'on a des  
substances particulieres sont fort obscures.  
162

**Symmaque.** Histoire de ce Pape. 122. Sa  
vanité. 123

### T.

**T** **Asia.** N'est point un mot Grec selon Ca-  
saubon. 63. Noms des pais qui se  
terminent ainsi. 64

**Tenebræ Cimmeriæ.** Origine de ce Proverbe.  
66

**Tetzel.** Distributeur d'indulgences, pillé &  
battu par une personne à qui il en avoit ac-  
cordé. 11

**Theologiens Allegoristes,** Donnent occasion  
de se moquer de l'Ecriture. 15

**Thomas Bequet.** Ses démêlez avec Henri II.  
37. Sa mort. 38

**Tolerance,** sentimens de S. Grégoire sur ce  
sujet. 135

**Trembleurs.** Voyez. Kouïakres.

**Trias ou Trinité.** Qui est le premier qui s'est  
servi de ce mot. 115

Va-

## Indice des Matieres.

### V.

- V** Arillas. *Plusieurs fautes de cèt Auteur.* 6, 23  
*Version latine nommée Italique, si elle a été  
faite sur des exemplaires corrompus.* 232  
**Vigile** (Pape) *Sa conduite à l'égard del'af-  
faire des trois Chapitres.* 145  
**Villeroi** (Secrétaire d'Etat) *maxime perni-  
cieuse de ce Ministre.* 518  
**Ulysse.** *Remarques sur ses Voyages sur l'O-  
cean.* 64  
**Universaux.** *Quel est le fondement de l'ar-  
rangement de ces idées.* 164  
**Vossius.** *Faute de cèt Auteur.* 81  
**Vrai-semblance,** *quels en sont les fondemens.* 168

### W.

- W** Inchester (l'Eglise de) *Auteurs qui en  
ont écrit l'Histoire.* 83  
**Worcester** (l'Eglise de) *Auteurs qui en ont  
écrit l'Histoire.* 29

### Z.

- Z** Acharie (Pape) *fait des loix fort singu-  
lières.* 463  
**Zuingle.** *Accusé d'ignorance par Luther. 8.  
Qui juge peu avantageusement de sa  
mort.* 9

F I N.

3



